

A decorative grid of thin black lines is overlaid on the page. Several colored squares are placed at the intersections of these lines: a green square at the top center, a purple square at the top right, an orange square on the left side, a blue square at the bottom right, a pink square at the bottom left, and a yellow square at the bottom center.

C O R R E

AUTEURS VALDÔTAINS
ET TEXTES FRANÇAIS EN ÉCHO

S P O N D

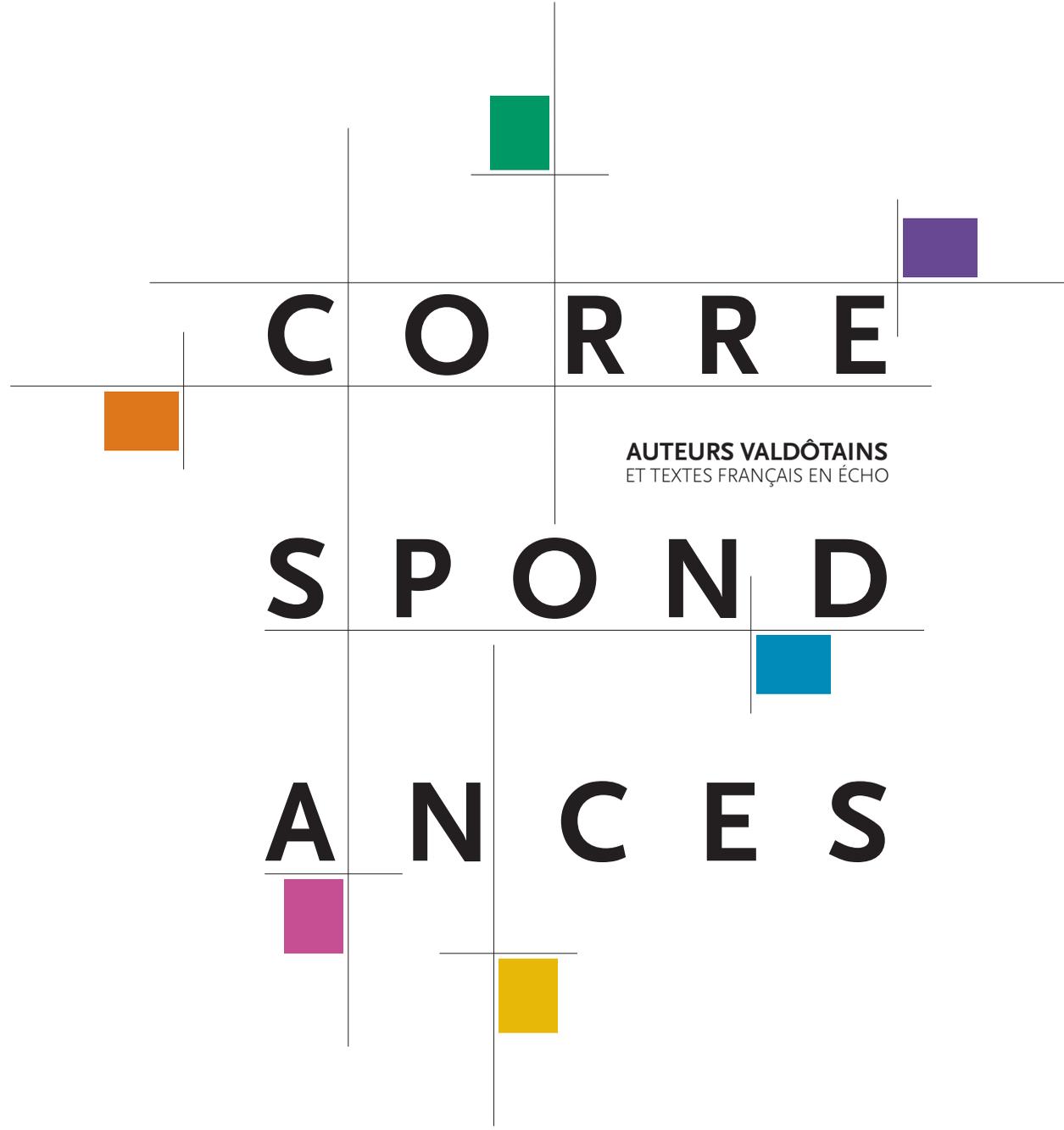
A N C E S

**C O R R E
S P O N D
A N C E S**

AUTEURS VALDÔTAINS
ET TEXTES FRANÇAIS EN ÉCHO

Livre unique

Omar Borettaz · Anna Galliano
Joseph-Gabriel Rivolin · Gabriella Vernetto · Barbara Wahl



C O R R E

AUTEURS VALDÔTAINS
ET TEXTES FRANÇAIS EN ÉCHO

S P O N D

A N C E S



Region Autonome
Valle d'Aoste
Regione Autonoma
Valle d'Aosta

Assessorat de l'Éducation
et de la Culture
Assessorato Istruzione
e Cultura



**Assessorat de l'éducation
et de la culture
de la Région autonome
Vallée d'Aoste**

Assesseur à l'éducation et à la culture
Augusto Rollandin



Surintendant aux écoles
Patrizia Bongiovanni

Coordination
Joseph-Gabriel Rivolin,
*dirigeant des archives
et patrimoine bibliographique,
département Surintendance
des activités et des biens culturels,
Assessorat de l'éducation
et de la culture*

Gabriella Vernetto,
*dirigeant technique,
Assessorat de l'éducation
et de la culture*

Textes choisis par
**Omar Boretta, Anna Galliano,
Barbara Wahl**

Exploitation pédagogique
**Anna Galliano, Barbara Wahl,
Gabriella Vernetto**

Encadrement historique
Omar Boretta, Joseph-Gabriel Rivolin

Révision
Gabriella Vernetto

Projet d'édition
Metrò Studio Associato
Thomas Linty

Projet graphique et mise en page
Metrò Studio Associato
Matteo Leonardi

Imprimerie
Tipografia Duc
Saint-Christophe
Aoste

**Ce manuel est également disponible
en version numérique**

*Tous droits de traduction, de reproduction,
d'adaptation sont réservés aux auteurs respectifs
des textes pour tous pays.*

2013 © **Région autonome
Vallée d'Aoste**
Assessorat de l'éducation
et de la culture

Préface

Correspondances s'inscrit dans le vaste projet visant à revitaliser et à promouvoir la connaissance de la culture locale que l'Assessorat de l'éducation et de la culture mène depuis toujours. Ce manuel de littérature valdôtaine d'expression française, le premier de ce genre, présente une double valeur culturelle et pédagogique. Au point de vue culturel, c'est un aperçu de l'étendue et de la vitalité de la littérature de notre région, qui est offert à nos enseignants et à nos lycéens pour qu'ils découvrent des auteurs et des passages méconnus du grand public. Au point de vue pédagogique, c'est un outil, conçu exprès pour les lycées, qui vient compléter le panorama d'ouvrages destinés aux autres niveaux scolaires et publiés au cours de ces années dans le cadre de la promotion du patrimoine matériel et immatériel de notre région.

Le sous-titre de ce recueil, *Auteurs valdôtains et textes français en écho*, montre clairement la logique qui a inspiré ses auteurs et l'inscrit dans une perspective de va-et-vient entre local et global, de confrontation autour de thèmes littéraires universels, d'invitation au voyage, à la découverte des correspondances, des échos qui lient ces textes. Pour préparer et guider ce voyage, les documents sont accompagnés d'activités d'analyse, de recherche, d'approfondissement qui permettent de les ancrer dans le contexte historique et littéraire de production, mais également d'élargir la réflexion aux débats liés à l'actualité, aux enjeux de notre société.

D'autres auteurs, Lin Colliard et Rosanna Gorris notamment, ont relevé le défi de tracer une histoire exhaustive de la littérature valdôtaine et d'en faire une analyse critique. Pour atteindre les objectifs pédagogiques qui sous-tendent ce manuel, ses concepteurs ont dû effectuer des choix dans l'ensemble de la production littéraire en langue française de la Vallée d'Aoste et nous souhaitons les remercier chaleureusement pour avoir accompli cette tâche si délicate, qui se tient aux écrivains disparus, avec passion, enthousiasme et sensibilité.

Nous espérons que les enseignants et les élèves qui décideront d'entreprendre ce voyage profiteront pleinement des thèmes et des activités proposés au fil des textes et qu'ils emporteront la curiosité, le goût de l'exploration et l'esprit d'ouverture nécessaires pour comprendre et comparer l'ici et l'ailleurs, le passé et le présent, leur intériorité et leur personnalité et la pensée des hommes de lettres présentés dans cet ouvrage. Bon voyage !

LES COORDINATEURS

Joseph-Gabriel Rivolin

Gabriella Vernetto

Introduction 13

LE MOYEN ÂGE

1

<i>Du latin aux langues néo-latines</i>	19
<i>La production en langue latine</i>	19
<i>La diffusion de la langue française</i>	20
1.1 Proverbes du château de Fénis	21
1.2 La Chastelaine de Vergy	28
1.3 Le Mystère de saint Bernard de Menthon	31
1.4 Pierre du Bois	38

LE XVI^e SIÈCLE

2

<i>Humanistes valdôtains</i>	47
<i>Réforme protestante et Réforme catholique</i>	47
<i>Le français langue officielle</i>	48
2.1 Le Coutumier	50

LE XVII^e SIÈCLE

3

<i>L'essor des lettres</i>	57
<i>L'intramontanisme</i>	57
3.1 Albert-Philibert Bailly	59
3.2 Jean-Claude Mochet	63

LE XVIII^e SIÈCLE

4

<i>La tendance centralisatrice de la maison de Savoie</i>	69
4.1 Jean-Baptiste De Tillier	70
4.2 Jean Christillin	74
4.3 Xavier de Maistre	77

LE XIX^e SIÈCLE

5

<i>Le germe du libéralisme</i>	85
<i>L'annexion de la Savoie à la France</i>	85
<i>La question de la langue</i>	86
<i>Le journalisme</i>	88
<i>Le genre narratif</i>	89
<i>La poésie</i>	90
<i>La littérature scientifique</i>	91
<i>La littérature philosophique et religieuse</i>	92
<i>La littérature alpine</i>	93
5.1 César-Emmanuel Grappein	94
5.2 Georges Carrel	99
5.3 Ferdinand Bochet	102
5.4 Père Laurent (Pierre-Thomas Lachenal)	106
5.5 Jean-Baptiste Gal	109
5.6 Léon-Clément Gérard	117
5.7 Édouard Bérard	120

5.8	Pierre-Joseph Alliod	124
5.9	Amé Gorret (l'Ours de la montagne)	128
5.10	Ferdinand Fenoil	135
5.11	Candide Réan	140
5.12	Joseph-Siméon Favre	143
5.13	Anselme Perret	145

LE XX^e SIÈCLE

6

	<i>La question linguistique</i>	151
	<i>La poésie</i>	152
	<i>Le genre narratif</i>	152
	<i>L'historiographie et l'érudition</i>	153
	<i>La philosophie et les sciences</i>	154
	<i>La pensée politique</i>	155
	<i>Le journalisme</i>	155
6.1	Tancredi Tibaldi	157
6.2	Marie-Joséphine Duc-Tepex	163
6.3	Jean-Jacques Christillin	167
6.4	Sœur Scholastique (Flaminie Porté)	171
6.5	Joseph-Marie Henry	176
6.6	Jules Brocherel	179
6.7	Joseph Perron	186
6.8	Antoine Chanoux	190
6.9	Auguste Petigat	193
6.10	Maxime Durand	197
6.11	Frédéric Chabod	202
6.12	Léon-Marius Manzetti	205
6.13	André Ferré	210
6.14	Émile Chanoux	212
6.15	Séverin Caveri	219
6.16	Joseph Bréan	223
6.17	Albert Deffeyes	231

Annexes

	Chansonnier valdôtain	237
--	-----------------------	-----

Index

	Thématique	247
	Auteurs	250
	Textes	251

	Crédits photographiques	255
	Bibliographie	255

Notes méthodologiques

Ce n'est pas une méthode d'apprentissage ni un manuel littéraire à proprement parler, ce n'est pas un recueil de morceaux choisis classique, ni un florilège de textes d'auteurs valdôtains exclusivement, ce n'est pas un ouvrage destiné à un type d'établissement en particulier, ni même à une classe précise.

C'est une anthologie de textes d'auteurs valdôtains dont le choix a été guidé avant tout par les possibilités qu'ils offrent de se croiser avec d'autres écrits d'auteurs de langue française, au fil des thèmes, des siècles ou des problèmes affrontés. L'exploitation de ces documents se fonde sur deux grands axes, de manière à permettre le choix entre le type d'activités selon les objectifs de l'enseignant, le moment de l'année scolaire ou la classe concernée :

› **La lecture guidée du texte à travers l'analyse de ses points saillants, systématiquement accompagnée de documents « en écho » rédigés sur le même sujet ou sur un sujet proche par des auteurs français (et/ou francophones) de manière à tisser des liens entre les voix, les régions, les époques et les courants de pensée qui convergent sur le sujet. Cette lecture - enrichie par le groupement de textes associés – est au cœur d'une série d'activités qui visent à stimuler le questionnement sur le sens des écrits, à projeter les thèmes du passé dans le présent ou à s'exercer, alternativement, à l'écrit ou à l'oral, selon les propositions suivantes :**

› Actualisations - Élargissements sur le sujet - Approfondissement d'un thème particulier - Parcours thématiques sur plusieurs époques - Recherches à faire sur le terrain ou sur le net - Discussions collectives ou exposés personnels - Sujets proposés pour une réflexion à l'écrit - Entraînements spécifiques aux épreuves de l'examen d'État.

› **Le second axe permet d'explorer d'autres options pour aller plus loin dans le sujet, mobiliser des compétences moins souvent sollicitées en classe et inciter les élèves à développer leur créativité en proposant des activités diversifiées :**

› Rubriques à lire (propositions de lectures) - à voir (filmographie et liens sur internet) - à écouter (chansons)- Écriture créative : réécritures et pastiches de textes - Lecture croisée d'images et de textes - Changements de perspective - Travaux de groupe sollicitant des approches variées des textes - Débats collectifs où les élèves sont appelés à soutenir des points de vue divergents.

La caractéristique principale de ce manuel est sa versatilité car il laisse à l'enseignant la plus grande liberté possible. Qu'il s'agisse d'établissements professionnels ou de lycées, de classe de première ou de terminale, de niveaux plus ou moins forts, l'enseignant et sa classe devraient disposer :

› du choix entre les exploitations des textes, de la plus simple à la plus complexe ;

› de la possibilité d'associer la lecture de textes d'auteurs valdôtains aux œuvres littéraires qui sont au programme, mais aussi

› de l'occasion de connaître des auteurs – valdôtains, français ou francophones – qui ne sont pas nécessairement abordés dans le programme et présentent toutefois un intérêt de lecture certain.

LES AUTEURS

REMARQUE L'orthographe des textes a été actualisée et uniformisée. Sauf mention contraire, les notes ont été ajoutées pour la présente édition.

Chers étudiants,

ce manuel qui vous est proposé a le but de vous présenter un panorama de la littérature valdôtaine dans les siècles en “correspondances” avec la littérature française ou francophone.

Pourquoi?

Pour vous permettre d’entrer dans la production littéraire de notre région et de découvrir, comme nous l’avons découvert en la lisant, que les hommes et les femmes de notre territoire ont réagi aux événements historiques, aux vicissitudes personnelles, aux contraintes du milieu, aux histoires personnelles, avec la même intensité et la même passion que les écrivains plus connus et traditionnellement étudiés dans les parcours littéraires.

Nous vous invitons à participer à cette découverte avec la curiosité de connaître qui ont été les penseurs de notre région dans les siècles passés et à constater comment leurs figures sont encore présentes sur notre territoire.

Introduction

La culture valdôtaine a été, au cours de son histoire millénaire, étroitement liée aux coutumes, aux institutions et aux convictions morales, religieuses et politiques du peuple qui l'a exprimée, à travers l'œuvre d'auteurs dont l'influence s'est répandue bien au-delà des limites de la Vallée. Il suffit de citer saint Anselme d'Aoste, un personnage éminent de la culture ecclésiastique du XI^e siècle et, dans le présent, les historiens Federico Chabod et Ettore Passerin d'Entrèves, le philosophe Alessandro Passerin d'Entrèves et le critique littéraire Natalino Sapegno.



>Frédéric Chabod

Résultant de circonstances qui lui ont conféré une individualité accentuée, dès le Moyen Âge la culture valdôtaine a été caractérisée par l'emploi du français : la *Chronique de la Maison de Challant* de Pierre Du Bois, premier ouvrage historiographique, de grand intérêt du point de vue littéraire aussi, date de 1460. L'usage du français dans les actes officiels ayant été formalisé en 1561, en 1588 parurent les *Costumes générales du Duché d'Aoste*, un ouvrage de grande importance morale et civile qui régla la vie juridique valdôtaine jusqu'à la moitié du XVIII^e siècle.



> Alessandro Passerin d'Entrèves

Au cours des XVI^e et XVII^e siècles, la production culturelle fut caractérisée par une orientation historique et hagiographique, ainsi qu'en témoignent des ouvrages comme le *Catalogus reverendissimorum presulum civitatis Auguste Pretoree* (env. 1555), dont l'auteur, Jean-Ludovic Vaudan, appartenait à ce clergé valdôtain cultivé et érudit qui sera un point de repère constant de la culture locale. Dans ce courant se place le *Profil historial et diagraphique de la très antique cité d'Aouste* de Jean-Claude Mochet, qui fut longtemps l'une des sources les plus importantes pour l'histoire valdôtaine. En reprenant un genre codifié tel que celui des vies des saints, Roland Viot, prévôt du Grand-Saint-Bernard, publia en 1627 le *Miroir de toute sainteté en la vie du saint merveilleux Bernard de Menton* : un véritable bijou de la littérature valdôtaine de cette époque.

Entre-temps, depuis 1604, le collège Saint-Bénin jouait un rôle majeur dans la diffusion de la culture, à travers l'instruction et la formation de la future classe dirigeante valdôtaine et devenait en quelques années l'une des institutions culturelles les plus importantes des États de la maison de Savoie. Au clergé valdôtain appartient l'un des protagonistes les plus illustres de l'histoire politique et religieuse du XVII^e siècle : Albert Bailly, évêque d'Aoste de 1659 à 1691, fin homme de lettres et écrivain fécond. Inspirateur de la *Déclaration gallicane du clergé valdôtain* de 1661, auteur de *L'état intramontain* (1673), il formula dans cet ouvrage l'une des bases du particularisme valdôtain.

La première moitié du XVIII^e siècle fut dominée par la personnalité de Jean-Baptiste de Tillier (1678-1744), dont l'œuvre imposante vit le jour dans un climat politiquement tourmenté par l'antagonisme toujours plus marqué entre le pouvoir centralisateur de Turin et les tendances particularistes du Pays d'Aoste. Ses écrits, susceptibles de fomenter l'esprit d'indépendance, furent saisis par l'État et longtemps interdits. Parmi les titres les plus connus de cette imposante production : *l'Histoire de la Vallée d'Aoste*, les *Chronologies* et le *Nobiliaire du Duché d'Aoste*.

Tenue depuis longtemps à l'écart des principaux centres de l'économie et de la politique, la Vallée d'Aoste fut comme réveillée d'une sorte d'engourdissement à partir du milieu du XVIII^e siècle, en conséquence du développement rapide d'un tourisme « de qualité », constitué de voyageurs étrangers impatients d'escalader les montagnes les plus hautes d'Europe et de personnages de haut niveau cherchant un peu de repos dans les thermes de Saint-Vincent, Pré-Saint-Didier et Courmayeur.

Le climat politique de la deuxième moitié du XVIII^e siècle et les changements rapides qui s'enchaînèrent de la Révolution française jusqu'à la Restauration entravèrent pour quelques décennies les conditions favorables aux recherches érudites. Il faut attendre 1839, avec la publication de l'*Historique du Pays d'Aoste* du chanoine Félix Orsières (1803-1870), pour assister à la reprise des études historiques. Au cours de ces mêmes années fleurit dans le domaine littéraire la Pléiade valdôtaine : parmi ses esprits les plus originaux figurent les frères Ferdinand et Alcide Bochet.

La parution, le 15 janvier 1841, de *La Feuille d'annonces d'Aoste* fut l'événement le plus remarquable du début des années quarante. Il s'agit du premier des nombreux journaux qui constituèrent le riche univers de la presse valdôtaine, animée vers la fin du siècle par le débat passionné entre le *Duché d'Aoste*, catholique, et le *Mont-Blanc*, laïc.

La fondation, en 1855, de l'académie Saint-Anselme, par le prieur Jean-Antoine Gal (1795-1867) et un groupe d'intellectuels religieux et laïcs, donna l'essor décisif au développement de l'historiographie valdôtaine: dans ce contexte naîtront des ouvrages comme la monumentale *Histoire de l'Eglise d'Aoste* de Mgr Joseph-Auguste Duc (1835-1922), les monographies paroissiales et les répertoires du chanoine Pierre-Etienne Duc (1827-1914), et les travaux érudits et les éditions de sources documentaires de François-Gabriel Frutaz (1859-1922).

Les relations entretenues par le chanoine Gal avec d'importantes personnalités de la culture italienne et européenne de l'époque, ainsi que la publication à Paris, en 1860, de l'excellent ouvrage d'Edouard Aubert *La Vallée d'Aoste*, suscitèrent un intérêt pour la Vallée même en dehors de la région. Cela est témoigné par des ouvrages comme *Le antichità di Aosta* (1864) de Carlo Promis ou bien le célèbre *Castelli valdostani e canavesani* (1897) de Giuseppe Giacosa.

Pendant la deuxième moitié du XIX^e siècle, alors que la poésie et le roman connurent un grand essor, le francoprovençal obtint lui aussi sa dignité littéraire, grâce à l'œuvre de l'abbé Jean-Baptiste Cerlogne (1826-1910). Une figure légendaire dans le panorama culturel du XIX^e siècle fut celle d'Amé Gorret, l'Ours de la montagne (1836-1907), écrivain éclectique et original dont les ouvrages représentent l'apogée atteint par la littérature alpine valdôtaine : *Victor Emmanuel sur les Alpes*, 1878 ; *Guide de la Vallée d'Aoste*, 1877, écrit en collaboration avec le baron Claude-Nicolas Bich.

La forme littéraire préférée par les auteurs de cette période était surtout celle du récit, comme l'attestent de nombreux recueils de ce genre, parmi lesquels les *Légendes et récits recueillis sur le bord du Lys* (1901) de Jean-Jacques Christillin ou bien les *Veillées valdôtaines illustrées* (1912) de Tancredi Tibaldi, auteur également du premier ouvrage d'histoire locale en langue italienne, *La regione d'Aosta attraverso i secoli*, publié en 5

volumes entre 1900 et 1916. À la même période, le jeune abbé Pierre-Antoine Maquignaz (Jacquême), écrivain au style élégant et brillant, tombé au front en 1917, mérite d'être signalé. Les années suivantes, Léon-Marius Manzetti (1903-1936) se signala auteur éclectique doté d'un talent inhabituel, qui pendant sa courte carrière s'essaya à tous les genres littéraires, de la poésie (*Première moisson*, 1923) au théâtre (*L'âme ensoleillée*, 1931), en passant par le roman.

Sous le fascisme, la production littéraire fut conditionnée par l'attitude francophobe du régime, qui exerçait une lourde action d'italianisation, alors que presque tout le clergé veillait en défense de la tradition. Dans cette situation, le notaire Émile Chanoux, inspiré par les idéaux régionalistes du docteur Anselme Réan et de l'abbé Joseph Trèves – fondateurs de la Ligue valdôtaine pour la protection de la langue française et de la Jeune Vallée d'Aoste – élaborait son projet de fédéralisme, en appuyant ses théories sur un activisme religieux et politique qui lui coûta la vie en mai 1944.



> Aimé-Pierre Frutaz



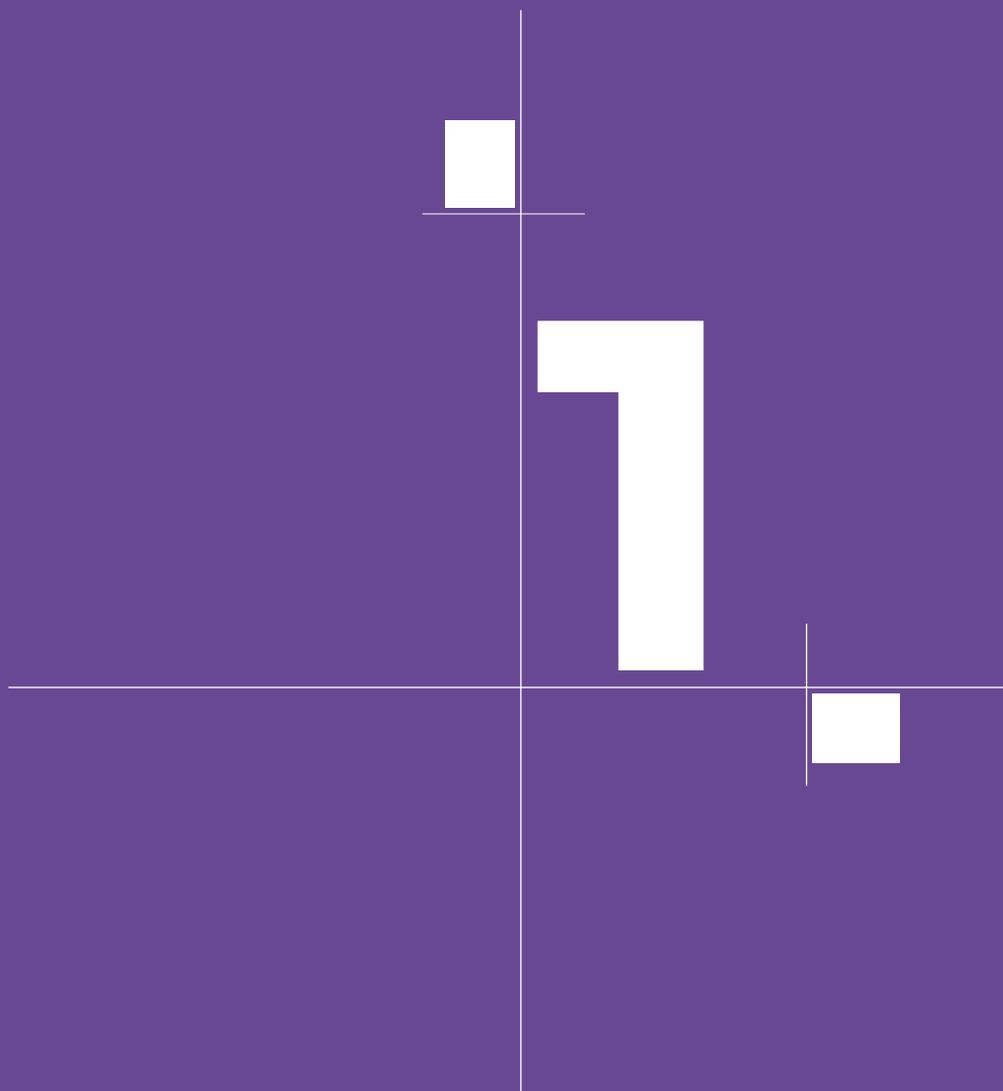
> Lin Colliard

L'organisation à Aoste, en 1956, du XXXI^e Congresso Storico Subalpino entama un renouveau radical de l'historiographie locale dont Mgr Aimé-Pierre Frutaz (1907-1980), auteur des *Fonti per la storia della Valle d'Aosta* (1966) fut l'interprète. André Zanotto (1933-1995) publia en 1968 *l'Histoire de la Vallée d'Aoste*, dont la diffusion peut être comparée à celle de *l'Histoire populaire, religieuse et civile de la Vallée d'Aoste* de l'abbé Joseph-Marie Henry, publiée en 1929. En 1976, enfin, Lin Colliard, lui aussi disciple de Mgr Frutaz, publia sa *Culture valdôtaine au cours des siècles*, un véritable traité sur les courants et les acteurs de la pensée et de la littérature locales, depuis le Moyen Âge jusqu'à la première moitié du XX^e siècle.

En s'inspirant des enseignements de ces illustres prédécesseurs, de nombreux chercheurs et hommes de lettres d'expression italienne, française et francoprovençale contribuent aujourd'hui à enrichir et à diffuser une culture vive et composite, qui reflète une société solidement enracinée dans son terroir et en même temps ouverte au progrès et renouveau.



LE MOYEN ÂGE



Introduction

<i>Du latin aux langues néo-latines</i>	19
<i>La production en langue latine</i>	19
<i>La diffusion de la langue française</i>	20
1.1 Proverbes du château de Fénis	21
1.2 La Chastelaine de Vergy	28
1.3 Le Mystère de saint Bernard de Menthon	31
1.4 Pierre du Bois	38

Du latin aux langues néo-latines



> Vie de Saint Ours, Cloître de Saint Ours

En Vallée d'Aoste, comme dans toutes les autres régions européennes ayant jadis appartenu à l'Empire romain d'occident, le latin a joué un rôle essentiel dans la formation des idiomes locaux, en constituant la base de l'évolution successive. Un autre élément fondamental est représenté par les dialectes des peuples germaniques qui s'installèrent dans les différentes régions : on estime que les langues « nationales » actuelles dérivant du latin se sont développées parallèlement à la création des royaumes romano-germaniques, qui stabilisèrent, à un moment historique crucial, les caractères ethnoculturels des différents peuples destinés à créer les futures nations européennes. Les Alpes nord-occidentales et la haute vallée du Rhône furent occupées par les Burgondes, puis par les Francs. Quand, en 575, le roi franc de Burgundia, Gontran, obtint une victoire décisive contre les Lombards, il annexa les vallées d'Aoste et de Suse, qui furent intégrées à l'aire politique et

culturelle – donc linguistique – de la monarchie franque. Le latin y évolua en aboutissant à la formation des dialectes que le linguiste G. I. Ascoli, au XIX^e siècle, a appelées « francoprovençaux », en y décelant des caractères qui les rapprochent aussi bien du français que du provençal.

La production en langue latine

Contrairement aux autres idiomes néo-latins, qui aboutirent à la formation des langues « nationales » modernes (le français, l'espagnol, le portugais etc.), les dialectes francoprovençaux n'eurent jamais la possibilité d'exprimer une langue unitaire, à cause du manque d'un espace politique commun aux différentes régions où on les parlait. Le royaume de Bourgogne, qui se forma lors de la chute de l'Empire carolingien, en 888 et qui englobait toutes ces régions, aurait pu remplir ce rôle unifiant, mais il disparut au bout d'un siècle et demi.

Jusqu'au XIV^e siècle la seule langue écrite utilisée en Vallée d'Aoste fut donc le latin, bien que les documents produits par la Chancellerie citadine et les instruments des notaires contiennent souvent des mots en langue vulgaire, surtout des toponymes et des termes techniques relatifs à l'agriculture. Ce qui nous est resté des bibliothèques valdôtaines du Moyen Âge est constitué essentiellement par des manuscrits liturgiques, produits pour la plupart par des scriptoria locaux, qui reflètent le rit¹ propre à l'Église d'Aoste. Les seuls textes ayant un caractère littéraire qu'il est possible d'attribuer à des auteurs valdôtains sont des textes hagiographiques : la *Vita beati Ursi*, dont la première version remonte au VIII^e ou au IX^e siècle, et la *Magna legenda sancti Grati*, du XIII^e, compilée probablement par le chanoine Jacques des Cours. Saint Anselme d'Aoste (1033 ou 1034 – 1109) est sans doute l'un des très grands auteurs médiévaux, mais il serait réducteur d'inscrire son œuvre au chapitre de la littérature régionale.



> Château de Quart

¹ Ce mot désigne les différentes variantes du *rite* de célébration de la messe : le *rit* romain, ambrosien, melchite, mozarabe, valdôtain etc.

La diffusion de la langue française



› Carte de Savoie

L'aire linguistique d'oïl comprenait l'ensemble des dialectes du Nord de la France, parmi lesquels celui de l'Île-de-France, c'est-à-dire de la région parisienne, finit par prendre le dessus, pour des raisons évidentes de prestige politique ; le patois que parlaient le roi et la cour de France allait devenir la langue française.

Il faut souligner la profonde affinité qui relie cette langue aux dialectes francoprovençaux : le francoprovençal peut être considéré comme un français archaïque, ayant conservé des caractéristiques plus proches du latin en refusant, à partir vraisemblablement de l'époque carolingienne, les innovations linguistiques propres

à la langue d'oïl. Étant donné cette affinité de base, ainsi que la facilité de compréhension réciproque et la grande diffusion et popularité des ouvrages littéraires en français - qu'on songe aux cycles chevaleresques de Charlemagne, du roi Arthur et d'Alexandre le Grand - , l'ensemble des territoires « francoprovençaux » n'eut aucune difficulté à adopter progressivement l'usage du français comme langue écrite.

En Vallée d'Aoste, la diffusion de la langue et de la littérature françaises est attestée dès le XIII^e siècle au moins, époque à laquelle remonte un manuscrit fragmentaire du *Roman d'Escanor* retrouvé au château Sarriod de La Tour de Saint-Pierre. C'est cependant au château de Quart qu'on trouve les traces les plus nombreuses de l'emploi précoce du français et de la diffusion de la littérature française dans notre région : sur ses murs François-Gabriel Frutaz put lire, en 1893, un graffiti avec des vers attribués au trouvère Thibaut IV de Champagne, roi de Navarre (1201-1253) ; dans la décennie 1290-1300 le seigneur Jacques III de Quart fit décorer la salle du donjon avec des scènes tirées du *Roman d'Alexandre*, best-seller en français dont on connaît plusieurs versions depuis le XII^e siècle ; et dans la seconde moitié du XIV^e siècle son dernier descendant, Henri de Quart, employait un sceau bilingue latin-français, alors que les seigneurs de Challant lisaient la chanson de geste *L'entrée d'Espagne* et écrivaient des extraits du *Roman de Renart* sur les murs du château de Châtillon. À la même période les châtelains de Cly échangeaient du courrier en langue française et les seigneurs valdôtains donnaient à leurs enfants les prénoms de Perceval, Lancelot et Alexandre, tirés des romans à la mode.

Pour pouvoir lire des œuvres littéraires proprement dites, produites par des Valdôtains en langue vulgaire, il faut attendre le XV^e siècle, même s'il existait sans doute des textes plus anciens, qui malheureusement ne nous sont pas parvenus : les lettres privées conservées dans les archives des familles nobles prouvent en effet que l'emploi du français comme langue écrite était déjà courant et exclusif.

1.1 | Le château de Fénis



> La cour du château de Fénis

C'est à Boniface de Challant que François-Gabriel Frutaz attribua un graffiti daté du 20 novembre 1402, accompagné des initiales B. C., gravé sur un mur du château de Fénis dont il était le seigneur, portant des vers qui seraient donc le plus ancien témoignage d'une activité littéraire autochtone en langue française :

Pauvre oyseillon qui de chez moi
T'envoles si loin de la Doyre
En ton cuer conserve memoire
De qui prie et pleure pour toi

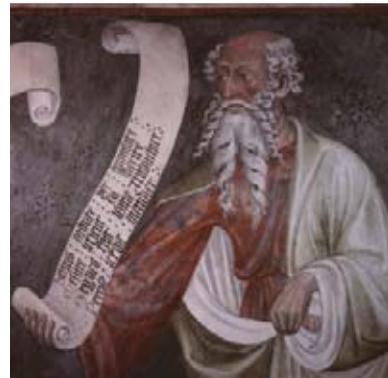
Dans la galerie de la cour de ce même château, une vingtaine d'années après, Boniface fit peindre par des artistes influencés par le célèbre peintre Jacques Jaquerio une série de savants et philosophes portant des inscriptions qui reproduisent des proverbes et des sentences morales en français.

Proverbes du château de Fénis

TEXTE A > *De toute science le commencement
Est d'aimer Dieu omnipotent
Jhesu Christ qui nous a formés
Lequel tous jours devons louer.*

De toute science le commencement
Est d'aimer Dieu tout puissant,
Jésus-Christ qui nous a formés,
Que toujours nous devons louer.

Proverbes
et sentences
morales,
château
de Fénis
>



■ 1. Textes en écho

« Dieu est le principe de toutes choses bonnes, les unes immédiatement, comme l'ancien et le nouveau Testament, les autres comme secondaiement, comme la philosophie. Peut-être même la philosophie a-t-elle été donnée aux Grecs au même titre de l'Écriture [sainte], avant que le Seigneur les appelât. La philosophie est donc une étude préparatoire, c'est elle qui ouvre la route à celui que Jésus-Christ mène à la perfection. Sans doute la Vérité n'a qu'une voie, mais d'autres ruisseaux lui arrivent de divers côtés, et se jettent dans son lit comme dans un fleuve éternel. »

Clément d'Alexandrie, *Strômates* (vers 190), I, 5.

« Donc, Seigneur, toi qui donnes intellect à la foi, donne-moi, autant que tu sais faire, de comprendre que tu es, comme nous croyons, et que tu es ce que nous croyons. Et certes, nous croyons que tu es quelque chose de tel que rien ne se peut penser de plus grand. N'y a-t-il pas une nature telle parce que l'insensé a dit dans son cœur : « Dieu n'est pas » ? Mais il est bien certain que ce même insensé, quand il entend cela même que je dis : « quelque chose de tel que rien ne se peut penser de plus grand », comprend ce qu'il entend, et que ce qu'il comprend est dans son intellect, même s'il ne comprend pas que ce quelque chose est. Car c'est une chose que d'avoir quelque chose dans l'intellect, et autre chose que de

comprendre que ce quelque chose est. En effet, quand le peintre prémédite ce qu'il va faire, il a certes dans l'intellect ce qu'il n'a pas encore fait, mais il comprend que cette chose n'est pas encore. Et une fois qu'il l'a peinte, d'une part il a dans l'intellect ce qu'il a fait, et d'autre part il comprend que ça est. Donc l'insensé aussi, il lui faut convenir qu'il y a bien dans l'intellect quelque chose de tel que rien ne se peut penser de plus grand, puisqu'il comprend ce qu'il entend, et que tout ce qui est compris est dans l'intellect. Et il est bien certain que ce qui est tel que rien ne se peut penser de plus grand ne peut être seulement dans l'intellect. Car si c'est seulement dans l'intellect, on peut penser que ce soit aussi dans la réalité, ce qui est plus grand. Si donc ce qui est tel que rien ne se peut penser de plus grand est seulement dans l'intellect, cela même qui est tel que rien ne se peut penser de plus grand est tel qu'on peut penser quelque chose de



> Saint Anselme

plus grand; mais cela est à coup sûr impossible. Il est donc hors de doute qu'existe quelque chose de tel que rien ne se peut penser de plus grand, et cela tant dans l'intellect que dans la réalité.

SAINT ANSELME D'AOSTE, *Proslogion*

■ 2. Recherche

Le concept unitaire du « savoir » et de la foi, typique du Moyen Âge (*philosophia ancilla theologiae*).

■ 3. Sujets de réflexion et de discussion

Je ne cherche pas à comprendre pour croire, mais je crois pour comprendre. (Saint Anselme, *Proslogion*)

«Il y a plus de choses sur la terre et dans le ciel, Horatio, que dans toute ta philosophie.»
(Shakespeare, *Hamlet*)

TEXTE B > *Par follement boire e mangier
Se peut on bien endomagier
Foul est celui cest mes records
Qui par sa langue pert son corps.*

Par follement boire et manger
On se peut bien endommager ;
Fou est celui, c'est mon avis,
Qui par sa langue perd son corps.

Proverbes
et sentences
morales,
château
de Fénis
>



■ 1. Textes en écho

LE GLOUTON

À son souper un glouton
Commande que l'on apprête
Pour lui un seul esturgeon
Sans en laisser que la tête,
Il soupe ; il crève.
On y court,
On lui donne maints clystères,
On lui dit pour faire court

Qu'il mette ordre à ses affaires.
«Mes amis, dit le goulu, m'y voilà tout résolu.
Et puisqu'il faut que je meure,
Sans faire tant de façon,
Qu'on m'apporte tout à l'heure,
Le reste de mon poisson ».

JEAN DE LA FONTAINE,
« Le glouton », *Contes et nouvelles
en vers*, tome premier, 1665

L'AVENTURE DE WALTER SCHNAFFS

(...) Walter Schnaffs s'assit devant une assiette restée intacte, et il se mit à manger. Il mangeait par grandes bouchées comme s'il eût craint d'être interrompu trop tôt, de n'en pouvoir englober assez. Il jetait à deux mains les morceaux dans sa bouche ouverte comme une trappe ; et des paquets de nourriture lui descendaient coup sur coup dans l'estomac, gonflant sa gorge en passant. Parfois, il s'interrompait, prêt à crever à la façon d'un tuyau trop plein. Il prenait alors la cruche au cidre et se déblayait l'œsophage comme on lave un conduit bouché.

Il vida toutes les assiettes, tous les plats et toutes les bouteilles ; puis, soûl de liquide et de mangeaille, abruti, rouge, secoué par des hoquets, l'esprit troublé et la bouche grasse, il déboutonna son uniforme pour souffler, incapable d'ailleurs de faire un pas. Ses yeux se fermaient, ses idées s'engourdisaient ; il posa son front pesant dans ses bras croisés sur la table, et il perdit doucement la notion des choses et des faits. [...]

GUY DE MAUPASSANT,
« L'aventure de Walter Schnaffs »,
Les contes de la bécasse, 1883

LA TRUITE

Dans une agape bien construite
Envisagez assurément
L'apparition de la truite
Comme un joyeux événement.

Quelques-uns la demandent cuite,
Avec maint assaisonnement
Pris aux recettes qu'on ébruite.
Je la veux frite simplement.

Truites blanches ou saumonées,
D'Allemagne ou des Pyrénées,
Poissons charmants, soyez bénis !
Mais je sais les roches hautaines



> Fresques du château d'Issogne

Où se cachent vos souveraines;
Salut, truites du Mont-Cenis !

CHARLES MONSELET, « La truite »,
Sonnets gastronomiques, 1865

■ 2. Recherche

Le tourisme gastronomique est de plus en plus populaire : les voyageurs sont toujours plus at-

tentifs à la qualité, à la provenance et à la préparation des aliments et cherchent des destinations où ils pourront goûter aux saveurs propres à la région ou au pays. En petits groupes, organisez un tour de trois jours à la découverte des produits viticoles et gastronomiques de la région. Présentez oralement votre production.

■ 3. Sujets de réflexion

► La quête d'identité et des racines, le plaisir du « fait maison », le choix de produits à faible impact sur l'environnement (km zéro) sont autant de tendances qui favorisent les relations entre gastronomie, territoire et tourisme. Expliquez les enjeux de ces nouvelles tendances.

► Malgré la croissance des disponibilités alimentaires permise par les révolutions agricoles, l'extension des terres cultivées et le développement des échanges, on constate la persistance de la malnutrition et de la sous-nutrition. Comment peut-on assurer la sécurité alimentaire et, en même temps, développer une agriculture durable ?

■ 4. Écriture d'invention

Sur le modèle de « La Truite », écrivez un poème sur un produit typique ou un plat de la cuisine valdôtaine.

■ 5. À voir

Marco Ferreri, *La Grande bouffe*, 1973

Lasse Hallström, *Le Chocolat*, 2001

Gabriel Axel, *Le festin de Babette*, 1987

TEXTE C > *Feme qui prend elle se vent
Femme qui donna elle s'abandonna
Feme qui vout son honnour garder
Ne doit ne prendre ne donner.*

Femme qui prend, elle se vend
Femme qui donne, elle s'abandonne
Femme qui veut son honneur garder,
Ne doit ni prendre ni donner.

*Deux choses doit on despricier
Amour de feme et desprivier
Car il les convient trop de veiller
Et les pert on trop de legier.*

Deux choses on doit mépriser
Amour de femme et d'épervier
Car on doit trop les veiller
Et on les perd trop de léger.

■ 1. Textes en écho

Il parut alors une beauté à la cour, qui attira les yeux de tout le monde, et l'on doit croire que c'était une beauté parfaite, puisqu'elle donna de l'admiration dans un lieu où l'on était si accoutumé à voir de belles personnes. Elle était de la même maison que le vidame de Chartres, et une des plus grandes héritières de France. Son père était mort jeune, et l'avait laissée sous la conduite de madame de Chartres, sa femme, dont le bien, la vertu et le mérite étaient extraordinaires. Après avoir perdu son mari, elle avait passé plusieurs années sans revenir à la cour. Pendant cette absence, elle avait donné ses soins à l'éducation de sa fille ; mais elle ne travailla pas seulement à cultiver son esprit et sa beauté ; elle songea aussi à lui donner de la vertu et à la lui rendre aimable. La plupart des mères s'imaginent qu'il suffit de ne parler jamais de galanterie devant les jeunes personnes pour les en éloigner. Madame de Chartres avait une opinion opposée ; elle faisait souvent à sa fille des peintures de l'amour ; elle lui montrait ce qu'il a d'agréable pour la persuader plus aisément sur ce qu'elle lui en apprenait de dangereux ; elle lui contait le peu de sincérité des hommes, leurs tromperies et leur infidélité, les malheurs domestiques où plongent les engagements ;

et elle lui faisait voir, d'un autre côté, quelle tranquillité suivait la vie d'une honnête femme, et combien la vertu donnait d'éclat et d'élévation à une personne qui avait de la beauté et de la naissance. Mais elle lui faisait voir aussi combien il était difficile de conserver cette vertu, que par une extrême défiance de soi-même, et par un grand soin de s'attacher à ce qui seul peut faire le bonheur d'une femme, qui est d'aimer son mari et d'en être aimée.

Cette héritière était alors un des grands partis qu'il y eût en France ; et quoiqu'elle fût dans une extrême jeunesse, l'on avait déjà proposé plusieurs mariages. Madame de Chartres, qui était extrêmement glorieuse, ne trouvait presque rien digne de sa fille ; la voyant dans sa seizième année, elle voulut la mener à la cour. Lorsqu'elle arriva, le vidame alla au-devant d'elle ; il fut surpris de la grande beauté de mademoiselle de Chartres, et il en fut surpris avec raison. La blancheur de son teint et ses cheveux blonds lui donnaient un éclat que l'on n'a jamais vu qu'à elle ; tous ses traits étaient réguliers, et son visage et sa personne étaient pleins de grâce et de charmes.

MADAME DE LA FAYETTE,
La Princesse de Clèves, 1678

Au début de la scène, Trivelin avait demandé à Cléanthis de faire le portrait d'Euphrosine : « un portrait qui se doit faire devant la personne qu'on peint, afin qu'elle se connaisse, qu'elle rougisse de ses ridicules, si elle en a, et qu'elle se corrige », mais l'avait aussi prévenue : « Doucement, point de vengeance ».

Cléanthis dénonce les affectations de la coquetterie mondaine : le souci du paraître, la fausse pudeur, la vanité, le mépris, « autant de choses, dira Trivelin, qui font qu'on n'aime que soi ».

TRIVELIN. — Vaine', minaudière et coquette, voilà d'abord à peu près sur quoi je vais vous interroger au hasard. Cela la regarde-t-il ?

CLÉANTHIS. — Vaine, minaudière et coquette, si cela la regarde ? Eh ! voilà ma chère maîtresse; cela lui ressemble comme son visage.

EUPHROSINE. — N'en voilà-t-il pas assez, Monsieur ?

TRIVELIN. — Ah ! je vous félicite du petit embarras que cela vous donne; vous sentez², c'est bon signe, et j'en augure bien pour l'avenir : mais ce ne sont encore là que les grands traits; détaillons un peu cela. En quoi donc, par exemple, lui trouvez-vous les défauts dont nous parlons ?

CLÉANTHIS. — En quoi ? partout, à toute heure, en tous lieux ; je vous ai dit de m'interroger ; mais par où commencer ? je n'en sais rien, je m'y perds. Il y a tant de choses, j'en ai tant vu, tant remarqué de toutes les espèces, que cela se brouille. Madame se tait, Madame parle ; elle regarde, elle est triste, elle est gaie : silence, discours, regards, tristesse et joie : c'est tout un, il n'y a que la couleur de différente ; c'est vanité muette, contente ou fâchée ; c'est coquetterie babillarde, jalouse ou curieuse ; c'est, Madame, toujours vaine ou coquette, l'un après l'autre, ou tous les deux à la fois : voilà ce que c'est, voilà par où je débute ; rien que cela.

EUPHROSINE. — Je n'y saurais tenir.

TRIVELIN. — Attendez donc, ce n'est qu'un début.

CLÉANTHIS. — Madame se lève ; a-t-elle bien dormi, le sommeil l'a-t-il rendue belle, se sent-elle du vif, du séillant dans les yeux ? vite, sur les armes³ ; la journée sera glorieuse. « Qu'on m'habille ! » Madame verra du monde aujourd'hui ; elle ira aux spectacles, aux promenades, aux assemblées ; son

visage peut se manifester, peut soutenir le grand jour, il fera plaisir à voir, il n'y a qu'à le promener hardiment, il est en état, il n'y a rien à craindre.

TRIVELIN, à Euphrosine. — Elle développe assez bien cela.

CLÉANTHIS. — Madame, au contraire, a-t-elle mal reposé ? « Ah ! qu'on m'apporte un miroir ; comme me voilà faite ! que je suis mal bâtie ! » Cependant on se mire, on éprouve son visage de toutes les façons, rien ne réussit ; des yeux battus, un teint fatigué ; voilà qui est fini, il faut envelopper ce visage-là, nous n'aurons que du négligé, Madame ne verra personne aujourd'hui, pas même le jour, si elle peut ; du moins fera-t-il sombre dans la chambre. Cependant, il vient compagnie, on entre : que va-t-on penser du visage de Madame ? on croira qu'elle enlaidit : donnera-t-elle ce plaisir-là à ses bonnes amies ? Non, il y a remède à tout : vous allez voir. « Comment vous portez-vous, Madame ? - Très mal, Madame ; j'ai perdu le sommeil ; il y a huit jours que je n'ai fermé l'œil ; je n'ose pas me montrer, je fais peur. » Et cela veut dire : « Messieurs, figurez-vous que ce n'est point moi au moins ; ne me regardez pas, remettez à me voir ; ne me jugez pas aujourd'hui ; attendez que j'aie dormi. » J'entendais tout cela, car nous autres esclaves, nous sommes doués contre nos maîtres d'une pénétration !... Oh ! ce sont de pauvres gens pour nous.

TRIVELIN, à Euphrosine. — Courage, Madame, profitez de cette peinture-là, car elle me paraît fidèle.

EUPHROSINE. — Je ne sais où j'en suis.

CLÉANTHIS. — Vous en êtes aux deux tiers ; et j'achèverai, pourvu que cela ne vous ennuie pas.

TRIVELIN. — Achevez, achevez ; Madame soutiendra bien le reste.

[...]

CLÉANTHIS. — Écoutez, écoutez, voici le plus plaisant. Un jour qu'elle pouvait m'entendre, et qu'elle croyait que je ne m'en doutais pas, je parlais d'elle, et je dis : « Oh ! pour cela il faut l'avouer, Madame est une des plus belles femmes du monde. » Que de bontés, pendant huit jours, ce petit mot-là ne me valut-il pas ! J'essayai en pareille occasion de dire que Madame était une femme très raisonnable : oh ! je n'eus rien, cela ne prit point ; et c'était bien fait, car je la flattais.

EUPHROSINE. — Monsieur, je ne resterai point, ou l'on me fera rester par force ; je ne puis en souffrir davantage.

PIERRE DE MARIVAUX,

L'île des esclaves, scène 3, 1725

¹ Vaniteuse.

² Vous éprouvez des sentiments.

³ Aux armes.

CONSEILS À UNE PARISIENNE

Oui, si j'étais femme, aimable et jolie,
 Je voudrais, Julie,
 Faire comme vous ;
 Sans peur ni pitié, sans choix ni mystère,
 À toute la terre
 Faire les yeux doux.

Je voudrais n'avoir de soucis au monde
 Que ma taille ronde,
 Mes chiffons chéris,
 Et de pied en cap être la poupée
 La mieux équipée
 De Rome à Paris.

Je voudrais garder pour toute science
 Cette insouciance
 Qui vous va si bien ;
 Joindre, comme vous, à l'étourderie
 Cette rêverie
 Qui ne pense à rien.

Je voudrais pour moi qu'il fût toujours fête,
 Et tourner la tête,
 Aux plus orgueilleux ;
 Être en même temps de glace et de flamme,
 La haine dans l'âme,
 L'amour dans les yeux.

Je détesterais, avant toute chose,
 Ces vieux teints de rose
 Qui font peur à voir.
 Je rayonnerais, sous ma tresse brune,
 Comme un clair de lune
 En capuchon noir.

Car c'est si charmant et c'est si commode,
 Ce masque à la mode,
 Cet air de langueur !
 Ah ! que la pâleur est d'un bel usage !
 Jamais le visage
 N'est trop loin du cœur.

Je voudrais encore avoir vos caprices,
 Vos soupirs novices,
 Vos regards savants.



› La Coquette (1786), Watteau de Lille,
 huile sur bois

Je voudrais enfin, tant mon cœur vous aime,
 Être en tout vous-même...
 Pour deux ou trois ans.

Il est un seul point, je vous le confesse,
 Où votre sagesse
 Me semble en défaut.
 Vous n'osez pas être assez inhumaine.
 Votre orgueil vous gêne ;
 Pourtant il en faut.

Je ne voudrais pas, à la contredanse,
 Sans quelque prudence
 Livrer mon bras nu ;
 Puis, au cotillon, laisser ma main blanche
 Traîner sur la manche
 Du premier venu.

Si mon fin corset, si souple et si juste,
 D'un bras trop robuste
 Se sentait serré,
 J'aurais, je l'avoue, une peur mortelle
 Qu'un bout de dentelle
 N'en fût déchiré.

Chacun, en valsant, vient sur votre épaule
 Réciter son rôle
 D'amoureux transi ;
 Ma beauté, du moins, sinon ma pensée,

Serait offensée
D'être aimée ainsi.

Je ne voudrais pas, si j'étais Julie,
N'être que jolie
Avec ma beauté.
Jusqu'au bout des doigts je serais duchesse.
Comme ma richesse,
J'aurais ma fierté.

Voyez-vous, ma chère, au siècle où nous sommes,
La plupart des hommes
Sont très inconstants.
Sur deux amoureux pleins d'un zèle extrême,
La moitié vous aime
Pour passer le temps.

Quand on est coquette, il faut être sage.
L'oiseau de passage
Qui vole à plein cœur
Ne dort pas en l'air comme une hirondelle,
Et peut, d'un coup d'aile,
Briser une fleur.

ALFRED DE MUSSET,
« Conseils à une Parisienne »,
Poésies nouvelles, 1845

■ 2. Recherche

Les femmes dans l'histoire politique et littéraire de la Vallée d'Aoste.

■ 3. Actualisation

La représentation de la femme dans la publicité. Comparer, par exemple, les publicités des années soixante et celles d'aujourd'hui ou la représentation de la femme dans les pays européens et asiatiques.

■ 4. Sujet de réflexion

Dans son site web, le mouvement français *Ni Putes Ni Soumises* affirme que : « À l'heure où nos sociétés doutent d'elles-mêmes les femmes sont les pre-

mières victimes des replis identitaires et nationaux, des relativismes culturels qui ont pour conséquence une montée effrayante des sociétés patriarcales et des obscurantismes ». Cherchez des exemples qui confirment ou qui contredisent cette prise de position.

■ 5. Écriture d'invention

► Lisez les citations suivantes :

« C'est trop contre un mari d'être coquette et dévote : une femme devrait opter. »

JEAN DE LA BRUYÈRE,
Les Caractères, Des femmes, 1668.

« Sans la coquetterie, qui fait naître une espérance, l'amour ne s'éveille guère chez les hommes. »

ANDRÉ MAUROIS,
Lettres à l'inconnue, 1956.

« Être coquette, c'est se promettre à plusieurs hommes et ne pas se donner. »

HONORÉ DE BALZAC,
La Duchesse de Langeais, 1833.

« Une femme qui n'est plus coquette, c'est une femme qui a cessé d'être. »

MARIVAUX, *Pièces détachées*, 1754.

« La coquetterie, c'est la véritable poésie des femmes. »

MADAME DE GIRARDIN,
Lettres parisiennes, le 19 août 1837.

Quelle image de la coquette illustrent-elles ?

À votre tour, et sur un sujet de votre choix, créez des maximes.

► Sur le modèle du texte de Musset, écrivez un poème pour donner des conseils à un destinataire de votre choix (par exemple à un alpiniste, à un mortard, à une fille qui aime la mode).

1.2 | La Chastelaine de Vergy

Nous ignorons le nom de l'auteur d'une version en prose (la seule connue), remontant au XV^e siècle, d'un roman en vers très répandu depuis le XIII^e siècle : La Chastelaine de Vergy, dont l'action se déroule à la cour du duc de Bourgogne ; le langage présente des particularités lexicographiques qui ont permis de l'attribuer sans équivoque à un écrivain valdôtain.

Résumé - La Chastelaine de Vergy narre l'histoire des amours malheureuses d'un couple d'amants. La châtelaine, nièce du duc de Bourgogne, accorde son amour à un chevalier à condition que leur liaison reste cachée. Elle imagine un stratagème pour rencontrer en privé son chevalier : chaque fois qu'il verrait son petit chien dans le jardin ce serait le signal qu'il la trouverait seule. La duchesse de Bourgogne s'éprend aussi du chevalier et lui fait des avances qu'il repousse. Elle se venge en faisant croire à la châtelaine que son amant a dévoilé leur liaison secrète. La châtelaine meurt de chagrin suite à cette découverte et le chevalier se donne la mort, ne pouvant survivre à la perte de celle qu'il aime. Le duc de Bourgogne, furieux de la conduite de sa femme, la tue.

La Châtelaine de Vergy⁴

« Ô » dit Tristan, « ma très honorée dame et maitresse, je vous remercie de votre gracieuse réponse, pour laquelle je puis avoir grande espérance en votre miséricordieuse grâce. Très noble dame, vous plaise à savoir qu'il n'est rien de plus impossible pour mon cœur que d'être séparé de votre amour ; et au regard de ma loyauté, s'il vous plait de vous abaisser à m'octroyer le riche don de pitié et me recevoir et me garder comme votre humble servent, je vous fais promesse comme loyal chevalier de vous aimer, honorer et servir et obéir, gardant votre honneur en toute chose, et maintenir et cacher si loyalement et entièrement nos amours que, sur ma vie, elles ne seraient découvertes par ma faute. Adoncques répondit la châtelaine : « Très noble chevalier et mon loyal ami ; il me suffit de votre bon vouloir et j'espère en vous tant de franchise, loyauté et bonté que pour rien au monde je ne voudrais faire trahison ni fausser ma promesse, et pour cela je suis contente et désire que nous puissions ensemble mener très joyeuse et amoureuse vie, en gardant sauf en toutes choses mon honneur et le vôtre. Et je vous octroie mon cœur et mon amour à cette condition que – tant que vous voudrez les cacher – soyez certain d'avoir les plus loyales amours qui soient sous le ciel ; mais aussitôt que vous voudrez découvrir notre joyeuse alliance, sachez certainement que j'en mourrai, par excès de désolation et de peine. Et ainsi vous aurez perdu votre amour, et moi la vie. » [...]

À ces paroles ils s'entrelacèrent et s'embrassèrent très doucement. Et en signe de loyales amours se donnèrent leur parole l'un à l'autre ; puis le chevalier parla de cette manière : « Ma seule dame et ma maîtresse très honorée, mon bien, mon amour et mon espérance, ma vie et ma joie, et l'accomplissement de tous mes désirs, puisque par loyales amour et débonnairété nous voulons être un seul cœur à nous deux, un seul désir et une seule volonté, je vous prie de penser de quelle manière je pourrai savoir quand il sera temps et heure que je vienne vers vous pour vous trouver seule, afin que honorablement, joyeusement et tranquillement nous puissions parler ensemble du consolable plaisir de nos amours, de sorte que nul ne puisse apercevoir notre amoureuse vie. »

« Mon bel ami gracieux et plaisant » dit-elle, « vous conseillez bien. Ainsi je vous réponds à ce propos que j'ai un petit chien qui porte un petit collier de clochettes que je ferai sortir. Et, comme le lieu du Vergier que Monseigneur mon oncle m'a donné est à côté du palais,

⁴ Version en français modernisé

vous pourrez souvent voir et regarder ; le jour où vous verrez mon petit chien faire le tour de mon jardin, vous pourrez venir sûrement vers moi.

« Madame, » dit Tristan, « vous avez trouvé la plus gracieuse manière qui puisse être. Ainsi, je vous prie humblement que soit fait en cette guise ». À ces paroles, ils s'entredonnèrent un amoureux regard ; puis, par un gracieux congé se séparèrent l'un de l'autre, afin que personne ne s'aperçût de leur conclusion. »

■ 1. Lecture du texte

1. Mettez en évidence dans la première réplique de Tristan les termes qui dénotent la position du chevalier face à sa Dame.
2. Quelle est la condition posée par la châtelaine pour « donner son cœur » ?
3. Notez les prévisions de fin tragique que ces premières déclarations d'amour annoncent.
4. Comment progresse l'action entre la première réplique de Tristan et la seconde ?
5. Lequel des deux personnages prend l'initiative ?
6. Les décisions des personnages sont-elles en harmonie avec leurs affirmations sur la loyauté ?
7. Observez le passage des déclarations générales aux précisions concrètes dans le dialogue : qu'en déduisez-vous ?
8. Quels autres couples amoureux, à votre connaissance, ont recours à des astuces pour protéger leurs amours ?
9. Relevez la présence du thème de l'honneur.



> Histoire de la châtelaine de Vergey, coffret, Musée du Louvre

et, seul, s'en fut chasser par le bois. Avant que descende le soir, une grande peine lui adviendra. Non, jamais amants ne s'aimèrent tant et ne l'expient si durement.

Quand Tristan revint de la chasse, accablé par la lourde chaleur, il prit la reine entre ses bras.

« Ami, où avez-vous été ?

- Après un cerf qui m'a tout lassé. Vois, la sueur coule de mes membres, je voudrais me coucher et dormir. »

Sous la loge de verts rameaux, jonchée d'herbes fraîches, Iseut s'étendit la première ; Tristan se coucha près d'elle et déposa son épée nue entre leurs corps. Pour leur bonheur, ils avaient gardé leurs vêtements. La reine avait au doigt l'anneau d'or aux belles émeraudes que Marc lui avait donné au jour des épousailles ; ses doigts étaient devenus si grêles que la bague y tenait à peine. Ils dormaient ainsi, l'un des bras de Tristan passé sous le cou de son amie, l'autre jeté sur son beau corps, étroitement embrassés ; leurs lèvres ne se touchaient point. Pas un souffle de brise, pas une feuille qui tremble. À travers le toit de feuillage, un rayon de soleil descendait sur le visage d'Iseut qui brillait comme un glaçon.

[...]

Le roi délace son manteau aux attaches d'or fin, le rejette, et son beau corps apparaît. Il tire son épée hors de la gaine, et redit en son cœur qu'il veut mourir s'il ne les tue. Le forestier le suivait ; il lui fait signe de s'en retourner.

■ 2. Textes en écho

Lisez ce passage tiré de Joseph Bédier, *Le Roman de Tristan et Iseut*.

Étudiez les points communs et les différences entre les deux textes.

Qu'est-ce que « l'amour courtois » : amour pur ou amour adultère ?

Seigneurs, c'était un jour d'été, au temps où l'on moissonne, un peu après la Pentecôte, et les oiseaux à la rosée chantaient l'aube prochaine. Tristan sortit de la hutte, ceignit son épée, apprêta l'arc Qui-ne-faut

Il pénètre, seul, sous la hutte, l'épée nue, et la brandit... Ah ! quel deuil s'il assène ce coup ! Mais il remarqua que leurs bouches ne se touchaient pas et qu'une épée nue séparait leurs corps :

« Dieu ! se dit-il, que vois-je ici ? Faut-il les tuer ? Depuis si longtemps qu'ils vivent en ce bois, s'ils s'aimaient de fol amour, auraient-ils placé cette épée entre eux ? Et chacun ne sait-il pas qu'une lame nue, qui sépare deux corps, est garante et gardienne de chasteté ? S'ils s'aimaient de fol amour, reposeraient-ils si purement ? Non, je ne les tuerai pas ; ce serait grand péché de les frapper ; et si j'éveillais ce dormeur et que l'un de nous deux fût tué, on en parlerait longtemps, et pour notre honte. Mais je ferai qu'à leur réveil ils sachent que je les ai trouvés endormis, que je n'ai pas voulu leur mort, et que Dieu les a pris en pitié. ».

Joseph Bédier, *Le Roman de Tristan et Iseut*, H. Piazza, pp. 135-152, en ligne http://fr.wikisource.org/wiki/Le_Roman_de_Tristan_et_Iseut/9

■ 3. Recherche

► Image et rôle de la dame dans le système féodal.

► Le « service d'amour » : légendes et histoires autour des aventures des chevaliers pour conquérir et honorer la dame (Lancelot – Perceval...).

► Recherche sur l'étymologie de « fidélité » (féodalité – fief - foi).

■ 4. Actualisation

► L'amour impossible – l'amour malheureux – l'amour tragique ont-ils disparu dans la littérature et la cinématographie des XX^e et XXI^e siècles ?

► Amour et loyauté ou « à l'amour comme à la guerre ». Expliquez ce que sous-entend cette expression.

■ 5. Sujets de réflexion

► Dans quelle mesure loyauté, honneur, fidélité sont-elles des valeurs qui ont survécu au cours des siècles dans le rapport homme/femme et suite au changement de leurs rôles respectifs ?

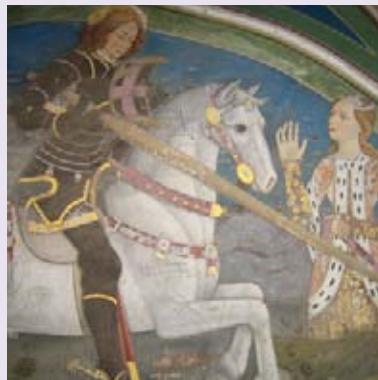
► Le langage amoureux et son évolution : relevez la manière dont se déroule un dialogue entre amoureux au Moyen Âge, au XVIII^e siècle et dans un film d'aujourd'hui ; comment évoluent le langage et les sentiments exprimés ?

■ 6. À lire

► Marguerite de Navarre, *Heptaméron*, soixante-dixième nouvelle

Le roman de Tristan – BNF – le manuscrit <http://expositions.bnf.fr/arthur/livres/tristan/index.htm>

► L'amour tragique : Roméo et Juliette – Tristan et Yseut – Paolo e Francesca



► Saint Georges, prieuré de Saint Ours

1.3 | Le Mystère de saint Bernard de Menthon



› Statue de Saint Bernard,
col du Grand Saint Bernard

L'usage du français ne se bornait pas au milieu aristocratique, destinataire naturel des romans courtois : la preuve en est le Mystère de saint Bernard de Menthon, pièce de théâtre religieux écrite par un anonyme chanoine du Mont-Joux et destinée à être représentée devant un public populaire.

De même, d'autres manuscrits, rédigés en Vallée d'Aoste au XV^e siècle, témoignent de la diffusion des textes pieux et moralisants en français, dont les contenus s'adressaient au menu peuple par l'intermédiaire des clercs, et prouvent que dans les églises valdôtaines les fidèles chantaient des Noëls et d'autres compositions paraliturgiques en français ou bilingues (latin-français), comme le curieux poème Fulget hodie de l'espina la flour.

Le Mystère de saint Bernard est un témoignage important de la littérature valdôtaine du XV^e siècle ; il s'insère dans la tradition littéraire du théâtre religieux français de l'époque, qui représentait la vie des saints, en décrivant des miracles, mais aussi les aspects comiques de la vie.

Le texte, écrit dans la langue française de l'époque, confirme que les Valdôtains comprenaient très bien cette langue, qui était celle du plaisir de l'esprit, la langue de la loi étant le latin.

Résumé : le seigneur Richard de Menthon (petite ville près d'Annecy) décide de marier son fils Bernard avec une fille choisie par lui, mais Bernard s'enfuit à la veille du mariage parce qu'il veut se consacrer à la vie religieuse. Parallèlement dix pèlerins français partent pour le passage du Mont-Joux, gardé par Jupiter et ses diables. Arrivés à Aoste, après plusieurs aventures, ils décident de dénoncer cette pénible situation à l'évêque. Entre temps Bernard arrive à Aoste où il est accueilli dans le chapitre de la Cathédrale. Il décide ensuite d'anéantir les démons du Mont-Joux et de bâtir sur les cols des hospices de clercs.

Le récit se termine par la réconciliation de Bernard avec ses parents, par la relation de sa mort et de ses miracles.

XI (Au bourg Saint-Pierre, au pied du Mont-Joux)

*Cy doibvent partir les pellerins pour aller a Rome,
Et le premier dist ce qui s'ensuis :*

LE PREMIER PELLERIM

*Nous susmes prest du logement
Ou il az (un) très bon logis ;
Il nous fault avoir bon advis
Et conseil commant passerons.*

LE SECOND PELLERIM

*De ce bon vin nous beverons ;
Si en seront puis plus hardy.*

LE TYER PELLERYM

*Par ma foys, tu es mon amy,
Quam tu parle de ce bon vim.*

PARTIE A > *(Au bourg Saint-Pierre, au pied du Mont-Joux)*

Ici doivent partir les pèlerins pour aller à Rome et le premier dit ce qui suit :

LE PREMIER PÈLERIN

Nous sommes près du logement
Où il y a un très bon logis :
Il nous faut avoir bon avis
Et conseil sur comment nous passerons.

LE SECOND PÈLERIN

De ce bon vin nous boirons ;
Ainsi nous en serons plus hardis.

LE TROISIÈME PÈLERIN

Par ma foi, tu es mon ami
Quand tu parles de ce bon vin.

LE QUATRIÈME PÈLERIN

Foi que je dois à saint Martin
J'en fournirai très bien ma tête.

LE V^e PÈLERIN

Et je lui ferai bonne fête,
Car j'ai grande soif et je suis lassé.

LE VI^e PÈLERIN

J'y suis bien passé une autre fois ;
Et j'y étais bien servi.

LE VII^e PÈLERIN

De cela tout est admis ;
Mais on y compte largement.
[...]

LE PREMIER PÈLERIN

Avez-vous bon vin et bon pain,
Seigneur hôtelier ? Dieu vous bénit !

L'HÔTELIER DE BOURG SAINT PIERRE

Bienvenue cette compagnie !
Vous aurez des biens en abondance,
Bon vin et bon pain de froment,
Bonne viande salée et fraîche,
Et d'autres nourritures en abondance,
Selon le pays de montagne.

LE PREMIER PÈLERIN

Par mon serment, c'est très grande peine
D'aller à pied par ce pays.

L'HÔTELIER DE BOURG SAINT PIERRE

Asseyez-vous, puis vous serez servis ;
Vous aurez à manger en abondance.

LE SECOND PÈLERIN

Nous voulons aussi bien payer,
Mais nous voulons être bien traités.

L'HÔTELIER DE BOURG SAINT PIERRE

Mangez fort, et aussi buvez.
Il est bien frais ;
C'est du vin rouge de Valais.
Il y en a d'autres de la Vallée d'Aoste.

LE TROISIÈME PÈLERIN

Hélas ! je vous prie, mon hôtelier,
Il n'y a pas de muscat ?

L'HÔTELIER DE BOURG SAINT PIERRE

Oui, bien sûr, du bon et du beau muscat,
Qui est de la terre d'ici.

LE TROISIÈME PÈLERIN

Or buvons fort, bois, mon ami,
Qu'il est bon et doux à passer !

LE V^e PÈLERIN

Enfants, pensons à nous reposer :
Nous avons pas mal de chemin encore à faire.

LE VI^e PÈLERIN

Nous avons passé des peines et des aventures.
Donnons-nous maintenant du repos.

LE VII^e PÈLERIN

Par ma foi, il serait bien fou
Celui qui ne craindrait pas ce passage.
J'ai grand peur de laisser quelque chose en gage,
Ne prendrons nous pas de marrons⁵ ?

⁵ Marrons ou marronniers : ce nom était utilisé dans certaines zones de montagne pour désigner les montagnards qui accompagnaient les personnes vers les cols, comme celui du Grand Saint-Bernard, impossibles à traverser sans l'aide de personnes expertes du lieu. On parle de leur existence dans une chronique du XII^e siècle de l'Abbaye de Saint-Trond, mais probablement ils existaient déjà à l'époque romaine. Ce sont les précurseurs des guides alpins

L'HÔTELIER DE BOURG SAINT PIERRE
 Vous êtes gentils compagnons
 Et gaillards ; vous ne devez rien craindre.

LE VII^e PÈLERIN
 Ici nous ne devons plus rester ;
 Il nous faut monter plus haut.

LE IX^e PÈLERIN
 Notre Seigneur veuille bien nous aider
 Et Notre Dame si elle veut.
 Il nous faut monter plus haut.

LE X^e PÈLERIN
 Compagnons, je vois ce que c'est :
 Vous avez peur, je le vois bien.
 Il ne faut douter de rien.
 Je veux être le plus hardi
 De tous : je veux être
 Le dernier, pour vérifier
 Si je pourrai trouver le diable.
 Avez-vous peur, méchantes gens ?

LE PREMIER PÈLERIN
 Enfants, or soyons diligents
 De partir ; le soleil est haut.
 Hôtelier, combien il vous faut ?
 Comptez, et puis vous serez payé.

L'HÔTELIER DE BOURG SAINT PIERRE
 À deux gros est fait le marché.
 C'est la coutume d'ici.

LE SECOND PÈLERIN
 Hôtelier, vous êtes hors du sens,
 De nous faire payer deux gros ?
 Pour homme il suffirait sou.
 Gardez-vous de ne pas nous compter trop.

L'HÔTELIER DE BOURG SAINT PIERRE
 Vous aurez à boire encore un coup,
 Puis vous payerez tant que je vous dis.
 Deux gros pour homme, avez-vous oui ?
 Je ne pourrais rien abattre.

LE TROISIÈME PÈLERIN
 Il ne faut pas lui contrebattre.
 Tenez gros ; c'est pour nous dix.

L'HÔTELIER DE BOURG SAINT PIERRE
 Je prie Dieu du paradis
 Que vous devez bien tous aller,
 S'il veut bien, aussi retourner
 Tous ensemble joyeux et sains.

LE TROISIÈME PÈLERIN
 Vous êtes une aimable compagnie.
 Adieu je vous dis, jusqu'au retour.

L'HÔTELIER DE BOURG SAINT PIERRE
 Messieurs, Dieu vous donne une bonne journée
 Et vous sauve des aventures mauvaises.

LE V^e PÈLERIN
 Chacun de nous commence
 À s'acheminer légèrement.

LE PREMIER PÈLERIN
 Enfants, allons doucement,
 Tous ensemble, aussi de bon cœur ;
 Et demandons à Notre Seigneur
 De bien nous protéger.

PARTIE B > *Saint Bernard s'adresse à l'évêque d'Aoste :*

SAINT BERNARD
 Mon Seigneur, j'ai l'intention
 Maintenant de dire deux mots,
 S'il vous plaît de rester
 Et de m'écouter. [...]
 Un hôpital je veux fonder
 Pour reconforter les pauvres gens,
 Une église et une maison religieuse,
 Dont Saint Nicolas serait le protecteur
 Car elles sont sur le passage. [...]
 Seigneur, ces hôpitaux je vous recommande [...]
 Pour mes hôpitaux il me faut
 Travailler nuit et jour.

■ 1. Lecture du texte

PARTIE A

1. Autour de quels thèmes se déroule le dialogue ?
2. Quels symboles se cachent derrière le vin et le pain ?
3. À quel moment du dialogue la situation évolue-t-elle ?
4. À quel sentiment le X^e pèlerin fait référence ?
5. Quelle menace est redoutée ?
6. Sur quel sujet discutent le second pèlerin et l'hôtelier vers la fin ?
7. Pourquoi saint Bernard mentionne saint Nicolas ?
8. Comment les adieux sont formulés ?

PARTIE B

1. Quelles sont les intentions de saint Bernard ?

■ 2. Textes en écho

Analysez la figure de Satan, le diable, le mal, opposé à la figure de la Sainte Vierge, le bien, l'intermédiaire pour la sainteté dans le dialogue suivant tiré de *Le Miracle de Théophile de Rutebeuf*.

NOTRE-DAME. - Qui es-tu, toi qui viens ici ?

THÉOPHILE. - Ah ! Notre-Dame, ayez de moi merci ! C'est le pauvre Théophile, le mal en point, que les démons ont lié et pris. Maintenant je viens vous prier et crier merci : qu'il ne puisse guetter le moment de venir me prendre, celui qui m'a mis en telle détresse. Tu me tenais jadis pour ton fils, belle Reine !

NOTRE-DAME. - Je n'ai cure de tes discours ; va t'en, sors de ma chapelle.

THÉOPHILE. - Notre-Dame, je n'ose. Fleur d'églantier et lis et rose en qui le Fils de Dieu repose, que vais-je faire ? Je me sens gravement compromis avec le malin furieux. Je ne sais que faire. Jamais je ne cesserai de crier. Vierge magnanime, Dame honorée, sans nul doute mon âme sera dévorée car en enfer elle aura son séjour avec Cahu⁶.



> Fresque de la chapelle d'Ozein (Aymavilles)

NOTRE-DAME. - Théophile, je t'ai connu, jadis, fidèle à mon service. Sache-le en vérité : je te ferai ravoïr la foi que tu donnas dans ta folie ; je vais la quérir.

Ici Notre-Dame va prendre la charte de Théophile

Satan, Satan ! es-tu enfermé ? Si maintenant tu es venu ici pour chercher la guerre à mon clerc, mal t'en prit. Rends la charte que tu tiens du clerc : tu as fait là trop vilain tour.

SATAN. - Moi, vous la rendre ! ... J'aimerais mieux que l'on me pendre. Je lui ai rendu sa prébende et il m'a fait, sans atermoyer, don de son corps, de son âme et de son bien.

NOTRE-DAME. - Et moi, je vais te fouler la panse :

Ici Notre-Dame apporte la charte à Théophile

Ami, je te rapporte ta charte. (Sans moi) tu serais arrivé à un port de malheur où il n'y a pas de joie ni allégresse ; écoute-moi : va trouver l'évêque sans plus attendre, de la charte fais-lui présent, et qu'il la lise devant les fidèles dans la sainte église, pour que les gens de bien ne soient pas dupés par une telle fourberie. Il aime trop la richesse, qui l'achète à tel prix : l'âme en est honteuse et perdue.

THÉOPHILE. - Volontiers, Notre-

Dame, ah ! c'en était fait de moi, corps et âme. Il perd sa peine, qui sème ainsi, je le vois bien.

Dans le recueil de Tersilla Gatto Chanu *Leggende e racconti della Valle d'Aosta*, Newton Compton Editori, 1996, à la page 140 est rapportée l'histoire de saint Bernard, miroir de sainteté d'après la source de Roland Viot de 1627 ; lisez attentivement le texte pour y retrouver les points essentiels pour comprendre le rôle de saint Bernard dans la fondation des hospices sur les cols alpins.

⁶ Nom d'un diable ou déformation de Caïn

■ 3. Recherche

► Dans la littérature française on distingue les Mystères et les Miracles : les premiers habituellement abordent les mystères de la religion, comme la Passion du Christ, tandis que les deuxièmes décrivent la vie des Saints. Il est intéressant de remarquer que l'histoire de la vie de saint Bernard a été définie comme un mystère : quelle explication en donneriez-vous ?

► L'importance du pèlerinage au Moyen Âge reflète le rôle de la religion à l'époque ; la figure du pèlerin est traditionnellement représentée avec certains symboles : lesquels ?

► L'iconographie représente saint Bernard qui vainc les diables : derrière cette représentation se cache la volonté de détruire les symboles de la possession païenne des cols imposée par les Romains, dont les colonnes et les statues dédiées à Jupiter sont les témoignages. Allez à la découverte de ces traces historiques aux cols du Petit et du Grand Saint-Bernard et comparez-les avec la réalité actuelle.

► Dans plusieurs légendes valdôtaines le diable est présent et sa figure est restée aussi dans les déguisements de certains carnivals en Vallée d'Aoste ; comment expliquez-vous cette représentation ?

■ 4. Actualisation

Le pèlerinage est toujours un voyage, qui peut réserver des surprises et des aventures, comme dans le cas de nos pèlerins. Analysez l'intérêt que le pèlerinage éveille dans nos sociétés, la reprise de certains itinéraires anciens comme celui vers Saint-Jacques-de-Compostelle et le phénomène du tourisme spirituel.

■ 5. Sujets de réflexion/d'écriture

La lutte entre le bien et le mal a traversé l'histoire ; réfléchissez au changement de ces deux catégories dans le temps. Analysez aussi les différentes interprétations possibles dans des sociétés contemporaines, mais dans des lieux géographiquement éloignés.

1.4 | Pierre du Bois

Marchand anobli, il est probablement issu d'une famille de riches commerçants originaires d'Aymavilles. En 1472, il est élu syndic de la ville d'Aoste. Il a été secrétaire du comte Jacques de Challant jusqu'au décès de ce dernier survenu le 14 juin 1459. La production littéraire de Pierre du Bois, chroniqueur et poète, se rattache à cette fonction. La *Chronique de la Maison de Challant*, achevée au mois de janvier 1460, quelques mois après la mort du comte Jacques, est considérée comme son chef d'œuvre.



› Jacques de Challant

Dans Chronique de la Maison de Challant, Pierre du Bois raconte les principaux événements historiques de la Maison de Challant “qui est la plus noble et la plus ancienne de la Vallée d’Aoste” (Généalogie des Seigneurs de Challant).

Le texte en prose, entrecoupé de quatre ballades en vers, est écrit en langue française, ce qui témoigne la diffusion de cette langue et surtout le fait qu’elle était utilisée déjà bien avant son adoption dans les actes publics en Vallée d’Aoste.

Les contenus exposés ont une vérité historique ; le ton est parfois rhétorique, l’ouvrage ayant un but édifiant pour louer la Maison, même si l’auteur n’hésite pas à reprocher les éventuels comportements négatifs des nobles.

La Chronique de la Maison de Challant est intéressante parce qu’elle permet de retrouver la conception du chevalier noble, de la dame dans la littérature courtoise, et le récit des batailles qui rappellent les chansons de geste.

Le but de l’ouvrage est « que par l’exemple de leurs vaillants prédécesseurs

ces cœurs valeureux et de haute volonté veuillent suivre les vertus, les prouesses et les passages pour acquérir honneur, valeur et renommée en ce monde ». Comme dans les chansons de geste, l’honneur se conquiert en bataille contre l’ennemi, Sarrasin ou Espagnol.

Dans les textes suivants, Pierre du Bois raconte le duel d’Amédée de Challant avec le Sarrasin à Antioche en prose (Texte A) et le tournoi de Dijon de Jacques de Challant contre l’Espagnol sous forme de ballade (Texte B).

TEXTE A › Messire Amédée était un jeune chevalier, il était sage et il avait une bonne foi en Dieu pour lequel il combattait.

Au jour nommé il trouva son adversaire au lieu établi, sur très bon cheval, fièrement et richement habillé. La lance au poing et sans grandes paroles ils se heurtèrent noblement, rompirent leurs lances et plusieurs autres en peu de temps. Ils firent tous deux ce que deux bons chevaliers peuvent faire à cheval et on ne savait pas décider qui était le meilleur.

Le deuxième jour les champions tournèrent au lieu établi, tous les deux à cheval, le Sarrasin descendit et furent présentées les armes ; messire Amédée avait peur parce qu’il était plus petit que l’autre, mais il n’en fit pas semblant, car il se sentait fort pour combattre et ainsi il fit ; l’autre le pressa. Messire Amédée le laissa faire sans effort, mais le courage était bon et franc. Il fit semblant d’avancer, mais il recula de deux pas ; et il s’avança de travers et le trébucha a terre, puis il lui dit : « Lève-toi », et en disant « Cœur sus » il lui donna un autre coup qui descendit sur le bras gauche. Alors le Sarrasin, en se levant, saisit Messire Amédée par la gorge et le tenait à une main un peu de temps. Mais par force il lui échappa et combattirent merveilleusement, le Sarrasin à une main et Messire Amédée à deux mains.

On ne pouvait pas l'abattre Messire Amédée ; il y eut un gros combat. Le chevalier sarrasin fut noble chevalier et donna son épée à Messire Amédée en faisant signe qu'il se rendait et le combat finit.

Et le Sarrasin se désarma ; il se trouva un bras rompu et se rendit à la volonté de Messire Amédée qui le confia pour le guérir et il fut ensuite renvoyé dans son pays.

PIERRE DU BOIS,
Chronique de la Maison de Challant, 1460

TEXTE B > **En fourme de Ballade**

*Seigneurs, s'il vous plait d'escouter
Racompter, vueillez une chanson.
C'est du pas qu'on a fact garder
Emprès la ville de Dijon.
Il estoient douzez compaignons
Chivaliers qu'escuyers vaillans.
Qui, comme vaillans champions,
Ont combattu a tous venans.*

Seigneurs, s'il vous plaît d'écouter raconter
une chanson.
C'est du pas qu'on a fait garder
auprès de la ville de Dijon.
Ils étaient douze compagnons,
chevaliers bien vaillants,
qui, comme de vaillants champions,
ont combattu contre tout venant.

[...]

Quand ils furent entre eux
chacun d'eux savait bien son devoir
de porter des lances et d'être armé.
De telle sorte ils se sont rencontrés,
et ils ont donné le coup à l'Espagnol,
la visièrre de son armet
lui fut levée.

Pour ne pas vous entretenir trop,
et abrèger notre chanson,
Challant donna le deuxième coup
à l'Espagnol sous le menton,
tant qu'il jeta sur le sable
l'homme et le cheval étendu.
À Dijon aucun plus bel coup
ne fut donné, ni plus cher rappelé.

Dans ce jour fut repoussé
l'Espagnol. Et à l'aube
la compagnie remercia
et bellement s'en est allée.

[...]

À Dijon crient les enfants,
Parmi les rues hautement,
À pleine voix : "Vive Challant !"
Et Dieu le garde. Il s'est conduit
Si valeureusement !
De la noblesse il porte la fleur !
Car, dans un noble combat,
Challant en porte un grand honneur.

Nous prions Dieu dévotement
Que les seigneurs et les barons
Qui ont maintenu ce noble tournoi
Et les compagnons
Comme notables champions,
Sont venus protéger le pas,
Que leur donne en lieu de pardon
À chacun cent mille ducats.

PIERRE DU BOIS,
Chronique de la Maison de Challant, 1460

TEXTE C > **Louise de Miolans, épouse de Monsieur Aymo**

Louise de Miolans, dame d'Aymavilles, jeune d'âge, non pas d'esprit, elle fut parée de toutes les vertus. Cette dame était belle à merveille. Elle avait un visage angélique, clair, vermeil, joyeux; des yeux, une bouche, un nez qu'on ne pourrait mieux imaginer ; de corps droite et bien formée, assez haute pour une dame de son temps ; honnête, sincère, sachant parler à chacun avec les mots bien choisis. Elle aidait les fous, enseignait aux simples, confortait les pauvres ; elle était la plus parfaite dans les paroles et les gestes, la plus charitable, la plus dévote en observant les commandements de Dieu et de la Sainte Église. Toutes les dames, mariées ou jeunes filles, étaient par elles instruites, endoctrinées et bien conduites. En bref, cette dame donnait toujours du confort ; elle n'était jamais oisive. Quiconque arrivait dans sa maison s'en allait après avoir reçu quelque chose. Cette dame savait lire et écrire bien, même si elle n'exerçait pas l'activité d'écrire ; elle disait tous les jours ses prières et pendant ses fêtes on lisait de beaux livres d'enseignement et d'histoire.

PIERRE DU BOIS,
Chronique de la Maison de Challant, 1460

■ 1. Lecture des textes

TEXTE A

1. Quelles sont les qualités du chevalier ?
2. Pourquoi l'auteur insiste sur la taille de Messire Amédée ?
3. Relevez les verbes utilisés pour décrire les actions du combat.
4. Comment se termine le combat ?
5. Quel est le comportement de Messire Amédée à l'égard de l'ennemi vaincu ?

TEXTE B

1. Comment l'auteur s'adresse-t-il à son public ?
2. Sur quelle qualité du chevalier l'auteur insiste-t-il ?
3. Quel est le devoir d'un bon chevalier ?
4. Qui est l'ennemi ?
5. Pourquoi l'ennemi n'a pas besoin d'être décrit ?
6. À quel moment le héros du combat est identifié ?
7. Quelles sont les actions qui font de Challant un héros ?
8. La dernière strophe est une : ...

TEXTE C

1. Quelles sont les qualités de la dame ?
2. Ces qualités permettent de tracer un portrait physique, mais aussi un portrait moral : décrivez-les.
3. Soulignez le pouvoir guérisseur de la dame.
4. Quelles compétences distinguent cette dame ?
5. Pourquoi cette dame n'exerce pas directement l'action d'écrire ?

■ 2. Textes en écho

Analysez les analogies et les différences entre les textes de Pierre du Bois et les textes suivants.

TEXTE A

La bataille est merveilleuse et générale. Le comte Roland ne se ménage pas. Il frappe de son épieu tant que dure la hampe : au quinzième coup il l'a brisée et rompue. Il tire Durendal, sa bonne épée, toute nue, pique son cheval, et va frapper Chernuble. Il lui brise le heaume où luisent les escarboucles, tranche

la coiffe et la chevelure, tranche les yeux et le visage, et le blanc haubert dont la maille est menue, et tout le corps jusqu'à l'enfourchure. À travers la selle qui est incrustée d'or, l'épée atteint le cheval, tranche l'échine sans chercher de jointure et les abat morts, homme et cheval, dans le pré, sur l'herbe drue. Puis il dit : « Misérable, c'est pour votre malheur que vous êtes venu ! De Mahomet vous n'aurez aucune aide. Un tel glouton ne gagnera pas aujourd'hui la bataille ! »

ANONYME,

La Chanson de Roland,

entre 1090 et 1130, laisse CIV

TEXTE B

Toute joie doit céder devant cette joie ; il n'est pas de puissance qui ne dût s'abaisser devant ma Dame, devant ses regards charmants et sa grâce accueillante. La joie de l'homme qui obtiendra ses faveurs sera pour lui le gage de cent ans de vie. Pour la joie de son amour elle peut guérir les malades, par une parole de colère elle peut tuer les plus sains ; du plus sage elle peut faire un fou, au plus beau elle peut ravir sa beauté ; du plus noble elle peut faire un manant, et du pire manant faire un noble.

Puisqu'on ne peut trouver sur terre, puisque les yeux ne peuvent voir ni la bouche nommer une femme plus belle, je veux toujours la garder près de moi pour rafraîchir les profondeurs de mon cœur, pour renouveler ma chair et me préserver de la vieillesse. Si ma Dame m'accorde son amour, je saurai le prendre et montrer ma gratitude. Je saurai trouver de doux mots pour elle et ne rien dire, ne rien faire que pour son plaisir ; je saurai l'apprécier à sa valeur et publier ses louanges.

GUILLAUME IX D'AQUITAINE,

Chant de joie, vers 1100.



› Château d'Introdo

■ 3. Recherche

- ▶ Le rôle de la famille Challant dans l'histoire val-dôtaine.
- ▶ L'image du chevalier dans le monde féodal.
- ▶ L'image de la femme dans la littérature courtoise.
- ▶ Les références historiques dans les combats et dans l'identification des ennemis.

■ 4. Actualisation

TEXTE A

- ▶ Analysez la rencontre difficile, dans les sociétés contemporaines, de civilisations différentes, de religions différentes et étudiez l'impact sur le grand public et les réactions que des cas extrêmes comme les attentats du 11 septembre ont provoqués.
- ▶ Étudiez les débats qui ont eu lieu en France, mais aussi dans d'autres pays, pour défendre la laïcité de l'État et garantir le respect de toute profession de foi, notamment au sujet du port de tout signe ostentatoire d'appartenance ou de prosélytisme religieux, philosophique ou politique dans les écoles.

TEXTE B

La conception de la femme aujourd'hui dans les différentes cultures.

■ 5. Sujets de réflexion/d'écriture

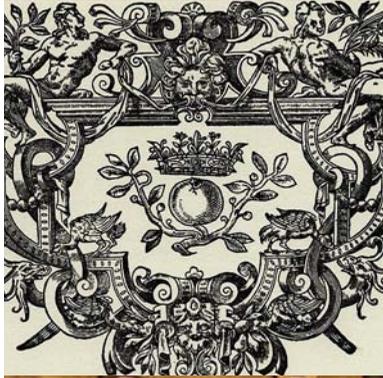
Si vous deviez tracer le modèle de référence pour identifier l'honneur pour l'homme et la vertu pour la femme dans la période contemporaine, quelles qualités choisiriez-vous ?

■ 6. À lire

Pour une réflexion sur la notion d'identité et les rencontres entre cultures différentes vous pouvez lire les œuvres d'Amin Maalouf (*Les identités meurtrières*), d'Albert Memmi, de Tahar ben Jelloun www.taharbenjelloun.org/ et consulter le site du Conseil de l'Europe, *Commission européenne contre le racisme et l'intolérance* http://www.coe.int/t/dghl/monitoring/ecri/default_FR.asp



Le 28 Doctobre
La messe a vestre
a gontue



LE XVI^e SIÈCLE

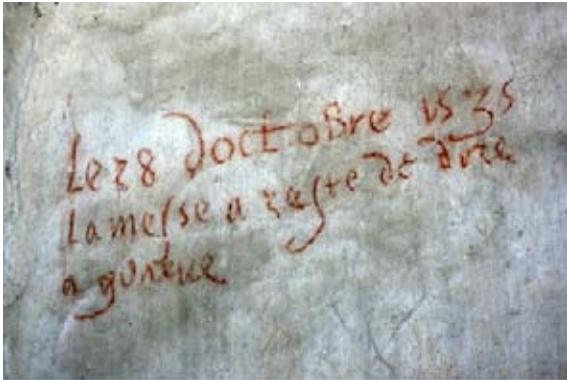


Introduction

<i>Humanistes valdôtains</i>	47
<i>Réforme protestante et Réforme catholique</i>	47
<i>Le français langue officielle</i>	48

2.1 Le Coutumier	50
-------------------------	----

Humanistes valdôtains



> Graffiti du Château d'Issogne

Le XVI^e siècle, en Vallée d'Aoste comme dans toute l'Europe, se caractérise par la diffusion des nouveaux canons esthétiques venant d'Italie, qu'inspirent la redécouverte de l'art et de l'architecture antiques et de la littérature classique gréco-latine. Entamée dans le domaine artistique par le prieur de Saint-Ours d'Aoste Georges de Challant († 1509) et par son cousin Charles, prévôt de Saint-Gilles de Verrès († 1518), cette tendance se précise grâce à des personnalités telles que le chanoine lorrain Jean de Gombaudel, constructeur de la façade de la cathédrale d'Aoste en 1526, et Amedeo Berruti, évêque d'Aoste (1515-1525), auteur d'un *Dialogus de amicitia vera et de amore honesto*

en latin, s'inspirant de modèles antiques. Également inspiré de valeurs classiques actualisées par une relecture chrétienne, le *Discours aux fils* du juriste Jean-Humbert de Vallaise, baron d'Arnad, édité en 1592, est cependant écrit en français ; on attribue aussi à cet auteur un *Dialogue entre l'agriculteur et le bâtisseur*, demeuré inédit de son temps.

Réforme protestante et Réforme catholique

Le renouveau des arts et des lettres a son parallèle, pour ce qui est du domaine religieux, dans la remise en question de l'autorité de l'Église : la critique philologique des Écritures met en doute les interprétations traditionnelles et révèle l'ignorance du clergé ; la vie sécularisée et parfois scandaleuse des prêtres et des prélats suscite l'indignation des fidèles. Le mouvement évangélique déclenché par Luther se répand en Vallée d'Aoste aussi, où les contacts avec les milieux réformés sont facilités par la proximité géographique avec Genève, l'un des foyers les plus actifs de la propagande protestante. Les événements politiques qui se produisent en 1536, qu'on rapportera par la suite, empêchent cependant que le protestantisme s'installe dans la région.

La réaction catholique s'y manifeste par l'adhésion aux positions exprimées par le Concile de Trente, où le chanoine de la cathédrale Barthélemy Berthod († 1575), de Courmayeur, théologien expert, représente l'évêque d'Aoste Pietro Gazino. La nécessité de contrecarrer les succès de la prédication protestante entraîne, du côté catholique, un approfondissement de la réflexion théologique et un appel à l'ordre dans le domaine disciplinaire. Le nouveau climat culturel trouve un interprète qualifié en la personne du chanoine Michel Perret, de Cogne, étudiant à Louvain, puis à Paris et à l'Université de Dôle, docteur ès arts en 1574, en théologie et ès droits, professeur à Louvain, puis à la *Grande Eschole* d'Aoste en 1578 et curé de Saint-Jean en 1588, qui est l'auteur d'un manuel de théologie dogmatique et morale, d'herméneutique et de prédication.

Les polémiques doctrinales et littéraires entre protestants et catholiques se développent dans le domaine historiographique aussi : le but des uns est notamment de contester la légitimité de la prétendue origine apostolique de la hiérarchie catholique, celui des autres de la réaffirmer, ainsi que de justifier historiquement la validité de la tradition catholique dans son ensemble, y

compris le culte des saints. C'est dans ce contexte que naissent les premiers, modestes essais d'historiographie ecclésiastique valdôtaine : en 1549 le chanoine de la cathédrale Jean-Louis Vaudan écrit un *Catalogus presulum Auguste Pretoree* (sic) en forme de chronique et une autre liste des évêques d'Aoste est compilée par le juriste Bonaventure-Philibert Borneyon vers la fin du siècle. L'intention apologétique antiprotestante se manifeste également par une *Vie de saint Grat*, éditée en 1575, caractérisée par une absence totale de méthode critique - ce n'est en fait que la traduction de la *Magna legenda Sancti Grati* remontant au XIII^e siècle -, mais qui présente néanmoins deux caractéristiques intéressantes au point de vue historique : ses auteurs sont deux laïques, citoyens d'Aoste, Mathieu Viettes et Aimé-Gaspard de La Crête ; il s'agit de la plus ancienne publication valdôtaine imprimée en français, qui démontre donc la volonté de populariser les contenus de la religion catholique en utilisant la langue vulgaire.

Le français langue officielle



› Conseil des Commis, bas-relief, Giovanni Toux

Au début du XVI^e siècle, la langue exclusive de l'administration est encore, partout dans l'Europe occidentale, le latin, la langue universelle de l'Église et de l'Empire. L'essor des États « nationaux » tels que la France, l'Angleterre et l'Espagne, favorise cependant l'usage de plus en plus fréquent des langues vulgaires respectives, dans des domaines de plus en plus nombreux et même dans les occasions officielles et les moments institutionnels. Pour ce

qui est du français, le roi de France François I^{er} établit en 1539, par son édit de Villers-Cotterêts, que tous les actes publics seront désormais écrits dans cette langue dans tout le Royaume.

Trois ans auparavant, l'Assemblée des États du Duché d'Aoste anticipe cette décision capitale, en rédigeant pour la première fois en français le procès-verbal officiel de sa séance du 28 février 1536. Cette séance se déroule dans des conditions dramatiques. Les États de Savoie – Savoie, Piémont, Nice, les territoires savoyards de la Suisse romande actuelle – sont occupés par les troupes françaises, les Valaisans et les Bernois. Le duc Charles II est assiégé à Verceil. La Vallée d'Aoste est la seule région libre. La propagande protestante s'y répand et se double d'une action politique en faveur de l'annexion à la Confédération suisse. Seule institution à même de maîtriser la situation, l'Assemblée des États se réunit à Aoste, convoquée par le bailli Mathieu de Lostan. L'heure est aux décisions irrévocables : les Valdôtains sont appelés à décider s'ils veulent demeurer fidèles au catholicisme et au duc de Savoie. L'Assemblée vote en faveur de l'Église et du duc et engage ses membres à assurer la défense du Pays de toute invasion étrangère. Il est nécessaire que cette décision soit connue de la population de toute la Vallée, il faut donc qu'elle soit compréhensible au peuple : d'où le choix de rédiger le compte-rendu de cette réunion capitale en français et non en latin comme d'habitude.

Quand le duc Emmanuel-Philibert de Savoie reconstitue ses États, en 1559, il entreprend une série de réformes visant, entre autres, la modernisation de l'administration : comme François I^{er}, il

ordonne notamment le remplacement du latin par la langue vulgaire dans tous les actes publics. C'est ainsi que le français devient la langue officielle en Vallée d'Aoste, aux termes de l'édit de Rivoli du 22 septembre 1561. Les raisons de la décision du duc y sont clairement expliquées : constatant « être chose fort nécessaire et profitable pour le bien et commodité de nos sujets et Pays, faire accoutumer et user en tous affaires, tant de justice que autres, la langue vulgaire, chaque province la sienne » ; et prenant acte que, « ayant toujours et de tout temps été la langue française en notre Pays d'Aoste plus commune et générale que point d'autre ; et ayant le peuple et sujets dudit Pays averti et accoutumé de parler la dite langue plus aisément que nulle autre », Emmanuel-Philibert défend à tous ceux qui rédigent des actes publics d'utiliser « en leurs procédures tant de justice, que autre, de la langue latine, la quelle, outre ce qu'ils ne la savent user parfaitement, n'est si intelligible aux peuples comme la française ». Il ordonne donc que « au dit Pays et Duché d'Aoste, nulle personne quelle que ce soit ait à user tant ès procédures des procès et actes de justice, que à coucher contrats, instruments, enquestes ou autres semblables choses d'autre langue que la française, à peine de nullité des dits contrats et procédures, et de cent livres d'amende ».

Malgré les oppositions des notaires et des gens de robe, qui voulaient continuer à utiliser leurs formulaires en latin, incompréhensibles pour la grande majorité de la population, le duc maintient fermement sa décision. Le français demeurera la langue usuelle des Valdôtains jusqu'au XX^e siècle.

2.1 | Le Coutumier

Les réformes d'Emmanuel-Philibert vont dans le sens de centraliser le pouvoir dans la personne du souverain et de supprimer le pluralisme juridique typique du Moyen Âge. Prenant toutefois acte du loyalisme qu'ont démontré les Valdôtains pendant l'occupation française de la Savoie et du Piémont, il confirme les franchises de la Vallée d'Aoste et ses institutions particulières, y compris le Conseil des Commis, créé le 7 mars 1536 par l'Assemblée des États pour gouverner le Pays. Les anciennes coutumes orales demeurent donc à la base du droit valdôtain ; mais on ressent la nécessité d'en rationaliser la pratique en les rédigeant par écrit, de manière à en faciliter la connaissance et l'application, particulièrement quand les procès sont traités en deuxième instance par les tribunaux d'appel nouvellement institués par le duc : les Sénats de Piémont et de Savoie, auxquels les Valdôtains peuvent recourir contre les sentences des juges locaux.

L'Assemblée des États obtient du duc l'autorisation de compiler un Coutumier et de nommer à cet effet une commission de juristes présidée par le premier sénateur de Savoie Jean-Geoffroy Ginod, évêque de Belley. Commencés en 1573, les travaux de la commission s'achèvent en 1588, quand le duc Charles-Emmanuel I^{er} promulgue enfin le recueil des Coustumes du Duché d'Aouste, imprimé à Chambéry par Louis Pomar, formé de six livres et comprenant en tout 4262 articles. Somme de la science juridique valdôtaine, le Coutumier concerne tant le droit civil que pénal et régleme les magistratures locales et les professions libérales. De nombreux juristes et praticiens collaborent à sa rédaction, dont François et Jean-Humbert de Vallaise, François-René de Nus, Claude d'Avise, Antoine et Pantaléon Vaudan, Bonaventure-Philibert Bornyon, Vincent Ottiné, Guillaume Lyboz et Vincent Régis.

La nature en ses richesses
Si libéralement joue
Que les nations maîtresses
De divers dons elle doue¹.

Pour ce le Français se loue
De rudement rompre la lance ;
L'Allemand pousse et rebroue²
Celui qui sa pique avance.

De sa beauté fait bombance³
L'Anglais ; le Turc de sa flèche,
Et des Reîtres⁴ la puissance
Pour leurs pistoles on prêche⁵.

L'Italien à la brèche
À tout hasard s'aventure ;
L'Espagnol avec la mèche⁶



> Le Coutumier

¹ Elle dote, elle donne

² Repousse

³ Avoir en abondance, fêter

⁴ Cavaliers allemands

⁵ On loue, on vante

⁶ Cordon fait d'une matière qui prend feu facilement

Grand guerrier la peine endure.

Voilà comme la nature
En ses dons se voit nouvelle
Et suit la température,
Du corps et de la cervelle.

Car le Ciel qui étincelle
(de) Regards de diverses sortes
Y empreint coutume telle
Que son influence porte.

Laquelle est souvent aussi forte
Que l'Astre qui nous domine
Fait que chacun se déporte⁷
Ainsi que le Ciel l'incline.

Or, comme la médecine
Selon le corps est donnée,
La loi qui tout détermine
Est à nos mœurs ordonnées.

Par-là dois juger bien née
Cette République d'Aoste,
Qui sur toutes fortunée
Tout vice loin chasse et ôte.

Et tient la bride si haute
Par ses règles, ci-jointes,
Au peuple s'il y fait faute,
Qu'on doit les juger très saintes.

TEXTE ATTRIBUÉ À JEAN-GEOFFROY GINOD, ÉVÊQUE DE BELLEY
Le Coutumier, 1588

⁷ Comporte

■ 1. Lecture du texte

1. Coutumes – règles – mœurs – lois : ces termes sont utilisés comme des synonymes dans le texte ; sont-ils sur le même plan ? Quelles différences établissez-vous entre eux ?
2. Observez la démarche et la progression du texte ; montrez par quels passages logiques l'auteur parvient à sa conclusion dans les deux dernières strophes. Êtes-vous convaincus par son raisonnement ?

3. Par quels exemples l'auteur soutient-il le principe général énoncé dans la première strophe ?
4. Relevez la présence des qualités guerrières dans les différentes nations.
5. Comment l'auteur relie-t-il l'astronomie à la nature humaine ?
6. Du général au particulier : montrez à travers quels passages successifs la poésie arrive à la déduction finale

« Par- là dois juger bien née cette République d'Aoste ».

■ 2. Recherche

Le lien entre mœurs et populations, présent dès l'antiquité, sera repris par Montesquieu dans son *Esprit des Lois* (1750) en particulier avec la théorie des climats. Comparez les deux points de vue.

■ 3. Actualisation

► L'image des nations passe aujourd'hui à travers les publicités : répertoriez l'image associée aux Italiens dans les publicités françaises ou suisses, celles des Français dans les publicités américaines et italiennes ; quels stéréotypes en ressortent ? Quelles remarques vous inspirent-ils ?

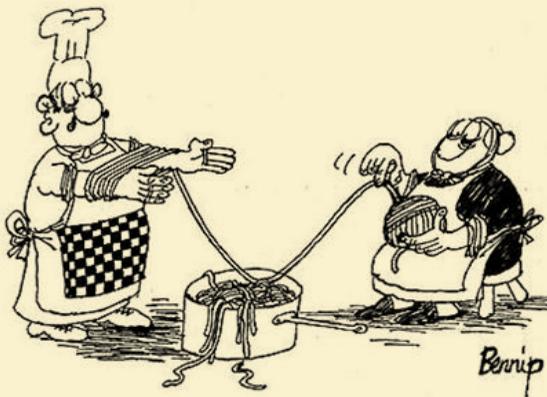
► Décodez les stéréotypes sous-entendus par les caricatures ci-dessous

■ 4. À voir

Bruno Bozzetto synthétise les défauts de ses compatriotes. Quelles caractéristiques sont-elles soulignées ? <http://www.youtube.com/watch?v=XklInkNMp1Q>

■ 5. Sujet d'écriture

Choisissez l'une des strophes 1 – 5 – 7 ou 8 qui expriment les idées plus générales et développez par écrit la thèse qu'elle affirme en la soutenant par quelques arguments si elle vous convainc ou en la contestant si vous ne la trouvez pas probante.





LE XVII^e SIÈCLE



Introduction

L'essor des lettres 57

L'intramontanisme 57

3.1 Albert-Philibert Bailly 59

3.2 Jean-Claude Mochet 63

L'essor des lettres



› Manuel de géographie à l'usage des élèves
du Collège Saint-Bénin, par Nicolas Claude, 1662

La tradition humaniste du XVI^e siècle (cf. chapitre 3) s'épanouit pleinement, bien que tardivement, au XVII^e siècle, particulièrement dans le domaine de l'érudition, grâce à un petit nombre d'écrivains qui rédigent leurs ouvrages aussi bien en latin, que, surtout, en français, suivant le public plus ou moins large auquel ils entendent s'adresser. L'intérêt vis-à-vis des lettres classiques est ravivé particulièrement par l'ouverture, en 1604, du collège Saint-Bénin, fondé par le pape Clément VII sur demande de l'évêque Bartolomeo Ferreri, du Conseil des Commis et de la municipalité d'Aoste, auxquels est confiée conjointement l'administration de la nouvelle institution. À partir de cette date et pendant les trois siècles successifs, c'est au collège Saint-Bénin que se forme l'élite intellec-

tuelle de la Vallée : attribué d'abord à des professeurs laïcs, à partir de 1644 l'enseignement est confié aux chanoines du Saint-Sauveur, venant de Lorraine. Parmi ses activités culturelles il faut souligner l'organisation de représentations théâtrales s'inspirant le plus souvent de l'histoire sacrée, mises en scène par les élèves sur des textes écrits généralement par les professeurs eux-mêmes, notamment par Jean-Nicolas Desfeyes (1627 env.–1712), Nicolas Claude et Félix Vercellin.

À côté du collège Saint-Bénin, deux autres institutions jouent un rôle important dans le domaine de l'instruction, particulièrement pour ce qui est de la formation du clergé : le prieuré de Saint-Jacquême, appartenant aux chanoines du Mont-Joux, et le monastère de Saint-François, qui possèdent les bibliothèques les plus importantes de la Vallée, riches en classiques latins, en ouvrages de littérature française et en livres à contenu religieux et spirituel, formées notamment grâce au mécénat du prévôt du Mont-Joux Roland Viot et du père cordelier Jean-François Jeantet, respectivement. Certains de ces ouvrages, comme les écrits de l'évêque Bailly, les livres liturgiques du rit valdôtain et la deuxième édition du *Coutumier*, sont imprimés à Aoste même, dans l'atelier d'imprimerie d'Etienne Riondet, créé en 1682.

L'éducation des jeunes filles est prise en charge par les chanoinesses de Notre-Dame, qui s'établissent à Aoste en 1641 en provenance elles aussi de la Lorraine. Elles ouvrent dès leur arrivée une école féminine gratuite et une école externe pour les garçons pauvres. Le XVII^e est le siècle où naît l'attention envers l'instruction du peuple : l'an 1600, des notables se cotisent pour instituer une école à Perloz, et au cours des décennies suivantes les écoles de village, où l'on apprend à lire, à écrire et à compter, se multiplient dans toute la région sur l'initiative de quelques nobles, de plusieurs notables et surtout de membres du clergé.

L'intramontanisme

Le pluralisme juridique et administratif caractérisant les États de Savoie au Moyen Âge est désormais bien affaibli, à la suite des réformes centralisatrices du XVI^e siècle. Seule la Vallée d'Aoste a

conservé ses institutions autonomes : bien plus, elle les a renforcées et a accru sa conscience de constituer une entité politique bien caractérisée, séparée tant de la Savoie que, surtout, du Piémont, auquel le gouvernement turinois tend de plus en plus à l'assimiler.

L'occasion de souligner cette différence et de la théoriser se présente en 1661, lors de la tentative, réalisée par la cour pontificale, d'assimiler le diocèse d'Aoste aux diocèses d'Italie, soumis à une taxation extraordinaire pour contribuer à la guerre contre les Turcs. Le clergé valdôtain, guidé par le prévôt de la cathédrale Jean-Nicolas Pascal († 1690), conteste vivement les lettres apostoliques réclamant cette contribution et rédige une déclaration en français. Dans cette déclaration, on affirme que le diocèse d'Aoste n'est pas en Italie, tant il est vrai que la langue du Pays n'est pas l'italien mais le français ; que l'Inquisition romaine n'y a jamais été admise, puisque le diocèse valdôtain est suffragant de la province ecclésiastique de Tarentaise et appartient donc à l'Église gallicane, dont il suit les cérémonies et les coutumes.



> Panorama de la Ville d'Aoste

L'évêque d'Aoste Albert-Philibert Bailly rédige un mémoire en latin, adressé au trésorier de la Chambre apostolique et au nonce de Turin, dans lequel il explique, par des arguments géographiques, historiques, linguistiques et juridiques, que le duché d'Aoste est un État séparé tant du Piémont que de la Savoie, s'agissant d'un territoire « intramontain » : *ducatum istum non esse citra neque ultra montes sed intra montes*.

L'« intramontanisme » explicité par Mgr Bailly n'est que la formulation abstraite d'un principe pratique appliqué depuis toujours par les princes de la maison de Savoie, qui dans leurs actes officiels ont toujours reconnu les spécificités valdôtaines. La conscience du caractère « intramontain » de la Vallée d'Aoste, reprise par l'auteur de la *Totius Vallis Augustæ compendiarie descriptio : Vallis Augusta... est provincia non ultra nec citra, sed intra... Alpium montes collocata* restera bien vivante dans les siècles suivants, y compris quand la politique centralisatrice de la monarchie sarde, puis italienne, cherchera à effacer les caractères identitaires de la Vallée d'Aoste et de son peuple.

3.1 | Albert-Philibert Bailly (1605-1691)



› Monseigneur Albert-Philibert Bailly

Né en 1605, à Grésy-sur-Aix, écrivain et érudit, évêque d'Aoste de 1659 à 1691, Albert Bailly appartient de plein titre à la culture et à l'histoire valdôtaine, même s'il n'est pas originaire de la Vallée. Défenseur dévoué des libertés locales, il est considéré « le meilleur et le plus fécond écrivain valdôtain de l'époque » (Lin Colliard). Il s'illustre particulièrement dans l'éloquence : ses oraisons et ses sermons révèlent sa vaste érudition et son style coulant. Il meurt à Aoste en 1691.

Les sermons, oraisons et autres moments de spiritualité adressés à la collectivité sont l'occasion de réflexions sur l'existence humaine, sur la morale, sur les valeurs portantes qui traversent plusieurs époques. Ainsi, le « Sermon sur l'Avarice » de l'évêque Bailly évoque tout aussi bien des images d'enfer dantesque que certains aspects du discours pascalien ou, sur une autre tonalité, le ridicule de l'Avare tel qu'il est décrit par Molière.

Sermon sur l'avarice

Le riche est mort et il a été enseveli dans les Enfers, pour l'invincible attachement qu'il eut à ses richesses, et dont il ne put se dégager à l'heure de la mort. C'est ce que je dois montrer dans ce premier point. Je vous demande beaucoup d'attention. Il n'est point d'attachement pareil à celui de la fin, toutes les autres chaînes se peuvent briser, mais celles dont l'amour de la fin lie la créature, ne se rompent jamais. La raison est que toutes choses tendent naturellement à leur fin comme au lieu de leur repos, car quand elles ont obtenu leur fin, alors elles se reposent n'ayant plus rien à faire, et ne s'agitent plus : elles jouissent agréablement du fruit de leur mouvement, ayant fait tout ce pour quoi Dieu, et la nature, les avaient créées. Ainsi comme elles courent toutes à cette fin, car elles veulent toutes être heureuses, ce penchant ainsi naturel qu'elles ont pour leur félicité les fixe lorsqu'elles la possèdent cette félicité, et il n'y a rien au monde qui les en puisse détacher. Et c'est ce qui montre, Messieurs, que les richesses lient avec mille nœuds indissolubles ceux qui s'en sont rendus esclaves, et les engagent si violemment, qu'ils ne peuvent sortir de leur esclavage ni se sauver.

ALBERT-PHILIBERT BAILLY, *Suite de quelques sermons de Monseigneur Albert Bailly*, 1685

■ 1. Lecture du texte

1. Observez la progression dans le texte qui conduit du mot « attachement » au terme « esclavage » ; relevez le réseau lexical autour de ces deux termes.
2. À quoi remarquez-vous qu'il s'agit d'un texte conçu pour être lu à haute voix ?
3. Comment l'évêque démontre-t-il l'impossibilité

- de trouver le bonheur par la richesse ? Par un raisonnement logique ou par des arguments moraux ?
4. Richesse et avarice sont ici fortement associées ; pensez-vous que ce lien soit inévitable ? Justifiez votre réponse.
5. Quelle idée de bonheur ressort de ce sermon ? La partagez-vous ?

■ 2. Textes en écho

LA POULE AUX ŒUFS D'OR

L'Avarice perd tout en voulant tout gagner.

Je ne veux pour le témoigner
Que celui dont la Poule, à ce que dit la fable,
Pondait tous les jours un œuf d'or.
Il crut que dans son corps elle avait un trésor.
Il la tua, l'ouvrit, et la trouva semblable
À celles dont les œufs ne lui rapportaient rien,
S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.

Belle leçon pour les gens chiches :
Pendant ces derniers temps, combien en a-t-on vus
Qui du soir au matin sont pauvres devenus
Pour vouloir trop tôt être riches ?

LA FONTAINE,

La poule aux Œufs d'or, Livre V, *Fables*, 1696

PORTRAIT DE CRÉSUS

L'on porte Crésus au cimetière : de toutes ses immenses richesses, que le vol et la concussion lui avaient acquises, et qu'il a épuisées par le luxe et par la bonne chère, il ne lui est pas demeuré de quoi se faire enterrer ; il est mort insolvable, sans biens, et ainsi privé de tous les secours ; l'on n'a vu chez lui ni julep, ni cordiaux, ni médecins, ni le moindre docteur qui l'ait assuré de son salut.

LA BRUYÈRE,

Des biens de fortune, 17, *Les Caractères*, 1688

PORTRAIT DE GRANDET

Il n'allait jamais chez personne, ne voulait ni recevoir ni donner à dîner ; il ne faisait jamais de bruit, et semblait économiser tout, même le mouvement. Il ne dérangeait rien chez les autres par un respect constant de la propriété. Néanmoins, malgré la douceur de sa voix, malgré sa tenue circonspecte, le langage et les habitudes du tonnelier perçaient, surtout quand il était au logis, où il se contraignait moins que partout ailleurs. Au physique, Grandet était un homme de cinq pieds, trapu, carré, ayant des mollets de douze pouces de circonférence, des rotules noueuses et de larges épaules, son visage était rond, tanné, marqué de petite vérole ; son menton était droit, ses lèvres n'offraient aucune sinuosité, et ses dents étaient blanches ; ses yeux avaient l'expression calme et dévoratrice que le peuple

accorde au basilic ; son front, plein de rides transversales, ne manquait pas de protubérances significatives ; ses cheveux jaunâtres et grisonnants étaient blancs et or, disaient quelques jeunes gens qui ne connaissaient pas la gravité d'une plaisanterie faite sur monsieur Grandet. Son nez, gros par le bout, supportait une loupe veinée que le vulgaire disait, non sans raison, pleine de malice. Cette figure annonçait une finesse dangereuse, une probité sans chaleur, l'égoïsme d'un homme habitué à concentrer ses sentiments dans la jouissance de l'avarice et sur le seul être qui lui fût réellement de quelque chose, sa fille Eugénie, sa seule héritière. Attitude, manières, démarche, tout en lui, d'ailleurs, attestait cette croyance en soi que donne l'habitude d'avoir toujours réussi dans ses entreprises. Aussi, quoique de mœurs faciles et molles en apparence, monsieur Grandet avait-il un caractère de bronze. Toujours vêtu de la même manière, qui le voyait aujourd'hui le voyait tel qu'il était depuis 1791. Ses forts souliers se nouaient avec des cordons de cuir ; il portait en tout temps des bas de laine drapés, une culotte courte de gros drap marron à boucles d'argent, un gilet de velours à raies alternativement jaunes et puce, boutonné carrément, un large habit marron, à grands pans, une cravate noire et un chapeau de quaker. Ses gants, aussi solides que ceux des gendarmes, lui duraient vingt mois et, pour les conserver propres, il les posait sur le bord de son chapeau à la même place, par un geste méthodique.

HONORÉ DE BALZAC,

Eugénie Grandet, 1833

■ 3. Recherche

Images de l'Avare en peinture, filmographie (Scrooge, l'avare de Dickens revu par Walt Disney), études sur la manière de représenter ce vice.

■ 4. Actualisation

► Les formes sous lesquelles l'avarice se manifeste aujourd'hui ont-elles changé ?

► Le rapport avec l'argent au temps des banques, des bourses, des actions, des cartes de crédit : les formes d'attachement décrites par l'auteur ont-elles évolué avec la transformation des biens ?

■ 5. Sujets de réflexion/discussion

- ▶ La possession d'argent peut aussi bien provoquer l'avarice que la dispersion. L'argent est-il un facteur de déséquilibre ?
- ▶ Peut-on être avare de quelque chose d'autre que de l'argent (de son temps, de ses compétences par exemple ?)
- ▶ Réfléchissez sur le lien entre richesses et possessions ; sont-elles indissociables ?

■ 6. Écriture d'invention

En réponse au sermon sur l'Avarice, rédigez un bref « Éloge de la Richesse »

■ 7. À lire

Jean de La Bruyère, *Les Caractères*, 1688

Honoré de Balzac, *Eugénie Grandet*, 1833 et *Le Père Goriot*, 1835

Jean de La Fontaine, *Fables*, 1668-1678



› L'apothicaire, fresque du Château d'Issogne, fin XV^e siècle

■ 1. Lecture de l'image

1. Observez la distribution des personnages dans l'espace ; comment leur position reflète-t-elle leur situation sociale ?
2. Qui est le propriétaire de la boutique ? Qui est le vendeur ? À quoi les reconnaissez-vous ?
3. Quelle est la fonction des objets présents sur le devant de cette scène ?
4. Attribuez à chacun des personnages les caractéristiques ci-dessous et justifiez vos choix : Tranquillité – Concentration – Misère – Intérêt – Attention – Pouvoir – Contrôle – Service – Isolement – Échange – Besoin – Bien-être – Précision – Nécessité – Travail
5. À l'arrière-plan de la fresque les ex-voto manifestent la reconnaissance des habitants pour les gué-

risons obtenues ; pouvons-nous les lire comme des formes archaïques de publicité ?

■ 2. Texte en écho

« Du reste, disait l'apothicaire, l'exercice de la médecine n'est pas fort pénible en nos contrées ; car l'état de nos routes permet l'usage du cabriolet et généralement, l'on paye assez bien, les cultivateurs étant aisés. Nous avons sous le rapport médical, à part les cas ordinaires d'entérite, bronchite, affections bilieuses etc..., de temps à autre quelques fièvres intermittentes à la moisson, mais, en somme, peu de choses graves, rien de spécial à noter, si ce n'est beaucoup d'humeurs froides, et qui tiennent sans doute aux déplorables conditions hygiéniques de nos paysans. Ah ! vous trouverez bien des préjugés à combattre, Monsieur Bovary ; bien des entêtements de routine, où se heurteront quotidiennement tous les efforts de votre science ; car on a recours encore aux neuvaines, aux reliques, aux curés, plutôt que de venir naturellement chez le médecin ou chez le pharmacien. »

GUSTAVE FLAUBERT, *Madame Bovary*, 1857

Croyances, connaissances, intérêt commercial et vie paysanne ; quels éléments de la fresque du château d'Issogne correspondent aux points du discours de Homais ?

■ 3. Recherche

► Au cours des dernières décennies, nous avons assisté à un retour d'intérêt pour la médecine traditionnelle qui, selon la définition officielle de l'OMS, « est la somme des connaissances, compétences et pratiques qui reposent sur les théories, croyances et expériences propres à une culture et qui sont utilisées pour maintenir les êtres humains en bonne santé ainsi que pour prévenir, diagnostiquer, traiter et guérir des maladies physiques et mentales ».

► Étudiez les avantages et les inconvénients des médecines traditionnelles. Expliquez pourquoi elles sont importantes notamment dans les pays en voie de développement.

Site de l'OMS - http://www.who.int/topics/traditional_medicine/fr/

Site de l'UNESCO - <http://www.unesco.org/new/fr/social-and-human-sciences/themes/bioethics/international-bioethics-committee/work-programme-for-2010-2011/traditional-medicine-and-its-ethical-implications/>

► Dans la Convention pour la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel (<http://www.unesco.org/culture/ich/index.php?lg=fr&pg=00022#art2>)

l'UNESCO définit cette notion comme l'ensemble des « pratiques, représentations, expressions, connaissances et savoir-faire - ainsi que les instruments, objets, artefacts et espaces culturels qui leur sont associés - que les communautés, les groupes et, le cas échéant, les individus reconnaissent comme faisant partie de leur patrimoine culturel. ». Les remèdes traditionnels font partie de ce patrimoine à plein titre.

Étudiez les plantes officinales, les anciens remèdes et leur utilisation dans votre Région.

► Maison des anciens remèdes de Jovençan - <http://www.racinesdugout.eu/fr/index.cfm/vallee-d-aoste-musee-plantes-officinales-jovencan.html>

■ 4. Actualisation

Intérêt commercial et aspiration à la santé ne sont pas toujours en harmonie ; que pensez-vous des publicités faites pour les médicaments ? Le pharmacien d'aujourd'hui jouit-il de la confiance du public ?



› L'herboriste, Giulio Schiavon

3.2 | Jean-Claude Mochet (1600 env. – 1660 env.)

Rares sont les informations sur la vie de Jean-Claude Mochet. Il est né à Aoste, vers la fin du XVI^e ou au début du XVII^e siècle. Fils de notaire et petit-fils du juriste Bonaventure-Philibert Borneyon, l'un des rédacteurs du *Coutumier*, il continue la tradition de famille et remplit des charges administratives. La date de son décès est incertaine et se situe entre 1656 et 1667. Chroniqueur passionné, il dresse dans son *Profil historial et diagraphique de la très antique cité d'Aouste* les chronologies des principales autorités religieuses et civiles ainsi que la généalogie des familles nobles de la Vallée d'Aoste.

Profil historial

Le Profil historial et diagraphique de l'antique cité d'Aouste représente un témoignage important de l'érudition historique en Vallée d'Aoste vers la moitié du XVII^e siècle. La vision de l'histoire de Jean-Claude Mochet est un peu rhétorique, mais dans ses récits on retrouve sa passion d'antiquaire et d'érudite.



> Profil historial et diagraphique de la très antique cité d'Aouste

TEXTE A > (CCLV) En l'an de salut mille quarante-trois, Dieu par une faveur et secret incompréhensible, fit naître en la province d'Aoste de la très ancienne et très noble famille De la Tour, en Gressan, environ un bon mille près de la cité, ce grand miroir des prélats et sacré docteur de l'église, le glorieux saint Anselme, de Gondolphe, lombard de nation et de la dame Ermebergue sa compagne, la vie duquel et les mérites sont très amplement et très dignement approuvés par la Sainte Église.

Mais pour avoir quitté sa patrie, pour aller en Angleterre prêcher la vraie foi apostolique à ces pauvres habitants aveuglés de diverses sectes, à quoi ayant travaillé de longues années en son siège épiscopal de Cantorbie¹, à la fin desquelles couché sur le cilice et la cendre, suivant la pieuse coutume de ce temps, il rendit son âme à celui qui l'avait créé pour sa gloire, le treize de sa prélature et le soixante-six de son âge.

JEAN-CLAUDE MOCHET,
Profil historial et diagraphique de l'antique cité d'Aouste

TEXTE B > (DCCLXII) Abrégé de la vie du Bienheureux Émeric Évêque d'Aoste

La plus commune opinion de nos modernes tient que tous les saints sont nobles, mais que tous les nobles ne sont pas saints. [...]

Entre les plus anciennes et illustres familles des vassaux du Duché d'Aoste, les seigneurs de Quart ont toujours tenu un des premiers et principaux rangs ; ... du mariage entre Jacques de Quart,

1 Canterbury

chevalier, seigneur dudit lieu et de sa femme, dame de vertu et égale en noblesse à ce généreux seigneur, naquirent plusieurs fils, parmi lesquels notre bienheureux Émeric fut le second. Ses parents découvrant en une plante si généreuse tant de pronostiques de bien, s'étudièrent à bien le cultiver et surtout lui trouvèrent un gouverneur bien fait, qui fut sage, dévot et docte tout ensemble. Son gouverneur bien versé qu'il était en toutes les facultés et la méthode d'enseigner, réussit heureusement dans telle éducation. [...] Tout semblait avoir conjuré à retenir notre jeune et nouveau combattant Émeric dans le monde ; sa noblesse, son héritage, sa jeunesse, son esprit, ses parents, les plaisirs, les compagnies et autres appas, dont le monde attrape les sens. Cependant de tout cela il ne s'en servit qu'à mépriser le même monde. [...]

Le voilà donc, après avoir répondu à l'inspiration intérieure, résigné sous l'austère règle et disciple de Saint Augustin du monastère érigé près de la cité, sous le titre du prince des Apôtres et de Saint Ours confesseur ; ayant pris l'habit ecclésiastique, d'abord la réputation de sa vertu commença à ravir chacun de sa présence charmante, de la gravité de son port, de ses actions modestes, du profond sens de ses discours, de sa retenue et condescendance en la conversation, de l'éclat de ses exemples ; bref, des exercices de sainteté extraordinaire de sa vie.

(Il fut élu Évêque d'Aoste) Cette nouvelle dignité qui le trouva digne et le fit encore plus méritant, ne l'altéra nullement en ses mœurs, ainsi le confirma au bien et le fit encore monter de plusieurs notes, l'obligeant à luire en humilité, ferveur et piété, plus que jamais, en rigueur et austérité, en amour et charité pour le prochain. [...] Son manger ordinaire ne fut désormais que le pain sec et le plus grossier, son boire de l'eau simple, [...] il allait couvert de drap vil, déteint et sans lustre, mais propre et net, toujours le cilice endossé. [...]

Il donna encore ordre que la cité et la diocèse fussent pourvues de bon maîtres d'école, pour l'éducation de la jeunesse ; il n'y eut enfin lieu au pays qui ne sentit la chaleur et ne porta les marques de son zèle, en un mot il était la perfection animée en une vie mixte et héroïque et le modèle d'un prélat achevé et accompli en tous ses nombres et mesures. [...]

Il n'y a point de jour marqué de son décès, sinon que ce fut en l'année 1313.

JEAN-CLAUDE MOCHET,

Profil historial et diagraphique de l'antique cité d'Aouste



> Émeric de Quart, anonyme, 1498,
Cathédrale d'Aoste

■ 1. Lecture du texte

TEXTE A

1. Mettez en évidence le dessein divin dans la présentation de l'événement.
2. Quelle est la conception de l'histoire de Jean-Claude Mochet ?
3. Reconstituez la vie de Saint Anselme d'après les informations données.

TEXTE B

1. Quel est le but de la première affirmation ?
2. Quel est le premier souci de la part des parents d'Émeric ?
3. Quelle est la réaction d'Émeric aux plaisirs du monde ?
4. Quel choix accomplit Émeric ?
5. Quels sont les mérites sur lesquels l'auteur insiste ?
6. Comment est définie la vie du Bienheureux ?

■ 2. Textes en écho

L'Histoire de Saint Louis de Joinville, achevée en 1309, présente le même désir d'édification présent dans les morceaux de Jean-Claude Mochet.

Dès le temps de son enfance, le roi fut pitoyable aux pauvres et aux malheureux ; et il était établi que, partout où il allait, il y eût constamment cent vingt pauvres nourris chaque jour en sa maison, de pain, de vin, de viande ou de poisson. Pendant le carême et l'avent, leur nombre augmentait, et plusieurs fois il advint que le roi les servait lui-même, plaçait la nourriture devant eux, découpait la viande devant eux, et, au départ, leur donnait des deniers de sa propre main. Aux grandes vigiles des fêtes solennelles, en particulier, il servait aux pauvres tous ces mets, avant de manger et de boire lui-même. Avec tout cela, il avait chaque jour à dîner et à souper, auprès de lui, des vieillards et des infirmes, et leur faisait servir la même nourriture qu'à lui-même ; et quand ils avaient mangé, ils emportaient une certaine somme d'argent. En outre, le roi donnait chaque jour si grandes et si larges aumônes aux religieux pauvres, aux hôpitaux pauvres, aux malades et aux autres collèges pauvres, aux gentilshommes, dames et demoiselles pauvres, aux femmes misérables, aux pauvres veuves, et aux indigents que la vieillesse ou la maladie empêchait de travailler et de continuer leur métier, qu'à peine en pourrait-on faire le compte.

Après son retour d'outre-mer, le roi vécut si dévotement que jamais depuis il ne porta des fourrures. Il était si sobre qu'il ne choisissait nullement ses mets, se contentant de ce que les cuisiniers lui apprêtaient : on le mettait devant lui, et il mangeait. Il trempait son vin dans un gobelet de verre, et, selon le vin, il mettait plus ou moins d'eau ; et il tenait le gobelet à la main tandis qu'on lui trempait le vin.

JOINVILLE, *Histoire de Saint Louis*, 1309



› Statue de Saint Anselme, avenue du Conseil des Commis

Le désir d'une bonne instruction exprimé dans le texte B rappelle les textes de Rabelais, *Lettre de Gargantua à Pantagruel* et de Montaigne, Chapitre XXVI du Livre I, « De l'institution des enfants », XVI^e siècle

■ 3. Recherche

► Étudiez la différence entre la chronique et l'histoire, entre les

chroniqueurs et les historiens.

► Découvrez la figure de Saint Anselme, philosophe de renommée internationale, et les témoignages de sa présence dans la ville d'Aoste.

► Découvrez la promenade au-dessus du château de Quart vers la chapelle du Bienheureux Émeric. www.auxpiedsduchateau.it/quart_esc_beato_emerico.html et les autres ermitages présents sur le territoire valdôtain.

■ 4. Actualisation

Le besoin d'un modèle de référence positif a toujours existé ; quelles pourraient être les caractéristiques d'un modèle positif à proposer aujourd'hui à la jeunesse ?

■ 5. Sujets de réflexion

► Analysez l'évolution des modèles proposés par la collectivité sociale ou religieuse au cours de l'histoire et étudiez comment ces modèles ont conditionné les mœurs et les comportements.

► D'après vous, l'idée de perfection (sainteté) à rejoindre a-t-elle une influence positive ou négative sur l'individu ?

■ 6. Lecture de l'image

Importance des armoiries, des symboles pour les distinctions sociales ; succès des recherches héraldiques blasons.free.fr/heraldique/herald.html



› Armoiries de Saint Ours



... CETTE TOUR
... MENT ÉTABLIE SUR L'UN DES VERTICES
... TRANSFORMÉE AU XVIIIÈME EN UN
... PRISON PLUS QU'EN DEMEURE À UN
...
LE GÉNÉ DE L'ÉCRIVAIN SANDOZ
XAVIER DE MAISTRE
1783 - 1852
... TAÏSÉ CÉT ANCIEN CHÂTEAU APPART
... L'HISTOIRE ET AU PAYSAGE DE LA
... ÉDIFIANT DE SOUVENIR ET DE SUGGÈ
... QUÉS PAR SON LIVRE
LÉPREUX DE LA CITE D'AC
... ON AUTONOME VALDÔLAINE À L'OCCAS
... ME CENTENAIRE DE LA NAISSANCE DE 1852



LE XVIII^e SIÈCLE

4

A large, bold white number '4' is centered on a pink background. The number is surrounded by a grid of thin white lines and small white squares. Two vertical lines are positioned on either side of the number, and two horizontal lines are positioned above and below it. Small white squares are placed at the intersections of these lines: one to the left of the number, one to the right, one above, and one below.

Introduction

La tendance centralisatrice de la maison de Savoie 69

4.1 Jean-Baptiste De Tillier 70

4.2 Jean Christillin 74

4.3 Xavier de Maistre 77

La tendance centralisatrice de la maison de Savoie

Au XVIII^e siècle la culture valdôtaine est fortement marquée par les contingences politiques. En 1713, le duc Victor-Amédée II de Savoie obtient la couronne du royaume de Sicile, troquée contre celle de Sardaigne en 1720, et réorganise ses États de manière à centraliser de plus en plus leur administration et à accroître le pouvoir personnel du prince : ses réformes visent notamment l'abolition des libertés locales, qui sont encore fortement enracinées en Vallée d'Aoste. La résistance de la classe dirigeante valdôtaine s'incarne dans la pensée et l'action du secrétaire de l'Assemblée des États et du Conseil des Commis, Jean-Baptiste de Tillier (1678-1744), qui par son activité politique et par son œuvre historiographique s'oppose au despotisme monarchique et à la centralisation administrative.

Les successeurs de Victor-Amédée II, Charles-Emmanuel III et Victor-Amédée III, finissent par supprimer les libertés valdôtaines au cours des années 1770-1773. Le Duché d'Aoste est alors réduit au régime politique commun : l'Assemblée des États n'est plus convoquée, le Conseil des Commis est réduit à une magistrature sanitaire, le *Coutumier* est supprimé et remplacé par les normes des Royales Constitutions appliquées dans les autres provinces du Royaume, le Bailliage devient une Intendance royale.

Entre temps, la philosophie des Lumières fait des prosélytes en Vallée d'Aoste aussi, où les milieux intellectuels et bourgeois s'enflamment pour les idées nouvelles, qui triomphent en 1798, lorsque les armées révolutionnaires françaises occupent les États sardes de terre-ferme, en annexant la Savoie, la Vallée d'Aoste, Nice et le Piémont à la République française.

L'absolutisme royal est accompagné d'une politique de réformes qui visent une gestion plus efficace de l'administration et des ressources économiques. Le porte-drapeau de cette « nouvelle vague » est le baron savoyard Aimé-Louis Vignet des Etoles (1739-1795 ?), nommé intendant royal d'Aoste en 1774, auteur en 1778 d'un intéressant *Mémoire sur la Vallée d'Aoste*. La politique réformatrice trouve des supporters parmi les notables autochtones aussi : entre autres, le juge Jean Christillin et le vice-intendant Jean-Baptiste Réan.

4.1 | Jean-Baptiste De Tillier (1678-1744)



› Portrait de Jean-Baptiste De Tillier

Issu d'une famille noble originaire de Fénis, Jean-Baptiste De Tillier est né à Aoste le 24 juin 1678. Il fait des études de droit à l'Université de Valence, en France. En 1700, il remplace son oncle, Eugène-Gaspard de Tillier, au poste de secrétaire des États, la plus haute charge politique et administrative du Duché d'Aoste. Pendant quarante-quatre ans, il gouverne le pays à un moment particulièrement délicat : d'un côté l'organisation autonomiste valdôtaine, qui se fonde sur des structures féodales obsolètes, est en difficulté ; de l'autre, le gouvernement de Turin cherche à niveler toute forme d'organisation autonomiste. Il meurt à Aoste, le 10 mars 1744.

L'auteur de l'Historique de la Vallée d'Aoste représente la figure d'un homme d'action, expert en droit. Dans cet ouvrage il a décrit sa vallée du point de vue géographique et historique; il n'est pas un simple chroniqueur, mais, comme affirme Lin Colliard : « son œuvre est animée du souffle de l'histoire proprement dite ».

Le texte suivant propose le morceau sur le tribunal de l'Inquisition, ou « Congrégation de la sacrée, romaine et universelle Inquisition du Saint Office », la juridiction spéciale instituée par le pape Paul III à Rome en 1542 pour défendre la doctrine de l'Église contre les hérésies, et particulièrement contre le protestantisme, mais aussi pour poursuivre les crimes de sorcellerie ; par cet acte, le pape centralisa une pratique courante dans les tribunaux ecclésiastiques locaux, qui remontait au concile de Vérone de 1184, consistant dans le fait que les évêques avaient coutume, en cas de procédure contre les hérétiques ou les sorciers, de se faire assister par des « inquisiteurs » experts dans ces matières (normalement des dominicains ou des franciscains), spécialement autorisés par le Saint-Siège. En Vallée d'Aoste, comme en Savoie et France, cette procédure était découragée par l'autorité civile, qui y voyait une interférence dans ses prérogatives judiciaires : mais parfois des religieux trop zélés prenaient l'initiative de poursuivre des prétendus sorciers de leur propre initiative. De Tillier relate justement l'un de ces épisodes.

L'Inquisition, ce tribunal redoutable qu'on appelle le Saint-Office, a mis en usage toutes les pratiques et tous les détours qu'il a pu prendre pour s'introduire dans le duché d'Aoste. Et il s'y serait sans doute établi si les révérendissimes évêques d'un côté ne l'eussent empêché par rapport au préjudice qu'il portait à leur autorité et à leur juridiction, et de l'autre côté si les oppositions vigoureuses du gouvernement et des états n'eussent, par la protection puissante de leurs souverains, mis des obstacles à leurs desseins toutes les fois qu'il a taché d'y faire quelques tentatives. Par cette voie-là les sujets du dit duché furent préservés non seulement d'une juridiction si opposée à leurs franchises, coutumes, privilèges et ordre judiciaire, mais encore si dangereuse et effrayante qu'elle fait trembler les habitants de toutes les nations qui y sont soumises, depuis les plus petits jusqu'aux plus élevés en dignité. Les conséquences sinistres qu'on a vu s'ensuire ont fait ouvrir les yeux aux puissances souveraines, dont la plupart a à présent mis des bornes à la manière cruelle de procéder des dits inquisiteurs, en la faisant conformer à l'exercice de la justice ordinaire. Ce fut vers le milieu du quinzième siècle que les officiers de ce tribunal firent en Aoste leur

première tentative d'y introduire cette nouvelle triste juridiction. Un de ces pères inquisiteurs de l'ordre de Saint-Dominique, ayant commencé à Aymavilles quelques formalités et fait procéder à une exécution corporelle jusque dans le château du seigneur du lieu, le comte Jacques de Challant, contre un domestique, pendant son absence, lors que ce seigneur se fut informé du fait à son retour, il obligea ce bon Père à décamper au plus tôt de son château et de sa terre, mais d'une manière qui dut ne lui pas être trop agréable.

Leurs pratiques, nonobstant cet épisode, ayant recommencé par la suite, donnèrent occasion aux habitants du duché de faire demander aux sérénissimes ducs Philibert premier et Charles premier, leurs souverains, par la voie des députés qu'ils envoyèrent à la convocation générale des trois états de Savoie et d'Aoste assemblés, sous le premier de ces princes dans la ville de Moncallier en Piémont, et sous le second dans celle de Chambéry, des provisions contre les inquisiteurs de la foi, ou l'ordre soi-disant tel, qui grevaient les sujets ducaux par les compositions et les rançonnements qu'ils faisaient.

Ils obtinrent de ces princes ... les provisions qu'ils leur demandèrent, lesquelles suspendirent bien pour quelque temps leurs pratiques. ».

JEAN-BAPTISTE DE TILLIER,
Historique de la Vallée d'Aoste

■ 1. Lecture du texte

1. Retrouvez dans le texte les mots utilisés par De Tillier pour présenter l'Inquisition et définissez le domaine sémantique auquel ils appartiennent.
2. Qui ont été les opposants à l'entrée de l'Inquisition dans le Duché d'Aoste ?
3. Pour quelles raisons ?
4. Grâce à ces interventions qu'est-ce que les sujets du Duché d'Aoste ont pu défendre et sauver ?
5. Quel épisode rapporte De Tillier ?
6. Qu'est-ce qu'il veut démontrer par cet événement ?
7. Notez le ton avec lequel De Tillier conclut la petite histoire.
8. Face aux nouvelles tentatives de la part de l'Inquisition, quelles furent les réactions des habitants ?
9. Qu'est-ce qu'ils obtinrent ?
10. Quelle restriction temporelle ajoute De Tillier dans le succès des conquêtes ?
11. Quel est le rôle de l'écrivain dans cette page ? Quelles affirmations permettent de le définir un historien et non un chroniqueur ?

■ 2. Textes en écho

Le fanatisme est à la superstition ce que le transport est à la fièvre, ce que la rage est à la colère. Celui qui a des extases, des visions, qui prend des songes

pour des réalités et ses imaginations pour des prophéties, est un enthousiaste ; celui qui soutient sa folie par le meurtre est un fanatique. [Jean] Diaz, retiré à Nuremberg, qui était fermement convaincu que le pape est l'Antéchrist de l'Apocalypse, et qu'il a le signe de la bête, n'était qu'un enthousiaste ; son frère, Barthélemy Diaz, qui partit de Rome pour aller assassiner saintement son frère, et qui le tua en effet pour l'amour de Dieu, était un des plus abominables fanatiques que la superstition ait pu jamais former.

Polyeucte, qui va au temple, dans un jour de solennité, renverser et casser les statues et les ornements, est un fanatique moins horrible que Diaz, mais non moins sot. Les assassins du duc François de Guise, de Guillaume, prince d'Orange, du roi Henri III et du roi Henri IV, et de tant d'autres, étaient des énergumènes malades de la même rage que Diaz. Le plus détestable exemple de fanatisme est celui des bourgeois de Paris qui coururent assassiner, égorger, jeter par les fenêtres, mettre en pièces, la nuit de la Saint-Barthélemy, leurs concitoyens qui n'allèrent point à la messe.

Il y a des fanatiques de sang-froid : ce sont les juges qui condamnent à la mort ceux qui n'ont d'autre crime que de ne pas penser comme eux ; et ces juges-là sont d'autant plus coupables, d'autant

plus dignes de l'exécration du genre humain que, n'étant pas dans un accès de fureur, comme les Clément, les Châtel, les Ravailiac, les Gérard, les Damiens, il semble qu'ils pourraient écouter la raison. Lorsqu'une fois le fanatisme a gangrené un cerveau, la maladie est presque incurable. J'ai vu des convulsionnaires qui, en parlant des miracles de saint Pâris, s'échauffaient par degrés malgré eux : leurs yeux s'enflammaient, leurs membres tremblaient, la fureur défigurait leur visage, et ils auraient tué quiconque les eût contredits.

Il n'y a d'autre remède à cette maladie épidémique que l'esprit philosophique, qui, répandu de proche en proche, adoucit enfin les mœurs des hommes, et qui prévient les accès du mal ; car, dès que ce mal fait des progrès, il faut fuir, et attendre que l'air soit purifié. Les lois et la religion ne suffisent pas contre la peste des âmes ; la religion, loin d'être pour elles un aliment salutaire, se tourne en poison dans les cerveaux infectés. [...]

Les lois sont encore très impuissantes contre ces accès de rage : c'est comme si vous lisiez un arrêt du conseil à un frénétique. Ces gens-là sont persuadés que l'esprit saint qui les pénètre est au-dessus des lois, que leur enthousiasme est la seule loi qu'ils doivent entendre.

Que répondre à un homme qui vous dit qu'il aime mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, et qui, en conséquence, est sûr de mériter le ciel en vous égorgeant ?

VOLTAIRE,
Dictionnaire Philosophique, article « Fanatisme »,
1764.

Maurice Druon, dans son roman Le roi de fer, le premier tome de Rois maudits, présente l'histoire de Philippe le Bel qui décide de se débarrasser des Templiers et l'Inquisition est bien présente.

LE PROCÈS DES TEMPLIERS

En 1307, à la demande de Philippe le Bel, Guillaume de Nogaret conduit une véritable rafle policière. À l'aube du 13 octobre, les sénéchaux et les baillis arrêtent les 140 Templiers de Paris. Ils sont remis aux inquisiteurs dominicains, qui les font avouer sous la torture, des crimes tels que la sodomie ou

la profanation de la croix. Pour le roi, il s'agit bien d'une confirmation sur la corruption et l'impiété de l'ordre. Face à cette arrestation, le pape y voit une offense à son pouvoir, mais on lui présente bientôt plusieurs chevaliers qui lui font la description des crimes commis par le Temple. Pour les défenseurs de l'ordre, il est évident que ces aveux ont été arrachés sous la torture. Mais en 1312, Clément V ordonne la suppression de l'ordre. Les biens des templiers sont transférés aux Hospitaliers, et le roi Philippe parvient à y gagner une part non négligeable. Après sept ans d'emprisonnement, le Grand Maître Jacques de Molay et son associé Geoffroy de Charvais sont condamnés au bûcher au terme d'un procès injuste. La légende veut qu'à l'instant de succomber sous les flammes, Jacques de Molay lance une malédiction au pape et au roi, les invitant à le rejoindre dans la mort dans l'année. La malédiction allait s'avérer exacte, Clément V meurt un mois plus tard, Philippe le Bel et Guillaume de Nogaret décéderont dans l'année.

LA MALÉDICTION DU GRAND MAÎTRE

« Pape Clément... chevalier Guillaume de Nogaret... roi Philippe... avant un an, je vous cite à paraître au tribunal de Dieu pour y recevoir votre juste châtiment !... Maudits ! Maudits ! vous serez tous maudits jusqu'à la treizième génération de vos races !... »

<http://www.histoire-france.net/moyen/philippe-le-bel.html>

3. Actualisation

► La Convention de sauvegarde des Droits de l'Homme et des Libertés fondamentales à l'article 3 affirme que « nul ne peut être soumis à la torture ni à des peines ou traitements inhumains ou dégradants ». L'Assemblée générale de l'ONU, dans sa résolution 39/46 du 10 décembre 1984, a adopté et ouvert à la signature, à la ratification et à l'adhésion la *Convention contre la torture et autres peines ou traitements cruels, inhumains ou dégradants* (<http://www2.ohchr.org/french/law/cat.htm>) et créé un Comité contre la torture (<http://www2.ohchr.org/french/bodies/cat/index.htm>). Cette Convention prévoit un système de contrôle international selon lequel les États parties sont tenus de soumettre tous

les quatre ans au Comité contre la torture (CAT) un rapport sur les mesures prises pour remplir leurs obligations découlant de la Convention.

Informez-vous sur les pays dans lesquels encore aujourd'hui les tribunaux imposent leurs moyens au-delà de la dignité de la personne.

► L'idée que les hommes ont des droits n'est pas née au XX^e siècle. Montaigne dénonce la torture, les procès en sorcellerie, la colonisation des Indes. Dès 1689, en Grande-Bretagne, l'Habeas Corpus reconnaît aux individus des droits politiques et civils. Un siècle plus tard, en 1787, les États-Unis devenus indépendants, font de même, dans la Constitution fédérale américaine. Deux ans après, la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* est proclamée en France. À notre époque, de nombreuses ONG se battent pour défendre les droits fondamentaux.

Exposé oraux

- Présentez une ONG qui se bat pour le respect des droits de l'homme (Niveau B1)

- Comment les ONG peuvent-elles influencer les États ? Sont-elles capables de faire progresser le respect des droits de l'homme dans le monde ? (Niveau B2)

► L'Assemblée Générale des Nations Unies, le 20 novembre 1989, a adopté la Convention internationale des Droits de l'Enfant (CIDE), ou Convention relative aux Droits de l'Enfant. Avec vos camarades de classe, vous décidez de créer une page Facebook pour assurer la promotion des Droits de l'Enfant auprès de vos amis. Rédigez des articles (historique de

l'évolution des droits des enfants, présentation de la Convention, situation des droits des enfants dans le monde, ...) et proposez des liens à des sites officiels.

■ 4. Sujets de réflexion

► De Tillier invite à la dénonciation des éléments qui provoquent des tensions sociales et insiste sur le rôle fondamental des citoyens dans la défense de leurs libertés. D'après cette lecture illustrez l'importance du peuple dans les conquêtes des valeurs démocratiques dans le passé et encore à notre époque.

► La torture est habituellement associée à l'idée d'un passé très éloigné, mais elle appartient encore tristement à notre époque et son emploi ouvre le débat sur la Justice, sur les moyens qu'elle a utilisés et qu'elle utilise pour établir la vérité, parfois sans tenir compte du respect de l'être humain.

■ 5. À lire

► Victor Hugo dans le roman *Notre-Dame de Paris* (1831) livre huitième, chapitres I, II, III et IV, aborde le sujet de la justice et des tortures au Moyen-âge et, en particulier, celui de l'accusation de sorcellerie envers Esmeralda et sa petite chèvre, image de Satan.

► Maryse Condé, originaire de la Guadeloupe, dans son roman *Moi, Tituba sorcière ...*, (1987 Grand Prix littéraire de la Femme), raconte l'histoire d'une fille accusée de sorcellerie au XVII^e siècle aux États-Unis.

5.2 | Jean Christillin (1738-1808)



> Portrait de Jean Christillin

Jean Christillin est né à Issime, le 9 janvier 1738. Fils de notaire, après avoir étudié au Collège Saint-Bénin d'Aoste, il fait des études de droit à l'Université de Turin. Il entre dans la magistrature et il devient président du Tribunal de première instance d'Aoste. Auteur de nombreux discours et rapports, pendant l'occupation française il rédige *Origine, progrès, révolution et finale paralysie du Conseil des Commis* (1799) qui est « un précieux témoignage de la persistance de l'idéal autonomiste et des vellétés de survie du particularisme valdôtain au temps de la Révolution » (Lin Colliard). Il est mort à Aoste, le 6 avril 1808.

Influencé par les idées de Montesquieu, Christillin adhère également aux théories de Rousseau. Partant de la position de De Tillier au sujet du dévouement « libre et volontaire » des Valdôtains à la maison de Savoie, il estime que la charte de franchises octroyée par le comte Thomas 1^{er} de Savoie aux habitants d'Aoste vers 1191 constituait un « pacte social » limitant la souveraineté du prince ; il souhaite donc que la Vallée d'Aoste soit constituée en département autonome et que la « nation » valdôtaine récupère ainsi l'ancien régime de liberté que lui assuraient ses organismes représentatifs : l'Assemblée des États et le Conseil des Commis.

C'est un principe que les noms de souverain et de sujets, de maîtres et d'esclaves sont inconnus dans la nature ; elle nous a fait simplement hommes tous égaux, tous également libres et indépendants, et personne en conséquence n'a par lui-même le droit de commander à un autre, mais cet état de nature donnant une latitude excessive à la liberté de chaque individu, et devenant l'extinction même de toute liberté, par le choc continu des passions et des forces, dès l'instant que les hommes ont été réunis en société, ils ont senti le besoin de se choisir un gouvernement, de se dépouiller d'une portion de leur liberté, pour conserver l'autre et parvenir à la vraie liberté qui consiste dans la sûreté de la vie, de l'honneur et de la prospérité.

La souveraineté réside donc originairement dans le peuple et c'est le transport et la réunion de tous les droits de tous les particuliers dans la personne du souverain qui le constitue tel et qui produit véritablement la souveraineté, et qu'elle doit son origine aux conventions humaines.

La nature de ces conventions plus ou moins modifiées détermine l'étendue du pouvoir conféré au souverain et la dose de liberté dont la société a jugé convenable de se dépouiller pour assurer son bonheur.

JEAN CHRISTILLIN,
Origine, progrès, révolution et finale paralysie du Conseil des commis, 1799

■ 1. Lecture du texte

1. Quelle est l'origine de la souveraineté ?
2. Pourquoi l'état de nature est-il destiné à disparaître au profit de l'état social ?
3. Liberté individuelle et « vraie liberté » : quelle différence est posée par l'auteur ?
4. Réfléchissez sur les différences entre liberté naturelle – liberté individuelle – liberté sociale.
5. Quels sont les termes de la « convention » passée entre le peuple et le souverain ?

■ 2. Texte en écho

L'homme est né libre, et partout il est dans les fers, Tel se croit le maître des autres, qui ne laisse pas d'être plus esclave qu'eux. Comment ce changement s'est-il fait ? Je l'ignore. Qu'est-ce qui peut le rendre légitime ? Je crois pouvoir résoudre cette question. Si je ne considérais que la force et l'effet qui en dérive, je dirais : « Tant qu'un peuple est contraint d'obéir et qu'il obéit, il fait bien ; sitôt qu'il peut secouer le joug, et qu'il le secoue, il fait encore mieux : car, recouvrant sa liberté par le même droit qui la lui a ravie, ou il est fondé à la reprendre, ou on ne l'était point à la lui ôter ». Mais l'ordre social est un droit sacré qui sert de base à tous les autres. Cependant, ce droit ne vient point de la nature ; il est donc fondé sur des conventions. Il s'agit de savoir quelles sont ces conventions. Avant d'en venir là, je dois établir ce que je viens d'avancer.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU,
Contrat Social, Livre I, Chapitre 1, 1762

Pour une confrontation :

Retrouvez les similitudes présentes dans les deux textes quant aux termes utilisés, aux idées exprimées, au raisonnement appliqué.

Étudiez le rapport entre nature – pouvoir et société dans les deux textes.

■ 3. Sujet de réflexion

Quel est le mot qui évoque pour vous le plus grand éloignement par rapport à la liberté : esclavage –

emprisonnement - dépendance – interdit - obligation ? Justifiez votre choix.

■ 4. Écriture d'invention

Imaginez devoir créer un acrostiche à partir du mot Liberté pour participer à une manifestation :

L
I
B
E
R
T
É

Ou pastiche : Écrivez quelques strophes sur le modèle du poème Liberté de Paul Éluard

LIBERTÉ

Sur mes cahiers d'écolier
Sur mon pupitre et les arbres
Sur le sable de neige
J'écris ton nom

Sur toutes les pages lues
Sur toutes les pages blanches
Pierre sang papier ou cendre
J'écris ton nom

Sur les images dorées
Sur les armes des guerriers
Sur la couronne des rois
J'écris ton nom

Sur la jungle et le désert
Sur les nids sur les genêts
Sur l'écho de mon enfance
J'écris ton nom

Sur les merveilles des nuits
Sur le pain blanc des journées
Sur les saisons fiancées
J'écris ton nom

[...]

Sur la vitre des surprises
 Sur les lèvres attendries
 Bien au-dessus du silence
 J'écris ton nom

Sur mes refuges détruits
 Sur mes phares écroulés
 Sur les murs de mon ennui
 J'écris ton nom

Sur l'absence sans désir
 Sur la solitude nue
 Sur les marches de la mort
 J'écris ton nom

Sur la santé revenue
 Sur le risque disparu
 Sur l'espoir sans souvenir
 J'écris ton nom

Et par le pouvoir d'un mot
 Je recommence ma vie
 Je suis né pour te connaître
 Pour te nommer

Liberté

PAUL ELUARD,
Poésies et vérités, 1942

■ 5. Expression orale

Animez un débat où s'opposent les partisans de la liberté individuelle et les partisans de la liberté en société, limitée dans certains de ses aspects.

Chaque participant devra argumenter contre l'affirmation de son adversaire. Le temps de parole sera donné par le « modérateur » du débat. Les questions lancées par le modérateur, sur la base du texte, peuvent être :

- Partagez-vous l'opinion selon laquelle la liberté, dans la société, comporte que chacun renonce à une portion de sa liberté individuelle ?
- Une société a-t-elle besoin d'un pouvoir qui réglemente les comportements individuels ?
- Un homme a-t-il le droit d'en commander un autre ? Si oui, à quelles conditions ?
- L'affirmation « tous les hommes sont égaux » est-elle respectée dans la société ?
- Le bonheur est-il incompatible avec une liberté totale ?

4.3 | Xavier de Maistre (1763-1852)

Issu d'une famille aristocratique de Savoie, Xavier de Maistre est né à Chambéry en 1763. Lorsque la France occupe la Savoie en 1792, il quitte son pays et s'exile en Russie. Il s'installe à Saint-Pétersbourg, sous la protection du général Souvanov. Ce dernier disgracié, il survit grâce à la peinture et ses paysages connaissent un vif succès. Sa vie bascule d'un coup avec l'arrivée à Saint-Pétersbourg de son frère Joseph, envoyé extraordinaire du roi de Sardaigne. Xavier de Maistre est nommé directeur de la bibliothèque et du musée de l'Amirauté en 1805. Puis il entre dans l'armée, devient général et combat lors de la guerre du Caucase. Après cette période, il voyagera dans toute l'Europe puis rentrera à Saint-Pétersbourg où il terminera sa vie. En 1794, *Voyage autour de ma chambre* sera publié grâce à son frère, lui-même ne croyant pas à l'intérêt de ses écrits. Lors d'un séjour à Aoste il a écrit le texte *Le lépreux de la cité d'Aoste*, dans lequel il rapporte le dialogue intense qu'il eut avec le pauvre lépreux enfermé dans la tour. Il est mort à Saint Petersburg en 1852.



› Xavier de Maistre, gravure

La partie méridionale de la cité d'Aoste est presque déserte, et paraît n'avoir jamais été fort habitée. On y voit des champs labourés et des prairies terminées d'un côté par des remparts antiques que les Romains élevèrent pour lui servir d'enceinte, et de l'autre par les murailles de quelques jardins. Cet emplacement solitaire peut cependant intéresser les voyageurs. Auprès de la porte de la ville, on voit les ruines d'un ancien château, dans lequel, si l'on en croit la tradition populaire, le comte René de Chalans, poussé par les fureurs de la jalousie, laissa mourir de faim, dans le quinzième siècle, la princesse Marie de Bragance, son épouse : de là le nom de *Bramafam* (qui signifie cri de la *faim*), donné à ce château par les gens du pays. Cette anecdote, dont on pourrait contester l'authenticité, rend ces mesures intéressantes pour les personnes sensibles qui la croient vraie.

Plus loin, à quelques centaines de pas, est une tour carrée, adossée au mur antique et construite avec le marbre dont il était jadis revêtu : on l'appelle la *Tour de la frayeur*, parce que le peuple l'a crue longtemps habitée par les revenants. Les vieilles femmes de la cité d'Aoste se ressouviennent fort bien d'en avoir vu sortir, pendant les nuits sombres, une grande femme blanche tenant une lampe à la main.

Il y a environ quinze ans que cette tour fut réparée par ordre du gouvernement et entourée d'une enceinte, pour y loger un lépreux et le séparer ainsi de la société, en lui procurant tous les agréments dont sa triste situation était susceptible. [...]

(Le militaire s'approche de la tour et instaure un dialogue avec le lépreux, qui s'étonne que quelqu'un s'intéresse à lui ; ils découvrent le plaisir de la communication, ils abordent le sujet de la solitude et du temps.)

LE LÉPREUX

[...] Le sentiment de la solitude s'adoucit aussi par le travail. L'homme qui travaille n'est jamais complètement malheureux, et j'en suis la preuve. Pendant la belle saison, la culture de mon jardin et de mon parterre m'occupe suffisamment ; pendant l'hiver, je fais des corbeilles et des nattes ; je travaille à me faire des habits ; je prépare chaque jour moi-même ma

nourriture avec les provisions qu'on m'apporte de l'hôpital, et la prière remplit les heures que le travail me laisse. Enfin l'année s'écoule, et, lorsqu'elle est passée, elle me paraît encore avoir été bien courte.

LE MILITAIRE

Elle devrait vous paraître un siècle.

LE LÉPREUX

Les maux et les chagrins font paraître les heures longues ; mais les années s'envolent toujours avec la même rapidité. Il est d'ailleurs encore, au dernier terme de l'infortune, une jouissance que le commun des hommes ne peut connaître, et qui vous paraîtra bien singulière, c'est celle d'exister et de respirer. Je passe des journées entières de la belle saison, immobile sur ce rempart, à jouir de l'air et de la beauté de la nature : toutes mes idées alors sont vagues, indécises et la tristesse repose dans mon cœur sans l'accabler ; mes regards errent sur cette campagne et sur les rochers qui nous environnent ; ces différents aspects sont tellement empreints dans ma mémoire, qu'ils font, pour ainsi dire, partie de moi-même, et chaque site est un ami que je vois avec plaisir tous les jours.



> Aoste, tour du lépreux, gravure, Topffer, 1844

LE MILITAIRE

J'ai souvent éprouvé quelque chose de semblable. Lorsque le chagrin s'appesantit sur moi et que je ne trouve pas dans le cœur des hommes ce que le mien désire, l'aspect de la nature et des choses inanimées me console ; je m'affectionne aux rochers et aux arbres et il me semble que tous les êtres de la création sont des amis que Dieu m'a donnés.

LE LÉPREUX

Vous m'encouragez à vous expliquer à mon tour ce qui se passe en moi. J'aime véritablement les objets qui sont, pour ainsi dire, mes compagnons de vie, et que je vois chaque jour : aussi, tous les soirs, avant de me retirer dans la tour, je viens saluer les glaciers de Ruitorts, les bois sombres du mont Saint-Bernard, et les pointes bizarres qui dominent la vallée de Rhème. Quoique la puissance de Dieu soit aussi visible dans la création d'une fourmi que dans celle de l'univers entier, le grand spectacle des montagnes en impose cependant davantage à mes sens : je ne puis voir ces masses énormes recouvertes de glaces éternelles, sans éprouver un étonnement religieux ; mais dans ce vaste tableau qui m'entoure, j'ai des sites favoris et que j'aime de préférence ; de ce nombre est l'ermitage que vous voyez là-haut sur la sommité de la montagne de Charvensod. Isolé au milieu des bois, auprès d'un champ désert, il reçoit les derniers rayons du soleil couchant. Quoique je n'y aie jamais été, j'éprouve un plaisir singulier à le voir. Lorsque le jour tombe, assis dans mon jardin, je fixe mes regards sur cet ermitage solitaire, et mon imagination s'y repose. Il est devenu pour moi une espèce de propriété ; il me semble qu'une réminiscence confuse m'apprend que j'ai vécu là jadis dans des temps plus heureux, et dont la mémoire s'est effacée en moi. J'aime surtout à contempler les montagnes éloignées qui se confondent avec le ciel dans l'horizon. Ainsi que l'avenir, l'éloignement fait naître en moi le sentiment de l'espérance, mon cœur opprimé croit qu'il existe peut-être une terre bien éloignée, où, à une époque de l'avenir, je pourrai goûter enfin ce bonheur pour lequel je soupire, et qu'un instinct secret me présente sans cesse comme possible.

■ 1. Lecture du texte

1. Comment l'auteur décrit l'entrée dans la ville ?
2. Comment pourrait-on définir sa perception du lieu ?
3. Quelle anecdote raconte-t-il ?
4. Et pourquoi il la considère intéressante ?
5. Quelle histoire se cache derrière la tour carrée ?
6. Quels sont pour le lépreux les meilleurs remèdes contre la solitude ?
7. Quelles observations exprime le lépreux à propos du temps ?
8. L'intervention du militaire pose le problème de la perception subjective du temps d'après les états d'âme ; quelle est la réponse du lépreux ?
9. Quelle jouissance représente pour le lépreux une source de bonheur cachée pour le commun des hommes ?
10. Pourquoi l'homme dans la vie quotidienne risque d'ignorer cette jouissance ?
11. Quelle est le rôle de la nature ?
12. Quel lien le lépreux a établi entre lui et l'environnement naturel qui l'entoure ?
13. Quels sont les opinions du militaire, apparemment si différent surtout dans le style de vie ?
14. Retrouvez dans le texte la fréquence du mot « ami » et définissez quelle est la notion d'amitié qu'il sous-entend.
15. Reconstituez le panorama décrit par le lépreux : sur quels aspects insiste-t-il ?
16. Soulignez les adjectifs utilisés par le lépreux pour décrire ce qu'il admire de sa tour dans les différents moments de la journée : à quels domaines sémantiques appartiennent-ils ?
17. Pourquoi le lépreux définit le paysage « une es-
pèce de propriété » ?
18. De quoi naît l'espérance pour le lépreux ?
19. Quelle est la croyance/certitude du lépreux ?
20. À quoi aspire l'homme, même dans les situa-
tions les plus douloureuses ?
21. Dans le dialogue on découvre un renversement
de rôle : le lépreux, apparemment isolé, explique
au militaire, vivant dans la société, le secret du vrai
bonheur ; comment pourrait-on définir le rôle du
lépreux, quelle fonction joue-t-il envers l'officier ?

■ 2. Recherche

- ▶ Retrouvez les indices de la diffusion de la lèpre dans l'antiquité à partir de textes très connus comme les évangiles ou Tristan et Iseut.
- ▶ Le fléau de la lèpre a-t-il été complètement extirpé ou bien existe-t-il encore quelque part sur notre planète ?
- ▶ La présence de Xavier de Maistre dans la ville d'Aoste : allez à la découverte de la rue qui lui est dédiée et des traces qui témoignent de son passage. Préparer un jeu de piste à la découverte de cet auteur à proposer à d'autres élèves.



Plaque commémorative sur le Palais Barillier à Aoste (rue Croix de Ville) pour rappeler les années vécues par Xavier de Maistre dans cette maison



› Plaque commémorative Avenue du Conseil des Commis à Aoste en souvenir de la maison dans laquelle Xavier de Maistre écrit *Le lépreux de la cité d'Aoste*.



> Plaque
en souvenir de
Xavier de Maistre
à la Tour du lépreux.

■ 3. Sujets de réflexion/d'écriture

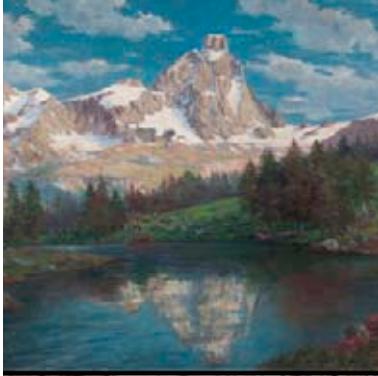
- ▶ La lèpre peut être aussi prise comme symbole d'isolement, de manque de contact avec les autres ; de quelle forme de lèpre souffrent nos sociétés contemporaines ?
- ▶ Réfléchissez sur la différence entre solitude et isolement et sur les conséquences qu'ils peuvent entraîner.

■ 4. Exposé oral

Vous accompagnez un groupe de touristes à la découverte des lieux qui rappellent Xavier de Maistre dans notre ville.

■ 5. À lire

- ▶ La poésie *Le lac* de Lamartine (1820) : le dialogue avec les éléments de la nature et la réflexion sur le Temps.
- ▶ *La légende de Saint-Julien l'hospitalier*, un des *Trois contes* (1877) de Gustave Flaubert, présente la figure du lépreux qui permet de purifier le protagoniste.
- ▶ *Le baiser au lépreux* (1922) de François Mauriac.
- ▶ Le roman de Delphine de Vigan, *No et moi*, prix des libraires 2008, présente la situation des rejetés dans la société contemporaine.



LE XIX^e SIÈCLE



Introduction

<i>Le germe du liberisme</i>	85
<i>L'annexion de la Savoie à la France</i>	85
<i>La question de la langue</i>	86
<i>Le journalisme</i>	88
<i>Le genre narratif</i>	89
<i>La poésie</i>	90
<i>La littérature scientifique</i>	91
<i>La littérature philosophique et religieuse</i>	92
<i>La littérature alpine</i>	93
5.1 César-Emmanuel Grappein	94
5.2 Georges Carrel	99
5.3 Ferdinand Bochet	102
5.4 Père Laurent (Pierre-Thomas Lachenal)	106
5.5 Jean-Baptiste Gal	109
5.6 Léon-Clément Gérard	117
5.7 Édouard Bérard	120
5.8 Pierre-Joseph Alliod	124
5.9 Amé Gorret (l'Ours de la montagne)	128
5.10 Ferdinand Fenoil	135
5.11 Candide Réan	140
5.12 Joseph-Siméon Favre	143
5.13 Anselme Perret	145

Les germes du libéralisme

L'idéologie révolutionnaire répandue par les jacobins et le réformisme du régime napoléonien sèment en Vallée d'Aoste aussi les germes du libéralisme : alors que l'aristocratie perd définitivement son rôle politique à l'avantage de la bourgeoisie, les principes de l'équilibre des pouvoirs sont prônés par une élite intellectuelle, formée principalement de juristes, d'entrepreneurs et d'officiers de l'armée, qui demande que les souverains de droit divin acceptent de partager le pouvoir avec des corps représentatifs, sur la base d'une charte constitutionnelle. L'université et l'armée sont les milieux d'élection des sociétés secrètes d'inspiration libérale, qui s'adonnent à des activités subversives et à des conspirations plus ou moins réalistes.



> Aoste, place Charles Albert

Les décennies centrales du XIX^e siècle marquent un tournant décisif de la culture valdôtaine. La naissance du journalisme local, qui se double de la parution de pamphlets à contenu politique, correspond à un profond renouveau de la production littéraire, scientifique et érudite des auteurs valdôtains. Côté littérature, c'est une véritable éclosion de la poésie et de la prose d'art, fort peu pratiquées jusqu'alors. L'alpinisme et les débuts du tourisme donnent naissance à la littérature alpine et à la rédaction des premiers guides touristiques. L'érudition et la recherche scientifique trouvent des lieux d'élection au sein de l'Académie Saint-Anselme (fondée en 1855) et de la Société de la Flore Valdôtaine (créée en 1858). L'intérêt pour les techniques, hérité du siècle des Lumières, se sommant au désir d'améliorer les conditions économiques de la région, se traduit dans la tentative de moderniser les pratiques agricoles et dans la diffusion de leur connaissance, par des articles dans les journaux et par la compilation d'almanachs populaires, tels *l'Almanach du Duché d'Aoste* (dès 1832), *l'Almanach historique, instructif et amusant* (1846), *Le Garde National* (1850).

L'annexion de la Savoie à la France

Le Statut de Charles-Albert, de 1848, reconnaissait aux députés savoyards, valdôtains et piémontais des vallées francophones le droit de s'exprimer en français pendant les séances du Parlement de Turin : ce qui revient à reconnaître au français, couramment utilisé par la noblesse subalpine de préférence à l'italien, le statut de langue co-officielle du royaume de Sardaigne.

Le 14 juin 1860 se déroule à Chambéry la cérémonie de cession de la Savoie à la France, conformément aux accords entre Cavour et Napoléon III, ratifiés par un plébiscite. Si l'annexion de la Savoie à la France se justifie sur la base de la communauté de langue, l'insertion de la Vallée d'Aoste dans le Royaume d'Italie, l'année suivante, pose par contre problème. L'unification de la Péninsule italienne repose, en effet, sur l'idéologie nationaliste, qui veut donner un État à une « nation » linguistiquement et culturellement homogène.

Le dessein politique des autorités italiennes consiste à éradiquer l'usage du français en Vallée d'Aoste, en passant tout d'abord par l'école. Dès 1860 le gouvernement supprime l'apprentissage du français au collège Saint-Bénin : la réaction unanime de l'opinion publique, des milieux politiques et des administrations régionales provoque le rétablissement, deux ans après, de l'enseignement en langue française dans les classes du gymnase. En 1873, cependant, on n'autorise l'ouverture de l'école normale d'Aoste qu'à la condition que l'italien y soit employé

comme langue d'enseignement, le français n'étant étudié que deux heures par semaine. Pour l'année scolaire 1882/83 le Conseil scolaire provincial de Turin décide que l'enseignement de la langue française se fera uniquement en dehors de l'horaire scolaire normal. Les protestations des Valdôtains amènent le gouvernement à réintroduire l'usage du français à l'école en raison de la moitié des heures de classe, tout en réaffirmant le devoir des Valdôtains d'apprendre l'italien : mais cette disposition ne sera appliquée que pendant une quinzaine d'années.

En 1888, la Commune d'Aoste cède à l'État la gestion du collège Saint-Bénin, à la condition que l'enseignement obligatoire du français y soit assuré : mais l'année suivante le gouvernement le rend facultatif, en dehors de l'horaire scolaire, sous prétexte que l'usage de cette langue ne serait que d'utilité secondaire pour les Valdôtains.

L'italien s'introduit au tribunal aussi, dès 1881, au grand dam des plaideurs et des accusés francophones, malgré la réaction de l'ordre des avocats, qui refuse de prime abord d'accueillir les sollicitations du président pour que les débats se fassent dans la langue « nationale ». Petit à petit, celle-ci s'affirme dans la pratique juridique et en chasse progressivement le français. Le service militaire dans les différentes régions italiennes, les échanges avec le Nord de l'Italie favorisés par le chemin de fer Ivree-Aoste, inauguré en 1886, et la présence de plus en plus nombreuse de vacanciers provenant de la Péninsule finiront par familiariser même les classes populaires avec la langue italienne.

La question linguistique est souvent l'objet d'un débat politique intense dans les journaux locaux. Si au lendemain de la proclamation du royaume d'Italie tant les conservateurs que les libéraux s'accordent sur la défense du droit des Valdôtains à parler leur langue, les positions respectives se différencient progressivement : les feuilles conservatrices maintiennent une position intransigeante, alors que les organes libéraux commencent à considérer la francophonie valdôtaine comme une situation provisoire, destinée à évoluer vers une pleine adhésion au modèle linguistique « national ». C'est ainsi que commence à s'affirmer, dans la propagande politique philo-gouvernementale et « progressiste », la perception du français comme l'instrument culturel du clergé réactionnaire, et de l'italien comme marque distinctive de la modernité et du progrès.

La question de la langue

Le Risorgimento vise la formation d'un État italien homogène sur le plan ethnique et linguistique. L'existence de minorités linguistiques, comme celle des Valdôtains et des habitants du val de Suse et des vallées vaudoises du Piémont, qui sont francophones, et des communautés de langue grecque et albanaises de l'Italie du Sud, n'est pas prise en compte, car elle contredit l'axiome de base qui a abouti à l'indépendance italienne. D'où l'exigence d'éliminer cette anomalie, par une politique d'italianisation forcée. C'est l'attitude que prend la classe politique italienne dès 1861, quand un député de Lucques, le turinois Giovenale Vegezzi Ruscalla, inaugure la lutte contre la francophonie valdôtaine, au nom de l'uniformisation linguistique du nouvel État : une lutte qui, prise en compte par le gouvernement, n'aura de cesse, formellement, qu'au lendemain de la seconde guerre mondiale.

Dans son pamphlet *Diritto e necessità di abrogare il francese come lingua ufficiale in alcune valli della provincia di Torino*, édité en 1861, Giovenale Vegezzi-Ruscalla attaque sans détours l'usage du français dans les vallées d'Aoste, de Suse et du Pélis. Alors que les Valdôtains, au lendemain de la proclamation du royaume d'Italie, admettent la nécessité d'apprendre l'italien, à condition toutefois de continuer à utiliser librement leur langue française, le député de Lucques estime que « questo sconcio, questa macchia alla nazionalità italiana », c'est-à-dire l'existence d'une consistante minorité francophone dans ces contrées, « deve sparire ».

Les arguments nationalistes de Vegezzi-Ruscalla, qui anticipent les futures positions francophobes du Fascisme, soulèvent l'indignation des milieux culturels et politiques valdôtains, toutes tendances confondues. La Municipalité d'Aoste charge alors le chanoine Edouard Bérard de répliquer aux déclarations du député. Dans

La langue française dans la Vallée d'Aoste, ce dernier conteste systématiquement les arguments de Vegezzi-Ruscalla. Il rappelle que les Alpes n'ont jamais constitué une barrière. Il démontre que le français est plus utile aux Valdôtains que l'italien, en raison des intérêts économiques de la Vallée. Il s'étend ensuite longuement sur l'étroite parenté des patois francoprovençaux avec la langue française, ce qui rend tout à fait naturelle l'adoption de celle-ci au Pays d'Aoste comme langue littéraire et de grande communication. Il rappelle aussi que l'adoption, au XVI^e siècle, de la « langue vulgaire » de France, ne faisait que prendre acte d'une réalité concrète et lui donner un caractère d'officialité.

Le français est tellement ressenti par les Valdôtains comme leur propre patrimoine, qu'il est constamment énuméré parmi « les coutumes et les franchises de la Vallée », que les souverains s'étaient engagés à respecter. Les agents du gouvernement italien veulent-ils convaincre les Valdôtains de ce que la création de l'Italie représente un progrès par rapport au passé ? « Commencez, écrit Bérard, par nous alléger du poids de vos impôts écrasants. Ouvrez-nous de grandes routes à travers les Alpes ; rapprochez-nous de l'Italie par des communications faciles ; multipliez nos rapports sociaux entre vous et nous ; ne lésinez pas pour quelques milliers de francs, quand vous prodiguez ailleurs les millions. Alors peut-être, lorsque vous nous aurez fait quelque bien, nous nous plairons à balbutier votre langue. Mais, pendant que vous n'aurez fait que détruire sans rien édifier, pendant que vos journaux n'auront pour nous que l'injure et le sarcasme, c'est bien assez et même trop que vous ayez nos hommes à la levée, et le produit de nos sueurs dans vos caisses. Ne nous enlevez rien de plus ».

■ 1. Le droit à l'identité linguistique et culturelle

Chaque être humain a droit à sa langue et à sa culture. Des organismes internationaux, tels que l'UNESCO, l'Union Européenne, le Conseil de



> Naïf Herin en concert

l'Europe, ont élaboré des documents qui garantissent ces droits. La Constitution italienne et les Statuts des régions et des provinces autonomes aussi affirment le droit à sa langue et à sa culture.

Préparez un exposé oral sur l'un des thèmes suivants.

- Le droit à l'identité linguistique et culturelle dans les conventions et les accords internationaux.

- Le droit à l'identité linguistique et culturelle dans les Constitutions européennes.

■ 2. Écrivains entre deux langues

Pour des raisons diverses (économiques, politiques, personnelles) des écrivains de double culture s'expriment en deux langues.

Préparez un exposé oral sur l'un de ces auteurs. Expliquez pourquoi il a décidé d'écrire dans une langue qui n'est pas sa langue maternelle ou qui est sa langue seconde et dites comment il se situe entre deux langues et deux cultures. Ex. Vassilis Alexakis, Samuel Beckett, Tahar Ben Jelloun, Patrick Chamoiseau, Elias Canetti, Lin Colliard, Mohammed Dib, Eugène Ionesco, Andreï Makine, Charles Péguy, Nathalie Sarraute, Léopold Sedar Senghor, Tancredi Tibaldi.

Bibliographie

Micheline Cellier-Gelly, Claire Torreilles et Marie-Jeanne Verny, *Entre deux langues Autobiographie et bilinguisme*, mars 2004

Vous trouvez des conseils pour préparer un exposé oral à l'adresse suivante : <http://www.ebsi.umontreal.ca/jetrouve/oral/index.htm>



> L'Orage, vidéoclip

■ 3. Chanter en plusieurs langues

Manu Chao, Riccardo Cocciante, Céline Dion, L'Orage, Naïf Héryn, Youssou N'Dour, Trouveur Valdôtèn : préparez un exposé oral pour présenter un de ces chanteurs / groupes. Faites des recherches pour trouver les raisons qui les poussent à chanter en plusieurs langues.

Le journalisme



> La Feuille d'Annonces d'Aoste

La parution du journal *Feuille d'Annonces d'Aoste*, le 15 janvier 1841, représente un événement capital dans le panorama culturel valdôtain du XIX^e siècle : c'est, en effet, l'expression la plus significative d'un climat social et politique nouveau. Dans le premier numéro, l'éditeur Lyboz déclare l'intention d'en faire un instrument utile à la communauté, « publiant les enchères, les expositions en vente, les meubles et immeubles à louer, des demandes d'ouvriers ou domestiques (...), les effets perdus, volés etc., les prix des grains, etc. » ; mais aussi « des variétés littéraires dont le but serait de propager l'industrie agricole et commerciale, de mettre en évidence les ressources du pays, de faire connaître les assainissements, les diverses branches d'améliorations à introduire, d'encourager des talents que cache et dérobe une timidité excessive. Parfois aussi on y insérera des notions de topographie du pays, de statistique, de sites pittoresques, de voyages pénibles à travers les Alpes, sur les glaciers surtout : puis des pièces de poésie ou de prose, sur des sujets divers ; des anecdotes, etc. etc. »

La *Feuille* est à la fois un organe d'information et d'opinion et une revue littéraire. Dans ses pages, les meilleures plumes de la région s'expriment

par des articles d'actualité, par de courts essais sur la société de l'époque, par des poèmes et des proses de fiction : le chanoine Carrel, le docteur Grappein, les abbés Gorret et Cavagnet, Laurent Pléoz, Frédéric De La Pierre, Alcide et Ferdinand Bochet, Augustin Vagneur, Eugène Pignet, Joseph Alby en sont des collaborateurs habituels.

La censure empêche que la politique y apparaisse autrement que pour réaffirmer la traditionnelle fidélité des Valdôtains à la maison royale : mais les récits et les poèmes cachent parfois des prises de position sur des thèmes politiques. Ce n'est qu'après la loi sur la liberté de la presse de 1847, que les opinions s'expriment d'une manière plus ouverte. Au sein de la rédaction, deux orientations se dessinent, en polémique ouverte entre elles : l'une, conservatrice, a pour principal représentant l'abbé Léon-Clément Gérard ; l'autre, libérale, a comme porte-drapeau le chanoine de la Cathédrale Félix Orsières. La prise en main de la rédaction de la *Feuille d'Annonces d'Aoste* par le courant libéral dans les années 1848/49, lors de la première guerre d'indépendance italienne, entraîne l'exode des rédacteurs modérés et la fondation de *L'Indépendant* (1849-1876), qui devient en quelque sorte l'organe officiel de l'évêché.



> La rédaction de la Feuille d'Annonces

Lors des élections de 1853, la *Feuille d'Annonces* est remplacée par le *Constitutionnel Valdôtain*, plus radical et farouchement anticlérical, qui attire les censures ecclésiastiques et arrête ses publications en 1858, à cause, entre autres, de la concurrence de la *Feuille d'Aoste* (1855-1893), organe des libéraux modérés et des catholiques progressistes. Il est remplacé par l'éphémère *Impartial d'Aoste* (1858-1860), nettement rangé aux côtés des promoteurs du Risorgimento et sympathisant pour les entreprises de Garibaldi. La fermeture de *l'Impartial*, au lendemain de la publication d'une lettre qui, à la suite de l'annexion de la Savoie à la France, pose le problème de la nationalité des Valdôtains, assure à la *Feuille d'Aoste* le monopole de l'information pendant une douzaine d'années, jusqu'à la fondation

de *l'Écho du Val d'Aoste* (1872-1889), organe du parti libéral, dont les positions reflètent surtout les positions de la « gauche historique ». Nettement nationaliste, il sera remplacé par le premier journal en langue italienne : *L'Alpino* (1890-1912).

Plus radical encore que *l'Écho*, *Le Patriote* (1882-1886) prétend représenter l'ensemble des courants du parti libéral, sans toutefois y parvenir ; tandis que l'éphémère *La Vallée d'Aoste*, qui ne dure qu'une année (1891), est le porte-parole personnel du député Compans de Brichanteau. Le conservatisme de la *Feuille d'Aoste* étant jugé excessif par les catholiques libéraux, ceux-ci fondent *Le Valdôtain* (1888-1893) : ces deux journaux finissent par se fondre dans *Le Duché d'Aoste* (1894-1926), organe de l'évêché, destiné à devenir l'instrument d'information le plus efficace pour combattre le libéralisme et le socialisme, dont la publication sera arrêtée par le régime fasciste.

On peut se demander quelle est la force de pénétration de cette extraordinaire quantité de journaux dans les milieux populaires. Probablement ils sont assez répandus, car l'alphabétisation est très poussée : dans les 73 Communes de la Vallée on compte 479 écoles de village en 1860. Au moment de la proclamation du royaume d'Italie, les analphabètes ne représentent que 20% de la population valdôtaine, contre une moyenne nationale de 78%.

Le genre narratif

Le genre narratif connaît son essor en Vallée d'Aoste à partir des années 1840, grâce à la publication de contes, récits et feuilletons dans les journaux et les almanachs. Collaborateur de la *Feuille d'Annonces d'Aoste* dans les années 1841-1844, Charles-Frédéric De La Pierre (Zumstein) est le meilleur interprète de la vie bourgeoise et populaire de la Vallée, qu'il dépeint avec finesse et humour dans ses contes marqués au coin de sa bonne culture humaniste et de ses convictions politiques libérales, affirmées lors de son séjour en Angleterre (*Souvenirs d'Angleterre*). Malheureusement, le manuscrit de son ouvrage le plus prometteur, *Les pérégrinations de l'admirable Gilblas de la Vallée d'Aoste à la recherche du libéralisme*, est aujourd'hui introuvable.



› Ascension au Mont Blanc

Le rédacteur de la *Feuille d'Aoste* Ferdinand Fenoil (1845-1888), qui se distingue dans la défense de la francophonie, se mesure au roman historique dans *Anna et le Suisse valdôtain* (1875) ; son ouvrage majeur est cependant *La terreur sur les Alpes* (1874), où la valeur littéraire l'emporte sur la chronique historique. Rappelons également *Le roi chasseur et les bouquetins de la Vallée d'Aoste* (1878), au contenu politique, et *Çà et là, souvenirs valdôtains* (1883), recueil de légendes et d'anecdotes.

Professeur à Aoste, en Savoie puis à Turin - où il fonde le journal *Courrier de Turin* - libéral modéré, collaborateur de la *Feuille d'Aoste* et de l'almanach *Le Ramoneur*, Jean-Oyen Mellé (1821-1896) s'adonne aux esquisses biographiques : *René et Joseph Alby* (1883), *Un descendant de la noble famille Dossan* (1885), *Francisque de Lachenal* (1890).

Collaborateur lui aussi de la *Feuille d'Aoste* et du *Ramoneur*, ainsi que du *Valdôtain* et du *Mont Blanc*, Joseph-Siméon Favre (1859-1900), peintre et caricaturiste, écrit des contes et des légendes et se consacre à l'étude du folklore, avec des résultats intéressants au point de vue littéraire (*Essai sur l'ethnologie du Pays d'Aoste, Étude sur les chants populaires de la Vallée d'Aoste*).

La poésie

Les témoignages d'une activité littéraire de création, en Vallée d'Aoste, sont presque inexistants avant le XIX^e siècle, tant pour la prose que pour la poésie. Il faut attendre la parution du journal *Feuille d'Annonces d'Aoste* pour que sept journalistes-poètes, que l'on définira « la Pléiade valdôtaine », y publient des pièces en vers, à côté de leurs articles à sujet politique et social.

Le plus âgé est Augustin Vagneur (1796-1844), proto-médecin ducal, président du Comice Agricole, pionnier du percement du Mont-Blanc, dont le poème *Les temps féodaux* reflète les atmosphères sombres et macabres de la littérature gothique au goût du jour.

Réfractaire au Romantisme, l'inspiration d'Alcide Bochet (1802-1859), par contre, se ressent encore de l'influence d'un XVIII^e siècle galant, superficiel et vaguement libertin : le style demeure classique, les références à la mythologie sont fréquentes. Son frère Ferdinand (1804-1849) est l'auteur de *Fables* satiriques, non dénuées d'une certaine capacité de pénétration psychologique, inspirées de l'actualité.

Joseph Alby (1814-1880) et Eugène Pignet adhèrent pleinement au Romantisme lamartinien : le premier s'inspire des suggestions médiévales et mystiques (*Le château de Verrès*, *Le Grand Saint-Bernard*) ; le second de son expérience d'émigré (*Adieu à la Patrie*).

Versificateur fort modeste de pièces d'occasion, le chanoine libéral Félix Orsières (1803-1870) est connu surtout pour son activité de journaliste et pour ses polémiques contre le chanoine conservateur Léon-Clément Gérard (1810-1876). Poète fécond, auteur d'un grand nombre de poésies et de chansons au contenu patriotique, qui deviennent rapidement très populaires (*La Valdôtaine*, *L'hymne à la patrie*, *Chant de nos vétérans de Napoléon*, *Les vacances*), Gérard est notamment l'auteur d'un long poème illustrant les sites, les monuments et les mémoires historiques de la région : *La Vallée d'Aoste sur la scène* (1862).

À côté de la « Pléiade », d'autres auteurs de vers méritent d'être rappelés : René Alby (1815-1882), frère de Joseph, consul de France à Porto Empedocle, traducteur de Dante ; le lamartinien Laurent Perrod (1831-1876), consul d'Italie à Sarajevo ; et le voyageur Joseph-Marie Vuillermin (1836-1874), peintre et musicien, auteur des *Voyages du pauvre Vuillermin*.

Dans la seconde moitié du siècle, la personnalité la plus marquante est celle du chanoine Anselme Perret (1866-1907), auteur de poèmes à sujet historique, social et philosophique. On remarque dans son œuvre (42 poèmes édités, dont *Vision du Moyen Âge*, *À l'Arc d'Auguste*, *Le bouquetin*) l'influence des Parnassiens et un certain pessimisme de fond, aux accents parfois amèrement ironiques (*Fantaisie humoristique*).

Délicate et intimiste, la production de la première poétesse valdôtaine connue, Candide Réan (1845-1934), qui marque le passage au XX^e siècle, est l'expression d'une âme sensible et romantique.



> Anselme Perret

La littérature scientifique

Les progrès scientifiques et techniques du XIX^e siècle se répercutent dans les milieux intellectuels valdôtains, en vue de moderniser la Vallée et d'améliorer les conditions de vie de la population. Le personnage le plus représentatif de cette époque d'effervescence intellectuelle est incontestablement Innocent Manzetti (1826-1877), inventeur, entre autres créations, du « télégraphe parlant », prototype du téléphone (1864).



> Innocent Manzetti

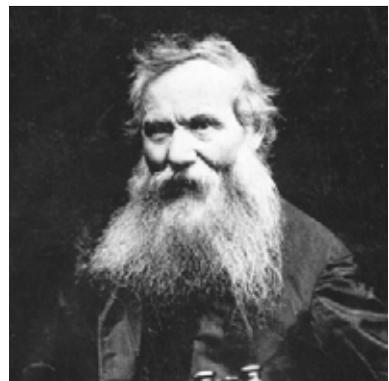
Plusieurs personnalités s'occupent de médecine et d'agronomie. Le baron Emmanuel Bich (1800-1866), proto-médecin ducal, syndic d'Aoste et député libéral, publie des études sur le crétinisme (1854) et sur la fièvre typhoïde, et institue une chaire d'agronomie à Aoste. Laurent Cerise (1807-1869), médecin spécialisé en psychologie, jouit à Paris, où il s'établit, d'une vaste renommée auprès d'une clientèle illustre. Dans ses nombreuses publications, il concilie la rigueur scientifique avec ses convictions éthiques et religieuses, en contestant l'athéisme et le matérialisme répandus dans le milieu médical. Deux autres médecins se distinguent en restant au Pays



> Laurent Cerise

: Pierre-Joseph Alliod (1835-1898), qui publie des études sur le *Poligonum aviculare* (1867) et sur le choléra (1871) ; Auguste Argentier (1830-1874), syndic d'Aoste, qui répand la connaissance des vertus salutaires des eaux minérales valdôtaines, contribuant à l'essor touristique des stations thermales (*Guide pratique aux bains de Pré-Saint-Didier*, 1857 ; *Courmayeur et Pré-Saint-Didier : leurs bains, leurs eaux et leurs environs*, 1864). Louis-Napoléon Bich, greffier au tribunal d'Aoste, est l'auteur d'une trentaine de publications d'agronomie ; il préside de 1888 à 1909 le Comice Agricole, organisme fondé en 1867 dans le but d'améliorer et de moderniser les techniques agricoles. Pendant une trentaine d'années le Comice diffuse les résultats de ses études au moyen de la publication d'un *Bulletin* mensuel (1869-1893), de *l'Almanach de l'Agriculteur valdôtain* (1881-1916) et des journaux *Le Montagnard valdôtain* (1878), *Feuille d'Annonces d'Aoste* (1880-1881) et *Écho des Agriculteurs valdôtains* (1895-1900).

L'essor de l'étude des sciences naturelles est lié à l'activité de l'Académie Saint-Anselme et surtout à la fondation de la Société de la Flore Valdôtaine (1858) par Georges Carrel. Météorologiste, botaniste et minéralogiste, Carrel construit l'observatoire d'Aoste et publie, entre autres ouvrages, une *Introduction à la flore valdôtaine* (1858), des *Éléments de minéralogie* (1860) et *La nomenclature de la flore germanique et helvétique de Koch* (1860). L'abbé Pierre Chanoux (1828-1909), personnalité remarquable de la Société de la Flore, se distingue par sa culture encyclopédique. Recteur de l'hospice du Petit-Saint-Bernard, alpiniste et naturaliste, il réalise le jardin alpin Chanousia et entretient des rapports avec un grand nombre de scientifiques de haut niveau. La destruction de l'hospice pendant la deuxième guerre mondiale anéantira malheureusement le jardin et l'extraordinaire bibliothèque de Chanoux, ainsi que ses ouvrages manuscrits. Deux autres personnalités sont dignes de mention : les abbés Jean-Pierre Carrel (1826-1908), constructeur de l'observatoire météorologique de Cogne, et Basile Guichardaz (1820-



> Pierre Chanoux

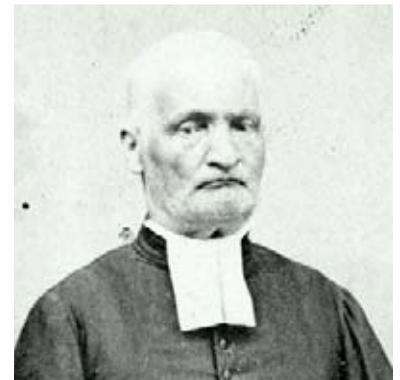
1867), auteur d'un *Mémoire sur les bouquetins* (1850) à mi-chemin entre l'essai de zoologie et le conte et fondateur du journal *Le Conseiller du Peuple*, consacré aux problèmes de l'éducation et de l'agriculture (1850-1851).

La littérature philosophique et religieuse

Au cours du XIX^e siècle la confrontation des idées politiques et des principes philosophiques auxquelles elles s'inspirent est particulièrement vivace. Plusieurs personnalités se distinguent par leurs écrits dans ce domaine.

Le médecin César Grappein (1772-1855) est un apôtre du socialisme utopique, précurseur de la sociologie, qui applique ses idées à la gestion communautaire des mines de Cogne, pays où il remplit les fonctions de syndic pendant une vingtaine d'années. Ses nombreux écrits, demeurés presque tous inédits de son temps, concernent notamment l'administration, la liberté d'enseignement, la mendicité, les progrès à réaliser en agriculture. Un autre médecin, Charles-Antoine Boggioz (1796-1876), manifeste son libéralisme radical dans *Essai d'un catéchisme civique et politique raisonné* (1851).

La figure la plus marquante du libéralisme « progressiste » est celle du chanoine Félix Orsières (1803-1870), journaliste et bouillant polémiste, auteur de nombreux écrits qui affrontent entre autres les problèmes de l'éducation, de l'émigration, de l'économie, des infrastructures, du crétinisme, de l'alcoolisme et du paupérisme. Quelques titres : *Coup d'œil historique sur le Pays d'Aoste*, suivi d'une *Théorie des améliorations à introduire dans cette Province* (1841), *Quelle doit être l'influence du clergé ?* (1850), *Le tartufe dévoilé* (1850), *Essai sur l'éducation* (1853), *Essai sur le progrès* (1864). Collaborateur de la *Feuille d'Annonces d'Aoste*, puis du *Constitutionnel Valdôtain* et du *Conseiller du Peuple*, il conteste dans ses articles les positions des conservateurs, en particulier les opinions du chanoine Léon-Clément Gérard. Il exprime des idées hardies même en matière ecclésiastique, en critiquant la dévotion hypocrite et en soutenant la liberté de conscience : quatre de ses opuscules publiés en 1851 (*L'évêque selon l'Évangile*, *Le vrai curé*, *Quelques observations ethnologiques*, *De la révocation arbitraire des pouvoirs spirituels d'un ecclésiastique*) entraînent la censure ecclésiastique, à la suite de laquelle il est obligé à une rétractation en 1855.



> Félix Orsières

Autre personnalité remarquable, l'avocat Jean-Baptiste Gal (1809-1898), frère du prieur Jean-Antoine, secrétaire de Gioberti puis de Cavour, familier des protagonistes du Risorgimento, est le représentant d'un libéralisme modéré fortement imprégné de spiritualité chrétienne. Il condense ses convictions philosophiques dans *Les impressions de la vie* (1856) ; dans *L'homme individuel et social* (1864) il exprime ses réflexions sur l'individu, la famille, la société, la liberté et la guerre. Contre l'athéisme et le matérialisme il écrit *Ou Dieu ou le revolver* (1870), et relate son pèlerinage en Palestine dans *Voyage en Orient* (1881).

Philosophe et naturaliste, le Père Laurent (de son vrai nom Pierre-Thomas Lachenal, 1809-1880), provincial de France puis procureur général des Capucins, fondateur du refuge des Pauvres à Aoste et de la revue *Annales Franciscaines* (1861), est l'auteur, entre autres, du recueil *Conférences ecclésiastiques* (1847) et des ouvrages *Les ombres de Descartes, Kant et Jouffroy à M. Cousin* (1847) et *Les études géologiques, philosophiques et scripturales sur la cosmogonie de Moïse* (1863).

La littérature alpine

La présence dans la région d'un nombre croissant de voyageurs étrangers, d'alpinistes et de villégiateurs qui publient de nombreux comptes-rendus de séjours et d'escalades, provoque la naissance de ce qu'on a convenu d'appeler la « littérature alpine », à mi-chemin entre le récit de voyage ou d'aventure, la description géographique, le traité scientifique, l'essai ethnographique et historique. De nombreux écrivains du cru s'y distinguent, dans le but de répandre la connaissance des caractéristiques locales parmi les touristes et les Valdôtains eux-mêmes ; il suffit de rappeler le magnifique ouvrage d'Edouard Aubert *La Vallée d'Aoste*, édité à Paris en 1860.



› Edouard Aubert

Le chanoine Georges Carrel (1800-1870), prieur de Saint-Ours, fondateur et premier président de la section d'Aoste du Club Alpin, cartographe, pionnier de la propagande touristique, est l'auteur d'un grand nombre d'articles et d'opuscules, dont *Le gouffre des Busserailles et Col de Saint-Théodule* (1866), *Ascension au Mont Cervin* (1868), *La vallée de Valtornenche en 1867* (1868), *Une course en Valtornenche en 1869*.



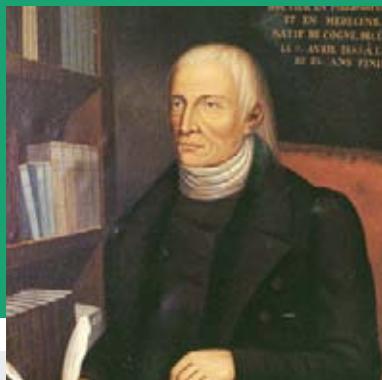
› Pierre-Louis Vescoz

Fondateur de la Société Alpine de Cogne, le chanoine Balthazard-Pierre Chamonin (1804-1895) est l'auteur de *Notices sur la vallée de Cogne*, de *Traditions populaires et historiques de Cogne* et surtout du remarquable volume *Géographie du Pays d'Aoste* (1870), écrit avec la collaboration des abbés Jean-Pierre Carrel et Pierre-Louis Vescoz.

La meilleure plume de la littérature alpine en Vallée d'Aoste est sans doute l'abbé Amé Gorret (1836-1907), personnage haut en couleurs surnommé « l'Ours de la montagne », alpiniste de renom, écrivain au style brillant et plein de verve. Auteur de nombreux récits d'ascension (1866-1876), on lui doit notamment le *Guide de la Vallée d'Aoste*, écrit en collaboration avec Claude-Nicolas Bich, (1877), *Victor-Emmanuel sur les Alpes* (1878), *Brusson station d'été* (vers 1886).

Rappelons enfin un autre écrivain-alpiniste, l'avocat Pierre-Joseph Frassy (1845-1906), auteur de *Nouvelle ascension du Grand-Paradis et promenades alpines* (1870).

5.1 | César-Emmanuel Grappein (1772-1885)



> César-Emmanuel Grappein

César-Emmanuel Grappein est né à Cogné en 1772. Il a fait des études de médecine à Turin et en 1804 il est rentré au pays natal pour y exercer sa profession. Esprit innovateur et humaniste passionné, il s'intéresse aux problèmes sociaux et administratifs de sa communauté qu'il voudrait faire progresser économiquement et socialement. Nommé syndic, il met en œuvre un système d'exploitation de la mine, propriété de la commune depuis 1697, qui a duré une vingtaine d'années et qui a apporté des bénéfices importants. Il est mort à Cogné en 1885. Son œuvre littéraire, vaste et dispersée, n'a été éditée en partie que récemment.

Amé Gorret décrit ainsi le Docteur Grappein dans un article du 21 novembre 1873 :

Eh bien ! cet hétéroclite de médecin de Cogné, ce bizarre docteur Grappein, cet homme fut le père et le civilisateur de Cogné, dont il dirigea pendant très longtemps toute l'administration. C'est à lui que les Cognéens doivent leur belle route pour conduire leur riche minerais depuis l'entrepôt du filon de Liconi jusqu'à Vièyes ; c'est à lui qu'ils doivent la prospérité de leur filon, aujourd'hui malheureusement un souvenir, c'est à lui qu'ils doivent la distribution intelligente des transports où le soldat, la veuve et l'orphelin avaient une si riche part.

Cet homme a fait beaucoup pour Cogné, il a fait tout ce qu'on pouvait faire de ce temps et si, maintenant, la grandeur même de ce qu'il a fait cause des embarras à ceux qui sont venus après lui, son nom ne périra pas pour autant, les sentences qu'il a gravées sur les rochers de la route rappelleront son souvenir ; on oubliera que le médecin de Cogné a failli périr à Vièyes en faisant sécher de la poudre dans un chaudron sur un grand brasier et qu'il ne dut la conservation de ses jours qu'à un malade qui le fit heureusement demander en toute hâte et l'éloigna ainsi de son chaudron, qui n'emporta dans les airs qu'une cheminée ; mais on n'oubliera pas que le docteur Grappein fut le père, l'organisateur et le civilisateur de sa patrie.

AMÉ GORRET, *Autobiographie et écrits divers*, 1998

TEXTE A > Puisque chez toutes les nations, le revenu du gouvernement provient du revenu du peuple, ainsi plus ce dernier est grand, c'est-à-dire plus le produit annuel de ses terres et du travail est considérable, et plus il est facile au peuple de donner du gouvernement. Il est donc de la plus haute importance de faire croître, autant qu'il est possible, le produit annuel des terres en y conduisant des courants d'eau. Une nation où l'agriculture est florissante, où les capacités industrielles sont plus nombreuses et plus éminentes qu'ailleurs, est la nation la plus riche. Les princes sont d'autant moins puissants que leurs peuples sont plus misérables, et la misère des peuples fait la misère des souverains. Chez les nations très pauvres et très ignorantes les trônes s'affaissent. Il n'est point de peuple ignorant qui soit riche et bien pourvu.

L'agriculture est la première et la véritable richesse d'un État. À mesure que l'agriculture s'étendit, les hommes se multiplièrent avec les subsistances ; il se forma de grandes populations. Tout, en

effet dépend et résulte de la culture des terres ; elle fait la force intérieure des États, elle y attire les richesses du dehors. Toute puissance qui vient d'ailleurs que de la terre est artificielle et précaire. L'industrie et le commerce qui ne s'exercent pas en premier lieu sur l'agriculture d'un pays sont au pouvoir des nations étrangères qui peuvent ou les disputer par émulation, ou les ôter par envie, soit en établissant la même industrie chez elles, soit en supprimant l'exportation de leurs matières premières en nature ou bien l'importation de ces matières en œuvres. Mais un État bien défriché, bien cultivé, bien arrosé produit les hommes par les fruits de la terre et les richesses par les hommes. Il n'est de pays bien peuplés que les pays abreuvés par des courants d'eau. (...)

Lorsque de nouveaux ruisseaux d'irrigation fertiliseront les campagnes, arides et desséchées, à mesure que les terres seront mieux cultivées, les denrées seront plus abondantes. Beaucoup de terres incultes mises pour la première fois en valeur rapporteront de riches récoltes, des habitations nouvelles grossiront nos villages, il se formera une multitude de mariages, la population augmentera à vue d'œil et par conséquent la matière impossible qui fait la puissance de l'État. La puissance d'un Royaume ne consiste pas seulement dans le nombre des provinces, dans l'étendue des terres, mais bien dans la bonne culture des terres et dans l'industrie, les lumières et le nombre des sujets. À mesure que l'instruction augmente les crimes diminuent, les lumières de l'esprit épurent les passions du cœur.

CÉSAR-EMMANUEL GRAPPEIN,
Mémoires et écrits inédits

TEXTE B > Sur les effets merveilleux de l'esprit de propriété

Il y a contradiction manifeste entre naissance et non-propriété. On s'approprie mentalement tout ce qu'on aime.

Cette province serait presque déserte si les habitants n'avaient pas la propriété des terres qu'ils cultivent, parce que le terrain y est, en général, très aride. Dans les communes les plus élevées le climat est glacé et le sol stérile et ingrat ; on n'ensemence les champs qu'alternativement. Dans cette province, le défaut de propriété a eu, dans un temps, les suites les plus funestes qui en sont inséparables. La puissance d'un État est en raison de sa population, la population est en raison de l'abondance, l'abondance est en raison de l'activité de la culture des terres, et l'activité de cette culture est en raison de l'intérêt personnel et direct, c'est-à-dire en raison de l'esprit de propriété, d'où il suit que plus le cultivateur se rapproche de l'état passif de mercenaire, moins il a d'industrie, d'activité, et d'amour pour le travail ; au contraire, plus le cultivateur est près de la condition de propriétaire libre et plénier, plus il développe ses forces, les produits de sa terre et la richesse générale de l'État. C'est pourquoi les terres que l'on loue aux métayers sont bientôt en friche. La propriété du champ est sa culture. L'esprit de propriété augmente étrangement, prodigieusement, la force et l'activité du laboureur. Un État est d'autant plus puissant qu'il compte un plus grand nombre de propriétaires. Les peuples sans propriété sont sans énergies, sans émulation et sans économie.

CÉSAR-EMMANUEL GRAPPEIN,
Mémoires et écrits inédits

TEXTE C > À propos de la mine de fer et de son administration

Par suite de la dilapidation de nos fonds publics, l'ouvrier se trouve ici sans salaire, ses requêtes sans réponse, ses réclamations méconnues, ses doléances oubliées. Il se trouve courbé sous le poids d'une incompréhensible misère. Aussi, tous les tristes effets de la disette, de la misère, de la famine occasionnés par la suppression des paiements par la rétention des salaires des ouvriers, des pauvres journaliers, se sont fait sentir d'une manière

bien cruelle en 1843 et 1844. La population, qui depuis très longtemps était progressive à Cogné, a été stationnaire en 1843 et rétrograde en 1844 parce que les hommes, comme tous les autres animaux, ne multiplient qu'en raison des subsistances. Les femmes des pauvres ouvriers, n'étant pas nourries et étant extrêmement exténuées par la faim, n'ont fait en 1843 et 1844 que des enfants étiques qui sont morts peu de jours après la naissance. Ce sont là des faits et il serait absurde de raisonner contre les faits. [...]

Payer richement le travail c'est encourager la population, retenir le salaire des ouvriers c'est la détruire entièrement. La misère est la mère des vices et des crimes.

Les réclamations et les doléances des misérables ont le droit d'être entendues, écoutées et satisfaites.

CÉSAR-EMMANUEL GRAPPEIN,
Mémoires et écrits inédits

TEXTE D >Mémoire sur les plaisirs de la danse. Le plaisir, après tout, est l'affaire la plus sérieuse de la vie.

La danse est une loi générale à laquelle n'échappe aucun être animé de la création. Le cœur humain est, en quelque sorte, porté vers ce qui l'agite et le remue ; il sent que ces émotions étrangères le distrairont des impressions habituelles qui lui sont pénibles ou insipides, qu'elles le sauveront de l'ennui ...

La danse est un puissant élément de civilisation. La danse était comptée parmi les

Grecs comme l'une des plus importantes, des plus sérieuses occupations de l'homme. On se rassemble avec empressement dans un bal, on danse dans les jours de repos ; en se fréquentant on contracte l'habitude des égards mutuels ; la jeunesse qui cherche à se faire remarquer étale un luxe innocent qui adoucit les mœurs plutôt que ne les corrompt. Les familles se réunissent volontiers dans un bal ; ceux qui ne dansent pas aiment à voir danser ; les ennemis se réconcilient ; on connaît le respect humain ; il se forme une opinion publique. Le besoin réunit les hommes et le plaisir les unit encore plus. Il est hors de doute, hors de toute discussion que la danse adoucit les mœurs et civilise en rapprochant les personnes par un plaisir commun. L'homme ne devient meilleur que par le contact avec ses semblables ; vivant isolé il devient comme une bête sauvage et farouche : l'isolement fait sa faiblesse. [...]

Les jeunes ont un penchant invincible pour la danse et pour la liberté ; les en priver, c'est les réduire au désespoir. C'est ce qui fait le désespoir des jeunes.

Quiconque connaîtra bien le cœur humain le conduira toujours à la vertu par la route du plaisir. Vouloir abolir la danse, c'est là une basse conception. On peut abroger ce qui est imprimé dans les lois, mais on ne peut pas effacer ce qui est gravé dans les mœurs, dans le naturel de l'homme. On peut détruire les objets de la crédulité, mais non ceux du plaisir. [...]

La défense rigoureuse de danser engendre des convictions plus tenaces, produit sur la jeunesse un très mauvais effet ; elle se raidit contre la défense, maudit les ennemis de la danse. [...]

La théologie dit que les prophètes dansaient. Le saint roi David dansa devant l'arche du Seigneur et le Seigneur le trouva bon. [...]

La danse est éminemment salubre, contribue puissamment à la santé. Le mouvement



> Tintamares, 1934, Italo Mus

de la danse est très utile pour le développement des organes et la sécrétion des mauvaises humeurs par la transpiration que la danse rétablit d'une manière si surprenante quand elle est supprimée. D'ailleurs l'indolence d'un muscle l'oblitére et il est puni de son inaction en perdant la solidité et le jeu dont l'avait doué la nature.

CÉSAR-EMMANUEL GRAPPEIN,
Mémoires et écrits inédits

■ 1. Lecture du texte

AMÉ GORRET

1. Quelles sont les qualités du docteur Grappein dans la description d'Amé Gorret ?
2. Tracez le portrait du docteur d'après la lecture de ce morceau.

TEXTE A

1. Quelles sont les causes de la richesse d'un pays dans le raisonnement proposé par le docteur Grappein ?
2. Quel rôle joue l'agriculture pour le développement d'un territoire et donc d'une société ?
3. Quels risques courent l'industrie et le commerce qui ne se basent pas sur l'agriculture ?
4. L'importance de l'eau : comment le docteur Grappein insiste à ce sujet ?
5. L'instruction aussi est mentionnée : pourquoi ?

TEXTE B

1. Quelles sont les conséquences néfastes du défaut de propriété ?
2. Quelle est la différence attitude entre le mercenaire et le propriétaire ?
3. Qu'est-ce qui augmente l'esprit de propriété ?
4. Comment sont décrits les peuples sans propriétés ?

TEXTE C

1. Pourquoi les ouvriers se trouvent-ils sans salaire ?
2. Quels ont été les tristes effets de la misère des années 1843 et 1844 ?
3. Comment est définie la misère ?
4. Qu'est-ce qu'il faut absolument faire ?

TEXTE D

1. Pourquoi la danse est définie une loi générale ?
2. Pourquoi la danse est définie un « puissant élément de civilisation » ?

3. Pourquoi la danse est si importante pour les jeunes ?
4. Quel rôle joue le plaisir dans la conception de Grappein ?
5. Quelle conception religieuse de la danse propose l'auteur ?
6. Quels sont les effets de la danse sur la santé ?

■ 2. Textes en écho

Comparez la conception de Grappein à celle proposée par Jean-Jacques Rousseau dans son Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes, 1755

Le premier qui ayant enclos un terrain s'avisait de dire : Ceci est à moi, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères et d'horreurs n'eût point épargnés au genre humain celui qui arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables : « Gardez-vous d'écouter cet imposteur : vous êtes perdus si vous oubliez que les fruits sont à tous, et que la terre n'est à personne ! » Mais il y a grande apparence qu'alors les choses en étaient déjà venues au point de ne pas pouvoir plus durer comme elles étaient : car cette idée de propriété, dépendant de beaucoup d'idées antérieures qui n'ont pu naître que successivement, ne se forma pas tout d'un coup dans l'esprit humain : il fallut faire bien des progrès, acquérir bien de l'industrie et des lumières, les transmettre et les augmenter d'âge en âge, avant que d'arriver à ce dernier terme de l'état de nature.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU,
Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes,
1755

et dans l'Émile ou de l'éducation, 1762, où Rousseau revient sur l'idée de propriété :

On vient tous les jours arroser les fèves, on les voit lever dans des transports de joie. J'augmente cette joie en lui disant : Cela vous appartient ; et lui expliquant alors ce terme d'appartenir, je lui fais sentir qu'il a mis là son temps, son travail, sa peine, sa personne enfin ; qu'il y a dans cette terre quelque chose de lui-même qu'il peut réclamer contre qui ce soit, comme il pourrait retirer son bras de la main d'un autre homme qui voudrait le retenir malgré lui. [...] Personne ne touche au jardin de son voisin : chacun respecte le travail des autres afin que le sien soit en sûreté.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU, *Émile ou de l'éducation*, 1762

Émile Zola dans le roman *L'Assommoir*, 1877, décrit ainsi la misère :

Ce gremlin de décembre entrait chez eux par-dessous la porte, et il apportait tous les maux, le chômage des ateliers, les fainéantises engourdis des gelées, la misère noire des temps humides. Le premier hiver, ils firent encore du feu quelquefois, se pelotonnant autour du poêle, aimant mieux avoir chaud que de manger ; le second hiver, le poêle ne se dérouilla seulement pas, il glaçait la pièce de sa mine lugubre de borne de fonte. Et ce qui leur cassait les jambes, ce qui les exterminait, c'était par-dessus tout de payer leur terme. Oh ! le terme de janvier quand il n'y avait pas un radis à la maison et que le père Boche présentait la quittance ! ça soufflait davantage de froid, une tempête du Nord. [...] Au milieu de cette existence enragée par la misère, Gervaise souffrait encore des faims qu'elle entendait râler autour d'elle. Ce coin de la maison était le coin des pouilleux, où trois ou quatre ménages s'étaient donné le mot pour ne pas avoir du pain tous les jours. Les portes avaient peu s'ouvrir, elles ne lâchaient guère souvent des odeurs de cuisine. Le long du corridor, il y avait un silence de crevaisson, et les murs sonnaient creux, comme des ventres vides. Par moments, des



> Tango, Giulio Schiavon

danses s'élevaient, des larmes de femmes, des plaintes de mioches affamés, des familles qui se mangeaient pour tromper leur estomac. On était là dans une crampe au gosier générale, bâillant par toutes les bouches tendues ; et les poitrines se creusaient, rien qu'à respirer cet air, où les moucheron eux-mêmes n'auraient pas pu vivre, faute de nourriture.

ÉMILE ZOLA, *L'Assommoir*, 1877

■ 3. Recherche

Quels sont les lieux qui rappellent la figure du docteur Grappein à Cognac ?

TEXTE B

► Les différentes interprétations sur l'idée de propriété qui ont donné lieu aux différentes idéologies politiques.

► L'intérêt pour la société dans la même période : Saint-Simon, Pierre-Joseph Proudhon.

TEXTE C

► Le rapport entre les propriétaires de la Compagnie des mines et les mineurs dans le roman *Germinal* d'Émile Zola, chapitre II, IVème partie, le dialogue pour la revendication des salaires.

► La description de la misère chez les mineurs, toujours dans le roman *Germinal* (1885) d'Émile Zola chapitre V, IVème partie.

■ 4. Sujets d'écriture

► Réfléchissez sur le rôle de la danse, et donc de la musique, dans la vie d'un adolescent.

► Approfondissez l'aspect universel de la danse/du bal, ensuite analysez l'évolution de la danse dans le temps.

► Quels sont les lieux aujourd'hui où les jeunes peuvent vivre le plaisir de la rencontre et du bal ? Et comment pourriez-vous les décrire ? Quelles possibilités d'amusement et de communication offrent-ils ?

5.2 | Georges Carrel (1800-1870)

Originaire de Valtournenche, Georges Carrel est né à Châtillon, en 1800. Ordonné prêtre en 1826, il devient avocat à Turin en 1834. Il remplit de hautes charges dans la hiérarchie ecclésiastique et, en 1868, prend la place de Jean-Antoine Gal comme prieur de Saint-Ours. Passionné de sciences naturelles et d'alpinisme, il a connu la plupart des savants et des alpinistes qui ont visité la Vallée d'Aoste, ce qui lui a valu le surnom d' « ami des anglais ». Pionnier de l'alpinisme valdôtain, il institue la section valdôtaine du Club alpin, dont il est nommé président, et il est à l'origine de la conquête du Cervin (versant italien). En 1858, il fonde la société de la Flore Valdôtaine, avec d'autres collègues du collège d'Aoste. Il crée également l'observatoire météorologique d'Aoste. À côté de sa production scientifique vaste et variée, il est considéré l'initiateur de la littérature alpine en Vallée d'Aoste. Il meurt en 1870, à Aoste.



› Georges Carrel

Un malheur affreux est arrivé au Grand-Saint-Bernard, dans l'après-midi du 12 novembre courant. Une énorme avalanche, partie du sommet du Mont Mort, à l'est de l'Hospice, a enseveli M. le Chanoine Clavendier et trois domestiques de la Maison, qui en étaient sortis pour tracer et jalonner la route le long de la Combe du côté du Valais. Cet épouvantable malheur a jeté la Maison du Grand-Saint-Bernard dans un deuil inexprimable. Les trois domestiques, dont j'ignore les noms, étaient Valaisans, et le religieux, nommé Cart, était de Sallanches en Faucigny. Il était courageux, robuste et un des plus intrépides pour braver les orages, tracer la route, et secourir les voyageurs. Il était aimé de tout le monde. Aussi sa perte sera-t-elle longtemps sentie.

Pour chercher les personnes qui restent ensevelies sous les avalanches, on se sert de longues sondes en fer, et quand on sent une résistance, on creuse. Il est faux que les chiens de l'Hospice sentent les personnes sous la neige.

Pour diriger les voyageurs sur la montagne, on plante de distance en distance des jalons. Il en est de deux espèces. Les uns, longs de 5 ou 6 mètres, sont plantés dans la terre : ils y restent jusqu'à ce que les avalanches les abattent, ou qu'ils tombent de vétusté. Les autres sont des bûches de bois, de la longueur d'un mètre, qu'on plante, à de très petites distances, dans la neige, pour diriger le pas du voyageur ; car la neige, remuée et tassée, se durcit. Quand une nouvelle neige tombe et couvre ces jalons, on les tire plus haut, afin qu'ils soient toujours visibles. Ces jalons se placent aussitôt après la première neige, dans les endroits les moins dangereux, sous la direction d'une personne qui connaît bien la montagne. Cette année, presque tous les domestiques étaient nouveaux ; c'est M. le Chanoine Clavendier qui est allé diriger cette opération, ne croyant pas que la quantité de la neige fût telle à devoir déjà déterminer la chute des avalanches. D'ailleurs la charité ne temporise point, et ne voit aucun danger. On savait à l'Hospice, dès la veille, que des voyageurs devaient arriver ce jour-là. Il est donc mort avec les trois domestiques dans l'exercice du devoir et de la charité fraternelle.

GEORGES CARREL, « Un accident », *Feuille d'Aoste* du 15 novembre 1845



> Alpinistes sur le glacier du Triolet (1920)

■ 1. Lecture du texte

1. Relevez les passages où ressortent les trois éléments qui convergent dans l'article : chronique du fait divers, vulgarisation de connaissances scientifiques et éloge funèbre.
2. Quel concours de circonstances a contribué à provoquer l'accident mortel ?
3. Quel est le rôle des jalons ?
4. Quels objectifs l'auteur de l'article veut-il rejoindre ? Répondez à la question en observant le mélange d'éléments objectifs, précis et de jugements d'ordre émotif ou moral.
5. Commentez cette phrase de l'article « D'ailleurs la charité ne temporise point et ne voit aucun danger. »
6. Étudiez la qualification : comment l'opinion des lecteurs est-elle guidée à travers l'emploi des adjectifs ?

■ 2. Recherche

- ▶ Apportez en classe des articles de presse récents relatant des accidents de montagne et regroupez-les selon les critères suivants :
 - Articles d'information/description
 - Articles d'éloge, axés sur les personnages
 - Articles de divulgation, conseils, prévention.
 - Articles de dénonciations de situations, conditions ou personnes qui ont causé l'accident.
- ▶ L'Hospice du Grand-Saint-Bernard, sa création, son histoire, son rôle de refuge et de lieu spirituel.
- ▶ La neige : les différents types de neige, ses transformations, la formation d'une avalanche.

■ 3. Sujets de réflexion et de débat

- ▶ Peut-on éduquer le public aux comportements à suivre lors de randonnées ou d'activités sportives en montagne ?
- ▶ Plus d'un demi-siècle a passé depuis l'accident décrit dans cet article ; les dangers causés par les avalanches ont-ils diminué ou augmenté dans l'intervalle ?
- ▶ Sacrifice, héroïsme et inconscience : cherchez quelques personnages qui ont risqué leur vie en

portant secours à des victimes d'accident (en montagne, à l'intérieur du tunnel du Mont-Blanc, lors des inondations...)

■ 4. Actualisation

Réécrivez l'article en le transposant de nos jours selon le style moderne des titres et des termes accrocheurs ; modifiez les éléments nécessaires.

■ 5. Écriture d'invention

Au cours des accidents, quels qu'ils soient, les termes de : courage – inconscience – témérité – héroïsme – sacrifice – charité – devoir – intrépidité – responsabilité se multiplient sous la plume des journalistes ; rédigez à votre tour la description d'un fait divers de ce genre en choisissant de souligner, un des aspects suivants, à votre guise :

- le ton de l'information et de la prévention
- la description insistant sur le paysage, le milieu, la situation
- l'exaltation d'un comportement particulièrement courageux.

Choisissez un titre pour votre texte.

■ 6. À visiter

Visite virtuelle ou réelle au musée du Saint-Bernard et de ses célèbres chiens : <http://www.museesaintbernard.ch/site.php?action=musee>

■ 7. À lire

Antoine de Saint-Exupéry, *Vol de nuit*, 1931
 Roger Frison-Roche, *Premier de cordée* (1941), *La Grande Crevasse* (1948)
 Henri Troyat, *La Neige en deuil*, 1952
 Walter Bonatti, *Montagnes d'une vie*, Arthaud, 2005
 René Desmaison, *342 heures dans les Grandes Jorasses*, Flammarion, 1973

■ 8. À voir

K2, 1992

Taylor et Harold sont deux bons amis et deux bons grimpeurs. Un jour, en pleine montée ils croisent un alpiniste qui veut atteindre l'Everest, le plus haut

sommet du monde. Ils s'associent à lui, pensant que l'union fait la force. Mais la montagne, elle, est bien plus forte que les hommes...

LA MORT SUSPENDUE, 2003

En 1985, Joe Simpson et Simon Yates décident de gravir la face ouest du Siula Grande dans la Cordillère des Andes, au Pérou. Après trois jours, ils parviennent au sommet, premiers alpinistes à avoir réalisé cet exploit. Lors de la descente, en pleine tempête, Joe se casse la jambe. À cette altitude, c'est l'équivalent d'une condamnation à mort. Malgré tout, Simon décide de le faire glisser en le tenant à une corde. C'est alors que Joe se retrouve brusquement suspendu dans le vide, seulement maintenu par la corde. Après 1 h 30 d'attente, Simon, sachant qu'il est perdu s'il reste là, décide de couper la corde qui le relie à Joe...

DUEL AU SOMMET (NORDWAND) 2008

La face Nord de l'Eiger reste en 1936 le dernier grand exploit d'alpinisme à accomplir dans les Alpes. Aussi bien, l'Allemagne nazie espère-t-elle mettre à profit une victoire de deux de ses alpinistes

réputés avant les Jeux olympiques de Berlin. Parmi les candidats les plus sérieux, Toni Kurz et Andreas Hinterstoisser, deux jeunes militaires bavarois, se lancent à l'assaut de la montagne, suivis de près par deux autres grimpeurs autrichiens. Commence une ascension périlleuse pour les deux cordées. L'événement est suivi du bas par un public nombreux et une presse à l'affût.

INTO THE WILD, 2008

Tout juste diplômé de l'université, Christopher McCandless, 22 ans, est promis à un brillant avenir. Pourtant, tournant le dos à l'existence confortable et sans surprise qui l'attend, le jeune homme décide de prendre la route en laissant tout derrière lui. Des champs de blé du Dakota aux flots tumultueux du Colorado, en passant par les communautés hippies de Californie, Christopher va rencontrer des personnages hauts en couleur. Chacun, à sa manière, va façonner sa vision de la vie et des autres. Au bout de son voyage, Christopher atteindra son but ultime en s'aventurant seul dans les étendues sauvages de l'Alaska pour vivre en totale communion avec la nature.

5.3 | Ferdinand Bochet (1804-1849)

Joseph-Ferdinand-Marie Bochet est né à Aoste en 1804. Il fait ses études au collège St-Bénin et il devient percepteur à Aoste. Écrivain, journaliste et poète, il est l'auteur d'un recueil de Fables qui sont le portrait de la société provinciale de l'époque. Il collabore à la *Feuille d'Annonces* de 1841 à 1848, mais seule sa production poétique est considérée comme significative, notamment à cause de la diatribe, devenue célèbre, entre les chanoines Gérard et Orsière, qui a fait l'objet de ses apologues. Il est mort à Aoste en 1849.

La gamme des critiques faites aux médecins est très variée et parcourt les siècles, avec des nuances propres à chaque période. Ainsi Molière, dans son Malade Imaginaire, a attaqué avec virulence les médecins considérés comme des incompetents, des personnages vaniteux et dangereux pour la santé de leurs patients, intéressés à leurs propres gains avant tout. À l'inverse, dans la poésie de Ferdinand Bochet, la confiance envers le médecin règne, mais c'est la rigueur de ses règles diététiques qui est mise en cause.

À son docteur
Un malade
Placet

La verve d'un malade a besoin d'indulgence

Cher et prudent docteur dont la haute science
Ne consiste en rien moins qu'à repousser les maux
Dont le sort vient cribler notre frêle existence,
Employant à ces fins lancettes et ciseaux,
Bistouris et forceps ; toi dont le regard sombre
Se glissant à travers une noire forêt,
Semble prêt à lancer ce redoutable arrêt :
« Dans six heures ton corps ne sera plus qu'une ombre ; »
Toi que je vois pourtant avec bien du plaisir,
Dont le nom seul me trace un tendre souvenir,
Digne fils d'Esculape en qui je me confie,
Pour prolonger le cours d'une dolente vie,
Te plairait-il noter et bien considérer
Que mon pauvre estomac qui soulait digérer
Côtelettes au gril et poissons en friture,
Pigeons en crapaudine et bouillis en saumure,
Qui ne dédaignait pas ni salé ni jambon,
Ni canards, ni poulets, ni civier, ni dindon,
Qui, dans sa complaisance, accordait libre entrée
À quelconque liqueur qui se serait montrée ;
Privé depuis vingt jours de tous sucres nutritifs,
Ruiné par la tisane, en proie aux purgatifs,
Ruisselant de sueur qui l'accable et l'opprime,

Ne peut plus soutenir un si cruel régime.
 Ce n'est pas que j'aspire à quelque mets friand,
 Docteur ! je n'entends pas qu'on me traite en gourmand :
 Mais daigne m'accorder tant soit peu de semoule,
 Pleine une coque d'œuf de crème ou lait de poule,
 Deux cuisses de grenouille, ou l'aile d'un poussin :
 Je prendrais ce repas pour un brillant festin :
 Un instant j'oublierais l'horreur de mon supplice ;
 Et pour récompenser un si généreux don,
 Toujours proportionnant le tribut au service,
 Je voudrais être roi, je te ferais baron.

Poésie publiée sur le supplément à la *Feuille d'Annonces d'Aoste* du 30 juillet 1841

■ 1. Lecture du texte

1. La poésie tend vers un seul but : lequel ? Par quelles étapes le malade passe-t-il avant d'arriver à sa demande finale ?
2. Relevez les exagérations et périphrases qui confèrent un ton humoristique à cette « supplication ».
3. Quel est le rapport entre le docteur et le malade ?
4. Respect, adulation, termes affectueux et promesses se succèdent ; relevez-en quelques exemples.
5. Observez le contraste entre la liste des mets cités avant la maladie, le régime suivi depuis vingt jours et les aliments auxquels le malade aspire.
6. Confrontez ce texte avec l'extrait de *Knock* : quels éléments communs y remarquez-vous ?
7. Observez, dans l'ensemble des textes, le rôle que joue l'alimentation et son rapport avec la maladie.

■ 2. Textes en écho

ARGAN. - Je vous prie, Monsieur, de me dire un peu comment je suis.

MONSIEUR DIAFOIRUS. *lui tâte le pouls* - Allons, Thomas, prenez l'autre bras de Monsieur, pour voir si vous saurez porter un bon jugement de son pouls. Quid dicis ?

THOMAS DIAFOIRUS. - Dico que le pouls de Monsieur est le pouls d'un homme qui ne se porte point bien.

MONSIEUR DIAFOIRUS. - Bon.

THOMAS DIAFOIRUS. - Qu'il est durissime, pour ne pas dire dur.

MONSIEUR DIAFOIRUS. - Fort bien.

THOMAS DIAFOIRUS. - Repoussant.

MONSIEUR DIAFOIRUS. - Bene.

THOMAS DIAFOIRUS. - Et même un peu capricieux !

MONSIEUR DIAFOIRUS. - Optime.

THOMAS DIAFOIRUS. - Ce qui marque une intempérie dans le parenchyme splénique, c'est-à-dire la rate.

MONSIEUR DIAFOIRUS. - Fort bien.

ARGAN. - Non ; Monsieur Purgon dit que c'est mon foie qui est malade.

MONSIEUR DIAFOIRUS. - Eh ! oui ; qui dit parenchyme dit l'un et l'autre, à cause de l'étroite sympathie qu'ils ont ensemble par le moyen du vas breve, du pyllore, et souvent des méats cholodiques. Il vous ordonne sans doute de manger force rôti.

ARGAN. - Non, rien que du bouilli.

MONSIEUR DIAFOIRUS. - Eh ! oui ; rôti, bouilli, même chose. Il vous ordonne fort prudemment et vous ne pouvez être en de meilleures mains.

ARGAN. - Monsieur, combien est-ce qu'il faut mettre de grains de sel dans un œuf ?

MONSIEUR DIAFOIRUS. - Six, huit, dix, par les nombres pairs, comme dans les médicaments par les nombres impairs.

ARGAN. - Jusqu'au revoir, monsieur.

MOLIÈRE,

Le Malade Imaginaire, 1673 – Acte II, scène VI

¹ Terme archaïque de médecine indiquant un rythme cardiaque irrégulier

LES MÉDECINS

Le médecin Tant-Pis allait voir un Malade
 Que visitait aussi son Confrère Tant-Mieux.
 Ce dernier espérait, quoique son Camarade
 Soutînt que le Gisant irait voir ses aïeux².
 Tous deux s'étant trouvés différents pour la cure,
 Leur Malade paya le tribut à Nature,
 Après qu'en ses conseils Tant-Pis eut été cru.
 Ils triomphaient encor sur cette maladie.
 L'un disait : Il est mort, je l'avais bien prévu.
 S'il m'eût cru, disait l'autre, il serait plein de vie.

JEAN DE LA FONTAINE, Les médecins, *Fables*, Livre V, 12, 1668

LE DOCTEUR KNOCK. - Vous êtes venue en voiture ?

LA DAME. - Non, à pied

LE DOCTEUR KNOCK. *tandis qu'il rédige une ordonnance assis à sa table* - Il faudra tâcher de trouver une voiture. Vous vous coucherez en arrivant. Une chambre où vous serez seule, autant que possible. Faites fermer les volets et les rideaux pour que la lumière ne vous gêne pas. Défendez qu'on vous parle. Aucune alimentation solide pendant une semaine. Un verre d'eau de Vichy toutes les deux heures, et, à la rigueur, une moitié de biscuit, matin et soir, trempée dans un doigt de lait. Vous ne direz pas que je vous ordonne des remèdes coûteux ! À la fin de la semaine, nous verrons comment vous vous sentez. Si vous êtes gaillarde, si vos forces et votre gaieté sont revenues, c'est que le mal est moins sérieux qu'on ne pourrait croire, et je serai le premier à vous rassurer. Si, au contraire, vous éprouvez une faiblesse générale, des lourdeurs de tête, et une certaine paresse à vous lever, les hésitations ne seront plus permises et nous commencerons le traitement. C'est convenu ?

LA DAME. *soupirant* - Comme vous voudrez.

JULES ROMAINS, *Knock ou le triomphe de la Médecine*, Acte II, scène IV, 1924

Confrontations

1. Parcourez les quatre textes proposés en relevant les variations sur le thème du médecin ; quelle

image en ressort-il ? Quels différents défauts sont mis en évidence dans les textes en écho ?

2. Quel est l'objectif des médecins décrits par Molière et par Jules Romains ?

3. Dans la fable de La Fontaine et l'extrait de Molière quel est le rapport entre les médecins : complicité ou compétition ?

4. Observez le contraste entre le langage obscur utilisé par les docteurs Diafoirus et la simplicité des mots de Knock ; quels différents buts recherchent-ils dans leur conversation avec le patient ?

■ 3. À contrario - éloge de la médecine

Prenez la défense des médecins, adoptez leur point de vue et montrez à quel point leur profession peut demander de tact, d'efforts et présenter de difficultés (expression orale et/ou écrite)

■ 4. Sujet de réflexion

Grand appétit et nourriture riche étaient autrefois associés à l'état de santé alors que l'attention envers l'alimentation et la modération se pratiquaient en cas de maladie ; ce rapport a-t-il changé à votre avis ? Pourquoi ? De quelle manière ? Confrontez votre alimentation à celle des générations précédentes et observez les modifications dans les habitudes alimentaires.

■ 5. Écriture d'invention

À la manière de F. Bochet, rédigez une « supplique » à une personne de laquelle vous dépendez (un parent, un professeur, un entraîneur sportif, un pro-viseur...) dans le but d'améliorer votre condition (une mauvaise note, une punition, un régime alimentaire, une excursion scolaire, un entraînement trop intensif, selon votre imagination...) ; utilisez les stratégies de la promesse, de la compassion, de la supplication, de la flatterie, de l'exagération, à votre guise.

■ 6. Actualisation

Le rapport entre médecin et patient a évolué de manière constante ; qu'en est-il aujourd'hui ? Quels sont les nouveaux problèmes que les docteurs doivent affronter avec leurs patients ? Et, du côté des rapports avec les malades, quels progrès ont été faits ?

² Allait mourir

■ 7. Texte en contre-pied

Soigner, ça s'apprend. Donc, ça peut s'enseigner. La question qui se pose est celle-ci : que faut-il enseigner, et comment, pour former des soignants ?

Qui devrait enseigner le soin ? Tous les professionnels de santé ? Je pense que non.

Qui devrait être formé pour soigner ? Toutes les personnes qui le désirent ? Je pense que non.

Comment former les soignants ? Quelques propositions en forme de projet.

Quelques idées préliminaires...

La relation de soin nécessite non seulement des compétences, mais d'abord et surtout une attitude : le souci de l'autre. Qu'est-ce que c'est que le souci de l'autre ? Soin = souci ; relation = ça va dans les deux sens. Le soigné apporte autant (et même plus) au soignant que l'inverse. Il le légitime dans sa fonction, il le gratifie par sa confiance, il contribue à le former.

Devenir soignant nécessite de n'avoir pas certaines dispositions d'esprit (en particulier, un désir de pouvoir). Il y a trois catégories de personnes qui se forment au soin - les mutants, les pervers et les « encore indéterminés ». Les mutants savent d'emblée, intuitivement, ce qu'est le soin.

Soit parce qu'ils ont été élevés par des soignants, soit parce qu'ils sont « faits comme ça ». Les pervers sont ceux qui voient (consciemment ou non) dans les métiers de soin la possibilité d'assouvir leur désir de pouvoir. Ce n'est pas une maladie mentale. C'est un trait de personnalité. Ils sont « faits comme ça ».

Ils ne peuvent pas soigner. Ils ne peuvent pas être soignés. Mutants et pervers sont des catégories d'individus minoritaires. La plupart des soignants en formation sont encore « indéterminés ». Selon qu'ils seront formés et soignés par des formateurs mutants ou déformés et maltraités par des enseignants pervers, ils pencheront d'un côté ou de l'autre de la pratique du soin.

Une relation de soin est incompatible avec l'exercice d'un pouvoir entre soignant et soigné. Le soignant est au service du soigné, et non l'inverse. Le patient/soigné n'est en aucune manière assujéti au soignant. Par conséquent, les pervers n'ont rien à faire dans le monde du soin. Le patient n'est pas un objet, une victime, un enfant ou un handicapé.

C'est un sujet qui ne perd pas sa faculté de penser, de choisir ou de décider. Ces facultés peuvent être inhibées par la maladie ou la situation de soin, et surtout par le soignant ! Mais il appartient au(x) soignant(s) de libérer le patient de ses inhibitions. Soigner, c'est libérer.

Soigner, c'est partager le savoir et le savoir-faire. C'est partager, parce que toute mainmise sur le savoir est une prise de pouvoir. C'est parce qu'on le partage que le soin s'apprend. Mais enseigner le soin, ça ne consiste pas à imposer des idées reçues ou des dogmes. Pour partager le savoir, il faut le remettre en question.

Tous les soignants ont la même importance, indépendamment du statut social des uns et des autres. Ce qui compte, c'est que chacun apporte une partie du soin à celui qui en a besoin.

Soigner, ça se fait ensemble, et non les uns contre les autres. Le partage des responsabilités, oui. La hiérarchie de pouvoir, non. Ce n'est pas seulement une question « technique » (la question du réseau), c'est aussi une question d'attitude. Si les soignants se comportent en adversaires ou en solitaires soucieux de leur seul intérêt, le soin est impossible.

Une relation de soin exclut toute forme de jugement, de mépris ou de classification des personnes. Le soignant n'est ni un juge ni un agent des forces de l'ordre. Il respecte la loi, il la rappelle mais n'a pas pour vocation de dénoncer ou condamner les personnes qu'il soigne.

Être au service de la personne qui souffre ne signifie pas qu'on est son esclave, ou qu'on est corvéable à merci. Le soignant doit pouvoir s'engager et s'épanouir dans le soin sans s'y consumer ; et il doit pouvoir s'épanouir aussi en tant que personne, hors du soin.

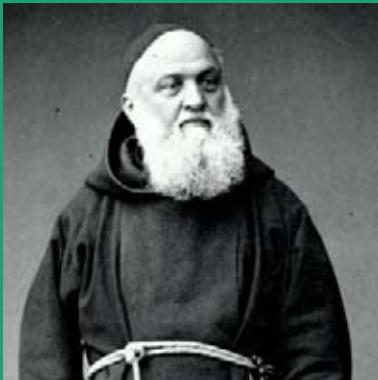
MARTIN WINCKLER,

La Maladie de Sachs, 1999.

■ 8. À voir

Randa Haines, *Le docteur*, 1992 - histoire d'un chirurgien dominateur et sûr de lui qui découvre qu'il est atteint d'un cancer et doit à son tour, traverser les épreuves qu'il inflige sans le savoir aux patients de son hôpital.

5.4 | Père Laurent (Pierre-Thomas Lachenal) (1809-1880)



> Père Laurent

Le Père Laurent est né à Aoste en 1809. Il entre au couvent des Capucins de Châtillon et il continue ses études en Savoie, où il est ordonné prêtre. Nommé provincial de France, en 1847, il œuvre pour rétablir les Frères Mineurs en France après la Révolution, restaurer les couvents et recruter des religieux. À côté de son travail d'organisation et d'administration, le Père Laurent assure une production littéraire importante : sermons, études historiques, ouvrages scientifiques. Membre de la Société géologique de France et d'autres sociétés savantes, il fonde les *Annales Franciscaines*, en 1861. En 1872, il est nommé procureur général des Capucins et il s'installe à Rome. Il rentre définitivement à Aoste en 1878, pour se consacrer à l'orphelinat, la maîtrise et le refuge des Pauvres qu'il avait fondés. Il meurt le 27 septembre 1880.

TEXTE A > La fidélité est une vertu que les écrivains sacrés placent au-dessus de toutes les autres, presque à chaque page de l'Écriture. Ils la signalent comme une chose rare, comme une vertu réservée aux hommes de bien, aux amis de Dieu. Les plus grandes figures de l'ancienne alliance, Abraham, Moïse, Samuel, Melchisédech, nous y apparaissent revêtus du manteau de leur fidélité, comme de leur plus beau titre à notre admiration et à notre culte. La sagesse païenne elle-même avait compris tout ce qu'il y avait de noble et de méritoire dans la fidélité.

Mais la fidélité atteint un degré supérieur de gloire, elle reçoit sa consommation et sa plénitude, quand elle est gardée au milieu de gens qui ne la gardent pas, et qui s'efforcent même d'entraîner les autres dans la révolte. Or, mes frères, telle a été la fidélité que nous remarquons dans tout le cours de la vie de l'homme considérable que nous pleurons ; et l'on peut dire que cette fille du ciel avait trouvé, dans son cœur généreux, son temple et son sanctuaire.

Louer sa fidélité, c'est donc louer en lui le courage qui est aujourd'hui plus que jamais la vertu nécessaire à tout disciple de Jésus-Christ. La vie de l'homme, en effet, et surtout la vie du chrétien, c'est un combat. Et ne nous plaignons pas de la grandeur et de la multiplicité de nos épreuves : après tout, elles sont sans proportion avec leurs résultats, c'est-à-dire avec le poids immense de gloire et de béatitude qu'elles opèrent en nous.

Oui, le christianisme est une religion de courage, une religion de lutte [...] : soyez fidèles à vos principes, soyez courageux, soyez fermes, soyez forts ; ne vous laissez pas entraîner aux tentations d'une société amollie et sans vigueur, qui tend à amalgamer le bien et le mal, le vice et la vertu, la foi et l'incrédulité ; souvenez-vous que les sentiments qui vous conviennent sont des sentiments d'élévation, de force et de générosité. Ce beau langage, M. Crotti avait le droit de le tenir, car il n'était que l'expression et la mise à découvert de sa belle âme et de son grand cœur. Nous allons ici jeter un coup d'œil rapide sur cette vie si remarquable à tant d'égards,



> Comte Edouard Crotti de Costiglione

ne pouvant dessiner ici que quelques-unes des gracieuses lignes de ce caractère vigoureux et arrêté, de cette volonté énergique et résolue.

La fidélité de M. Crotti a eu un double objet : il est demeuré fidèle à Dieu d'abord, et fidèle aussi à ces immortels principes qui sont la base irremplaçable de toute société et de la vraie civilisation, ... je veux dire à la vérité, à la justice et au droit.

Tiré de l'*Éloge funèbre du Comte Edouard Crotti de Costigliole*

TEXTE B > Après l'amour de Dieu qui domine tous les autres amours, il n'y aura rien de plus sacré pour vous que l'amour mutuel ; et cet amour vous le conserverez toujours dans sa pureté, dans toute sa profondeur, dans toute sa tendresse, dans toute sa générosité ; sans susceptibilité, sans ombres, sans nuages, sans refroidissements, sans tiédeur ; et cela, malgré la diversité des caractères, malgré les défauts personnels, malgré les froissements de l'amour propre, malgré tous les accidents, toutes les péripéties de la vie de famille.

Tiré du *Discours prononcé à la bénédiction du mariage de Mr Anselme Réan avec Mlle Valérie Berguet*, 1879

■ 1. Lecture des textes

1. Les deux textes écrits pour des occasions différentes présentent la même méthodologie : au-delà des contingences aborder des sujets universels : lesquels ?
2. Comment est définie la fidélité ?
3. Comment est défini le vrai amour ?
4. Quel sentiment dérive de la fidélité ?
5. Comment est définie la religion chrétienne ?
6. Quels ont été les deux objets de la fidélité de M. Crotti ?
7. Analysez le texte B d'après la forme stylistique.
8. Qu'est-ce que transmet ce style ?

■ 2. Texte en écho

Oraison funèbre de Henriette-Marie de France
Reine de la Grand-Bretagne
Prononcée le 16 novembre 1669, en présence de Monsieur, frère unique du roi, et de Madame, en l'église des religieuses de Sainte-Marie de Chaillot, où repose le cœur de Sa Majesté.

Quoique personne n'ignore les grandes qualités d'une reine dont l'histoire a rempli tout l'univers, je me sens obligé d'abord à les rappeler en votre mémoire, afin que cette idée nous serve pour toute la suite du discours. Il serait superflu de parler au long de la glorieuse naissance de cette princesse : on ne voit rien sous le soleil qui en égale la gran-

deur. Le pape saint Grégoire a donné dès les premiers siècles cet éloge singulier à la couronne de France, qu'elle est autant au-dessus des autres couronnes du monde que la dignité royale surpasse les fortunes particulières. Que s'il a parlé en ces termes du temps du roi Chilbert, et s'il a élevé si haut la race de Mérovée, jugez ce qu'il aurait dit du sang de saint Louis et de Charlemagne. Issue de cette race, fille de Henri le Grand et de tant de rois, son grand cœur a surpassé sa naissance. Toute autre place qu'un trône eût été indigne d'elle. À la vérité elle eut de quoi satisfaire à sa noble fierté, quand elle vit qu'elle allait unir la maison de France à la royale famille des Stuarts, qui étaient venus à la succession de la couronne d'Angleterre par une fille de Henri VII, mais qui tenaient de leur chef depuis plusieurs siècles le sceptre d'Écosse, et qui descendaient de ces rois antiques dont l'origine se cache si avant dans l'obscurité des premiers temps. Mais si elle eut de la joie de régner sur une grande nation, c'est parce qu'elle pouvait contenter le désir immense qui sans cesse la sollicitait à faire du bien. Elle eut une magnificence royale, et l'on eût dit qu'elle perdait ce qu'elle ne donnait pas. Ses autres vertus n'ont pas été moins admirables. Fidèle dépositaire des plaintes et des secrets, elle disait que les princes devaient garder le même silence que les confesseurs,

et avoir la même discrétion. Dans la plus grande fureur des guerres civiles, jamais on n'a douté de sa parole, ni désespéré de sa clémence. Quelle autre a mieux pratiqué cet art obligeant qui fait qu'on se rabaisse sans se dégrader, et qui accorde si heureusement la liberté avec le respect? Douce, familière, agréable autant que ferme et vigoureuse, elle savait persuader et convaincre aussi bien que commander, et faire valoir la raison non moins que l'autorité. Vous verrez avec quelle prudence elle traitait les affaires ; et une main si habile eût sauvé l'État, si l'État eût pu être sauvé. On ne peut assez louer la magnanimité de cette princesse. La fortune ne pouvait rien sur elle : ni les maux qu'elle a prévus, ni ceux qui l'ont surprise, n'ont abattu son courage. Que dirai-je de son attachement immuable à la religion de ses ancêtres ? Elle a bien su reconnaître que cet attachement faisait la gloire de sa maison aussi bien que celle de toute la France, seule nation de l'univers qui, depuis douze siècles presque accomplis que ses rois ont embrassé le christianisme, n'a jamais vu sur le trône que des princes enfants de l'Église. Aussi a-t-elle toujours déclaré que rien ne serait capable de la détacher de la foi de saint Louis. Le roi son mari lui a donné, jusqu'à la mort, ce bel éloge, qu'il n'y avait que le seul point de la religion où leurs cœurs fussent désunis ; et, confirmant par son témoignage la piété de la reine, ce prince très éclairé a fait connaître en même temps à toute la

terre la tendresse, l'amour conjugal, la sainte et inviolable fidélité de son épouse incomparable.

JACQUES BÉNIGNE BOSSUET,
Oraisons funèbres, 1669

■ 3. Recherche

► Le refuge des Pauvres, fondé par le Père Laurent, à Aoste : où se trouve-t-il ? Quelle fonction sociale a-t-il aujourd'hui ? Quelle était sa fonction à l'époque de sa fondation ?

► Dans la ville d'Aoste une rue est dédiée à M. Crotti, mentionné par le Père Laurent : où se trouve-t-elle ? Quels ont été ses mérites reconnus par la collectivité ?

■ 4. Sujets de réflexion

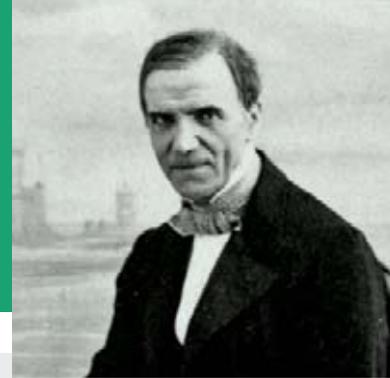
La rhétorique des discours officiels dans les grandes occasions est encore considérée importante aujourd'hui ? Oui, non, pourquoi ?

■ 5. Écriture d'invention

Imaginez devoir rédiger un discours officiel pour le succès d'un/e ami/e : à l'imitation de la méthodologie du Père Laurent vous tracez son portrait en mettant en relief ses qualités et vous insistez sur la valeur universelle de celles-ci.

5.5 | Jean-Baptiste Gal (1809-1898)

Jean-Baptiste Gal est né à Torgnon en 1809. Destiné comme son frère aîné, Jean-Antoine, à des études ecclésiastiques, il quitte le séminaire pour suivre des études de droit à l'Université de Turin. Il s'engage dans la carrière diplomatique et devient secrétaire de Gioberti (1848) et de Cavour (1852). Grâce à cette position privilégiée, il fréquente l'élite piémontaise : C. Nigra, C. Balbo, A. Avogadro, S. Pellico, M. d'Azeglio, don Bosco. Il se rend à Florence, nouvelle capitale du royaume d'Italie, où il se lie d'amitié avec Niccolò Tommaseo. Suite à l'occupation de Rome, en 1870, il démissionne et rentre à Aoste, où il meurt en 1898.



> Jean-Baptiste Gal

L'enfermement au couvent est un sujet auquel il est souvent fait allusion dans les œuvres littéraires du XVII^e siècle : il représente l'une des menaces les plus fréquentes faite aux filles désobéissantes des comédies de Molière ou le refuge des âmes souffrantes (La Princesse de Clèves de Madame de La Fayette) mais c'est au XVIII^e siècle que l'enfermement est affronté de plein fouet dans ses conséquences néfastes par Denis Diderot (La Religieuse), avec un véritable réquisitoire contre la pratique de la claustration des jeunes femmes.

Dans l'extrait qui suit, Jean-Baptiste Gal, à son tour, dénonce avec fermeté et en suivant une argumentation qui remonte à l'esprit des Lumières, les méthodes employées par le clergé pour attirer les jeunes filles dans les couvents, en détournant sciemment leur libre volonté.

TEXTE A > Quand ils [les fanatiques Ndr] traitent avec une personne sur laquelle ils ont quelque autorité, ils lui imposent sans façon leur volonté comme le décalogue ; mais s'il s'agit d'un homme qui ne dépend pas d'eux, ils prennent des détours pour arriver à leur but.

Veulent-ils, par exemple, pousser une jeune personne riche dans un monastère, ils commencent par s'attirer son affection par les manières les plus aimables et bienveillantes : ils lui peignent la société sous la plus sombre couleur ; ils lui signalent partout des dangers, des écueils qu'il est presque impossible d'éviter ; ils lui mettent sous les yeux la grande difficulté qu'on a dans le monde à faire son salut, ils lui montrent un mari atrabilaire ou débauché, qui la tiendra sous le joug le plus dur, des enfants désobéissants et capricieux, qui lui donneront mille chagrins, un veuvage qui lui fera passer les derniers jours de sa vie dans les soucis et les larmes. Ils appuient ces tristes récits de l'exemple de quelques unions mal assorties. Alors vous regretterez amèrement, lui disent-ils, de n'avoir pas suivi nos conseils, mais ce sera trop tard. Pensez-y bien tandis qu'il est temps ; renoncez au monde et à ses vanités, et décidez-vous une bonne fois à entrer en religion ; là votre bonheur est assuré pour cette vie et pour l'autre. Vous n'y aurez ni les soucis du ménage, ni les déboires d'une épouse ni les chagrins d'une mère, vous y serez tranquille et heureuse ; vos compagnes vous aimeront, vous y aurez des occupations agréables, entremêlées de prières qui élèveront votre cœur à Dieu. Vous y jouirez de cette paix intérieure qui est préférable à tous les plaisirs du monde ; puis, après avoir passé vos jours dans la joie et la sainteté, vous irez jouir d'un bonheur éternel.

Ils lui cachent tous les agréments et les avantages qu'offre la vie dans le siècle, et lui laissent

complètement ignorer les épines du cloître, telles que les antipathies, les contrariétés, les humiliations, les dégoûts, les sécheresses, les malaises de la vie sédentaire, et d'autres qui sont d'autant plus pénibles qu'on n'ose même pas s'en plaindre.

JEAN-BAPTISTE GAL,
L'homme individuel et social, 1864

■ 1. Lecture du texte

1. Quels sont les principaux stratagèmes employés pour persuader les jeunes filles à entrer au couvent ? Faites la part de celui qui ressort des argumentations, des comportements, des promesses et des menaces.
2. Quel est l'objectif de ceux qui poussent les jeunes filles au monastère ?
3. Quelle image de la vie du couvent est donnée dans le dernier paragraphe ?
4. Développez, comme si vous étiez l'auteur, les désagrèments auxquels il est seulement fait allusion dans la dernière partie

■ 2. Texte en écho

Suzanne, la protagoniste du roman, décrit au marquis qui s'intéresse à son sort l'atmosphère qui l'entoure lors de son noviciat.

Il ne se passe pas une histoire fâcheuse dans le monde qu'on ne vous en parle ; on arrange les vraies, on en fait de fausses et puis ce sont des louanges sans fin et des actions de grâces à Dieu qui nous met à couvert de ces humiliantes aventures. Cependant il approchait, ce temps que j'avais quelquefois hâté par mes désirs. Alors je devins rêveuse, je sentis mes répugnances se réveiller et s'accroître. Je les allai confier à la supérieure, ou à notre mère des novices. Ces femmes se vengent bien de l'ennui que vous leur portez : car il ne faut pas croire qu'elles s'amuse du rôle hypocrite qu'elles jouent, et des sottises qu'elles sont forcées de vous répéter ; cela devient à la fin si usé et si maussade pour elles ; mais elles s'y déterminent, et cela pour un millier d'écus qu'il en revient à leur maison. Voilà l'objet important pour lequel elles mentent toute leur vie, et préparent à de jeunes innocentes un désespoir de quarante, cinquante années, et peut-être un malheur éternel ;

car il est sûr, monsieur, que, sur cent religieuses qui meurent avant cinquante ans, il y en a cent tout juste de damnées, sans compter celle qui deviennent folles, stupides ou furieuses en attendant.

DIDEROT, *La Religieuse*, 1760.

■ 3. Texte en contre-pied

Sœur Simplicie incarne dans Les Misérables (1862) de Victor Hugo à la fois la vertu et l'humanité, capable de rompre sa propre loi pour sauver un autre être :

Personne n'eût pu dire l'âge de Sœur Simplicie ; elle semblait n'avoir jamais été jeune et semblait ne devoir jamais être vieille. C'était une personne – nous n'osons dire une femme – calme, austère, de bonne compagnie, froide et qui n'avait jamais menti. [...] N'avoir jamais menti, n'avoir jamais dit, pour un intérêt quelconque, même indifféremment, une chose qui ne fût la vérité, la sainte vérité, c'était le trait distinctif de Sœur Simplicie ; c'était l'accent de sa vertu. Elle était célèbre dans la congrégation pour cette véracité imperturbable. [...]

C'était cette sœur Simplicie qui n'avait menti de sa vie. Javert [ndr : l'inspecteur qui est à la recherche de Jean Valjean] le savait, et la vénérait particulièrement à cause de cela.

- Ma sœur, dit-il, êtes-vous seule dans cette chambre ? Il y eut un moment affreux pendant lequel la pauvre portière se sentit défaillir.

La sœur leva les yeux et répondit :

- Oui.

- Ainsi, reprit Javert, excusez-moi si j'insiste, c'est mon devoir, vous n'avez pas vu ce soir une personne, un homme. Il s'est évadé, nous le cherchons, ce nommé Jean Valjean, vous ne l'avez pas vu ?

La sœur répondit : - Non.

Elle mentit. Elle mentit deux fois de suite, coup sur

coup, sans hésiter, rapidement, comme on se dévoue.
- Pardon, dit Javert, et il se retira en saluant profondément.

VICTOR HUGO, *Les Misérables*, 1862



› Emeraude de Vaudan, fondatrice du Convent des Visitandines

Confrontations

1. Étudiez le point de vue de la narration dans les deux premiers textes, observez les différences et l'effet produit pour le lecteur.
2. Relevez, dans les deux premiers textes, les manifestations de l'hypocrisie (mots, gestes, attitudes...)
3. La jeune Suzanne affirme que « sur cent religieuses [...] il y en a tout juste cent de damnées ». Expliquez pourquoi à votre avis.
4. Le texte de Diderot est explicite sur les motivations des religieuses ; confrontez-les avec le texte de Gal et relevez les nuances.
5. Sur quel point le personnage de Simplicite du texte de Victor Hugo s'oppose aux religieuses présentées par Gal et Diderot ?

■ 4. Expression orale

- ▶ Sujet de discussion orale : Mensonges, omissions, silences, compliments peuvent-ils être des armes dangereuses ? Défendez votre point de vue à l'aide d'exemples, de cas et d'argumentations (le débat peut être préparé en formant des petits groupes qui s'opposeront pour souligner la dangerosité ou l'innocuité de ces « armes »)
- ▶ Procès : Tel un véritable jury, organisez un procès qui décide de la culpabilité ou de l'innocence du clergé qui encourage les jeunes gens à l'enfermement au couvent. Prévoyez un avocat de la défense, un Minis-

tère public, une série de témoins, un secrétaire verbalisant et un petit jury présidé par un président du jury « impartial ». (Vous pouvez vous inspirer à des cas célèbres : la monaca di Monza, la Religieuse...)

■ 5. Changement de perspective

Magdalena, La Religieuse, La Monaca di Monza, il Dubbio, la Mala Educación... de nombreux

films ont traité le sujet de la claustration imposée. D'autres ont fait l'éloge de la vie monacale : récemment *Des hommes et des Dieux* ou, il y a longtemps, *Marcellino pane e vino*. Après en avoir vu des extraits, vous pouvez aborder l'exercice suivant :

Défense des couvents, lieux de refuge, d'aide, de réflexions, de solidarité, de prières. (La classe peut également être organisée en groupes d'accusateurs et de défenseurs alternant leurs interventions)

■ 6. Recherche

- ▶ Le couvent dans la littérature : lieu de perdition ou d'élévation ?
- ▶ La vocation est-elle une illusion ?
- ▶ Les monastères en Vallée d'Aoste

■ 7. À lire

Les Lettres médiévales d'Abélard et Héloïse
Lettres portugaises (œuvre attribuée à Guilleragues)
Stendhal, *Le Rouge et le Noir*
Bernanos, *Le dialogue des carmélites* et *Sous le soleil de Satan*
Béatrix Beck, *Léon Morin prêtre*

TEXTE B › L'homme n'a pas seulement droit à sa liberté individuelle, mais encore à la liberté politique, qu'un gouvernement doit accorder à tout citoyen qui ne s'en est pas rendu indigne par ses mauvaises actions. Elle consiste dans l'égalité de tous les sujets d'un État devant les lois qui le régissent, à ce que chaque individu puisse défendre son honneur et ses propriétés, et se faire rendre justice, quelque puissant que soit l'adversaire qui l'opprime ; enfin, à pouvoir tirer honnêtement partie de son industrie et de sa science. Il faut en outre que la voie des emplois et des dignités soit ouverte à tous ceux qui en sont dignes par leur conduite et leur talent, quelle que soit la classe de la société à laquelle ils appar-

tiennent. Voilà toute la liberté qu'un sage gouvernement peut accorder à ses administrés. La liberté politique dont ne profite qu'une caste n'est pas une liberté, mais un monopole et un abus révoltant du pouvoir, au détriment de ceux qui en sont privés. Quelque libérales que soient les lois d'un pays, si elles ne s'étendent pas à tous les citoyens, cette liberté n'est qu'un despotisme masqué, d'autant plus révoltant qu'il se présente sous le manteau du libéralisme, comme on le voit dans plusieurs États de l'Amérique, qui, avec les lois les plus libérales, tolèrent l'infâme trafic de l'espèce humaine. Croit-on que la dignité de l'homme dépend de sa couleur, du point du globe sur lequel il est né, ou qu'une partie de l'espèce humaine doit être considérée comme le bétail des riches ? Car on y vend l'esclave au marché, comme on vend à la foire, en Europe, le bœuf, la vache et le veau. [...] Le gouvernement qui tolère cet odieux trafic est un gouvernement barbare, qui mérite d'être honni par quiconque nourrit dans son cœur des sentiments généreux. [...]

Quand les esclaves connaîtront mieux leurs droits et leurs forces, leurs maîtres subiront à leur tour la loi du plus fort ; car l'abus de l'autorité conduit un peuple à la révolte, comme l'abus de liberté le conduit au despotisme. La cupidité a beau donner la main à la force brutale, la loi naturelle aura tôt ou tard son triomphe.

JEAN-BAPTISTE GAL,
L'Homme individuel et social, Paris, 1864 ; Aoste, 1897

■ 1. Lecture du texte

1. Qu'est-ce que la liberté politique ?
2. En quoi consiste l'égalité de tous les sujets dans un État ?
3. Comment est définie la liberté politique dont profite seulement une élite ?
4. Comment est définie cette élite ?
5. Pourquoi ?
6. Qu'est-ce que le despotisme masqué ?
7. Quel trafic dénonce l'auteur ?
8. Quel sera l'aboutissement naturel d'un abus d'autorité ?
9. Qui triomphera toujours à la fin ?
10. Comment pourriez-vous alors définir la loi naturelle ?

■ 2. Textes en écho

La définition de liberté politique donnée par Montesquieu dans L'esprit des lois, 1748 :

Il y a dans chaque État trois sortes de pouvoirs : la puissance législative, la puissance exécutive des choses qui dépendent du droit des gens, et la puissance exécutive de celles qui dépendent du droit civil.

Par la première, le prince ou le magistrat fait des lois pour un temps ou pour toujours, et corrige ou abroge

celles qui sont faites. Par la seconde, il fait la paix ou la guerre, envoie ou reçoit des ambassades, établit la sûreté, prévient les invasions. Par la troisième, il punit les crimes, ou juge les différends des particuliers. On appellera cette dernière la puissance de juger, et l'autre simplement la puissance exécutive de l'État.

La liberté politique dans un citoyen est cette tranquillité d'esprit qui provient de l'opinion que chacun a de sa sûreté ; et pour qu'on ait cette liberté, il faut que le gouvernement soit tel qu'un citoyen ne puisse pas craindre un autre citoyen.

Lorsque dans la même personne ou dans le même corps de magistrature, la puissance législative est réunie à la puissance exécutive, il n'y a point de liberté ; parce qu'on peut craindre que le même monarque ou le même sénat ne fasse des lois tyranniques pour les exécuter tyranniquement.

Il n'y a point encore de liberté si la puissance de juger n'est pas séparée de la puissance législative et de l'exécutive. Si elle était jointe à la puissance législative, le pouvoir sur la vie et la liberté des citoyens serait arbitraire : car le juge serait législateur. Si elle était jointe à la puissance exécutive, le juge

pourrait avoir la force d'un oppresseur.

Tout serait perdu si le même homme, ou le même corps des principaux, ou des nobles, ou du peuple, exerçaient ces trois pouvoirs : celui de faire des lois, celui d'exécuter les résolutions publiques, et celui de juger les crimes ou les différends des particuliers.

Dans la plupart des royaumes de l'Europe, le gouvernement est modéré, parce que le prince, qui a les deux premiers pouvoirs, laisse à ses sujets l'exercice du troisième. Chez les Turcs, où ces trois pouvoirs sont réunis sur la tête du sultan, il règne un affreux despotisme.

MONTESQUIEU,
L'esprit des lois, 1748

Confrontez le ton de la dénonciation de l'esclavage dans ce morceau de Montesquieu, tiré de *L'esprit des lois* :

De l'esclavage des Nègres
Si j'avais à soutenir le droit que nous avons eu de rendre les nègres esclaves, voici ce que je dirais : Les peuples d'Europe ayant exterminé ceux de l'Amérique, ils ont dû mettre en esclavage ceux de l'Afrique, pour s'en servir à défricher tant de terres. Le sucre serait trop cher, si l'on ne faisait travailler la plante qui le produit par des esclaves.

Ceux dont il s'agit sont noirs depuis les pieds jusqu'à la tête ; et ils ont le nez si écrasé, qu'il est presque impossible de les plaindre.

On ne peut se mettre dans l'esprit que Dieu, qui est un être très sage, ait mis une âme, surtout une âme bonne, dans un corps tout noir.

Il est si naturel de penser que c'est la couleur qui constitue l'essence de l'humanité, que les peuples d'Asie, qui font des eunuques, privent toujours les noirs du rapport qu'ils ont avec nous d'une manière plus marquée.

On peut juger de la couleur de la peau par celle des cheveux, qui chez les Égyptiens, les meilleurs philosophes du monde, était d'une si grande conséquence, qu'ils faisaient mourir tous les hommes roux qui leur tombaient entre les mains.

Une preuve que les nègres n'ont pas le sens commun, c'est qu'ils font plus de cas d'un collier de verre que de l'or, qui chez des nations policées, est d'une si grande conséquence.

Il est impossible que nous supposions que ces gens-là soient des hommes, parce que, si nous les supposions des hommes, on commencerait à croire que nous ne sommes pas nous-mêmes chrétiens. Des petits esprits exagèrent trop l'injustice que l'on fait aux Africains : car, si elle était telle qu'ils le disent, ne serait-il pas venu dans la tête des princes d'Europe, qui font entre eux tant de conventions inutiles, d'en faire une générale en faveur de la miséricorde et de la pitié.

MONTESQUIEU, *L'esprit des lois*, 1748

La défense de la négritude de Léopold Senghor (1906-2001)

Ma Négritude
Ma Négritude point n'est sommeil de la race mais soleil de l'âme, ma négritude vue et vie
Ma Négritude est truelle à la main, est lance au poing

Réécade. Il n'est question de boire, de manger l'instant qui passe

Tant pis si je m'attendris sur les roses du Cap-Vert !
Ma tâche est d'éveiller mon peuple aux futurs flamboyants
Ma joie de créer des images pour le nourrir, ô lumières rythmées de la Parole !

Léopold Sedar Senghor, *L'Étudiant noir*, 1934

■ 3. Actualisation

L'esclavage a vraiment disparu sur notre planète ? Analysez les différentes formes d'esclavages existantes.

■ 4. Sujets d'écriture

► Le conflit autorité-sujet existe seulement dans le domaine politique ou peut caractériser aussi d'autres relations humaines ?

► Partagez-vous l'opinion selon laquelle l'étouffement de la liberté conduit toujours à la révolte ? Analysez ce comportement dans une perspective générale.

► « La liberté politique dont ne profite qu'une caste n'est pas une liberté, mais un monopole et un abus révoltant du pouvoir, au détriment de ceux qui en sont privés. » Pensez-vous que cette affirmation soit valable encore aujourd'hui ?

TEXTE C > Un voyage en Palestine a été le rêve chéri de ma vie. Je lisais avec avidité la Bible, l'historien Josèphe et les récits des voyageurs qui ont parcouru ces lieux sacrés où s'accomplirent les mystères de la rédemption du genre humain. Combien de fois je me suis transporté en esprit dans la terre d'Israël ! Mais la lecture des livres des géographes ne suffit pas pour se former une idée exacte des lieux qu'on n'a jamais vus. Quelle différence entre l'idée que je m'étais faite de la Terre-Sainte et ce qui se présentait à mes regards en la parcourant ! (Introduction)

CHAPITRE X DÉPART DU CAIRE POUR JAFFA

Nous nous sommes pressés de faire transporter nos malles sur le vaisseau et de nous rendre à bord. À cinq heures de l'après-midi on nous a servi un dîner qui éclipsait ceux du Caire, non pour le prix, mais par sa bonté, et vers les six heures on fit voile pour Jaffa. La mer était calme comme un lac : elle réfléchissait la lueur argentée de la lune. Un doux zéphyr venait du midi. Je passais des heures sur le pont, en pensant que ces eaux avaient été sillonnées jadis par les vaisseaux d'Énée, d'Ulysse, d'Annibal, de Tyr et de Sidon, par le navire qui portait l'Apôtre des nations allant annoncer la bonne nouvelle aux peuples d'Occident, par les galères des Croisés, par les navires des Génois et des Vénitiens qui transportaient les richesses d'Orient en Europe. Avec quelle douce mélancolie je me rappelais ces grandes scènes des siècles passés ! La nuit était déjà avancée et les passagers occupaient leurs cabines ; il fallut me résigner à laisser ces douces rêveries et ce beau ciel dont les astres brillaient de tout leur éclat, pour aller rendre mes hommages à Morphée qui me fit le plus bienveillant accueil. J'eus un paisible et profond sommeil que les rayons du soleil levant ont pu seuls interrompre. La première pensée qui se présenta à mon esprit fut que j'aurai bientôt le bonheur de voir réaliser le rêve chéri de ma vie. Quand l'homme, en se couchant, est fortement impressionné par un plaisir ou une peine, cette idée est la première qui frappe à son réveil.

Aussitôt levé, je n'eus rien de plus pressé que d'aller m'asseoir sur le pont et de porter mes regards vers l'orient pour découvrir les montagnes de la Judée. Jamais ces sommités ne paraissaient à l'horizon. Que les heures sont longues quand on les passe dans l'attente d'un objet désiré ! Vers les 9 heures et demie je vis enfin dans un lointain horizon la découpe des montagnes de la Judée et, un instant après, celles de la Samarie au nord. Un déporté qui revoit sa patrie après plusieurs années d'exil, ne peut éprouver de plus douces émotions que celles de mon cœur à la vue d'une terre si longtemps désirée. [...]

Enfin, à dix heures, Jaffa se présenta à nous assise en pente sur un promontoire. La ville est aujourd'hui sans pont. Les ruines de l'ancien, qui sont presque à fleur d'eau, en rendent l'approche très difficile. La mer était agitée ; le capitaine ne voulait pas nous laisser débarquer, il préférait nous conduire à Beyrouth de crainte de quelques fâcheux accidents. Il céda enfin à nos instances et mouilla les deux ancres à demi-mille de la plage. Un quart d'heure après, un grand nombre de petites barques conduites par des arabes entouraient notre vaisseau. Ces marins, que les rayons solaires avaient brunis, s'élançèrent sur notre vaisseau pour s'emparer de nos effets et de nos personnes ; tout cela criait, tempêtait, se querellait dans des langues inconnues. Un arabe, tenant un billet à la main criait à tue-tête, caravana, caravana. C'était le batelier que les pères franciscains nous envoyaient pour notre débarquement. On descendit nos malles dans de petits canots sur lesquels nous avons aussi pris place. La mer était si agitée que les vagues nous environnaient à droite et à gauche et s'élevaient au-dessus de nos têtes, nos canots flottaient comme des planches de sauvetage. Les bateliers nous conduisaient à zig-zag pour éviter les écueils. [...] Enfin mon canot s'approcha d'un escalier qui donnait sur la mer... Dieu merci, nous étions hors de danger et on nous conduisit à l'hospice des Franciscains, sur lequel flottait le pavillon de Terre-Sainte. Nous y avons reçu l'accueil le plus cordial. Qu'il est doux, quand on voyage loin de sa patrie, dans un pays à demi sauvage, d'y trouver

un asile où l'on nous prodigue toute sorte de soins comme à des frères qu'on attendait depuis longtemps. Après nous avoir donné des rafraîchissements, un frère laïc nous assigna à chacun notre chambre pour nous mettre à notre aise jusqu'à l'heure du dîner.

Tandis que je me reposais, je pris l'Itinéraire de Chateaubriand. Le passage suivant, tout à fait adapté à la circonstance, tomba sous mes yeux.

J'allais descendre sur la terre des prodiges, aux sources de la plus étonnante poésie, aux lieux où, même humainement parlant, s'est passé le plus grand événement qui ait changé la face du monde, je veux dire la venue du Messie.

J'allais aborder à ces rives, que visitèrent comme moi, Godefroy de Bouillon, Raymond de St-Gilles, Tancrede le brave, Hugues le grand, Richard cœur de lion, et ce saint Louis dont les vertus furent admirées des infidèles. Obscur pèlerin, comment oserai-je fouler un sol consacré par tant de pèlerins illustres ? La Judée est le seul pays de la terre qui retrace au voyageur le souvenir des affaires humaines et des choses du ciel, et qui fasse naître au fond de l'âme, par ce mélange, un sentiment et des pensées qu'aucun autre lieu ne peut inspirer. À midi on nous appela pour le dîner où l'on nous servit d'excellent vin de Chypre qui électrisa les convives. Les saillies et les bons mots pleuvaient de tous côtés.

JEAN-BAPTISTE GAL,
Voyage en Orient, 1881

■ 1. Lecture du texte

1. Qu'est-ce que le voyage en Palestine a représenté pour l'auteur ?
2. Retrouvez dans le texte les affirmations à ce propos.
3. Quelle a été la raison de ce désir ?
4. Quelles sont les pensées de l'auteur pendant le voyage ?
5. Qui sont les personnages mentionnés ? À quelles histoires renvoient-ils ?
6. À qui se compare-t-il l'auteur quand il voit finalement à l'horizon la terre, but de son voyage ?
7. Quelles difficultés doit-il affronter à l'arrivée ?
8. Qui l'attend ?
9. Où est-il logé ?
10. Quelle pensée exprime-t-il à l'arrivée dans la maison des Franciscains ?
11. La lecture de quel auteur le soutient ?
12. Comment décrit-il l'atmosphère du repas ?

■ 2. Textes en écho

Dans son livre Jean-Baptiste Gal fait référence à Chateaubriand dont il rapporte un morceau de son Itinéraire : quelles sont les expressions qui reflètent sa pensée ?

Gustave Flaubert lui aussi a écrit son Voyage en Orient après l'avoir accompli avec son ami Maxime

Du Camp. Dans cet extrait soulignez ce qui éveille la curiosité de l'auteur pendant le voyage, au-delà des lieux et des monuments :

Quant à moi, tourmenté par ma bosse de la causalité, je me promenais de long en large sur le pont du bateau, cherchant en mon intellect dans quelle catégorie sociale faire rentrer ces gens, et, de temps à autre, pour secourir mon diagnostic, jetant un coup d'œil à la dérobée, sur les adresses des caisses, cartons et étuis entassés pêle-mêle au pied de la cheminée.

Car j'ai cette manie de bâtir de suite des livres sur les figures que je rencontre. Une invincible curiosité me fait me demander, malgré moi, quelle peut être la vie du passant que je croise. Je voudrais savoir son métier, son pays, son nom, ce qui l'occupe à cette heure, ce qu'il regrette, ce qu'il espère, amours oubliées, rêves d'à présent, tout, jusqu'à la bordure de ses gilets de flanelle. Et si c'est une femme (d'âge moyen surtout) alors la démangeaison devient cuisante. Comme on voudrait tout de suite la voir nue, avouez-le, et nue jusqu'au cœur ! Comme on cherche à connaître d'où elle vient, où elle va, pourquoi elle se trouve ici et pas ailleurs ! Tout en promenant vos yeux sur elle, vous lui faites

des aventures. Vous lui supposez des sentiments. On pense à la chambre qu'elle doit avoir, à mille choses encore, et que sais-je? aux pantoufles rabattues dans lesquelles elle passe son pied, en descendant du lit. »

Lire à la page 462 du *Voyage en Orient*
<http://gallica.bnf.fr/Search?ArianeWireIndex=index&p=1&lang=EN&q=flaubert+voyage+en+orient>, et analyser le style et les contenus rapportés.

■ 3. Recherche

Recherchez les motivations à la base des voyages en Orient de Chateaubriand et de Flaubert. Pourquoi les auteurs du XIX^{ème} siècle étaient si attirés par ces lieux ? Les motivations étaient différentes ?

■ 4. Actualisation

La situation actuelle des lieux mentionnés par J.-B. Gal.

■ 5. Sujets de réflexion

► Le texte peut s'insérer dans la littérature de voyage, intéressante comme témoignage sur les lieux, mais aussi source pour comprendre la personnalité de l'auteur : analysez le morceau rapporté dans cette double perspective.

► Le désir et le plaisir d'écrire son propre journal de voyage existe encore aujourd'hui ou bien les nouveaux moyens technologiques ont substitué cette forme de témoignage et peut-être ont réduit la possibilité de réflexion que l'écriture par sa nature entraîne avec elle ?

■ 6. Écriture d'invention

► Écrivez quelques passages du journal de votre dernier voyage.

► Pensez à un lieu très désiré : exprimez vos attentes et décrivez votre voyage idéal.

5.6 | Léon-Clément Gérard (1810-1876)

Léon-Clément Gérard est né à Cognac en 1810. D'origines paysannes, il se consacre à la carrière ecclésiastique et il est nommé chanoine-curé à La Salle et curé de Saint-Jean à la Cathédrale d'Aoste (1876). Il débute sa carrière poétique dans la *Feuille d'Annonces* et il se distingue pour son caractère fougueux et passionné. En 1871, ses pièces sont réunies dans le volume *Le parfum de l'autel*. Il est mort à Aoste en 1876.



> Léon-Clément Gérard

Pré-Saint-Didier

Mes ornements à moi, ce sont mes eaux thermales
 Qui me prêtent souvent l'éclat des capitales.
 Quand juillet laisse voir ses jours purs et sereins,
 Comme on aime à venir se noyer dans mes bains !
 Comme on vient demander à leur onde attiédie,
 La force, la santé, les charmes de la vie !
 Comme on livre ce membre en proie à la douleur,
 À la douche qui tombe et lui rend sa vigueur !
 Quel plaisir on éprouve à voir cette baignoire
 Où le marbre qui brille a l'éclat de l'ivoire !
 Tout ici écarte les soucis.
 Voyez ces grands Seigneurs, ces Comtes, ces Marquis ...
 Sous le souffle embaumé des zéphyrus qui les flattent
 Quels transports de bonheur dans leurs regards éclatent !
 Quelle sérénité ! Quel éclat radieux !
 Tantôt vers les vieux bains guidant leur promenade,
 Ils vont voir du torrent la charmante cascade ;
 Tantôt pour se soustraire à la chaleur du jour,
 Ils vont demander l'ombre aux forêts d'alentour.
 Ici, jusqu'à la Balme un avide antiquaire
 Va voir dans ses débris la route consulaire,
 Ou fouille dans mon sein ces antiques tombeaux
 Qui de la main de Rome attestent les travaux.
 Là, j'aperçois l'Anglais ou l'ardent anglo-mane
 Au sommet du Cramont guidant la caravane ;
 Et là, le cœur ému, le regard enchanté,
 Contemplant le mont Blanc dans toute sa beauté,
 Là, j'aperçois encor l'amateur des minières,
 Sur mes hauts-fours à fer promenant ses paupières,
 Et fouillant dans mon sein pour trouver les débris
 D'un cuivre renommé qu'on exploitait jadis.
 Venez tous qui souriez à la belle nature
 Venez de ma prairie admirer la verdure :
 Venez voir mes coteaux de gerbes parsemés :

Venez voir de mes bois les sentiers parfumés.
 Venez voir ma bourgade et mon clocher antique
 Ses hôtels, ses billards et sa place publique.
 Venez de mon climat implorer le secours.
 Je crois avoir le don de prolonger vos jours.
 D'Éole et de ses fils je brave les colères
 Je puis citer les noms de quatre centenaires.
 Venez voir sur mon pont, quand le jour s'est fané
 De ses derniers rayons le mont Blanc couronné...
 Il suffit de me voir et de bien me connaître,
 Pour partir à regret de ce séjour champêtre,
 Où tout semble inspirer la joie et le bonheur,
 Où l'immortel Aubert a dû laisser son cœur.

LÉON-CLÉMENT GÉRARD,
La Vallée d'Aoste sur la scène, 1926

■ 1. Lecture du texte

1. Procédez d'abord à l'analyse stylistique de la poésie et retrouvez les figures rhétoriques utilisées par l'auteur.
2. Qui parle à la première personne ?
3. Quel effet produit ce moi sur le lecteur ?
4. Quels bénéfices offre l'eau thermale du lieu ?
5. Qui sont les habitués du lieu ?
6. Quelles curiosités offre-t-il ?
7. Quel passé pouvez-vous reconstruire d'après certains vers ?
8. Quels éléments sont utilisés pour attirer les touristes ?

■ 2. Textes en écho

Les lieux comme source d'inspiration pour les poètes :

LE RHIN

Ô Rhin, sais-tu pourquoi les amants insensés,
 Abandonnant leur âme aux tendres rêveries,
 Par tes bois verdoyants, par tes larges prairies
 S'en vont par leur folie incessamment poussés ?
 Sais-tu pourquoi jamais les tristes railleries,
 Les exemples d'hier, ni ceux des temps passés,
 De tes monts adorés, de tes rives chéries,
 Ne les ont fait descendre et ne les ont chassés ?
 C'est que, dans tous les temps, ceux que l'homme sépare
 Et que Dieu réunit iront chercher les bois,
 Et des vastes torrents écouteront les voix.
 L'homme libre viendra, loin d'un monde barbare,

Sur les rocs et les monts, comme au pied d'un autel,
 Protester contre l'homme en regardant le ciel.

ALFRED DE MUSSET,
Poésies posthumes, 1810

UNE PROMENADE AU JARDIN DES PLANTES

Sous ces arbres chéris, où j'allais à mon tour
 Pour cueillir, en passant, seul, un brin de verveine,
 Sous ces arbres charmants où votre fraîche haleine
 Disputait au printemps tous les parfums du jour ;
 Des enfants étaient là qui jouaient alentour ;
 Et moi, pensant à vous, j'allais traînant ma peine ;
 Et si de mon chagrin vous êtes incertaine
 Vous ne pouvez pas l'être au moins de mon amour.
 Mais qui saura jamais le mal qui me tourmente ?
 Les fleurs des bois, dit-on, jadis ont deviné !
 Antilope aux yeux noirs, dis, quelle est mon amante ?
 Ô lion, tu le sais, toi, mon noble enchaîné ;
 Toi qui m'as vu pâlir lorsque sa main charmante
 Se baissa doucement sur ton front incliné.

ALFRED DE MUSSET,
Poésies posthumes, 1810

NOTRE-DAME DE PARIS

Notre-Dame est bien vieille : on la verra peut-être
Enterrer cependant Paris qu'elle a vu naître ;
Mais, dans quelque mille ans, le Temps fera bron-
cher

Comme un loup fait un bœuf, cette carcasse lourde,
Tordra ses nerfs de fer, et puis d'une dent sourde
Rongera tristement ses vieux os de rocher !

Bien des hommes, de tous les pays de la terre
Viendront, pour contempler cette ruine austère,
Rêveurs, et relisant le livre de Victor :

– Alors ils croiront voir la vieille basilique,
Toute ainsi qu'elle était, puissante et magnifique,
Se lever devant eux comme l'ombre d'un mort !

GÉRARD DE NERVAL,
Odelettes, 1853

PARIS BLOQUÉ

Ô ville, tu feras agenouiller l'histoire.
Saigner est ta beauté, mourir est ta victoire.
Mais non, tu ne meurs pas. Ton sang coule, mais
ceux
Qui voyaient César rire en tes bras paresseux,
S'étonnent : tu franchis la flamme expiatoire,
Dans l'admiration des peuples, dans la gloire,
Tu retrouves, Paris, bien plus que tu ne perds.
Ceux qui t'assiègent, ville en deuil, tu les conquiers.
La prospérité basse et fausse est la mort lente ;
Tu tombais folle et gaie, et tu grandis sanglante.

Tu sors, toi qu'endormit l'empire empoisonneur,
Du rapetissement de ce hideux bonheur.
Tu t'éveilles déesse et chasses le satyre.
Tu redeviens guerrière en devenant martyre ;
Et dans l'honneur, le beau, le vrai, les grandes
mœurs,
Tu renaiss d'un côté quand de l'autre tu meurs.

VICTOR HUGO,
L'année terrible, 1872

3. Recherche

- ▶ L'importance de l'eau pour les Romains et son exploitation ; les traces de leurs travaux dans notre Vallée.
- ▶ Qui est cet immortel Aubert mentionné dans le dernier vers, auquel est aussi dédiée une rue à Aoste ?
- ▶ Les thermes de Pré-Saint-Didier et de Saint-Vincent : origine, évolution et situation actuelle.

4. Sujets de réflexion

- ▶ Dans notre société l'importance du bien-être a réveillé l'intérêt pour les thermes : analysez les motivations sous-entendues à ce comportement et quelles possibilités économiques elles peuvent offrir.
- ▶ Dans la poésie on mentionne qui étaient les habitués des thermes au XIX^{ème} siècle : réfléchissez sur l'évolution de la société et du tourisme.



› Thermes de Pré-Saint-Didier

5.7 | Édouard Bérard (1825-1889)



> Édouard Bérard

Né à Châtillon en 1825, Édouard Bérard est nommé chanoine de la Cathédrale en 1825. Savant dynamique, doté d'une culture encyclopédique, il se distingue pour son œuvre de journaliste et de polémiste. Il est l'auteur du pamphlet *La langue française en Vallée d'Aoste* (1862) qui constitue une réplique passionnée aux thèses de Vegezzi-Ruscalla, visant la suppression du français comme langue officielle de la Vallée d'Aoste. Édouard Bérard est mort à Aoste en 1889.

L'invective, le pamphlet parcourent la littérature sur les sujets les plus brûlants ; la langue parlée, les langues imposées, le triomphe d'une langue sur une autre font partie de ces sujets. De la Défense et Illustration de la langue française rédigée en 1564 par Joachim Du Bellay ou de la lettre incendiaire écrite par Voltaire à M. Deodati de Tovazzi au récent Manifeste progressiste pour la défense de la langue française (Gastaud, 2007), les prises de position furieuses et unilatérales prouvent l'affectivité qui imprègne les discussions sur les priorités linguistiques. Le billet d'humeur écrit par Édouard Bérard en réaction à un article publié sur la Feuille d'Aoste où le Ministère prend la défense de la loi qui abroge la langue française comme langue officielle en Vallée d'Aoste appartient à ce registre du sentiment d'appartenance et de l'indignation lorsqu'il est touché à vif.

Vous prenez un ton doucereux et vous venez nous dire, dans la Feuille d'Aoste du 17 décembre, que vous n'avez jamais songé de tuer la langue de notre vallée ; que vous proposez l'abrogation de la langue française simplement comme langue officielle, mais non d'y substituer immédiatement l'italien.

Vous proposez l'abrogation de notre langue française ? Par quel droit ? Par le droit du plus fort ? Par le droit turc ? Par le droit russe ? Vous lui substituez l'italien comme langue officielle ? Comme langue officielle ? Dans un pays où elle n'a pas droit de bourgeoisie, où on ne la comprend pas, où on ne l'a jamais comprise ? Est-ce pour multiplier les procès, pour payer le salaire de vos percepteurs et de vos huissiers ? Est-ce afin de laisser à des notaires étrangers le droit de disposer de nos fortunes ?

Vous ne voulez pas tuer notre patois ! Oh ! Quelle reconnaissance nous aurons de pouvoir parler ! Car, si après nous avoir enlevé le dialecte valdôtain à son état cultivé, c'est-à-dire à l'état de la langue française, vous vouliez encore nous l'enlever sous son état primitif, pour nous faire parler italien, nous dirions que les condamnés aux prisons pénitentiaires dont vous avez été l'inspecteur pendant vingt-un ans, sont moins malheureux que nous. Certes, il est moins cruel d'être obligé de se taire que de parler une langue qui n'est pas la sienne.

ÉDOUARD BÉRARD,
La langue française dans la Vallée d'Aoste, 1862

■ 1. Lecture du texte

1. Quels différents procédés sont utilisés par l'auteur pour soutenir ses critiques ?
2. Quelle organisation logique suit la batterie de questions posée par l'auteur ?
3. Relevez les différents arguments utilisés dans le premier paragraphe
4. Observez la différence des procédés employés dans le premier et le deuxième paragraphe.
5. Comment l'auteur dialogue-t-il dans ce texte avec son adversaire ?
6. À quels passages du texte le ton devient-il ironique ? Citez-les.
7. Provocation / Indignation / Polémique / Critique ; quel terme vous semble le mieux convenir pour désigner ce texte ; justifiez votre choix.

■ 2. Texte en écho

Quand j'eus sept ans, mon père prit soudain la décision irrévocable de me fourrer sans plus tarder dans la « gueule du loup », c'est à dire, à l'école française. Il le faisait le cœur serré :

- Laisse l'arabe pour l'instant [...] La langue française domine tout. Il te faudra la dominer, et laisser en arrière tout ce que nous t'avons inculqué dans ta plus tendre enfance. Mais une fois passé maître dans la langue française, tu pourras sans danger revenir à ton point de départ. [...]

Après de laborieux et peu brillants débuts, je prenais rapidement goût à la langue étrangère.

Ma mère était trop fine pour ne pas s'émouvoir de l'infidélité qui lui fut ainsi faite. Et je la vois encore, toute froissée, m'arrachant à mes livres – tu vas tomber malade ! – puis un soir, d'une voix candide, non sans tristesse, me disant : « Puisque je ne dois plus te distraire de ton autre monde, apprend-moi donc la langue française... ».

Jamais je n'ai cessé, même aux jours de succès, de ressentir au fond de moi cette seconde rupture du lien ombilical, cet exil intérieur qui ne rapprochait plus l'écolier de sa mère que pour les arracher, chaque fois un peu plus, au murmure du sang ...

Ainsi avais-je perdu tout à la fois ma mère et son langage, les seuls trésors inaliénables – et pourtant aliénés !

KATEB YACINE,
Le Polygone étoilé, 1966

Confrontation

1. Sur quels points les deux textes convergent-ils ?
2. Quels sont les nombreux éléments d'opposition et de différences entre les deux situations ?
3. Quel conflit vit l'enfant qui apprend avec plaisir la langue étrangère ? Est-il comparable à la situation de l'auteur du texte précédent ?
4. Quels sentiments animent les deux textes proposés ?
5. Qu'est-ce qu'une « langue maternelle » ? Proposez votre définition à partir du dictionnaire, des conceptions exprimées dans les deux textes et de votre propre perception.

■ 3. Pour aller plus loin

Si la Nature (dont quelque personnage de grande renommée non sans raison a douté, si on la devait appeler mère ou marâtre) eût donné aux hommes un commun vouloir et consentement, outre les innumérables commodités qui en fussent procédées, l'inconstance humaine n'eût eu besoin de se forger tant de manières de parler. Laquelle diversité et confusion se peut à bon droit appeler la tour de Babel. Donc les langues ne sont nées d'elles-mêmes en façon d'herbes, racines et arbres, les unes infirmes et débiles en leurs espèces, les autres saines et robustes, et plus aptes à porter le faix des conceptions humaines : mais toute leur vertu est née au monde du vouloir et arbitre des mortels. Cela (ce me semble) est une grande raison pourquoi on ne doit ainsi louer une langue et blâmer l'autre : vu qu'elles viennent toutes d'une même source et origine, c'est la fantaisie des hommes, et ont été formées d'un même jugement, à une même fin : c'est pour signifier entre nous les conceptions et intelligences de l'esprit. [...] À ce propos je ne puis assez blâmer la sottise arrogante et témérité d'aucuns de notre nation, qui, n'étant rien moins que Grecs ou Latins, dé-

prisent et rejettent d'un sourcil plus que stoïque toutes choses écrites en français, et ne me puis assez émerveiller de l'étrange opinion d'aucuns savants, qui pensent que notre vulgaire soit incapable de toutes bonnes lettres et érudition, comme si une invention, pour le langage seulement, devait être jugée bonne ou mauvaise.

JOACHIM DU BELLAY,
Défense et illustration de la langue française - LIVRE
PREMIER, CHAPITRE PREMIER : de l'origine des langues

Qu'est qu'une langue ?

Une langue est pour un peuple l'expression des pensées de son esprit, des sentiments de son cœur, de la foi de son âme.

La langue, c'est pour l'homme le langage de son enfance, celui de son père et de sa mère ; c'est le lien intime qui le relie à tous ses compatriotes, ses frères, nés tous dans le même pays, habitant tous la même terre, fils tous de la même race.

Par sa langue maternelle, l'homme chante ses joies et ses douleurs, exprime ses craintes et ses espérances, défend ses droits et dit sa raison, gagne son pain et vit sa vie.

Par la langue, l'ami s'entretient avec l'ami, l'époux avec l'épouse, le père avec son fils, l'enfant avec sa mère. C'est le lien doux et fort de la famille et de la société.

La langue, c'est la compagne inséparable de la vie, c'est la douce messagère du pays natal auprès des compatriotes émigrés en terre étrangère.

La langue, c'est parler de nos pères, une des meilleures portions du patrimoine qu'ils nous ont laissé, patrimoine qui doit être transmis jalousement intact à nos enfants et auquel nos enfants ont un droit sacré et inaliénable.

Une langue, c'est la dignité, l'honneur, la richesse d'un peuple. C'est la force et la couronne d'un Pays ! Et ravir sa langue à un peuple, c'est le dénaturer, c'est le décapiter, c'est l'anéantir.

ABBÉ TRÈVES



> L'Abbé Joseph-Marie Trèves

[...] il se trouve que cette langue (le français), que l'on pourrait croire assurée de poursuivre très longtemps encore la longue et éclatante carrière qui l'a distinguée, en vertu de ses propriétés comme de la qualité de la littérature qui l'illustre, est soumise aujourd'hui à une double menace. Le premier

péril vient de l'anglais, non de par son expansion « spontanée » dans les nombreux pays où il s'impose comme langue des affaires, du tourisme, des sports, de la mode, des musiques et bruits variés qui sollicitent les oreilles du monde, mais par le fait que les promoteurs de l'anglais, non contents de cette vaste suprématie, s'acharnent à éliminer ouvertement le français des positions qu'il occupe encore ou qu'il conquiert à présent. Ils considèrent, en effet, que ces positions en font un obstacle gênant sur la voie de la domination économique et politique du monde, qui s'abrite sous l'inoffensive et flatteuse étiquette de « mondialisation ». Et dès lors, ils assortissent leur promesse de soutien, que ce soit à des universités, à diverses institutions ou à d'autres organes, d'une sommation d'abandon du français.

CLAUDE HAGEGE,
Dictionnaire amoureux des langues, Plon/Odile Jacob, 2009

Lettre à M. Deodati de Tovazzi. Au château de Fernelly, en Bourgogne, 24 janvier [1762].

La Dissertation sur l'Excellence de la langue italienne, par Deodati de Tovazzi, avait paru en 1761. On aura une idée de sa teneur par cette réponse que Voltaire lui adressa.

Je suis très sensible, monsieur, à l'honneur que vous me faites de m'envoyer votre livre de l'Excellence de la langue italienne ; c'est envoyer à un amant l'éloge de sa maîtresse. Permettez-moi cependant quelques réflexions en faveur de la langue française, que vous paraissez dépriser un peu trop. On prend souvent le parti de sa femme, quand la maîtresse ne la ménage pas assez.

Je crois, monsieur, qu'il n'y a aucune langue parfaite. Il en est des langues comme de bien d'autres choses, dans lesquelles les savants ont reçu la loi

des ignorants. C'est le peuple ignorant qui a formé les langages ; les ouvriers ont nommé tous leurs instruments. Les peuplades, à peine rassemblées, ont donné des noms à tous leurs besoins ; et, après un très grand nombre de siècles, les hommes de génie se sont servis, comme ils ont pu, des termes établis au hasard par le peuple. [...]

Vous vantez, monsieur, et avec raison, l'extrême abondance de votre langue ; mais permettez-nous de n'être pas dans la disette. Il n'est, à la vérité, aucun idiome au monde qui peigne toutes les nuances des choses. Toutes les langues sont pauvres à cet égard ; aucune ne peut exprimer, par exemple, en un seul mot, l'amour fondé sur l'estime, ou sur la beauté seule, ou sur la convenance des caractères, ou sur le besoin d'aimer. Il en est ainsi de toutes les passions, de toutes les qualités de notre âme. Ce que l'on sent le mieux est souvent ce qui manque de terme.

Mais, monsieur, ne croyez pas que nous soyons réduits à l'extrême indigence que vous nous reprochez en tout. Vous faites un catalogue en deux colonnes de votre superflu et de notre pauvreté ; vous mettez d'un côté *orgoglio*, *alterigia*, *superbia*, et de l'autre, orgueil tout seul. Cependant, monsieur, nous avons orgueil, superbe, hauteur, fierté, morgue, élévation, dédain, arrogance, insolence, gloire, gloriole, présomption, outrecuidance. Tous ces mots expriment des nuances différentes, de même que chez vous *orgoglio*, *alterigia*, *superbia*, ne sont pas toujours synonymes.

Vous nous reprochez, dans votre alphabet de nos misères, de n'avoir qu'un mot pour signifier vaillant. Je sais, monsieur, que votre nation est très vaillante quand elle veut, et quand on le veut ; l'Allemagne et la France ont eu le bonheur d'avoir à leur service de très braves et de très grands officiers italiens.

L'italico valor non è ancor morto.

Mais, si vous avez *valente*, *prode*, *animoso*, nous avons vaillant, valeureux, preux, courageux, intré-

pide, hardi, animé, audacieux, brave, etc. Ce courage, cette bravoure, ont plusieurs caractères différents, qui ont chacun leurs termes propres.

[...]

Je finis cette lettre trop longue par une seule réflexion. Si le peuple a formé les langues, les grands hommes les perfectionnent par les bons livres ; et la première de toutes les langues est celle qui a le plus d'excellents ouvrages.

VOLTAIRE,

Correspondance, lettre 4432 (extrait)

■ 4. Réécriture : changement de points de vue

Rédigez, à votre tour, une réponse indignée aux lettres de Bérard ou de Voltaire à votre choix ; utilisez les procédés de l'ironie, de l'exagération, de la moquerie, de la citation de passages de l'adversaire, à votre guise....

■ 5. Expression orale

Débat dirigé

La colère manifestée par l'auteur à la proposition d'abroger la langue française comme langue officielle vous semble-t-elle :

- Injustifiée
- Compréhensible
- Excessive
- Juste
- Réaliste
- De mauvaise foi

Organisez-vous par groupe de deux ou trois élèves et « opposez-vous » entre défenseurs et adversaires de la position de l'auteur en soutenant votre opinion par une argumentation et des exemples sur langues maternelles et langues imposées après avoir effectué des recherches sur le sujet.

5.8 | Pierre-Joseph Alliod (1835-1898)



> Pierre-Joseph Alliod

Né en 1835, il fait des études de médecine à l'Université de Turin. Il s'établit à Aoste où il travaille à l'Hôpital Mauricien. Membre très actif au sein de l'Académie de Saint Anselme, il est l'auteur de nombreuses études scientifiques. Son œuvre principale est le *Mémoire sur le choléra* publié en 1871. Il est mort à Aoste en 1898.

Les liens entre médecine et littérature remontent à la Renaissance, avec Rabelais ; entre observations cliniques, recommandations de mesures hygiéniques, étude du milieu et portée symbolique de la maladie comme métaphore de la condition humaine, le sujet a été abordé à tous les siècles et sous différents points de vue. Une réflexion sur les thèmes dominants sera proposée à travers les confrontations entre les extraits proposés.

Il y en a qui ont observé que les mouches avaient disparu, et que les hirondelles s'étaient envolées vers un ciel plus serein. Les mendiants sortirent en foule de la ville et allèrent de bonne heure s'emparer des hauteurs. Un grand nombre de boutiques restaient fermées ; la ville devint morne et silencieuse. La nuit, on n'entendait que le bruit de la charrette qui transportait les morts au champ du repos. Les cercueils étaient empilés sur cette charrette, et les cahots leur faisaient rendre un son lugubre. Quelquefois le croque-mort, ivre d'eau de vie et monté sur la pile, chantait à tue-tête ; ses cris, mêlés aux chocs des bières, produisaient l'effet le plus étrange. Dans les campagnes, plus de chants d'allégresse, plus d'entrain. Le laboureur était dégoûté de se livrer aux travaux des champs et il ne s'éloignait qu'à regret de sa demeure.

Telle était en pleine épidémie, la physionomie générale de la vallée.

Lorsque la violence de la maladie diminua, l'espérance de revoir des jours meilleurs se peignit sur tous les fronts. Bientôt l'air reprit peu à peu sa transparence ordinaire, les rues se repeuplèrent, les mendiants revinrent ; un abîme séparait la veille du lendemain ; chacun recommença son train de vie, et tous ces tristes événements ne furent plus que comme un rêve qui se dissipe à l'aurore d'un beau jour.

PIERRE-JOSEPH ALLIOD, *L'épidémie de 1867 dans la Vallée d'Aoste*, 1870

■ 1. Lecture du texte

1. Quels sont les signes prémonitoires de l'épidémie ?
2. Quels comportements signalent l'étendue de l'épidémie ?
3. Quel fort contraste est exprimé à travers le personnage du croque-mort ?
4. Observez la symétrie entre le premier et le der-

nier paragraphe : quels éléments sont repris ?

5. Quelle est la fonction des oppositions présentes dans le texte ?

6. À quel genre appartient ce passage : récit romancé, chronique d'une maladie ou essai médical ?

Justifiez votre réponse à travers les caractéristiques du texte.

■ 2. Textes en écho

Au milieu des cris qui redoublaient de force et de durée, qui se répercutaient longuement jusqu'au pied de la terrasse, à mesure que les gerbes multicolores s'élevaient plus nombreuses dans le ciel, le docteur Rieux décida alors de rédiger le récit qui s'achève ici, pour ne pas être de ceux qui se taisent, pour témoigner en faveur de ces pestiférés, pour laisser du moins un souvenir de l'injustice et de la violence qui leur avaient été faites, et pour dire simplement ce qu'on apprend au milieu des fléaux, qu'il y a dans les hommes plus de choses à admirer que de choses à mépriser.

Mais il savait cependant que cette chronique ne pouvait pas être celle de la victoire définitive. Elle ne pouvait être que le témoignage de ce qu'il avait fallu accomplir et que, sans doute, devraient accomplir encore, contre la terreur et son arme inlassable, malgré leurs déchirements personnels, tous les hommes qui, ne pouvant être des saints et refusant d'admettre les fléaux, s'efforcent cependant d'être des médecins. Écoutant, en effet, les cris d'allégresse qui montaient de la ville, Rieux se souvenait que cette allégresse était toujours menacée. Car il savait ce que cette foule en joie ignorait, et qu'on peut lire dans les livres, que le bacille de la peste ne meurt ni ne disparaît jamais, qu'il peut rester pendant des dizaines d'années endormi dans les meubles et le linge, qu'il attend patiemment dans les chambres, les caves, les malles, les mouchoirs et les paperasses, et que, peut-être, le jour viendrait où, pour le malheur et l'enseignement des hommes, la peste réveillerait ses rats et les verrait mourir dans une cité heureuse.

ALBERT CAMUS,
La Peste, 1947

– Tenez, Monsieur, nous assistons à un spectacle curieux et terrible : cette invasion du choléra ! Vous sentez le phénol dont ces wagons sont empoisonnés, c'est qu'il est là quelque part. Il faut voir Toulon en ce moment. Allez, on sent bien qu'il est là, Lui. Et ce n'est pas la peur d'une maladie qui affole ces gens. Le choléra c'est autre chose, c'est l'Invisible, c'est un fléau d'autrefois, des temps

passés, une sorte d'Esprit maléfisant qui revient et qui nous étonne autant qu'il nous épouvante, car il appartient, semble-t-il, aux âges disparus.

Les médecins me font rire avec leur microbe. Ce n'est pas un insecte qui terrifie les hommes au point de les faire sauter par la fenêtre ; c'est le choléra, l'être inexprimable et terrible venu du fond de l'Orient.

Traversez Toulon, on danse dans les rues.

Pourquoi danser en ces jours de mort ? On tire des feux d'artifices dans la campagne autour de la ville ; on allume des feux de joie ; des orchestres jouent des airs joyeux sur toutes les promenades publiques.

C'est qu'il est là, c'est qu'on le brave, non pas le Microbe, mais le Choléra, et qu'on veut être crâne devant lui, comme auprès d'un ennemi caché qui vous guette. C'est pour lui qu'on danse, qu'on rit, qu'on crie, qu'on allume ces feux, qu'on joue ces valses, pour lui, l'Esprit qui tue, et qu'on sent partout présent, invisible, menaçant, comme un de ces anciens génies du mal que conjuraient les prêtres barbares...

GUY DE MAUPASSANT,
La Peur, *Contes divers*, 1884

Un jeune carbonaro piémontais, Angelo Pardi, colonel de hussards, réfugié en France à la suite d'un duel politique, retourne dans son pays en traversant le choléra de 1838 qui désole la Haute Provence entre Aix et les Alpes. Dans cet extrait, il rencontre le médecin qui lui explique pourquoi il trouve, à chacun de ses pas, des villages morts, des maisons habitées seulement de cadavres.

Je suis arrivé tout à l'heure, dit Angelo. Il se peut que ma tête soit drôle mais je regarderai la vôtre avec attention quand vous aurez vu ce que j'ai vu.

- Oh ! dit le jeune homme, il est probable que je vomirai exactement comme vous avez vomi. L'important c'est que vous n'ayez pas touché les cadavres.

- J'ai tué à coups de bêche un chien et des rats qui les mangeaient, dit Angelo. Ces maisons sont pleines de morts.

- Il me semblait bien que vous aviez dû faire le fier-à-bras, dit le jeune homme. Vous êtes exactement quelqu'un de ce genre-là. Avez-vous froid aux jambes ?

- Je ne crois pas, dit Angelo.
 Il était de plus en plus décontenancé ; il n'avait pas froid aux jambes, mais il les sentait de nouveau en coton et inconsistantes. «On ne croit jamais, dit le jeune homme, jusqu'au moment où on en est sûr. Buvez un bon coup de ça, et allez-y franchement.» Il tendit une fiole qu'il avait tirée de sa sacoche. C'était un alcool rude, aromatisé d'herbes à goût très brutal. Dès la première gorgée - à laquelle il était allé de bon cœur - Angelo perdit la tête et il se serait rué à coups de poing sur le jeune homme s'il n'avait pas eu le souffle coupé. Il se contenta de le regarder très sauvagement avec des yeux pleins de larmes. Cependant, après avoir éternué plusieurs fois très violemment, il se sentit réconforté et avec des jambes qui lui appartenaient solidement. «En fin de compte, dit-il dès qu'il put parler, allez-vous me dire ce qui se passe ?
 - Comment, dit le jeune homme, vous ne savez pas ? Mais, d'où venez-vous ? C'est le choléra morbus, mon vieux. C'est le plus beau débarquement de choléra asiatique qu'on ait jamais vu ! Allez-y encore une fois, dit-il en tendant la fiole. Croyez-moi, je suis médecin. » Il attendit qu'Angelo ait éternué et pleuré. « Je vais y aller un peu, moi aussi, tenez. » Il but, mais il eut l'air de très bien supporter la chose. « Je suis habitué, dit-il, il y a trois jours que je ne me tiens debout qu'avec ça. Le spectacle des villages par là-bas devant n'est pas non plus très féérique. »

JEAN GIONO,
Le Hussard sur le Toit, 1951

Quel était donc le secret dont le puissant lord venait de mourir ?

Un jour, dans ses lointains voyages, en Orient, s'étant éloigné de sa caravane aux environs d'Antioche, le jeune duc, en causant avec les guides du pays, entendit parler d'un mendiant dont on s'écartait avec horreur et qui vivait, seul, au milieu des ruines. L'idée le prit de visiter cet homme, car nul n'échappe à son destin.

Or ce Lazare funèbre était ici-bas le dernier dépositaire de la grande lèpre antique, de la lèpre sèche et sans remède, du mal inexorable dont un Dieu seul pouvait ressusciter, jadis, les Jobs de la légende. Seul, donc, Portland, malgré les prières de ses guides éperdus, osa braver la contagion dans l'espèce de caverne

où râlait ce paria de l'Humanité. Là, même, par une fanterie de grand gentilhomme, intrépide jusqu'à la folie, en donnant une poignée de pièces d'or à cet agonisant misérable, le pâle seigneur avait tenu à lui serrer la main. À l'instant même un nuage était passé sur ses yeux. Le soir, se sentant perdu, il avait quitté la ville et l'intérieur des terres et, dès les premières atteintes, avait regagné la mer pour venir tenter une guérison dans son manoir, ou y mourir. Mais, devant les ravages ardents qui se déclaraient durant la traversée, le duc vit bien qu'il ne pouvait conserver d'autre espoir qu'en une prompte mort. C'en était fait ! Adieu, jeunesse, éclat du vieux nom, fiancée aimante, postérité de la race !

- Adieu, forces, joies, fortune incalculable, beauté, avenir ! Toute espérance s'était engouffrée dans le creux de la poignée de main terrible. Le Lord avait hérité du mendiant. Une seconde de bravade - un mouvement trop noble, plutôt ! - avait emporté cette existence lumineuse dans le secret d'une mort désespérée... Ainsi périt le duc Richard de Portland, le dernier lépreux du monde.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM,
Contes cruels, 1883

1. Confrontez le premier texte avec l'épilogue de *La Peste* d'Albert Camus : quels éléments communs trouvez-vous ?
2. En quoi les deux textes diffèrent-ils ?
3. Confrontez la comparaison d'Alliod « l'aurore d'un beau jour » et la conclusion du texte de Camus ; quelle position préférez-vous personnellement ? Justifiez votre position.
4. Confrontez la scène du roman avec l'extrait du film de Jean-Paul Rappeneau *Le Hussard sur le toit*, 1998
5. Étude de la conception de la maladie : un monstre, une punition, un microbe ? Soulignez les termes qui connotent l'épidémie dans les différents textes.
6. Rôle et présence du médecin dans les textes de Giono, Camus et Maupassant.
7. En présence de la maladie, les individus se distinguent par leurs réactions : relevez les variations de l'indifférence à la compassion, de l'inconscience au défi.
8. Par quels éléments négatifs est introduite l'idée du mal dans chaque texte ? Relevez les présences négatives dans le domaine humain, animal ou fantastique auxquelles ont recours les auteurs.

■ 3. Recherche

► Chaque siècle a « sa » maladie ; faite une recherche sur les épidémies des siècles passés et celles de notre époque. Qu'est-ce qui a totalement changé ? Qu'est-ce qui reste inchangé ?

► Maladie, combat, peur et courage sont intimement liés ; cherchez les auteurs qui ont utilisé la maladie comme symbole de la lutte politique.

► Avant que les techniques de diagnostic et de guérison, lentement élaborées au cours des siècles, se diffusent, les populations frappées par ces fléaux faisaient recours aux croyances religieuses et à la superstition pour les combattre. Parmi les remèdes

contre la peste, on trouve donc : prier les saints, notamment Saint Roch et Saint Sébastien ; organiser des processions de flagellants ; brûler les hérétiques, les juifs et les lépreux, accusés de propager la maladie. Etudiez le rapport entre progrès scientifique et superstitions populaires.

■ 4. Écriture d'invention

Dans sa pièce *Rhinocéros*, l'auteur de théâtre Eugène Ionesco utilise la maladie, la « rhinocérite » comme symbole du conformisme, de la soumission politique. Inventez à votre tour une « maladie » se propageant par contagion qui dénonce un défaut social ou moral.



› Saint Roch, Pontboset, Sanctuaire de Rétempio

■ 1. Lecture de l'image

Observez l'image et repérez les éléments qui permettent d'identifier saint Roch selon l'iconographie traditionnelle : saint Roch est en habit de pèlerin, il tient dans la main le bourdon (le bâton du pèlerin) ; il a parfois une besace, la pèlerine (la cape du pèlerin) et le chapeau du pèlerin. Il est souvent représenté avec la coquille (signe des pèlerins de saint Jacques de Compostelle, celui des pèlerins de Rome étant les clés de saint Pierre) car à la fin du Moyen-âge celle-ci est devenue l'emblème de tous les pèlerins. Un chien, portant parfois dans sa gueule un pain, est à ses côtés ; un ange soigne la plaie de sa jambe qu'il présente en relevant un morceau de son vêtement.

■ 2. Recherche

► Pourquoi saint Roch est-il si populaire et son culte est répandu dans plusieurs pays (Italie, France, Espagne) ? Pourquoi est-il considéré le patron des pestiférés ?

► Disséminés dans la région, églises, sanctuaires, chapelles, croix sont les témoignages de la spiritualité de la terre qui a donné naissance à saint Anselme. Proposez un itinéraire sur les sentiers de la spiritualité, de 2/3 jours, à l'intention d'un public d'adolescents.

5.9 | Amé Gorret (l'Ours de la montagne) (1836-1907)

Amé Gorret est né à Valtournanche, en 1836. Passionné d'alpinisme depuis le plus jeune âge, doué d'un physique puissant et d'un esprit inquiet et anticonformiste, il est l'un des initiateurs de l'alpinisme dans notre région et le fer de lance de la littérature alpine valdôtaine. Professeur au Petit Séminaire d'Aoste, il a été nommé vicaire dans plusieurs paroisses en Vallée d'Aoste et en France, et recteur de Saint-Jacques d'Ayas. Il est l'auteur de nombreux récits d'ascension : *Ascension de la Pointe Garin* (1866), *Excursion sur le glacier du Rhuitor* (1867), *Ascension de la Becca Torcé* (1872), *Quelques courses à Valgrisenche* (1876), *Le Grand Tournalin* (1876) et *L'Ascension au Mont Favre et l'Excursion au Mont Felère* (1879) qui sont considérés comme ses chefs-d'œuvre. Il est également l'auteur du *Guide de la Vallée d'Aoste* (1877), rédigé en collaboration avec Claude-Nicolas Bich, d'un volume sur les chasses royales dans les vallées de Champorcher, Cogne et Valsavarenche *Victor-Emmanuel sur les Alpes* (1878) ainsi que de nombreux articles publiés dans la presse locale. Il est mort en 1907 au prieuré de Saint-Pierre.



> Amé Gorret

TEXTE A > Autobiographie

D'abord je suis né, c'est indéniable vu ma manière hâtive de vieillir. Ce fait, très notable pour moi, ne m'a été que consigné par mes parents et par les registres paroissiaux de Valtournanche sous la date du 26 octobre 1836. [...]

Que pouvais-je présenter de saillant et de spécial pour que le rude mais charitable et zélé curé de Valtournanche, M. Bore, eût voulu me soustraire à l'école communale pour me confier à son vicaire M. Jacquin ? Je ne le sais pas encore à présent, mais le fait est que depuis lors j'ai compté pour une bouche de plus au presbytère et pour une de moins à la maison paternelle où je comptais encore six frères vivants tous de bon appétit. [...]

Enfin le moment arriva où mon maître crut qu'il n'avait plus rien à m'apprendre, la littérature n'étant pas de son fait, et le curé fut de l'avis de mon maître et l'on pensa au collège. On me présenta en troisième et j'y fus reçu. [...]

Il fallut partir : j'avais passé trois ans à la cure et l'on ne m'avait jamais grondé. Dans les adieux à la famille, mes frères paraissaient jalouser mon sort et j'enviais le leur. En avant ! Va au collège et deviens Monsieur. J'étais pourtant riche, j'avais vingt-huit sous et je les avais montrés à mes frères.

Au collège

Pour moi, ni au collège ni ailleurs, je n'ai jamais rien pu comprendre à ce mélange d'orgueil et d'envie que l'on est convenu d'appeler l'émulation, grand moteur de l'éducation des collègues et qui prétend vous constituer des vertus avec les défauts et les faiblesses d'autrui. [...] À la fin des compositions et des examens et avant le commencement des cours réguliers, il fallut subir la formalité qui, nécessaire pour quelques-uns, je l'ai reconnue par la suite, est pour plusieurs, qui peuvent se trouver dans mon cas, une véritable imprudence, c'est la

lecture du règlement avec tous les commentaires et les explications qui l'accompagnent. Il y avait là un tel appareil d'ordres, de prescriptions, de défenses, de punitions graduées que l'on était bien forcé de croire à la possibilité, à la fréquence même des manquements. On enseigne quelquefois le mal en voulant trop le prévenir. [...]

Un petit subside doit avoir décidé de cela, mais elle fut bien malheureuse l'idée de me placer la seconde année au pensionnat soit au petit séminaire. Pour bonne que soit l'institution, elle ne l'est certainement pas pour tout le monde.

Les relations continuelles avec les externes vous donnent un air de paria et d'esclave. Cet amalgame de tous les caractères, de toutes les classes et de tous les âges pour l'étude, pour les repas, pour les récréations, pour le dortoir, cette servitude de l'étude, de la récréation surtout, à heures fixes, cette assimilation complète de celui qui a la plus grande facilité de travail avec celui qui est lent comme une tortue me paraissent une imprudence et un grand manque de logique. L'assistance censée continuelle d'un supérieur ou d'un surveillant vous provoque à la dérouter.

J'ai pourtant appris dans cette maison bien des choses qu'il est difficile ensuite de mettre à l'oubli. J'ai appris là qu'il ne fait pas bon de commander et je n'ai plus aimé le commandement ni reçu ni donné. Le commandement isole trop la personne qui doit le donner et la constitue dans la presque impossibilité de connaître la vérité. Ou on ne la connaît pas, la vérité, et alors on est exposé à des fautes et des erreurs qui engendrent le mépris et à des injustices qui provoquent la haine et le dégoût, ou bien on la connaît et alors le puni recherche les espions et veut les trouver à tort et à travers et peut faire détester les plus innocents et les récompenser, les biens vus ne sont que des suppôts du favoritisme qui préjudicient les autres et vivent à leurs dépens. Le commandement perd de prestige et d'autorité en se trouvant trop proche et trop fréquent, il doit respirer une atmosphère à part parce que frequentata vilescunt et point de grand homme pour un valet de chambre.

J'ai appris qu'il y a des individus qui se ménagent toujours de petits manquements, pas assez pour être punis, mais plus pour faire enrager continuellement les supérieurs, c'est leur calcul. J'ai appris qu'il y en a qui ont l'adresse de faire faire les fautes par les plus simples et les plus ingénus et qui s'en frottent ensuite les mains de plaisir. Cette maudite manie ne se limite pas au collège, ceux qui l'ont contractée la prolongent tout le long de leur vie. Vrais fléaux des braves et bonnes gens. J'ai appris qu'il y en a que toute la vertu consiste à bien voir les défauts des autres et à en gémir devant tout le monde de l'air le plus désolé et le plus patelin. Quand ils parlent des autres, ils ne parlent jamais d'eux-mêmes et ils aiment à parler toujours, pas une qualité, pas une bonne action, pas une vertu qui n'ait son contre-poids : « c'est bien fâcheux que ... un tel talent gâté par ... ». Ceux-là doivent prospérer dans le monde, être bien vus et bien casés, ils ferment aux autres la porte de toutes les places et les places vides ne restent pas. Ils sont censés avoir vertus et mérites, puisqu'ils ont tant de clairvoyance et une désolation si sévère pour les autres. Sépulcres blanchis. [...]

J'ai appris ... J'ai appris mille autres choses que je ne suis pas tenu de vous dire, qu'il me suffise pour tout et pour tous de ne pas cacher que j'ai appris qu'il y a une manière très facile et très pratique d'être malheureux, c'est de se croire tel. J'ai été deux ans au pensionnat, c'est deux ans de trop.

■ 1. Lecture du texte

1. Retracer les différentes étapes de la vie racontées sous forme autobiographique.
2. Dès le début quel est le ton choisi par l'auteur ?
3. D'après l'expérience du collège l'auteur avoue avoir appris plusieurs choses : comment pourriez-vous résumer cet apprentissage ?
4. Quelle définition donne Amé Gorret de l'émulation ?
5. Que pense-t-il du règlement ?
6. Quel tableau trace-t-il de la vie au pensionnat ? Quels aspects considère-t-il négatifs et pourquoi ?
7. Quelle réaction provoque la relation continue avec les externes ?
8. Quels sont les caractéristiques du commandement ?
9. Quand le commandement perd de prestige ?
10. Le pensionnat, école de vie pour la future vie en société : quels comportements Amé Gorret décrit ?
11. Et quelles en seront les conséquences sur la société civile ?
12. La conclusion présente deux réflexions : lesquelles ?

■ 2. Textes en écho

Le genre de l'autobiographie : définissez d'abord les caractéristiques de ce genre, analysez ensuite les deux textes proposés et présentez une réflexion sur les trois expériences liées au monde des adultes et de l'instruction.

En arrivant au collège, je fus confié aux soins particuliers de M. l'abbé Leprince, qui professait la rhétorique et possédait à fond la géométrie : c'était un homme d'esprit, d'une belle figure, aimant les arts, peignant assez bien le portrait. Il se chargea de m'apprendre mon Bezout ; l'abbé Egault régent de troisième, devint mon maître de latin ; j'étudiais les mathématiques dans ma chambre, le latin dans la salle commune.

Il fallut quelque temps à un hibou de mon espèce pour s'accoutumer à la cage d'un collègue et régler sa volée au son d'une cloche. Je ne pouvais avoir ces prompts amis que donne la fortune, car il n'y



> Il Cervino, 1919, Leonardo Roda

avait rien à gagner avec un pauvre polisson qui n'avait pas même d'argent de semaine ; je ne m'enrôlai point non plus dans une clientèle car je hais les protecteurs. Dans les jeux je ne prétendais mener personne, mais je ne voulais pas être mené :

je n'étais bon ni pour tyran ni pour esclave, et tel je suis demeuré.

Il arriva pourtant que je devins assez vite un centre de réunion ; j'exerçai dans la suite, à mon régiment, la même puissance : simple sous-lieutenant que j'étais, les vieux officiers passaient leurs soirées chez moi et préféraient mon appartement au café. Je ne sais d'où cela venait, n'était peut-être de ma facilité à entrer dans l'esprit et à prendre les mœurs des autres. J'aimais autant chasser et courir que lire et écrire. Il m'est encore indifférent de deviser des choses les plus communes, ou de causer des sujets les plus relevés. Très peu sensible à l'esprit, il m'est presque antipathique, bien que je ne sois pas une bête. Aucun défaut ne me choque, excepté la moquerie et la suffisance que j'ai grand-peine à ne pas morguer ; je trouve que les autres ont toujours sur moi une supériorité quelconque, et si je me sens par hasard un avantage, j'en suis tout embarrassé.

RENÉ DE CHATEAUBRIAND,
Mémoires d'outre-tombe (1840-1850)

Ce père n'est pas même une ombre, pas même un regard: nous avons pesé quelque temps, lui et moi, sur la même terre, voilà tout. Plutôt que le fils d'un mort, on m'a fait entendre que j'étais l'enfant du miracle. De là vient, sans aucun doute, mon incroyable légèreté. Je ne suis pas un chef, ni n'aspire à le devenir.

Commander, obéir, c'est tout un. Le plus autoritaire commande au nom d'un autre, d'un parasite sacré - son père -, transmet les abstraites violences qu'il subit. De ma vie je n'ai donné d'ordre sans rire, sans

faire rire ; c'est que je ne suis pas rongé par le chancre du pouvoir : on ne m'a pas appris l'obéissance. [...]

Mon grand-père avait décidé de m'inscrire au Lycée Montaigne. Un matin, il m'emmena chez le proviseur et lui vanta mes mérites : je n'avais que le défaut d'être trop avancé pour mon âge. Le proviseur donna les mains à tout : on me fit entrer en huitième et je pus croire que j'allais fréquenter les enfants de mon âge. Mais non : après la première dictée, mon grand-père fut convoqué en hâte par l'administration ; il revint enragé, tira de sa serviette un méchant papier couvert de gribouillis, de taches et le jeta sur la table : c'était la copie que j'avais remise. On avait attiré son attention sur l'orthographe - « le lapen çovache ême le ten³ », - et tenté de lui faire comprendre que ma place était en dixième préparatoire. Devant « lapen çovache » ma mère prit le fou rire ; mon grand-père l'arrêta d'un regard terrible. Il commença par m'accuser de mauvaise volonté et par me gronder pour la première fois de ma vie, puis il déclara qu'on m'avait méconnu ; dès le lendemain, il me retirait du lycée et se brouillait avec le proviseur.

Je n'avais rien compris à cette affaire et mon échec ne m'avait pas affecté : j'étais un enfant prodige qui ne savait pas l'orthographe, voilà tout. Et puis, je retrouvai sans ennui ma solitude : j'aimais mon mal. J'avais perdu, sans même y prendre garde, l'occasion de devenir vrai : on chargea M. Liévin, un instituteur parisien, de me donner des leçons particulières ; il venait presque tous les jours. Mon grand-père m'avait acheté un petit bureau personnel, fait d'un banc et d'un pupitre de bois blanc. Je m'asseyais sur le banc et M. Liévin se promenait en dictant. Je le détestais parce qu'il oubliait de me choyer : je crois qu'il me prenait non sans raison pour un enfant retardé. Il disparut, je ne sais plus

pourquoi : peut-être s'était-il ouvert à quelqu'un de son opinion sur moi. [...]

Ma vérité, mon caractère et mon nom étaient aux mains des adultes ; j'avais appris à me voir par leurs yeux ; j'étais un enfant, ce monstre qu'ils fabriquent avec leurs regrets. Absents, ils laissaient derrière eux leur regard, mêlé à la lumière ; je courais, je sautais à travers ce regard qui me conservait ma nature de petit-fils modèle, qui continuait à m'offrir mes jouets et l'univers. Dans mon joli bocal, dans mon âme, mes pensées tournaient, chacun pouvait suivre leur manège : pas un coin d'ombre.

JEAN-PAUL SARTRE,
Les Mots, 1963

■ 3. Sujets de réflexion

► Amé Gorret a avoué ses réactions face au règlement dans l'institution de son pensionnat ; quelles sont vos réactions face aux règles imposées ?

► La fonction thérapeutique de l'écriture pour récupérer les expériences vécues est désormais reconnue et la rédaction de ses propres mémoires constitue souvent un remède conseillé pour prendre conscience de sa vie. Approfondissez ce sujet.

► Le journal intime peut constituer une forme de réfléchir sur sa propre vie quotidienne pour en évaluer les aspects positifs et négatifs : avez-vous déjà essayé d'écrire un journal ?

■ 4. À lire

Michel de Montaigne, *Les Essais*, 1595

André Gide, *Si le grain ne meurt*, 1924

Anne Frank, *Journal*, 1959

³ Le lapin sauvage aime le thym

TEXTE B > Ascension du Mont Cervin

Le goût pour les courses et les ascensions ne date pas de bien longtemps dans mon pays : aussi entourés de montagnes magnifiques nous les ignorions, et les chasseurs seuls de chamois connaissent les cols, et les touristes étaient regardés, à leur passage, comme des merveilles. Le Mont Cervin, cette montagne si fière et si belle, que nous pouvions voir tous les jours, le Mont Cervin, devant lequel les étrangers s'arrêtaient frappés d'admiration, le Mont Cervin ne nous frappait pas. [...]



> Technique d'ascension (1920)

Pendant l'été de l'an 1857, alors que déjà les touristes, les Anglais surtout, traversaient Valtournanche en beaucoup plus grand nombre qu'auparavant, quelqu'un parla de l'ascension du Mont Cervin. J'étais alors dans mes vacances de séminariste ; cette idée d'ascension, qui faisait sourire tout le monde de pitié, que l'on regardait comme une folie, cette idée me plut, aussi à Carrel Jean-Antoine et à Carrel Jean-Jacques. Sans oser préciser le but de notre excursion, nous partîmes un jour du chalet d'Avouil, avec une petite hache pour tailler le pas dans la glace, un morceau de pain noir dans nos poches, et un peu d'eau-de-vie. [...] Nous nous amusâmes quelques heures à rouler des pierres dans les abîmes qui nous environnaient et, sans toucher même pas à la pyramide, nous redescendîmes par le chemin que l'on a suivi depuis pour monter.

Dès lors l'ascension du Mont Cervin devint une idée fixe chez nous. Carrel avait son Mont Cervin dans la tête, pour moi c'était un cauchemar. Chaque année comptait de nouvelles tentatives, chaque tentative marquait un nouvel échec, chaque échec était une nouvelle provocation. Les moyens matériels manquaient, et puis au lieu d'encouragement on ne rencontrait que moquerie. Je ne pus, pendant quelques années, prendre part aux tentatives, je ne pouvais disposer de mon temps. En 1862, MM. Tyndall et Whymper donnèrent plus que jamais vie à ce problème de l'ascension, et légitimèrent les tentatives aux yeux du peuple, puisqu'il y avait du gain et journée. [...] Enfin en 1865, j'obtins tout le mois de juillet pour mes vacances, aussitôt je partis pour Valtournanche. En arrivant je parlai aux Carrel pour organiser une tentative d'ascension ; en attendant j'allai saluer mon père, de résidence au col St-Théodule. Quand je redescendis le col, les Carrel venaient de s'engager avec Whymper pour l'ascension du Cervin, le 9 et le 10 juillet, en cas de beau temps. L'essai devait se faire sur le versant suisse.

(Après plusieurs contretemps dus au mauvais temps et au refus de Carrel d'accepter dans la compagnie un ingénieur, M. Giordano, pas trop expert en montagne, mais qui fournit le matériel nécessaire, finalement ils partirent.)

Nous allions volontaires pour l'honneur et la vengeance du pays ; c'était une expédition de vengeance nationale, je demandai même que les provisions ne fussent transportés que le premier jour pour n'avoir plus à dépendre d'aucun jusqu'au retour, pour n'avoir même aucune distraction de nouvelles ; il fallait passer la mer et brûler le vaisseau. Mes conditions furent acceptées.

(Gorret décrit avec beaucoup de détails l'ascension jusqu'à l'arrivée.)

Quelques minutes après, mes deux compagnons étaient hors de danger, sur un chemin facile, ils galopèrent ; mon sacrifice me pesait ; à califourchon sur l'arête, je les regardais, les encourageais,

et des talons, je piquais le Mont Cervin, comme pour le faire marcher, pour lui faire sentir qu'il était dompté : « Animal, tu y es ». [...] Nous laissâmes la corde à sa place pour les futures ascensions.

(Finalement ils arrivent)

Nous éprouvâmes tous un saisissement de plaisir en remettant le pied sur le gazon ; nous retrouvâmes la parole ; nous n'avions presque dit mot en tout le temps, excepté : courage... prudence...précaution...attention... J'avouais à mes compagnons que je n'avais osé de tout le temps m'arrêter à la pensée si je serais redescendu... Leurs impressions avaient été les mêmes.

On vint à notre rencontre, notre arrivée fut un triomphe. [...]

L'ascension du Mont Cervin sera toujours une grande entreprise ; amis avec quelques préparatifs, quelques travaux, on peut la rendre possible à ceux qui ont l'instinct et l'habitude des montagnes. Dans plusieurs endroits, il faudrait planter des boucles de fer dans le roc et y passer une corde à laquelle on se tiendrait pour sûreté.



> Une cordée d'alpinistes sur le sommet du Cervin (1903)

■ 1. Lecture du texte

1. Quelle est la perception des montagnes et des touristes de la part des natifs du lieu ?
2. Comment pouvez-vous justifier cette attitude ?
3. Quels étaient les touristes intéressés à la montagne ?
4. Quelle était la réaction des habitants face à l'idée de l'ascension du Mont Cervin ?
5. Et quelle est par contre la réaction d'Amé Gorret ?
6. Qu'est-ce que devient l'idée de l'ascension pour lui et pour ses compagnons ?
7. Pourquoi les habitants acceptent l'idée de l'ascension ?
8. Pourquoi Gorret et les deux Carrel décident de partir volontaires ?
9. Quelles conditions dicte Gorret ? Pourquoi ?
10. Quel est l'état d'âme de Gorret à califourchon sur l'arête ?
11. Quels avaient été les seuls mots prononcés par les trois compagnons pendant l'ascension ?
12. Comment sont-ils accueillis à leur retour ?
13. Quelles réflexions propose Gorret après cette expérience ?

■ 2. Textes en écho

- ▶ Les textes qui racontent les grandes entreprises en montagne : les romans de Roger Frison-Roche

(1906-1999), en particulier la trilogie, *Premier de cordée* (1941, représenté aussi au cinéma et à la (télé), *La grande crevasse* et *Retour à la montagne*.

- ▶ Pour l'interprétation de la montagne, le roman de l'écrivain suisse romand Claude-Ferdinand Ramuz, *La grande peur de la montagne* (1925-26).

- ▶ Très intéressant le chapitre « Preti alpinisti » dans le livre de Marco Cuaz, *I rumori del mondo*, Le Château, 2011, dans lequel, à la page 89 l'auteur mentionne le rôle de l'abbé Gorret dans la bataille pour le Cervin et le désigne comme une importante source d'informations pour le développement de l'alpinisme.

■ 3. Actualisation

Le rôle que nos grandes montagnes, Mont-Cervin et Mont-Blanc, jouent dans la réalité touristique actuelle de notre vallée.

■ 4. Sujets d'écriture

Le désir de conquérir des lieux inconnus, le goût de l'aventure sont-ils encore diffusés aujourd'hui ? Et sous quelle forme ?

► « courage... prudence...précaution...attention... » : réfléchissez sur l'importance de ces mots et surtout sur les comportements que ces mots impliquent, non seulement dans le domaine des excursions en haute montagne.

► Analysez la conception de la montagne comme école de vie, symbole de conquête et de satisfaction après les fatigues nécessaires pour accomplir l'ascension.

TEXTE C > *Amé Gorret a laissé aussi une série de maximes et d'aphorismes dans lesquels il a exprimé la force de ses réflexions d'après les expériences vécues.*

Maximes et aphorismes

Rien ne commence, rien ne finit dans les faits, tout continue, ainsi le présent est toujours en germe dans le passé.

Je préfère l'obscurité des mystères aux ténèbres de l'erreur.

La médecine est l'art de mettre des remèdes peu connus dans un corps encore moins connu.

Le beau est la splendeur du vrai.

L'indépendance est indispensable au sacerdoce.

On ne connaîtra jamais bien les hommes qu'en se connaissant bien soi-même.

L'homme est un objet de la nature, il ne faut pas le chercher au milieu des institutions et des lois.

Le soldat est un esclave en uniforme.

Les masses vont naturellement au despotisme.

La grande multiplication des lois est un caractère infaillible d'un mauvais gouvernement.

■ 1. Sujets de réflexion

Chaque maxime peut donner lieu à un sujet de réflexion, à un travail de production écrite, à un exposé oral et se prête au débat et à l'actualisation.

■ 2. À lire

La Rochefoucauld, *Maximes*, 1665

5.10 | Ferdinand Fenoil (1845-1888)

Ferdinand Fenoil est né à Saint-Pierre, en 1845. Membre de l'Académie Saint-Anselme, il a été professeur de langue et littérature française au Grand Séminaire. Il est l'auteur de *La Terre sur les Alpes* (1874) où il relate le passage de Napoléon en Vallée d'Aoste et la réaction des populations locales, de *Le Roi chasseur et les bouquetins de la Vallée d'Aoste* (1878), et du recueil de légendes et d'anecdotes *Çà et là – Souvenirs valdôtains* (1883). Il est mort en 1888, de phthisie.



> Ferdinand Fenoil

TEXTE A > Lorsque nos arrière-neveux parcourront les sommités de Cogne et de Valsavaranche et qu'ils verront les traces d'un large chemin muletier, tantôt surplombant des gorges affreuses, tantôt rasant les glaciers, tantôt serpentant d'agréables prairies, ils demanderont pourquoi cette route à demi effacée et qui l'aura construite. Lorsqu'à Lauzon, à Dondeyna, à Orvieille ils apercevront des débris de palais jadis somptueux et grandioses pour ces sommités, ils se diront : à quoi servait tout cela ? Les savants de la montagne et les Nestors du quartier répondront que ces chemins étaient le chemin du Roi, que ces débris étaient le campement du Roi. Ce sera tout. Quel Roi ? Et ce roi que venait-il faire sur ces hauteurs ? Dans un siècle nos montagnards ne le sauront plus. Si le siècle à venir ressemble au siècle présent, si alors comme aujourd'hui le tourbillon des affaires, le choc des événements, l'instabilité des institutions enlèvent aux hommes et la mémoire du passé et la sagesse du présent ; en un mot, si le siècle de la vapeur continue, on verra oubliés bientôt et la Chasse aux bouquetins, et le Roi galant-homme et le Premier Roi d'Italie. Or c'est juste pour dérober quelque chose au temps qui s'envole et pour empêcher qu'une mémoire chère aux valdôtains ne s'efface sitôt, que nous écrivons ces lignes.

Victor-Emmanuel II visita pour la première fois les montagnes de Valsavaranche, de Cogne et de Champorcher l'année 1850, au mois de juillet. [...] La solitude des montagnes et l'imposante majesté de nos Alpes l'enchantèrent ; le désir surtout d'y venir faire la connaissance des bouquetins le posséda vivement. [...]

Pourquoi les bouquetins ne sortent-ils pas de ces montagnes ? N'y a-t-il sur les autres chaînes des Alpes, d'aussi hauts pics et d'aussi grands glaciers ? Assurément oui ; mais un instinct puissant les attache au sol qui les a vus naître.

Durant 20 à 25 ans à peu près, le roi Victor Emmanuel vint chaque année avec ses gardes-chasse, ses batteurs porter le trouble et la mort dans leurs paisibles solitudes. Les quittèrent-ils pour cela ? Non ; à peine en vit-on quelques-uns chassés à toute outrance chercher un refuge temporaire sur les glaciers du Rutor et du Mont Blanc. Le bouquetin est semblable au montagnard qui naît comme planté sur sa terre natale et qui meurt si on l'en arrache.

Il n'est pas d'animaux qui aient plus que lui le droit d'occuper sa terre ; il n'empiète en rien sur le sol que nous pouvons cultiver, car il habite plus haut que les plus hauts chalets ; entre ceux-ci et sa demeure, il y a une zone occupée par les chamois. Le bouquetin est au sommet de la terre habitable, les régions les plus abruptes et les plus glaciales sont celles les mieux à son organisation. [...]

Les chasses royales au bouquetin et les chasses données à cet animal par nos montagnards n'ont rien qui se ressemblent. On pourrait dire que le roi ne chassait pas le bouquetin, mais qu'il se contentait de le tirer. Sans doute Victor-Emmanuel était un incomparable tireur,

mais il serait ridicule de dire qu'il était le roi des chasseurs. Le chasseur poursuit sa bête au milieu des vallons, des clapeys, des rochers, il connaît ses instincts, il a une longue habitude de ses mœurs et il sait à quelle heure, en quel endroit, de quelle manière il faut la surprendre. Dès l'aube du jour, il doit être sur les plus hauts pics. Si le chasseur vient à être découvert, si un vent contraire le trahit, ce sont des courses mortelles, des contremarches sans fin, des luttes d'adresse que personne ne peut redire. Pour une journée entière il n'a plus de trêve et il se croit trop heureux lorsqu'après une course échevelée de huit ou dix heures consécutives, le moment favorable de tirer un coup a pu s'offrir.

Voilà ce qu'est la vie du chasseur des Alpes, vie pleine de dangers, de péripéties, d'émotions, espèce de drame pour lequel nos robustes montagnards s'éprennent éperdument, mais qui fait trembler les épouses et les mères.

Or les chasses de Victor-Emmanuel au milieu de nos Alpes n'offraient pas un seul de ces dangers. Il fallait lui épargner la chasse proprement dite et ne lui réserver que le coup de feu. Mais comme il ne prit jamais aux bouquetins la fantaisie d'aller se présenter à la bouche du fusil royal, on dut les obliger de vive force. Dans ce but on imagina ce qu'on appelle les battues et les batteurs chargés de les exécuter.

C'était quelque chose de fantastique, de grandiose et de beau qu'une battue ! Le roi se plaçait au pied d'une montagne dans un étroit bassin où venaient aboutir les sinuosités des sommets voisins ; pendant ce temps, et à quelques mille mètres au-dessus de sa tête, deux cents batteurs environ, guidés par le gardes-chasse et divisés en cinq ou six pelotons, suivant le cas, cherchent les bouquetins au milieu des précipices, des clapeys et des glaciers. Partis à minuit de leurs demeures respectives, ils sont dès l'aube du jour sur les sommités des pics ; armés de pistolets ils déchargent de temps à autre leur arme, pour lever le gibier comme on dit, quelques fois ils poussent en chœur des cris aigus et prolongés, l'écho de la montagne les répète et à ce vacarme insolite, les paisibles habitants de nos Alpes s'émeuvent. Les chamois, les bouquetins effrayés se donnent le signal d'alarme, et le nez au vent, se dispersent çà et là rapides comme la foudre. Les batteurs alors s'efforcent de les cerner et les obligent peu à peu de descendre le versant qui mène à la guérite royale.

FERDINAND FENOIL,

Le Roi chasseur et les bouquetins de la Vallée d'Aoste, 1878



> Maison de chasse royale, Orvielle (1910)

■ 1. Lecture du texte

1. Quel est le souci de l'auteur dans la rédaction de son livre ?
2. Quelle est sa peur ?
3. Quelles présences sur le territoire éveillent des questions ?
4. Qui sont les Nestors du quartier ?
5. Qu'est-ce qui charma le Roi ?
6. Pourquoi les bouquetins sont si attachés à leur territoire ?
7. Qu'est-ce qu'apporta la présence du Roi dans ces vallées de montagnes ?
8. Qu'est-ce qu'ont en commun le montagnard et le bouquetin ?
9. En quoi consiste le droit reconnu aux bouquetins d'occuper cette terre ?
10. L'auteur distingue deux types de chasses : lesquelles ?
11. Pourquoi elles sont si différentes ?
12. Décrivez les caractéristiques de ces deux typologies de chasses.
13. En quoi consiste une battue ?
14. Quel élément fondamental de la chasse manque dans la chasse du Roi ?
15. Comment sont qualifiés les bouquetins poursui-

vis par les batteurs ?

16. Le verbe chasser vient du latin *captare* = chercher à prendre : peut-on utiliser ce verbe dans la chasse du roi ?

17. Parfois l'auteur dévoile un ton critique dans sa description ; retrouvez ces passages ; comment pourriez-vous définir le sentiment caché ?



> Château de Sarre

Le Musée régional de la faune alpine « Beck-Peccoz » - Alpenfaunamuseum Beck-Peccoz, Gressoney-Saint-Jean, http://www.regionevda.it/cultura/beni_culturali/musei/museo_beck_peccoz/default_f.asp

Pavillons de chasse et chemins muletiers royaux dans le Parc du

Grand-Paradis

■ 2. Recherche

La chasse à mesure du roi ouvre le débat sur les privilèges liés au pouvoir royal, et au pouvoir en général.

Retrouvez les lieux de chasses mentionnés dans le texte sur la carte géographique de la Vallée.

Organisez une visite à la salle du château de Sarre tapissée par tous les trophées de chasse aux bouquetins et aux chamois du Roi et au monument du Roi chasseur à Aoste.

■ 3. Actualisation

La chasse peut être comparée à la pêche ?

■ 4. Exposé oral

Préparez un débat présentant les pour et les contre de la chasse.

■ 5. À lire

Amé Gorret, *Victor-Emmanuel sur les Alpes : Notices et souvenirs*, Turin, F. Casanova, 1878

TEXTE B > Nous avons vu dans le chapitre précédent que le général Lannes passa le premier le Grand-St-Bernard dans la nuit du 14 au 15 mai 1800. À peine arrivé de ce côté des Alpes, il eut l'ordre de Napoléon de marcher sur Aoste et de s'en rendre maître. Pour un tel capitaine, la difficulté n'était pas sérieuse, d'autant plus que les républicains français avaient des intelligences secrètes soit dans le Piémont, soit dans notre vallée.

La prépotence dédaigneuse d'une partie de la noblesse, les privilèges maintenus malgré de sourdes réclamations, surtout l'oppressive séculaire du peuple corvéable et taillable à merci, avaient préparé le terrain à un nouvel ordre de choses ; et bien des esprits généreux, éclairés y aspiraient. La révolution française, expression sanglante de cette crise sociale, n'était pas certainement l'idéal rêvé, mais elle se montrait comme un acheminement à un avenir meilleur. C'était un principe, tout souillé, il est vrai, de sang, de ruines et d'excès tyranniques, mais c'était un principe, un changement ; cela suffisait. Les peuples, dans l'excès de leurs maux, font comme les malades qui se tournent de droite à gauche, sur le lit de douleurs.

Toujours est-il qu'en 1793 et en 1800, l'œuvre des Français parmi nous fut facilitée par les secrètes sympathies qu'ils rencontrèrent. Le général Lannes marcha le 16 mai sur Aoste et fut accueilli dans notre ville, avec bonheur.

L'Évêque Solar qui occupait alors le siège d'Aoste, s'était enfui dès le 10 mai. Cette fuite précipitée de la part du premier pasteur du diocèse ne manquera pas de surprendre, surtout en face de l'attitude des curés qui, sauf un ou deux, restèrent fermes à leur poste. Il nous fut dit par un membre ancien et très instruit de notre clergé, qu'il avait été donné à Aoste un repas où l'évêque invité assistait, et que par malice probablement de la part d'individus



› Fort de Bard

en secrète intelligence avec les Français, on plaça à côté de Mgr Sola une femme de réputation équivoque. Cette offense, aurait, en partie du moins, occasionné l'évasion susdite ; quoique la crainte des Français ne puisse passer en dernière ligne.

Monsieur l'avocat J.B.Gal a souvent ouï dire que les généraux de Napoléon donnèrent plusieurs bals au grand salon de l'évêché. La jeunesse valdôtaine mêlée aux officiers de la république, s'y divertissait beaucoup. Est-ce dans une de ces soirées que Napoléon, ayant eu le pied foulé par sa danseuse, lui dit en reculant : Madame, que faites-vous ? La dame, sans se déconcerter, répondit : je ne m'en veux pas d'avoir fait reculer celui qui ne recule jamais. [...]

Avant de passer outre, fixons le regard un instant sur la petite halte que fit le plus grand guerrier des temps modernes dans l'hospice légendaire de Bernard de Menthon. Le chanoine d'Allèves, alors clavandier, soit administrateur temporel, l'attendait sur le perron où le premier consul s'arrêta quelques minutes pour voir défiler les derniers bataillons de son armée ; il pria ensuite M. d'Allèves de le conduire près d'un bon feu pour se chauffer. On l'introduisit alors dans une petite chambre où pétillait un bon feu de cheminée. Napoléon s'y campa debout, avec son chapeau à demi-lune sur la tête et les mains sur le dos. Sans perdre de temps il interrogea le modeste religieux sur les pas difficiles de la vallée d'Aoste, et principalement sur le fort de Bard que des officiers italiens lui avaient décrit sous des aspects divers, les uns prétendant qu'il pouvait être pris avec des pommes cuites, les autres que les boulets républicains n'y suffiraient pas. Le chanoine ne put rien lui dire de précis et de satisfaisant.

Sur ces entrefaites, entra le secrétaire de Bourienne pour savoir du premier consul s'il avait l'intention de s'arrêter quelques jours à Aoste. Napoléon, prenant son chapeau, répondit : « Si mon chapeau savait ce que pense ma tête, je le jetterai au feu. » Sur ce, M. de Bourienne ferma la porte et se retira. (en note : Nous devons la plupart de ces détails à l'amitié de M. le chev. Av. J.-B. Gal qui les apprit de la bouche même du chanoine D'Allèves mort en 1845)

FERDINAND FENOIL,

La terreur sur les Alpes, troisième partie, chap II, 1874

■ 1. Lecture de texte

1. Qui avait donné l'ordre de marcher sur Aoste ?
2. Pourquoi la difficulté n'était pas sérieuse ?
3. Qu'est-ce qui avait préparé le terrain à un nouvel ordre de choses ?
4. Comment est décrite la Révolution française ?
5. À qui sont comparés les peuples ?
6. Quelle est la signification de cette comparaison ?
7. Qui facilita l'œuvre des Français parmi nous ?
8. Quelle explication est donnée à la fuite de l'Évêque ?
9. Quelle anecdote est rapportée sur Napoléon au bal ?
10. Comment est toujours défini Napoléon ?
11. Sur quoi Napoléon interroge le religieux ?
12. Quel passage de la Vallée le préoccupe le plus ?
13. Quelle est l'attitude de Napoléon décrite et devenue célèbre ?
14. Qu'est-ce qu'il dit à propos de son chapeau ?
15. Expliquez cette affirmation.
16. Qui a été la source de ces informations ?

■ 2. Recherche

Reconstruisez l'entrée de Napoléon en Italie et ses campagnes italiennes

Les traces de Napoléon en Vallée d'Aoste

■ 3. Sujets de réflexion

► L'histoire est le récit des grands événements, mais elle est constituée aussi par les petites anecdotes qui la rendent plus intéressante et plus humaine. Partagez-vous cette affirmation ?

► Les événements historiques peuvent devenir matière de roman ?

► Le personnage de Napoléon a fasciné les jeunes de son époque ; Stendhal dans le roman *Le Rouge et le Noir* présente le personnage de Julien Sorel qui en est un admirateur.

Analysez ces deux passages :

CHAP. V

Dès sa première enfance, il avait eu des moments d'exaltation. Alors il songeait avec délices qu'un jour il serait présenté aux jolies femmes de Paris, il saurait attirer leur attention par quelque action d'éclat. Pourquoi ne serait-il pas aimé de l'une d'elles, comme Bonaparte, pauvre encore, avait été aimé de la brillante Mme de Beauharnais ? Depuis bien des années, Julien ne passait peut-être pas une heure de sa vie, sans se dire que Bonaparte, lieutenant obscur et sans fortune, s'était fait le maître du monde avec son épée.

CHAP. XI

En rentrant dans sa chambre, il ne songea qu'à un bonheur, celui de reprendre son livre favori (*Mémorial de Saint-Hélène*); à vingt ans, l'idée du monde et de l'effet à y produire l'emporta sur tout.

Bientôt cependant il posa le livre. À force de songer aux victoires de Napoléon, il avait vu quelque chose de nouveau dans la sienne. Oui, j'ai gagné une bataille, se dit-il, mais il faut en profiter, il faut écraser l'orgueil de ce fier gentilhomme pendant qu'il est en retraite. C'est là Napoléon tout pur.



› Bonaparte franchissant les Alpes, P. Delaroche (1812), huile sur toile

5.11 | Candide Réan (1845-1934)



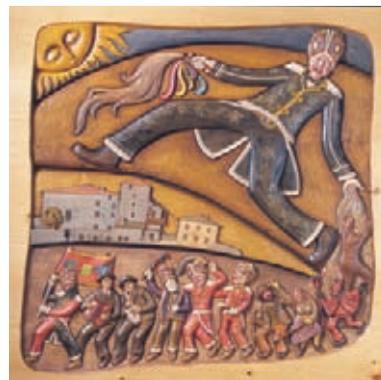
> Candide Réan

Née à Aoste en 1845, elle publie un recueil de poèmes *Une voix des Alpes* (Turin, 1893). Elle est morte en 1934, à Saint-Marcel.

Les moments de fête suscitent des sentiments souvent contradictoires chez les auteurs : mélange de gaieté et mélancolie dans Clair de Lune de Paul Verlaine, malice et musique dans Carnaval de Théophile Gautier, ces atmosphères sont reprises dans Le Carnaval de Candide Réan, sur une note plus sévère qui souligne la « folie » de la gaieté selon la tradition pascalienne et voit, au sein de tout moment de divertissement, un signe d'éloignement de la direction essentielle.

Le Carnaval

C'était un de ces jours de gaieté folle, vaine,
 On courait ici, là... Pauvre, ah ! pauvre âme humaine !
 Toujours rêvant, cherchant la joie et les plaisirs
 En n'arrivant jamais à combler ses désirs.
 On riait, on dansait au son de la musique
 Et l'on se pavanait en costume excentrique ;
 Ceux-ci jouaient autour du fatal tapis vert,
 Ceux-là cherchaient des yeux un somptueux couvert,
 Chacun voulait sa part de ces mille délices
 Dont le monde remplit ses séduisant calices ;
 Tous enfin, tous voulaient boire, boire à longs traits
 A cette coupe, hélas ! aux funestes attraites.
 Et je voyais un homme au milieu de la foule,
 L'œil pensif et rêveur, cherchant dans cette houle
 Le sens mystérieux du fol entraînement
 Qui jette et précipite en un certain moment
 Les hommes sérieux et les hommes vulgaires,
 Dans le grand tourbillon des gaietés éphémères.
 Et se tournant vers moi : Dieu, me dit-il, est là,
 Dieu, l'infini, le ciel, oui, je vois tout cela
 Dans ces regards, ces ris, ces coupables ivresses,
 Dans ces cœurs, captivés par de fausses tendresses.
 C'est l'amour que l'on cherche au fond de ces yeux bleus,
 C'est l'oubli de nos maux que l'on demande aux jeux,



> Le Carnaval de Roisan, Giovanni Toux

C'est cet ardent besoin que Dieu mit dans nos âmes
 De plaisirs, de bonheur, et de brûlantes flammes
 Qui, faisant quelquefois comme une irruption,
 Se trompe seulement dans sa direction.
 On sent que l'on est fait pour la joie infinie,
 On sent que la douleur doit être un jour bannie,
 Et l'on court, et l'on cherche et l'on fait faux chemin
 Si Dieu ne nous tend pas sa charitable main.

CANDIDE RÉAN,
Une voix des Alpes, 1893

■ 1. Lecture du texte

1. Relevez tous les éléments qui évoquent la fête ; quel décor est présenté au début du poème ?
2. Observez les oppositions systématiques entre la description des plaisirs du Carnaval et les sentiments manifestés par l'auteure.
3. Quel est le rôle de « L'homme au milieu de la foule » ?
4. En opposition à la désapprobation manifeste de l'auteure, tissez votre « éloge de la fête », célébrez les bienfaits des plaisirs qui peuvent découler du « grand tourbillon des gaîtés éphémères ».

■ 2. Confrontation

Dans les strophes 7 et 8 de *Nuit de Décembre* (*Les Nuits*, 1835- 37), Alfred de Musset présente un « convive vêtu de noir » ; quels points a-t-il en commun avec le personnage pensif et rêveur de Carnaval ?

À l'âge où l'on est libertin,
 Pour boire un toast en un festin,
 Un jour je soulevais mon verre.
 En face de moi vint s'asseoir
 Un convive vêtu de noir,
 Qui me ressemblait comme un frère.

Il secouait sous son manteau
 Un haillon de pourpre en lambeau,
 Sur sa tête un myrte stérile.
 Son bras maigre cherchait le mien,
 Et mon verre, en touchant le sien,
 Se brisa dans ma main débile.

■ 3. Textes en écho

CLAIR DE LUNE

Votre âme est un paysage choisi
 Que vont charmant masques et bergamasques
 Jouant du luth et dansant et quasi
 Tristes sous leurs déguisements fantasques.
 Tout en chantant sur le mode mineur
 L'amour vainqueur et la vie opportune
 Ils n'ont pas l'air de croire à leur bonheur
 Et leur chanson se mêle au clair de lune,

Au calme clair de lune triste et beau,
 Qui fait rêver les oiseaux dans les arbres
 Et sangloter d'extase les jets d'eau,
 Les grands jets d'eau sveltes parmi les marbres.

PAUL VERLAINE,
Fêtes galantes, 1869

CARNAVAL

Venise pour le bal s'habille,
 De paillettes tout étoilé,
 Scintille, fourmille et babille
 Le carnaval bariolé.

Arlequin, nègre par son masque,
 Serpent par ses mille couleurs,
 Rosse d'une note fantasque
 Cassandre, son souffre-douleurs.

Battant de l'aile avec sa manche
 Comme un pingouin sur un écueil,
 Le blanc Pierrot, par une blanche,
 Passe la tête et cligne l'œil.

Le Docteur bolonais rabâche
Avec la basse aux sons traînés,
Polichinelle, qui se fâche,
Se trouve une croche pour nez.

Heurtant Trivelin, qui se mouche
Avec un trille extravagant,
À Colombine Scaramouche
Rend son éventail ou son gant.

Sur une cadence se glisse
Un domino ne laissant voir
Qu'un malin regard en coulisse
Aux paupières de satin noir.

Ah ! fine barbe de dentelle,
Que fait voler un souffle pur,
Cet arpège m'a dit : C'est elle,
Malgré tes réseaux, j'en suis sûr,

Et j'ai reconnu, rose et fraîche,
Sous l'affreux profil de carton,
Sa lèvre au fin duvet de pêche,
Et la mouche de son menton.

THÉOPHILE GAUTIER, *Émaux et Camées*, 1884

CARNAVAL - Sonnet

Et quel est-il ce monstre à la figure obscène,
À l'haleine fétide, aux regards criminels,
Qui dans tous nos hivers en ces jours se promène,
Au milieu des mortels ?

Répondez-moi vous tous que sa fureur enchaîne
Vous tous qui lui dressez de coupables autels.
N'est-ce pas un suppôt que l'enfer vous amène
Pour vous rendre cruels ?

Écoutez et craignez les pleurs de l'indigence
Les malédictions qu'elle lance à vos bals,
À votre intempérance !

Plus d'une fois le ciel, de sa main vengeresse
A changé justement les riants carnivals



> La danse des masques (1950)

En instants de détresse.
JOSEPH PERRON, *Poésies*, 1912

1. Soulignez le thème musical dans les différents extraits et sa fonction au sein de la fête.
2. Laquelle de ces poésies est la plus proche de l'esprit de celle de Candide Réan ?
3. Observez les masques et costumes dans chaque extrait : de

quelles différentes manières les déguisements sont-ils présentés ?

4. Si vous deviez choisir d'illustrer l'une des poésies, laquelle choisiriez-vous ? Justifiez votre choix (ou dessinez la scène).
5. L'amour est présent dans tous les extraits mais il est accompagné d'autres sentiments d'une poésie à l'autre : recensez les nuances qui l'accompagnent.
6. Relevez les éléments diaboliques associés au Carnaval.

■ 4. Recherche

- ▶ Le carnaval comme moment collectif de rupture des conventions
- ▶ Recherche sur les origines du mot carnaval, sur sa signification sociale dans les siècles précédents
- ▶ Les différents carnivals dans notre région.

■ 5. Expression orale

- ▶ « Vos carnivals » Présentez à la classe sous la forme que vous préférez (power point ou exposé) les formes de fête locale auxquelles vous participez ou que vous connaissez.
- ▶ Déguisements : proposez un déguisement qui modernise les masques traditionnels ; comment garder l'esprit de la fête, de la moquerie, de l'exagération tout en restant dans les matériaux, les formes et les couleurs actuels ? Vous pouvez fournir un croquis, un montage photo ou une description orale détaillée.

5.12 | Joseph-Siméon Favre (1859-1900)

Né à Aoste en 1859, Joseph-Siméon Favre a étudié la peinture et suivi par la suite des cours de traditions populaires à Paris. Suite à son mariage avec Victoire-Faustine Mayeur, il s'établit en Tarentaise, à Sééz. Journaliste et ethnographe, il collabore aux journaux *Le Valdôtain*, *La Feuille d'Aoste*, *Le Mont-Blanc* et à *l'Almanach Le Ramoneur* en apportant son double regard de Valdôtain qui vit de l'autre côté des Alpes. Son chef d'œuvre est *l'Essai sur l'ethnographie du pays d'Aoste* qui réunit ses notes ethnographiques et folkloriques. Il s'est intéressé aux chants populaires qu'il a recueillis dans *l'Étude sur les chants populaires de la Vallée d'Aoste* et aux contes traditionnels qu'il publie, parfois sous le pseudonyme de Jean l'Ermite, dans *l'Almanach Le Ramoneur*. Il meurt en 1900 dans des circonstances tragiques : il se noie dans l'Isère et son corps est retrouvé après un mois à Bourg-Saint-Maurice.

La légende du Rhûtor

Qui de nous n'a jamais reposé ses yeux sur ces immenses champs de glace qui dominent le bassin d'Aoste au-delà des crêtes crénelées du val de Rhêmes ? L'imagination aime à se transporter sur ces plateaux sereins que l'aurore illumine de splendeurs.

Tout ce beau plateau a sa légende. Le Rhûtor a la sienne. La voici :

Il y eut un temps très éloigné de nous où le Rhûtor étalait au soleil ses dômes et ses plateaux couverts d'une verdure luxuriante.

Un jour Jésus-Christ vêtu en pauvre vint aux alpages du Rhûtor pour sonder le cœur du riche propriétaire dont les vaches par milliers paissaient, éparpillées sur l'immense plateau. Quand il se présenta humble et suppliant à la porte du chalet, le maître donnait des ordres à ses serviteurs qui remplissaient de lait une chaudière de dimension prodigieuse. Personne ne fit attention au malheureux qui attendait à la porte, et le travail continua dans la fruiterie. Quand la chaudière fut pleine, le maître dit brutalement en se tournant à demi vers la porte :

« Qui es-tu, et que veux-tu toi qui nous ôte la lumière en te tenant devant ma porte ? »

-Un peu de votre lait pour humecter mon pain, et Dieu vous fera voir sa lumière pendant l'éternité » répondit le divin Pauvre avec des larmes dans les yeux.

Un grand éclat de rire interrompit ces touchantes supplications.

« Tiens, dit le riche au cœur de pierre, plutôt que de donner une écuelle de lait à un vieux vagabond comme toi, j'aimerais mieux répandre sur l'herbe du pré tout le lait que contient cette chaudière. »

Et pour aller jusqu'au bout, il ordonna à ses serviteurs de répandre le lait sur le pré devant la porte du chalet. Le front des serviteurs s'assombrit ; mais, dominés par le regard de leur maître animé maintenant d'une dureté infernale, ils obéirent. La chaudière fut renversée et le lait se répandit tout entier, coulant sur les pentes du plateau en petits ruisselets blancs qui s'en allèrent au loin avec des gazouillements plaintifs.

Le riche de la terre regardait le Maître du Ciel d'un air narquois et triomphant. Celui-ci répondait par un regard pareil à celui qu'il adressa à Judas, et qui voulait dire : « Malheureux homme qu'as-tu fait ? Ton iniquité appelle la colère de Dieu sur cette terre ! » Ses yeux se portèrent vers la prairie inondée de lait, et il dit tristement :

« Vois comme les prés blanchissent au loin ! » Puis les élevant vers le ciel, il ajouta plus bas comme se parlant à lui-même :

« Et déjà les nuées du ciel arrivent ! »

L'homme riche leva les yeux et il vit d'énormes nuages s'avancer rapidement comme une armée courroucée. La douce lumière du soleil s'éteignit sur cette terre. Et, quand il abaissa les yeux, le divin Pauvre avait disparu.

Pendant toute la nuit suivante l'homme riche entendit résonner à ses oreilles les dernières paroles du Pauvre rebuté :

« Vois comme les prés blanchissent au loin ! »

Et ces paroles revenaient sans cesse. Pour échapper à cette obsession il se leva de sa couche à la pointe du jour et regarda par la fenêtre. Aussi loin que ses yeux purent voir, les prés étaient tout blancs. Et il neigeait encore. Et il neigea tout le jour, et tout le jour suivant encore. Le troisième jour vint, et il neigeait toujours, et pendant longtemps la neige tomba jour et nuit.

Et l'homme riche fut enseveli sous le blanc linceul avec tous ses biens et tous ses souvenirs. Et la neige demeura et elle y restera jusqu'à la fin du monde.

Et c'est ainsi que par la malédiction divine le bel alpage de l'homme riche est devenu le glacier du Rhûtor qui étincelle aux rayons du soleil.

« Voyez comme les prés blanchissent au loin ! »

JOSEPH-SIMÉON FAVRE,
Légendes, 1898-1899

■ 1. Lecture du texte

1. Qui sont les protagonistes de cette légende ?
2. Comment sont-ils définis dans le texte ?
3. Quelle valeur est symbolisée par Jésus-Christ ?
4. Quel défaut est représenté par le riche ?
5. Qui est le propriétaire des plateaux ?
6. Qui est le maître de la nature ?
7. Quels sont les sentiments non dévoilés des serviteurs ?
8. Le blanc permet une identification-opposition : laquelle ?
9. La légende propose la structure traditionnelle de la fable, avec ses rôles figés : lesquels ?
10. Comme toutes les fables on pourrait en tirer une morale : laquelle ?

■ 2. Recherche

► Cherchez d'autres légendes liées à un lieu bien précis, par exemple celles de Favre sur les moraines de Gressan et sur la Dent de Géant (Bruno Salvadori, *Voyage d'un artiste*, 1972).

► Cette légende représente le souvenir mythifié des changements climatiques qui se sont succédé à travers les millénaires. Retraced, à partir des écrits d'Augusta Vittoria Cerutti, l'histoire du climat en Vallée d'Aoste.

■ 3. Actualisation

► « L'imagination aime à se transporter ... » affirme l'auteur : cette affirmation est toujours actuelle ?

► Pourquoi la vision de certains spectacles de la nature éveille, demande des explications extraordinaires ?

► Le réchauffement global est un problème d'actualité : êtes-vous au courant de ce problème ? Qu'en pensez-vous ?

■ 4. Sujet d'écriture

L'explication légendaire de certains lieux dévoile ou augmente le mystère lié à la montagne et à la nature en général ?

5.13 | Anselme Perret (1866-1907)

Né à Cognac, en 1866, Anselme Perret est devenu prêtre en 1891 et nommé chanoine de la Collégiale St-Ours en 1906. Professeur de lettres au Petit Séminaire pendant toute sa vie, il est reçu à l'Académie St-Anselme (1899). Son œuvre poétique, à caractère historique et social, a été recueillie et publiée après sa mort, survenue le 4 septembre 1907.

Au Bouquetin

(poème présenté par le poète au Roi Humbert, 1897)

Non loin de nos glaciers, sur les âpres sommets
Où notre Grivola s'élance immaculée,
Vers l'immense ciel bleu, qui rit sur la vallée,
Dans l'austère nature où tout dort à jamais,
L'aigle poursuit son envolée.

Son vol majestueux et sans nul bruissement,
Semble augmenter encore cet alpestre silence... .
Dieu seul règne en ces lieux : on y sent sa présence... .
Mais voilà que, soudain, sur cet escarpement,
Un fier quadrupède s'avance.

C'est lui !... je le connais à ses bonds gracieux,
À son front encorné, sur son bel œil vivace ;
C'est lui, le bouc errant qui vole sur la glace,
Posant sur tous les pics son pied audacieux.
C'est le fier bouquetin qui passe !...

O roi majestueux de l'alpestre désert,
Lion de nos glaciers, vainqueur de la tourmente,
Dis-nous les grands secrets de ta vie étonnante ;
Quand, sur les noirs rochers, tu te mets à couvert,
Dis-nous, que vois-tu de ta tente ? ...

Si l'avalanche gronde au fond du noir ravin,
Si les vastes glaciers hurlent dans leurs abîmes,
Si le sourd ouragan passe, ébranlant des cimes,
Tu n'as pas un frisson, ô mon fier bouquetin,
Que bercent ces fracas sublimes.

Mais si dans le vallón, résonne un pas furtif,
Tu gravis aussitôt ta roche solitaire ;
O toi, qui sans frémir, entends l'affreux tonnerre,

Te voilà donc soudain timide et fugitif,
Si notre pied frappe la terre.

O superbe encorné, j'aime à voir ta frayeur,
Quand tu fuis, sur les rocs, notre arme meurtrière ;
J'aime à voir s'affaisser ta belle tête altière,
Lorsque le plomb royal a perforé ton cœur,
Et qu'un grand roi te considère.

Car, même dans la mort, tu gardes ta fierté ;
Étendu sur la roche où saigne ta blessure,
Ta poitrine n'a pas le plus faible murmure,
Et ton œil semble encor chercher la liberté
Au loin, dans la grande nature.

ANSELME PERRET, *Les loisirs d'un solitaire*, 1942

■ 1. Lecture du texte

1. Avant d'introduire le protagoniste du poème, l'auteur présente un tableau avec d'autres présences : lesquelles ?
2. Quels adjectifs ont été utilisés pour qualifier la montagne et l'aigle ?
3. Comment pourriez-vous définir l'atmosphère de ces lieux ?
4. Quel adverbe annonce l'entrée du protagoniste ?
5. Comment est-il défini à la fin de la deuxième strophe ?
6. Notez la répétition dans la troisième strophe : quel sentiment éveille-t-elle ?
7. Soulignez les adjectifs utilisés pour décrire le « bouc ».
8. À qui s'adresse le poète au début de la quatrième strophe ?
9. Quelles questions pose-t-il à son interlocuteur ?
10. De quoi le bouquetin n'a-t-il pas peur ? Pourquoi ?
11. Quelle est la seule peur de l'animal ?
12. Quels adjectifs soulignent le changement d'état d'âme du bouquetin ?
13. Quelle est l'arme meurtrière ?
14. Comment est définie la tête du bouquetin ? Pourquoi ?
15. Qu'est-ce que le bouquetin réussit à garder même dans la mort ?
16. Que cherche toujours son œil ?
17. Quels éléments permettent de comprendre que le poème a été présenté au Roi ?
18. Quel jeu de mots présente le poète à propos du terme « roi » ?

■ 2. Textes en écho

Les poésies consacrées à un animal qui devient le symbole d'un sentiment noble, une figure de référence de laquelle apprendre des enseignements ou bien l'identification d'une personne : Alfred de Vigny, *La mort du loup* http://poesie.webnet.fr/lesgrands-classiques/poemes/alfred_de_vigny/la_mort_du_loup.html, Alfred de Musset, *Le Pélican* <http://www.revue-texto.net/Reperes/Cours/Mezaille/pelican.html>, Charles Baudelaire *L'albatros* <http://bacfrancais.chez.com/albatros-baud.htm>, *Le cygne* <http://www.bacdefrancais.net/le-cygne-baudelaire.php>.

■ 3. Recherche

Quels sont les parcs de la Vallée d'Aoste ? Quelles fonctions ont-ils ?

■ 4. Actualisation

► Réfléchissez sur la chasse, sa fonction dans le passé, son rôle dans certaines sociétés ; de nos jours très souvent elle est mise en discussion : pourquoi ?

► Quels lieux aujourd'hui sont consacrés à la protection des animaux ?

5. Sujet de réflexion

Pouvons-nous envisager de changer notre façon de traiter la nature et les ressources naturelles sans changer notre style de vie ?



LE XX^e SIÈCLE

6



Introduction

<i>La question linguistique</i>	151
<i>La poésie</i>	152
<i>Le genre narratif</i>	152
<i>L'historiographie et l'érudition</i>	153
<i>La philosophie et les sciences</i>	154
<i>La pensée politique</i>	155
<i>Le journalisme</i>	155
6.1 Tancredi Tibaldi	157
6.2 Marie-Joséphine Duc-Tepex	163
6.3 Jean-Jacques Christillin	167
6.4 Sœur Scholastique (Flaminie Porté)	171
6.5 Joseph-Marie Henry	176
6.6 Jules Brocherel	179
6.7 Joseph Perron	186
6.8 Antoine Chanoux	190
6.9 Auguste Petigat	193
6.10 Maxime Durand	197
6.11 Frédéric Chabod	202
6.12 Léon-Marius Manzetti	205
6.13 André Ferré	210
6.14 Émile Chanoux	212
6.15 Séverin Caveri	219
6.16 Joseph Bréan	223
6.17 Albert Deffeyes	231

La question linguistique



› Anselme Réan et les étudiants du cours de langue française organisé par la Ligue Valdôtaine

Au début du XX^e siècle, la diffusion progressive de la langue italienne et la lutte ouverte que l'État italien conduit contre le français, notamment à travers l'école, menacent la survie de la francophonie valdôtaine. C'est pour contrecarrer ce risque qu'un groupe d'intellectuels, présidé par Anselme Réan (1855-1928) fonde, en 1909, la Ligue valdôtaine – Comité italien pour la protection de la langue française en Vallée d'Aoste. Par la publication d'un *Bulletin* périodique, au contenu à la fois politique et didactique, et d'autres initiatives éditoriales, la Ligue contribue à porter le flambeau des revendications linguistiques des Valdôtains. Au lendemain de la première guerre mondiale, ces revendications évoluent vers des positions franchement autonomistes, en soudant les deux piliers du particularisme régional : la langue et l'autonomie gouvernementale. Les pétitions que la Ligue adresse aux autorités italiennes en 1919, en 1921 et en 1923 pour revendiquer le droit de parler le

français et pour obtenir une décentralisation administrative, n'aboutissent à rien. Ni l'État libéral, ni le régime fasciste n'entendent renoncer aux mythes unitaires et niveleurs hérités du Risorgimento.

Bien au contraire, le fascisme, fanatiquement nationaliste, entend porter le coup fatal contre la francophonie valdôtaine, suivant une stratégie précise. En 1923, le gouvernement Mussolini supprime 108 écoles de hameau, efficaces noyaux de résistance de la langue française. En 1924, on ordonne d'effacer toute enseigne en français ou bilingue. En 1925, on interdit l'enseignement, même facultatif, du français dans les écoles et on impose l'italien dans les registres de l'état civil et dans les autres actes administratifs des communes ; on supprime les journaux *Le Duché d'Aoste*, *Le Pays d'Aoste* et *La Patrie Valdôtaine*. En 1926, on italianise les noms des rues d'Aoste et en 1928 on commence à italianiser les noms des communes.

En 1929, le traité du Latran, portant le concordat entre l'État italien et l'Église, attaque l'un des bastions les plus puissants de la culture valdôtaine : le clergé. Une partie du clergé, formée notamment de certains chanoines du chapitre cathédral et de professeurs du séminaire, favorise la politique culturelle anti-valdôtaine du fascisme, alors qu'au sein du chapitre de Saint-Ours et chez plusieurs représentants du clergé rural mûrissent les fruits du mouvement de résistance qu'un groupe de jeunes Valdôtains, guidés par l'abbé Trèves (1874-1941), ont fondé en 1926, sous le nom de Jeune Vallée d'Aoste. Ce mouvement est destiné à prendre la relève de la Ligue tant au point de vue de la défense du français qu'à celui des revendications autonomistes.

Issue du milieu catholique proche du Parti populaire, mais ouverte aux apports de personnalités antifascistes de toute orientation politique, la Jeune Vallée d'Aoste sera le point de repère idéal des autonomistes et des fédéralistes qui, au lendemain de la seconde guerre mondiale, le 7 septembre 1945, réussiront à obtenir, de la part du lieutenant du royaume d'Italie, Humbert de Savoie, la reconnaissance du droit des Valdôtains à l'autonomie de la région « en raison de ses conditions géographiques, économiques et linguistiques tout à fait particulières ». Un droit sanctionné par le Statut spécial approuvé par loi constitutionnelle le 26 février 1948, qui prévoit, aux articles 38 et 39, la parité des langues française et italienne et leur enseignement conjoint dans les écoles de tous les niveaux de la région.

La poésie

Les poètes valdôtains du début du XX^e siècle suivent deux tendances littéraires : la tradition romantique et le modèle parnassien. Parmi les adeptes du premier courant se signale, par sa versification classique et la pureté de la langue, Sœur Scholastique (de son vrai nom Flaminie Porté, 1865-1941), qui publie le recueil *Gerbe de poésies glanées sur les sentiers de la vie* (1937). Benjamin Christillin (1876-1951), professeur à Turin, à Fossano et à Aoste, est l'auteur de *Fleurs du Mont-Rose* (1907). Bien que leurs poésies soient pour la plupart inédites ou dispersées dans des publications diverses, on peut aussi rappeler les noms de François Fenoil (1885-1958), médecin naturopathe aux États-Unis, de Césarine Pezzia (1865-1939) et d'Hermine Gerbore (1885-1950), émigrée aux États-Unis, puis en Angleterre et en Egypte. Parmi les poètes qu'on peut rapprocher du courant parnassien, Edouard-Clément Bérard (1862-1952) ressent l'influence d'Anselme Perret : on lui doit le recueil *Les loisirs d'un solitaire* (1942) et les épitaphes en vers qui font du cimetière de Valgrisenche une sorte d'*Anthologie de Spoon River* de chez nous. D'autres s'identifient au groupe des Jacquémistes, rédacteurs du bulletin interne au séminaire d'Aoste *Écho de Saint-Jacquême* (1906-1909) : les abbés Joseph Perron (1874-1940), auteur des recueils *Poésies* (1912) et *Chants d'amour et de haine* (1916) ; Auguste Petigat (*Les saisons*, 1935) ; Jean-Séraphin Vercellin (1883-1963), qui publie ses poèmes dans des revues diverses ; Pierre Gorret (1886-1977), curé à Providence (États-Unis), qui rassemble tardivement ses écrits en vers et en prose dans *Album de souvenirs* (1963).

Après la première guerre mondiale, une nouvelle génération de poètes adhère à l'esthétique symboliste et adopte de nouveaux langages poétiques, plus libres par rapport à la versification classique. Léon-Marius Manzetti (1903-1936), génie précoce, musicien, professeur de français au Liban, évoque des atmosphères sombres et visionnaires dans des poèmes et des recueils marqués par la ferveur religieuse et par l'influence de Huysmans, Coppée, Baudelaire et Rimbaud : *Première moisson* (1923), *La voix du Pays* (1926), *Âme ensoleillée* (1932), *Fiançailles dans l'ombre* (1935).

Ami intime de Manzetti, André Ferré (1904-1954), instituteur au Liban, en France, puis à Portici, à Split et enfin professeur de français à Aoste, en partage l'expérience poétique, sur un ton moins inquietant, dans ses *Chants du regret et de l'espoir* (1950). Le symbolisme influence également les personnalités poétiques d'Attilio Cengo (1894-1945), professeur de français en Tunisie et en Ethiopie, et de Louis-Isidore Viérin (1899-1936), secrétaire communal à Valgrisenche et secrétaire administratif à Aoste, dont les poèmes sont dispersés dans plusieurs journaux et revues. Plus proche des thèmes traditionnels de la foi et du terroir, la poésie d'Edmond Trentaz (1907-1965), employé de banque, s'exprime dans les recueils *Murmures de la Doire* (1950) et *Chants du terroir* (1964).

Le genre narratif

C'est au début du XX^e siècle que le genre narratif atteint, en Vallée d'Aoste, sa pleine maturité ; et c'est au sein du groupe des Jacquémistes que se manifeste le talent de l'abbé Pierre-Antoine Maquignaz (1883-1917), qui publie sous le pseudonyme de Jacquême un grand nombre de contes et de récits dans l'almanach *Le Messager Valdôtain*, dont il est le co-fondateur en 1911. Les textes de Jacquême, marqués au coin d'un usage savant et élégant de la langue, sont tour à tour pittoresques, humoristiques, attentifs à la psychologie des personnages. Dans les pages du *Messager Valdôtain*, arrivé de nos jours à dépasser le



› Pierre-Antoine Maquignaz (Jacquême)

siècle d'existence, paraîtront au fil des années les proses et les poèmes des meilleures plumes de la Vallée liées au milieu catholique. La même aisance dans l'usage de la prose française se remarque chez l'abbé Jean-Jacques Christillin (1863-1915), polyglotte, auteur du recueil *Légendes et récits recueillis sur les bords du Lys* (1901), un ouvrage remarquable tant au point de vue littéraire qu'ethnographique. Tancredi Tibaldi (1851-1916) s'intéresse également aux traditions populaires, qu'il évoque dans ses *Veillées valdôtaines illustrées* (1911) ; il se mesure aussi au roman historique, avec *Julie et Italicus* (1881) et *Ours Thibaut* (1892). L'élégance de sa prose est parfois ternie par un lexique surabondant et un style empesé. Autre écrivain de grande valeur, Léon-Marius Manzetti (1903-1936) est l'auteur du recueil de contes *Pour lire à la veillée* (1929) et du feuilleton *Le Guide* ; la mort précoce l'empêche d'éditer les manuscrits - aujourd'hui introuvables - de trois autres romans : *L'homme qui avait perdu son opacité*, *L'enchantement syrien* et *Baibar ou l'amour immortel*. Les récits de Joséphine Duc Teppex (1855-1947), publiés dans le *Mont Blanc* sous le pseudonyme d'Edelweiss, ne seront recueillis que bien après sa mort, sous le titre *Légendes et nouvelles* (1976).

L'historiographie et l'érudition



› Mgr Joseph-Auguste Duc

Entre la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle, l'historiographie valdôtaine est marquée par des personnalités remarquables. Mgr Joseph-Auguste Duc (1835-1922), évêque d'Aoste, s'adonne à l'édition de sources (*Cartulaire de l'évêché d'Aoste*, 1884 ; *Livre des cens de l'évêché d'Aoste*, 1898, etc.) et à l'histoire ecclésiastique : les nombreuses études qu'il consacre aux évêques ses prédécesseurs, aux saints locaux, aux monuments médiévaux et à d'autres nombreux sujets (*La religion des Salasses*, 1894 ; *Le clergé valdôtain et l'instruction publique*, 1894 ; *La langue française dans la Vallée d'Aoste*, 1915, etc.) trouvent leur synthèse dans les dix volumes, parus de 1901 à 1915, de la monumentale *Histoire de l'Église d'Aoste*, mine inépuisable de renseignements historiques de tout genre. Écrivain concis et d'allure classique, Duc se démontre un conservateur fidèle à la monarchie, peu sensible vis-à-vis des nostalgies

pour les libertés valdôtaines du Moyen Âge, qui caractérisent, par contre, les écrits de son cousin, le chanoine François-Gabriel Frutaz (1859-1922). Journaliste, archéologue, archiviste, héraldiste et généalogiste, éditeur de sources médiévales, Frutaz s'intéresse de préférence à l'histoire civile : la maison de Challant et plus en général la noblesse, les châteaux, la langue française en Vallée d'Aoste, le *Coutumier*, Jean-Baptiste de Tillier, les archives locales font l'objet de ses très nombreuses études. Ces ouvrages font état de son traditionalisme et de son engagement pour la défense du particularisme valdôtain ainsi que d'un caractère fougueux et intransigeant, qui l'entraîne dans de vives polémiques contre Luigi Vaccarone et surtout contre Tancredi Tibaldi (1851-1916), auteur de la première histoire valdôtaine écrite en italien : *La regione d'Aosta attraverso i secoli*, en cinq volumes (1900-1916), où l'auteur démontre un certain dédain vis-à-vis des « storici paesani ». Cet ouvrage se recommande, par ailleurs, par l'intérêt que l'auteur réserve aux aspects sociaux et économiques de l'histoire régionale.

Après la génération des Duc et des Frutaz, l'historiographie et l'érudition traversent une période de difficultés, comme d'ailleurs les autres expressions culturelles locales, dans un contexte où le particularisme linguistique valdôtain est suffoqué par une italianisation envahissante,



› François-Gabriel Frutaz



> Justin Boson

qui atteint le paroxysme sous le régime fasciste. La personnalité marquante de cette époque est l'abbé Joseph-Marie Henry (1870-1947) : alpiniste, botaniste renommé, auteur de contes et récits, Henry est connu surtout pour son œuvre de divulgateur de l'histoire locale, à travers les pages du *Messenger valdôtain* et surtout par son *Histoire populaire, religieuse et civile de la Vallée d'Aoste* (1929), qu'on a souvent critiquée à cause de ses limites méthodologiques, mais qui a eu l'immense mérite de faire connaître le passé de la région à des générations de Valdôtains, dans la langue de leurs pères, même pendant les années sombres de la dictature mussolinienne. Les qualités d'historien d'Henry sont d'ailleurs révélées par des études historiques et toponymiques où son érudition a la possibilité de s'épanouir librement, notamment dans *Inféodations dans le Valpelline en 1550* (1938).

Une autre personnalité du clergé valdôtain qui se distingue dans le domaine de l'érudition locale dans les décennies 1920-1950 est le chanoine Justin Boson, professeur de philologie sémitique et d'assyriologie à l'Université catholique de Milan, collaborateur des revues *Augusta Prætoris* et *Aosta*, auteur de plusieurs études d'histoire locale en français et en italien et fondateur à Aoste, en 1949, de l'École des Chartes, finalisée à la formation d'un groupe de paléographes, pour laquelle il rédige le manuel *Paléographie valdôtaine* (3 volumes, 1950-1952).

La philosophie et les sciences

Le milieu intellectuel valdôtain du début du XX^e siècle continue d'être dominé par le clergé, et les débats philosophiques sont centrés sur la conception du rôle de l'Église dans un monde qui connaît des changements rapides. Accroché au thomisme traditionnel, le chanoine théologal de la cathédrale Pierre-Joseph Pession (1844-1923) est l'auteur de *Considérations théologiques sur le Paradis* (1902), de deux dissertations sur saint Anselme (1910), de *L'esprit chrétien et l'esprit ecclésiastique* (1914) et d'*Essais d'explication radicale des phénomènes de la nature* (1923), où il se démontre le champion d'une orthodoxie intransigeante et conservatrice. Les nouveaux ferments qui caractérisent les dernières années du pontificat de Léon XIII, à la suite des encycliques *Rerum novarum* (1891) et *Graves de communi re* (1901) qui fondent la doctrine sociale de l'Église du nouveau siècle, se répandent en Vallée d'Aoste aussi, conditionnant les milieux politiques. Anselme Réan, chef de file



> Jean-Joconde Stévenin

du libéralisme catholique, et Jean-Joconde Stévenin (1865-1956), chanoine de Saint-Ours (prieur depuis 1947) et leader du mouvement catholico-progressiste, se lie à l'abbé Romolo Murri, leader de la Lega democratica nazionale d'orientation moderniste. Réan polémique contre Pierre-Joseph Pession et écrit les pamphlets *Histoire d'une mystification* (1890) et *Les scandales du cléricalisme intransigeant* (1892) : déçu par les résistances du clergé contre l'innovation, il abandonne dès lors le domaine du renouveau religieux et se tourne vers l'action sociale et la politique. Stévenin, auteur d'un manuscrit demeuré inédit sur la « démocratie chrétienne » en Vallée d'Aoste et de l'essai *Le Mouvement démocratique en Italie et l'abbé Murri* (1903), fonde l'hebdomadaire *Le Pays d'Aoste*, en 1913, et s'adonne aux œuvres sociales.

Dans le domaine de la littérature scientifique, la Société de la Flore Valdôtaine, présidée par l'abbé Joseph-Marie Henry de 1901 à 1947, publie un *Bulletin* qui se prévaut de collaborateurs de grande qualité, dont notamment : le chanoine Pierre-Louis Vescoz (1840-1925), qui s'adonne à la géographie, à la botanique, à

la zoologie, à la minéralogie, à la météorologie, mais aussi à l'histoire et à l'archéologie, et crée le musée de la Société et l'Arboretum de Verrayes ; Joseph Capra (1873-1952), géographe et explorateur, professeur aux universités de Pérouse et de Rome, auteur de nombreux essais géographiques, ethnographiques, phytobiologiques et géologiques en français et en italien (*Geologia della Valle d'Aosta*, 1908) ; Humbert Monterin (1887-1940), glaciologue et climatologue, explorateur, professeur à l'université de Turin et membre de l'Académie des Sciences de cette ville, auteur d'études fondamentales sur l'histoire du climat en langue italienne.

L'ethnographie trouve un adepte passionné en la personne de Jules Brocherel (1871-1954), alpiniste, journaliste et essayiste polygraphe, photographe et explorateur, divulgateur efficace et promoteur d'initiatives culturelles, fondateur de la revue culturelle *Augusta Prætorica* (1919-1927 et 1948-1954) et premier directeur de la Bibliothèque régionale (1950).

La pensée politique



› Joseph Bréan

La pensée politique, au début du XX^e siècle, est étroitement liée à la question linguistique, à laquelle s'ajoutent, au lendemain de la Grande Guerre, des revendications régionalistes, soutenues par la Ligue valdôtaine fondée en 1909 par Anselme Réan, puis par l'éphémère Groupe d'action régionaliste créé en 1923 par Joseph-Marie Alliod (1899-1956). Rejetées par le fascisme, ces aspirations sont reprises par la Jeune Vallée d'Aoste, association fondée en 1925 par l'abbé Joseph-Marie Trèves (1874-1941) pour défendre « les droits, les traditions, la langue, les institutions, les intérêts intellectuels, moraux, économiques du peuple valdôtain ». Précurseur d'œuvres sociales catholiques et animateur d'initiatives culturelles, idéaliste, conservateur - ce qui le distingue de Monseigneur Stévenin -, écrivain fécond aux tons prophétiques, Trèves parvient à la politique par l'histoire, dont il a une conception très moderne. Parmi ses nombreux écrits, imprégnés d'une

grande passion civile, rappelons : *L'ancien ru d'Emarèse* (1916), *Écrivons l'histoire de notre paroisse* (1921), *Une injustice qui crie vengeance !* (1923), *À la recherche de la fondation de nos écoles* (1924). Le programme régionaliste et fédéraliste de la Jeune Vallée d'Aoste trouve son expression accomplie chez Émile Chanoux (1906-1944), martyr de la Résistance valdôtaine : collaborateur du journal *La Vallée d'Aoste* de Paris, il participe, en 1943, à la rencontre clandestine de Chivasso, qui aboutit à la rédaction de la *Déclaration des populations alpines*, qu'il commente dans *Federalismo e autonomia*. La Ligue valdôtaine et la Jeune Vallée d'Aoste sont une pépinière de personnalités qui jouent un rôle politique déterminant après la deuxième guerre mondiale, se distinguant aussi par leur activité intellectuelle : notamment Ernest Page (1888-1969), qui a participé avec Chanoux à la rencontre de Chivasso, assesseur régional à l'instruction publique et sénateur ; Paul-Alphonse Farinet (1893-1974), député ; Séverin Caveri (1908-1977), président du Conseil de la Vallée, président du Gouvernement régional et député ; Albert Deffeyes (1913-1953), assesseur régional au Tourisme ; Aimé Berthet (1913-1971), assesseur régional à l'instruction publique et sénateur. Le principal représentant de l'idée autonomiste est alors le chanoine Joseph Bréan (1910-1953), dont l'œuvre se caractérise par un néo-traditionalisme fondé sur les racines chrétiennes de la civilisation valdôtaine. Ses écrits les plus significatifs seront édités après sa mort : *Émile Chanoux* (1960), *Civilisation alpestre* (1963), *Une Cause Noble* (1973), *Christianisme et Démocratie* (2011).

Le journalisme

Dans le panorama politique fragmenté de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e, qui se traduit en un grand nombre de journaux, le point de repère stable de la presse valdôtaine est représenté par *Le Mont-Blanc*, édité par Edouard Duc, dont la véritable cheville ouvrière est sa femme de celui-ci, Joséphine Teppex. Fondé



› Le Mont-Blanc

en 1894, ce journal, qui est l'organe préféré de la bourgeoisie laïciste, ne cessera les publications qu'en 1940, après être devenu, en 1938 *Il Monte Bianco*. D'orientation progressiste, dès 1897 il se rapproche des positions socialistes ; nettement anticlérical dès 1902, à cause aussi de la conversion au protestantisme des Duc, le journal cherche à coaguler les positions des libéraux et des socialistes contre la « réaction ». Lors de la première guerre mondiale il est anti-interventionniste, mais, lors des désordres qui la suivent, il finit par appuyer le fascisme dès 1920. L'usage du français dans ses pages recule dès 1926, pour disparaître tout à fait par la suite.

La presse catholique est représentée, en plus du *Duché d'Aoste* (1894-1926), journal de l'évêché, par l'organe conservateur de François Farinet *Jacques Bonhomme* (1897-1909), par l'éphémère *Le Buthier* (1914) et par *Le Pays d'Aoste* (1913-1926), organe du Parti populaire auquel s'oppose la Lista nazionale, qui s'exprime dans les pages de *La Patrie Valdôtaine* (1924-1926), journal aux positions régionalistes, favorable cependant aux modernisations fascistes. *La Revue Diocésaine d'Aoste* (1927-1938) succède au *Duché d'Aoste*, supprimé par le fascisme : obligée à son tour à changer le titre, la *Revue* deviendra *Augusta Prætoria*

de 1939 à 1947, en délaissant presque totalement le français, sans pour autant abandonner son ton fronteur vis-à-vis du régime.

Les libéraux publient *L'Union Valdôtaine* (1899-1905), puis *Le Val d'Aoste* (1908-1913), auquel succède *La Doire* (1914-1921) et enfin *La Doire Balthée* (1921-1924), bilingue, qui se rapproche des positions fascistes. La presse socialiste n'arrive pas à se stabiliser dans la Vallée : *L'Avenir* (1902) est imprimé à Turin ; *Le Travailleur* et *Le Réveil de la Vallée d'Aoste*, tous deux parus de 1905 à 1906, se partagent un nombre limité de lecteurs.

Dans les premières années de l'après-guerre paraissent des titres nouveaux, à la vie éphémère, majoritairement ou exclusivement en langue italienne : le journal satirique *Bellerose* (1946) ; *L'indipendente* (1946-1949), orienté vers le régionalisme catholique ; *La Grolla* (1947-1948) et *Esprit Nomade* (1948), au contenu principalement culturel.

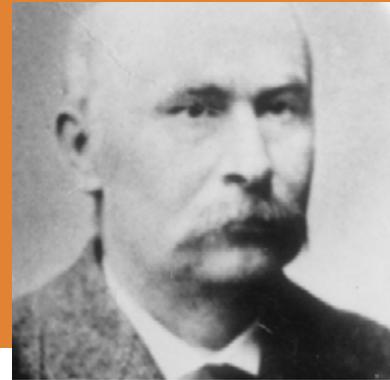
La presse de l'émigration compte aussi plusieurs journaux, qui paraissent à Paris. *L'Écho de la Vallée d'Aoste* (1913-1922), dont la cheville ouvrière est l'abbé Auguste Petigat, cherche à garder l'équilibre entre des courants politiques différents, mais il n'y réussit pas pleinement et finit par devenir philo-socialiste : c'est pourquoi des émigrés de tendance libéral-démocrate fondent *La Vallée d'Aoste à l'étranger* (1913-1914), et que Petigat lui-même l'abandonne pour fonder *La Vallée d'Aoste* (1920-1935).



› François Farinet et sa famille

6.1 | Tancredi Tibaldi (1851-1916)

Né à Solero (Alessandria), le 19 mars 1851, sa famille déménage à Aoste quand il était très jeune. Il s'intéresse à l'histoire, aux sciences naturelles et à la linguistique. Auteur de nombreuses monographies en française et en italien, son chef-d'œuvre incontesté est *La Storia della Valle d'Aosta*, en cinq volumes (1900-1916). Il a publié deux romans historiques *Junie et Italicus* (1881) qui décrit la Vallée d'Aoste à l'époque d'Auguste, et *Ours Thibaut* (1892), dont l'intrigue se déroule à l'époque de la première invasion française de 1691. Il est également l'auteur de deux recueils de contes et de récits : l'un en français, *Les Veillées valdôtaines illustrées* (1911), et l'autre en italien, *Serate valdostane*, (1913). Il est mort à Châtillon, le 21 février 1916.



> Tancredi Tibaldi

TEXTE A > Nos arbres



> Tilleuil de Saint-Ours

Les forêts intéressent directement l'état climatologique, l'hygiène, l'agriculture et indirectement l'économie politique des pays. Elles brisent la fureur des vents, abritent les vallées contre les froids rigoureux, empêchent par leur ombrage de sol de se dessécher, conservent aux sources leur abondance, assainissent l'air en lui enlevant son excès d'humidité, et surtout en maintenant intacte et constante sa composition altérée par la vie animale ; si bien que l'on peut dire, sans rien exagérer, qu'elles jouent un des rôles les plus importants de la création.

On ne peut d'un autre côté assez déplorer le déboisement pour ses suites funestes. Si on porte imprudemment la hache dans les forêts qui ceignent les hauts

plateaux, les pluies délayent et entraînent la couche de terre végétale que les racines ne consolident plus ; les torrents sillonnent les pentes de profonds ravins ; les neiges amassées sur les sommets pendant l'hiver, ne trouvant plus de barrière à la fonte, se précipitent au fond des vallées, écorchant toute végétation sur leur passage. Une forêt bannie d'une cime n'y remonte plus ; le Néant lui succède. [...]

Nous avons sous notre ciel des arbres vétustes qui attendent un historien qui en narre la vie, un poète qui chante le charme qu'ils inspirent, la religiosité qui s'en dégage.

À Courmayeur, à la région de Béqué, il y avait un sapin énorme appelé Écurie des Chamois, parce que dans une embrasure de son tronc ces animaux trouvaient un gîte pendant l'hiver. [...]

Mais j'ai hâte de parler des arbres historiques de la cité d'Aoste, comme le tilleul de Saint Ours. Le tilleul – *tilia phatyphilla* - dit de Saint-Ours, parce qu'il ombrage de son feuillage la place de l'église Collégiale qui est sous le vocable de ce Saint, a été planté vers l'an 1480. Quoiqu'il n'ait pas 15 mètres de tour, comme celui qu'on admire au château de Chaille, dans le Poitou, il est néanmoins le doyen des arbres de la cité et de la banlieue. Il a substitué un ormeau qui comptait environ cinq siècles.

Il est encore plein de vie et de vigueur notre tilleul ; toujours, au printemps, il fleure un parfum capiteux, des myriades d'abeilles sucent dans la fossette nectarifère de l'onglet des

pétales le miel nourricier ; dans sa ramée, des essaims de pinsons, de rouges-gorges, de chardonnerets y chantent à plein gosier, et le bon Saint Ours, peint dans la cuspide de l'église, d'un geste débonnaire et tolérant, bénit leurs fiançailles et leurs couvées.

Les tilleuls qui sont au-devant des églises des Capucins à Morgex et à Châtillon rappellent la fondation des monastères, en l'année 1631.

TANCRÈDE TIBALDI,

Les Veillées valdôtaines illustrées, 1911

■ 1. Lecture du texte

1. Quelles sont les fonctions des forêts ?
2. Quelles sont les conséquences du déboisement ?
3. Quels arbres choisit l'auteur ?
4. Qu'est-ce mériteraient ces arbres si âgés ?
5. Quel arbre particulier vivait à Courmayeur ?
6. Quel est le doyen des arbres de la cité d'Aoste ?
7. Où se trouve-t-il ?
8. Comment est-il décrit ?

■ 2. Texte en écho

Il s'appelait Elzéard Bouffier. Il avait possédé une ferme dans les plaines. Il y avait réalisé sa vie. Il avait perdu son fils unique, puis sa femme. Il s'était retiré dans la solitude où il prenait plaisir à vivre lentement, avec ses brebis et son chien. Il avait jugé que ce pays mourait par manque d'arbres. Il ajouta que, n'ayant pas d'occupations très importantes, il avait résolu de remédier à cet état de choses.

Menant moi-même à ce moment-là, malgré mon jeune âge, une vie solitaire, je savais toucher avec délicatesse aux âmes des solitaires. Cependant, je commis une faute. Mon jeune âge, précisément, me forçait à imaginer l'avenir en fonction de moi-même et d'une certaine recherche du bonheur. Je lui dis que, dans trente ans, ces dix mille chênes seraient magnifiques. Il me répondit très simplement que, si Dieu lui prêtait vie, dans trente ans, il en aurait planté tellement d'autres que ces dix mille seraient comme une goutte d'eau dans la mer.

Il étudiait déjà, d'ailleurs, la reproduction des hêtres et il avait près de sa maison une pépinière issue des faînes. Les sujets qu'il avait protégés de ses moutons par une barrière en grillage, étaient de toute beauté. Il pensait également à des bouleaux pour

les fonds où, me dit-il, une certaine humidité dormait à quelques mètres de la surface du sol.

Nous nous séparâmes le lendemain.

L'année d'après, il y eut la guerre de 14 dans laquelle je fus engagé pendant cinq ans. Un soldat d'infanterie ne pouvait guère y réfléchir à des arbres. À dire vrai, la chose même n'avait pas marqué en moi : je l'avais considérée comme un dada, une collection de timbres, et oubliée.

Sorti de la guerre, je me trouvais à la tête d'une prime de démobilisation minuscule mais avec le grand désir de respirer un peu d'air pur. C'est sans idée préconçue - sauf celle-là - que je repris le chemin de ces contrées désertes.

Le pays n'avait pas changé. Toutefois, au-delà du village mort, j'aperçus dans le lointain une sorte de brouillard gris qui recouvrait les hauteurs comme un tapis. Depuis la veille, je m'étais remis à penser à ce berger planteur d'arbres. « Dix mille chênes, me disais-je, occupent vraiment un très large espace ». J'avais vu mourir trop de monde pendant cinq ans pour ne pas imaginer facilement la mort d'Elzéard Bouffier, d'autant que, lorsqu'on en a vingt, on considère les hommes de cinquante comme des vieillards à qui il ne reste plus qu'à mourir. Il n'était pas mort. Il était même fort vert. Il avait changé de métier. Il ne possédait plus que quatre brebis mais, par contre, une centaine de ruches. Il s'était débarrassé des moutons qui mettaient en péril ses plantations d'arbres. Car, me dit-il (et je le constatais), il ne s'était pas du tout soucié de la guerre. Il avait imperturbablement continué à planter.

Les chênes de 1910 avaient alors dix ans et étaient plus hauts que moi et que lui. Le spectacle était impressionnant. J'étais littéralement privé de parole et,

comme lui ne parlait pas, nous passâmes tout le jour en silence à nous promener dans sa forêt. Elle avait, en trois tronçons, onze kilomètres de long et trois kilomètres dans sa plus grande largeur. Quand on se souvenait que tout était sorti des mains et de l'âme de cet homme - sans moyens techniques - on comprenait que les hommes pourraient être aussi efficaces que Dieu dans d'autres domaines que la destruction.

Il avait suivi son idée, et les hêtres qui m'arrivaient aux épaules, répandus à perte de vue, en témoignaient. Les chênes étaient drus et avaient dépassé l'âge où ils étaient à la merci des rongeurs ; quant aux desseins de la Providence elle-même, pour détruire l'œuvre créée, il lui faudrait avoir désormais recours aux cyclones. Il me montra d'admirables bosquets de bouleaux qui dataient de cinq ans, c'est-à-dire de 1915, de l'époque où je combattais à Verdun. Il leur avait fait occuper tous les fonds où il soupçonnait, avec juste raison, qu'il y avait de l'humidité presque à fleur de terre. Ils étaient tendres comme des adolescents et très décidés.

La création avait l'air, d'ailleurs, de s'opérer en chaînes. Il ne s'en souciait pas ; il poursuivait obstinément sa tâche, très simple. Mais en redescendant par le village, je vis couler de l'eau dans des ruisseaux qui, de mémoire d'homme, avaient toujours été à sec. C'était la plus formidable opération de réaction qu'il m'ait été donné de voir. Ces ruisseaux secs avaient jadis porté de l'eau, dans des temps très anciens.

Certains de ces villages tristes dont j'ai parlé au début de mon récit s'étaient construits sur les emplacements d'anciens villages gallo-romains dont il restait encore des traces, dans lesquelles les archéologues avaient fouillé et ils avaient trouvé des hameçons à des endroits où au vingtième siècle, on était obligé d'avoir recours à des citernes pour avoir un peu d'eau.

Le vent aussi dispersait certaines graines. En même



> Châtaignier - Derby, La Salle

temps que l'eau réapparut réapparaissent les saules, les osiers, les prés, les jardins, les fleurs et une certaine raison de vivre."

JEAN GIONO,

L'homme qui plantait des arbres,
1953

■ 3. Recherche

► « On ne peut d'un autre côté assez déplorer le déboisement pour ses suites funestes. » affirme Tibaldi ; informez-vous sur les alluvions en Vallée d'Aoste.

► Recherche sur les arbres monumentaux de la Vallée d'Aoste.

► L'arbre a toujours eu une forte valeur symbolique, par exemple pour représenter la liberté ; approfondissez le rôle des arbres de la liberté, symbole de la révolution.

► À quelles dates et pourquoi allume-t-on des feux sur la cime des montagnes ?

■ 4. Sujets de réflexion

Utilisez le discours introductif de Tibaldi sur l'importance des forêts pour sensibiliser l'attention des hommes politiques à propos de la défense de l'environnement.

■ 5. Ecriture d'invention

En suivant l'invitation de Tibaldi, choisissez un arbre qui éveille votre curiosité et construisez autour de lui un récit, une fable ou une poésie.

■ 6. À voir

Frédéric Back, *L'homme qui plantait des arbres*, film d'animation d'après le récit de Jean Giono, dit par Philippe Noiret, Canada 1987

<http://www.youtube.com/watch?v=n5RmEWp-Lsk>

TEXTE B > L'amour en Vaudagne

Le 10 août 1689 fut un jour mémorable dans la vie d'Ours Thibaut qui venait d'atteindre sa 19^{ème} année.

Dieu, ou le destin, voulut qu'il allât avec de ses amis fêter Saint Cassien, le glorieux patron de la paroisse de La Salle, qui est limitrophe à celle de Morgex, et prendre part à la badoche.

La badoche ?- Que signifie ce mot- se demandera le lecteur. C'est une solennité, un spectacle, une sarabande que les ancêtres d'un passé lointain ont transmis dans le faisceau sacré des traditions nationales.

Comme Ivree a sa Moulinera, le Canavais ses Passions, la Bretagne ses Noëls frileux, la Provence classique ses farandoles, la Suisse sa fête des faneurs, des moissonneurs, des vigneron, des armaillis, la Vaudagne valdôtaine a sa badoche.

Symbole inexplicable, dernier vestige d'un rite païen inconnu, l'âme de la patrie passe, aux beaux jours de Messidor¹, sur cette cérémonie de paix, du repos joyeux de la vie recueillie et laborieuse, grisée d'air pur et vivifiant, imprégnée de toutes les senteurs des fleurs et des arbres, exaltée par les refrains naïfs de la tapageuse musique rustique.

Je m'essaierai de retracer la cérémonie avec les faibles nuances de ma palette.

La veille d'une fête patronale, la jeunesse de la paroisse se réunit, discute, élit le badocher. Le badocher est chargé d'organiser, de diriger, de présider les cérémonies ; c'est le censeur qui répond de l'ordre public, le Seigneur du moment à qui l'on doit soumission et obéissance. Le choix, d'habitude, tombe sur un jeune homme actif, déluré, entreprenant, à même de trancher un différend par l'autorité de sa parole et l'influence, plus persuasive encore, de ses muscles. Le badocher choisit la badochère, celle qui partagera avec lui le trône d'un règne éphémère. C'est toujours une jeune fille avenante, accorte et un peu timorée, qu'il appelle à ce rôle. Badocher et badochère, parés de fleurs, de rubans aux couleurs voyantes, de fanfreluches et de passequilles, suivis d'une cohorte de jeunes gars attifés de leurs habits de dimanche, s'en vont quêter pour la fête.

Le badocher, pour symbole de son attribut, brandit un rameau vert – de laurier ou de sapin – couronné d'un bouquet, chargé de pendeloques et d'oripeaux, emmanché de pommes. À toutes les portes où il se présente, les bourgeois fichent dans les pommes de la monnaie – des sous le plus souvent, parfois des pièces blanches, éventuellement un demi-louis d'or. Le villageois, pour pauvre qu'il soit, ne se refuse pas à verser son écot à la cueillette. Il aime à maintenir, à perpétuer une tradition dont le pays est si jaloux et qui rappelle son jeune âge, lui ramène des souvenirs, des figures familières disparues.

Après que le particulier a placé sa monnaie dans la singulière tirelire, les gausseurs, les fortengueules de la cohorte, en guise de remerciement, lui disent des gaudrioles, racontent des choses très drôles et très égayantes et tiennent à la ménagère des propos lancés. La bonne femme, tout en faisant mine de ne pas comprendre les goguenarderies, vole à la cave, remplit de vin une sèbile et l'offre aux Moquerands – comme elle dit – pour qu'ils y étouffent leurs propos.

Dans la tournée on présente aussi de la viande sèche et salée et des chapelets de saucisses. Le vin blanc, clair et joyeux – dont chaque goutte renferme un rayon de soleil – é mouillant l'appétit, ces comestibles sont enlevés d'assaut et disparaissent par enchantement dans les oesophages des jeunes. ...



> Danse de la badoche dans la place du Club Alpin (1912)

¹ Dixième mois du calendrier révolutionnaire, du 19 ou 20 juin au 19 ou 20 juillet

Un corps de musique est avec eux ; il est formé d'une clarinette, d'un violon, d'une basse et parfois d'un trombone. Ces virtuoses de village s'acquittent de leur tâche avec un entrain à ravir. Après les aubades les hommes s'en vont à la forêt quérir le haut sapin qui, choisi, abattu la veille, doit servir de mai²...

Triomphalement, précédé par la musique qui joue une marche guerrière, salué par les acclamations de la foule qui se presse aux carrefours et s'aligne le long des rues, suivi d'une cohue ondulante et criarde de garçonnets, le mai entre dans les rues pavoisées, enguirlandées, de la bourgade, est hissé au beau milieu de la place où il reste immobile aussi solide que lorsque ses racines, noueuses et bossuées, plongeaient dans la terre y puisant la sève et la force. Dans le panache vert qui ondoie à son faite les banderoles multicolores, dont on l'a garni, clapotent au vent. À ses pieds se dresse l'estrade à l'orchestre.

Sur cette place, autour de ce mai, entre sexte et vêpres, en pleine liberté, a lieu le bal public, la danse de place comme on l'appelle. Des hérauts en tracent l'enceinte et tiennent en garde la foule qui voudrait y déborder. Au son de la première contredanse, le badocher et la badochère, après avoir salué le public par un sourire mignard et une gentille courbette, ouvrent le bal, tournoient un instant et vont s'asseoir en avant et en contre bas de l'orchestre, dans un trône paré de paillons et de clinquants, entre une garde d'honneur portant des drapeaux aux couleurs nationales. [...]

La première danse est réservée aux jeunes gens du chef-lieu. Le badocher les appelle ; les drapeaux se secouent et saluent ; les gars se présentent, ils choisissent les danseuses, tournoient un instant, sont congédiées.

Après le chef-lieu, on invite, l'un après l'autre, tous les hameaux de la paroisse ; puis les communes voisines, que l'on désigne par leur sobriquet...

On arrive enfin à la dernière danse, celle des mariés. Gens de tous lieux, de tout âge, de toute condition jusqu'aux vieillards décrépits, mais ayant passé par l'avant-dernier des sacrements, prennent possession de la place. [...]

À peine la nuit a-t-elle couvert l'horizon de son voile qu'un autre spectacle commence.

Une nuée d'enfants débouche sur la place. Ils apportent, qui une bourrée de sarments, qui des brindilles de bois résineux, qui de la paille, qui des fagots. Ces combustibles sont aussitôt entassés, empilés tout autour du mai.

Le badocher, avec la musique et l'escorte, arrive et allume le bûcher.

On entend un péttillement dans la paille, un crépitement dans les branches ; une langue de feu en sort ; une colonne de fumée s'élève, tournoie en spirale ; des fusées d'étincelles jaillissent, retombent en gerbes, en aigrettes. Le bûcher devient une fournaise. Les flammes havissent la hampe de l'arbre patronal, en atteignent le faite, font flamber la flèche verte et les banderoles. [...]

Pendant que le mai flambe, des feux brillent à l'horizon.

C'est une coutume ancienne, pendant les nuits solennelles, d'allumer des bûchers sur les tertres, les buttes, les cimes.

TANCRÈDE TIBALDI,
Ours Thibaut, 1892

² Arbre de mai ou mai : arbre planté en l'honneur de quelqu'un

■ 1. Lecture du texte

1. De quoi profite l'auteur pour introduire son discours ?
2. Quel sujet veut-il approfondir ?
3. Comment définit-il la badoche ?
4. À quoi la compare-t-il ?
5. Quelle origine il lui donne ?
6. À qui se compare-t-il dans son travail ?
7. Retracez les points importants de cette cérémonie.
8. Quelle est la signification symbolique de chacun de ses aspects ?
9. Qu'est-ce que le mai ?
10. Quel rôle jouent la musique et la danse ?
11. Quelle hiérarchie est respectée dans la danse ? Pourquoi ?
12. Quelle est la signification du bûcher et des feux ?

■ 2. Actualisation

Les fêtes patronales actuellement sont aussi utilisées pour attirer les touristes ; cette nouvelle fonction risque de leur faire perdre l'authenticité ou bien elle permet d'en garder la survivance ?

■ 3. Sujets de réflexion

- ▶ Les fêtes patronales, nées dans les siècles passés, ont encore une valeur aujourd'hui pour la communauté ? Oui, non, pourquoi ?
- ▶ Quels lieux ont remplacé les places et de quelles occasions profitent aujourd'hui les jeunes pour se rencontrer ?

6.2 | Marie-Joséphine Duc-Teppex (1855- 1947)

Née à Aoste, le 27 décembre 1855, elle a lié son sort à celui de l'éditeur Edouard Duc. Elle débute sa carrière de journaliste vers 1894-95 sous le pseudonyme d'Edelweiss et pendant une quarantaine d'années continue de publier ses articles sur *Le Mont-Blanc*. Elle a écrit également des légendes et des nouvelles qui seront en partie recueillies dans un volume publié posthume (1976). Elle est morte à Aoste, le 5 mai 1947.



> Marie-Joséphine Duc-Teppex

La transmission des noms légendaires repose entièrement sur l'oralité ; c'est ainsi que l'auteure nous présente ici l'origine du nom du Doigt du Géant en reportant ce que raconte la population locale. L'on peut trouver d'innombrables lieux marqués du nom de Gargantua dans des régions fort éloignées les unes des autres, et chacune a son « histoire » locale. Le récit, d'une génération à l'autre, d'un village à l'autre, s'enrichit de détails et exagérations qui se greffent sur le paysage.

La Tour des Pauvres était habitée par une famille espagnole, dit la légende, dont la fille aînée était d'une beauté éblouissante, qui avait attiré les regards du jeune châtelain du Châtelard de La-Salle, de cette riante commune où la peste de 1630 réduisit la population à sept couples !

Les seigneurs guerroyaient constamment à cette époque. On peut lire dans la rue principale de La-Salle cette inscription :

Le – 17 – Dy
 Mois –de –septe
 Mbre – 1711 –
 Sa – Maïesté
 Le – Roi – de
 Sicile – a - logé
 En – sette –
 Maison.

Les deux jeunes gens, plein de force et de beauté, avaient juré d'unir leur existence, malgré l'avis contraire des parents, qui n'approuvaient pas cette union, ayant déjà pourvu eux-mêmes à leur destinée.

Les deux jeunes gens, pleins d'amour, de force et de beauté, pleurèrent de chaudes larmes et jurèrent de partager ensemble les joies et les épreuves de la vie.

Mais voilà qu'un bruit de guerre se répandit ; les Sarrasins arrivèrent en foule par les cols de Tza-Sèche et du Drink. Tous les Châtelains durent prendre l'épée et descendre dans la mêlée sanglante pour chasser les envahisseurs.

Le jeune Châtelard ne put se soustraire à son devoir, et, comme il hésitait à se rendre au combat, pour l'exciter, son père lui dit :

« Je te jure que si par ton épée tu nous aides puissamment à combattre les Sarrasins, je te donnerai mon consentement au mariage avec la belle Espagnole ».

Il n'en fallut pas davantage pour induire le châtelain à prendre sa place, mais les Sarrasins avaient un chef terrible qui gagnait toutes les batailles : sa taille était si haute qu'elle dépassait de plusieurs mètres celle de ses contemporains. Au loin il lançait ses flèches, et personne n'aurait osé l'aborder tellement sa renommée était redoutable. On l'avait surnommé Gargantua.

Cependant la belle Espagnole, du haut de la Tour des Pauvres, suivait avec angoisse les péripéties du combat, elle envoyait des messagers au Châtelain pour redoubler son ardeur.

La pensée de pouvoir s'unir à l'idole de son cœur, rendit le jeune officier plus féroce qu'un tigre, et, pendant une journée qui resta mémorable dans les annales, il dirigea ses gens armés avec une stratégie si bien combinée que les Sarrasins furent tués en masse avec leur chef.

La légende ajoute que les vaincus furent ensevelis sur le territoire de Gressan avec le petit doigt de Gargantua : de là le nom étrange qui demeura attaché à la localité et qui passa aux générations.

JOSÉPHINE-DUC TEPPEX,
Légendes et nouvelles, 1976

■ 1. Texte en écho

Il naquit en sortant par l'oreille gauche de sa mère Gargamelle. Dès qu'il fut né, il ne cria pas comme les autres enfants : « Mie ! Mie ! » Mais il s'écriait à haute voix : « À boire ! à boire ! à boire ! » [...].

(Je me doute que vous ne croyez pas vraiment à cette étrange nativité. Si vous ne le croyez pas, je ne m'en soucie guère, mais un homme de bien, un homme de bon sens croit toujours ce qu'on lui dit, et qu'il trouve par écrit. Est-ce contre notre loi, notre foi, contre la raison, contre la Sainte Écriture ? Pour ma part je ne trouve rien contre cela dans la sainte Bible. Et si la volonté de Dieu en avait été ainsi, auriez-vous dit qu'il ne pouvait pas le faire ? Ah, de grâce, n'emberlificotez jamais vos esprits de ces vaines pensées, car je vous dis qu'à Dieu rien n'est impossible. Et s'il le voulait, les femmes auraient dorénavant ainsi leurs enfants par l'oreille. Bacchus ne fut-il pas engendré par la cuisse de Jupiter ? Roquetaillade ne naquit-il pas du talon de sa mère ? Croquemouche de la pantoufle de sa nourrice ? [...] Ne m'en tarabustez plus l'entendement ! [...])
Le brave Grandgousier, buvant et s'amusant avec les autres, entendit le cri horrible que son fils avait fait en voyant le jour en ce monde, quand il avait bramé, en demandant : « À boire ! à boire ! à boire ! » Sa réaction fut : « Que grande tu l'as ! » En entendant cela, les assis-

tants dirent que vraiment il devait avoir pour cela le nom de Gargantua, puisque telle avait été la première parole de son père à sa naissance, à l'imitation et exemple des anciens Hébreux. À quoi son père consentit, et cela plut beaucoup à sa mère. Et, pour l'apaiser, ils lui donnèrent à boire à tire-larigot, et il fut porté sur les fonts et baptisé, comme c'est la coutume chez les bons chrétiens. Et on commanda pour lui dix-sept mille neuf cent treize vaches de Pautille et de Bréhemond pour l'allaiter quotidiennement. Car trouver une nourrice suffisante n'était pas possible dans tout le pays, au vu de la grande quantité de lait requise pour l'alimenter.

FRANÇOIS RABELAIS,
Gargantua - extrait du Chapitre VI, Comment Gargantua nasquit en façon bien estrange adapté en français moderne par Agnès de Ferluc.

■ 2. Lecture des textes

1 Observez comment l'aspect légendaire est traité dans les deux textes.

2 Attribuez à chaque texte les termes qui s'y adaptent le mieux : épique – tragique – comique – pathétique - caricatural

3 Parmi les thèmes suivants, encadrez ceux qui sont présents dans les textes et barrez ceux qui en

sont absents :

Violence et guerre – mariage arrangé – amour tragique – amour courtois – courage – peur – mariage d'amour – épreuves – ascension de montagne – alimentation – mort – naissance- paternité – maternité – religion – mythologie – histoire romaine

4 Pour quelle raison le Sarrasin du premier texte est-il surnommé Gargantua ?

5 Les deux auteurs veulent-ils faire croire à la légende ? Comment interviennent-ils dans leur texte ?

■ 3. Recherche

► Le thème du combat entre le géant et le héros fort de son courage seulement est à la base de maints récits, légendes, contes et fables et, aujourd'hui, de nombreux films où les ennemis ne sont plus des géants : maladies – virus – forces extérieures – pulsions internes – forces naturelles – catastrophes – vampires – machines – folie ... départagez-vous les sujets et faites une recherche sur la filmographie qui mette en lumière les nouveaux « monstres » à combattre ; illustrez le résultat de vos recherches par des exposés (le cas échéant en power point) où les images montrent les nouvelles conceptions de peur et de courage.

► Menez une enquête sur les lieux - excursion « sur les traces de Gargantua » ; munis d'appareils photographiques, restituez le paysage autour du « petit doigt du géant ».

■ 4. Sujets d'écriture

► Entre le combattant puissant, fort et physiquement supérieur qui, en fin de compte se retrouve vaincu, seul et ridiculisé (tels un Goliath, un Obélix,

un King-Kong ou un Frankenstein) et l'adversaire physiquement fragile, faible mais qui finit par devenir vainqueur grâce à son intelligence, son astuce ou sa stratégie, (tels un David, un Astérix, un Petit Poucet ou un des innombrables héros « seul contre tous » des films sur le sujet), auquel des deux va votre préférence ? Motivez votre choix en argumentant des deux points de vue possibles sur la question et en illustrant vos propos à travers quelques exemples.

► Récits amplifiés, ragots, « légendes métropolitaines », faits divers manipulés ne sont pas l'apanage du passé mais fourmillent dans la presse et sur internet en particulier : l'exagération du fait réel n'est-il qu'un autre visage de l'ignorance et de la superficialité ou correspond-elle à un besoin profond ? Discutez le sujet en illustrant vos arguments.

■ 5. Écriture d'invention

Sur le modèle de la fiche signalétique de Gargantua, inventez la fiche d'un héros légendaire à votre choix ; les noms, lieux, parenté et étymologies peuvent être totalement fictives ou, au contraire, réalistes et vraisemblables.

■ 6. À consulter

<http://ssis.over-blog.com/article-2237209.html> (une recherche sur les légendes de Gargantua en Vallée d'Aoste faite par les élèves d'un établissement d'enseignement supérieur de cette région)

ou bien, pour les scènes de bataille des guerres picrocholines : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k205144z>

■ Fiche signalétique de Gargantua

► ORIGINE

- PROBABLEMENT LA FRANCE PROTO-HISTORIQUE

► NATURE

- GÉANT

► AUTRES NOMS

- GARGAN, GARGANTOIS, GARGANTUAS, GRAND-TUARD, GURGIUNT, JARJAN, JORJON, BRISE-CHÊNES, TORD-CHÊNES (MARNE), BRAS-DE-FER (BRIÈRE), BRINGUENARILES (NORMANDIE), HOK-BRAS, KAWR OU GRAND'TUA (BRETAGNE), GARGOUNTOUN (CHARENTE) ...

► SUBSTITUTS

- JEAN DE L'OURS, ROLAND, CHARLEMAGNE, TARTARO (PAYS BASQUE), DUGUESCLIN, LE GÉANT
- HERCULE, JUPITER
- LE DIABLE, SAMSON, GOLIATH, LE JUIF ERRANT
- SAINTS CHRISTOPHE, MARTIN, NICOLAS, PIERRE, MAURICE, GEORGES, GIBERT, AIGNAN (ORLÉANS), ET DIVERS SAINTS LOCAUX, VOIRE JEANNE D'ARC, LA VIERGE OU JÉSUS
- AU-DELÀ DES LÉGENDES, POURRAIT REPRÉSENTER BELENOS OU LUG, ET EST RÉINTERPRÉTÉ À TRAVERS SAINTS BLAISE, MICHEL ET GORGON.

► ÉTYMOLOGIE

- POUR RABELAIS, C'EST EN DÉCOUVRANT LA PUISSANCE DU GOSIER DE SON FILS QUE GRANDGOSIER S'EXCLAME «*QUE GRAND TU AS !*»
- SELON GAIDOZ, «GARGANT» SERAIT LE PARTICIPE PRÉSENT DE LA FORME INTENSIVE D'UN VERBE GAR QUI SIGNIFIERAIT «AVALER, DÉVORER». ET IL RAPPROCHE CETTE FORME D'UN CERTAIN NOMBRE DE MOTS TELS QUE L'ESPAGNOL GARGANTA, «GORGE». LA MÊME RACINE CARACTÉRISE D'AILLEURS BIEN DES DRAGONS AVALEURS : LA GARGOUILLE, LE GRAOULI, LA GRAND'GOULE, LA GALAFFRE, ... ET LA GORGONE.
- LA RACINE GAR RENVOYANT À L'IDÉE DE LA PIERRE.
- LE GREC GORGOS, «EFFRAYANT», QUI DONNERAIT UNE NOTION D'HORREUR.
- JEAN MARKALE ÉVOQUE LE BRETON CLASSIQUE GARGAM, «CUISSÉ COURBE», CE QUI DÉFINIRAIT UN PERSONNAGE BOITEUX.
- LE SUFFIXE TUA, TUAS POSE PROBLÈME : PEUT-ÊTRE «CELUI DU MONT GARGAN».

► NAISSANCE

- ANNONCÉE À PLÉVENON EN FRÉHEL, MAIS EN FAIT RAREMENT MENTIONNÉE PAR LES TRADITIONS POPULAIRES.
- SELON LES CHRONIQUES, SUR LA PLUS HAUTE MONTAGNE D'ORIENT.
- POUR RABELAIS, PAR L'OREILLE GAUCHE DE SA MÈRE, UN 3 FÉVRIER.

► MORT

- D'APRÈS LES CHRONIQUES, AURAIT ÉTÉ EMPORTÉ PAR MERLIN OU MORGANE EN FÉERIE (AVALON), OÙ IL VIT TOUJOURS.
- ON RACONTE QU'IL MEURT, VIDÉ DE SON SANG, DANS UNE COMPÉTITION TRUQUÉE AVEC LE DIABLE.
- PLUSIEURS SITES REVENDIQUENT POURTANT SA MORT ET SA TOMBE. ON ÉVOQUE LE PLUS FRÉQUEMMENT, COMME CAUSE DE SA MORT, L'INGESTION DE MOULINS À VENTS DONT LES

AILES CONTINUENT À TOURNER DANS SON VENTRE.

À MOINS QU'IL NE SOIT PRÉCIPITÉ (DANS LE NIVERNAIS) AU FOND D'UN PUIS SOUTS DES MEULES DE MOULIN, PAR UNE POPULATION QU'IL RISQUE D'AFFAMER.

► PARENTÉ

- FILS DE GRANTGOSIER (GRANDGOSIER) ET DE GARGAMELLE (GALLEMELLE), OU GARGANTINE.
- SELON GIRAUD DE BARRI, FILS DE BELEN.
- IL EST DIT DANS UNE CHRONIQUE NE PAS AVOIR DE PÈRE, SA MÈRE L'AYANT CONÇU À LA SEULE VUE D'UN GÉANT.
- ÉPOUX DE BADEBEC, FILLE DU ROI DES AMAUROTÉS, EN UTOPIE.
- LES TRADITIONS POPULAIRES ÉVOQUENT LA DIFFICULTÉ POUR LUI DE TROUVER UNE ÉPOUSE À SA MESURE, ET PARLENT PLUTÔT, DE FAÇON ANONYME, DE LA «FEMME DE GARGANTUA», À MOINS QU'ELLES NE REPRENENT POUR ELLE LE NOM DE GALLEMELLE.
- PÈRE DE PANTAGRUEL, OU D'ENFANTS QUI RESTENT ANONYMES ET RAREMENT MENTIONNÉS DANS LES TRADITIONS POPULAIRES.

► FONCTION

- FAÇONNEUR DE PAYSAGES, QUI AGIT AU NIVEAU DU SOL, DE FAÇON FANTASISTE, ET EN FONCTION DE SES BESOINS NATURELS, CE QUI EXPLIQUE LES IRRÉGULARITÉS ET BIZARRERIES DE LA NATURE.
- GRAND MARCHEUR, GÉNÉRALEMENT D'EST EN OUEST.
- GUERRIER, POURFENDEUR DE GÉANTS, QU'IL MET VOLONTIERS DANS SA BESACE.
- PARFOIS INVOQUÉ COMME CROQUEMITAINE.

► SIGNES PARTICULIERS

- ÉNORME GÉANT, BONHOMME ET BIEN INTENTIONNÉ, DÉBONNAIRE ET JOVIAL.
- D'UNE FORCE EXCEPTIONNELLE.
- BARBU, VELU.
- PORTEUR D'UNE DENT CREUSE.
- FRUSTE.
- GLOUTON, DÉVORANT INDISTINCTEMENT TOUT CE QUI LUI TOMBE SOUS LA MAIN.
- PORTE UN BÂTON DE MARCHÉ (LE PLUS SOUVENT UN TRONC D'ARBRE) OU UNE MASSUE, UNE HOTTE, UNE GIBECIÈRE DE PEaux DE BÊTES.

Tiré de <http://www.mythofrancaise.asso.fr/mythes/figures/GAfiche.htm>

6.3 | Jean-Jacques Christillin (1863-1915)

Né à Issime le 3 juillet 1863, Jean-Jacques Christillin exerce le ministère dans quelques paroisses du diocèse d'Aoste et s'établit ensuite à Turin comme précepteur et correspondant de plusieurs journaux italiens et français. Il devient missionnaire de l'œuvre de Mgr Bonomelli et, grâce à sa connaissance des langues française, italienne et allemande, d'importantes missions à l'étranger lui sont confiées. Passionné d'histoire locale, il réunit les résultats de ses recherches dans le volume *Légendes et récits recueillis sur les bords du Lys*, publié en 1901. Il est mort à Grenchen (Suisse), le 3 janvier 1915.

La tradition rapporte que le saint évêque de Tours, Saint Martin, se rendant à Rome passa par la Vallée d'Aoste et s'arrêta un soir dans un bourg situé au bord d'un torrent. Pendant la nuit les eaux grossirent tout à coup et emportèrent la seule passerelle en bois qui existait alors sur le Lys. Le saint dut séjourner plusieurs jours chez les habitants de ce pays, en attendant qu'ils eussent construit un pont provisoire. Les principaux chefs de famille tinrent conseil. Ils voulaient avoir un pont, mais il le fallait beau, grand, très solide sans qu'il coûtât une trop forte dépense. Le grand thaumaturge, voyant leur inquiétude, prit la parole et leur dit : « Rassurez-vous, mes frères, je vous aiderai à construire le pont, car je vous dois de la reconnaissance pour la cordiale hospitalité que vous exercez envers les étrangers. Votre pont sera comme vous le désirez, beau, grand et surtout très solide. En outre la dépense sera proportionnée à vos faibles ressources, car vous n'êtes pas des riches. »

Je tromperai le diable, pensait le saint ; et c'est lui qui fera le pont.

Le jour suivant saint Martin rencontra le malin esprit dans les environs. Il lui dit : « Or ça, maître Satan, j'ai pensé à toi pour la construction d'un pont sur ce torrent, mais il le faut beau, grand et très solide, est-ce compris ? Dis-moi quelles sont tes conditions.

- Voilà qui est au mieux, répondit le diable en se frottant les ergots ; j'accepte de faire un pont beau, grand et très solide à la condition que le premier paysan qui y passera m'appartienne tout de bon ». Le pacte fut conclu, et la tradition rapporte que Satan aidé d'une troupe de méchants esprits éleva le pont dans l'espace d'une nuit. Le saint, toujours plus fin que son adversaire, avait fait connaître aux habitants la condition posée par le diable de s'emparer du premier passant.

Quand la construction fut achevée saint Martin se rendit près du pont accompagné de tout le peuple. Alors, prenant un pain il le lança à l'autre bout, et lâcha un petit chien qu'il avait apporté dans son manteau. L'animal s'élança sur le pont et passa ainsi le premier.

Le diable fut tellement furieux de se voir ainsi joué en présence d'une foule nombreuse qu'il déchira avec ses griffes le pauvre chien, le mit en pièces, et voulut ensuite détruire son propre ouvrage. Il avait déjà fait une grande brèche dans le parapet quand saint Martin revint en toute hâte et planta une croix sur le point culminant. Le diable disparut pour toujours. Alors le grand saint suivi de tout le peuple traversa le pont avec toute assurance, et depuis bien des siècles on y passe sans danger. Le pont est là, beau, grand, et surtout très solide, car il a l'air de vouloir durer bien longtemps.

Pour perpétuer le souvenir de ce prodige et en témoignage de reconnaissance envers le saint bienfaiteur, les habitants donnèrent à leur petite cité le nom de Pont-Saint-Martin. Mais quand on voulut réparer la brèche que le diable avait faite, les matériaux placés par les chrétiens tombaient toujours ; et pendant longtemps elle resta béante. On eut enfin l'idée de construire un oratoire à cette place pour détruire le maléfice. Le diable fut vaincu encore une fois et l'oratoire bâti au milieu du pont en chassa pour toujours les malins esprits.

■ 1. Lecture du texte

1. Quel événement oblige saint Martin à renoncer à son départ ?
2. Quelles auraient dû être les caractéristiques du nouveau pont ?
3. Quelle est l'idée du saint ?
4. Comment est-il appelé ?
5. Quel est le contrat établi avec le diable ?
6. Qui passe le premier le pont ?
7. Quelle est la réaction du diable ?
8. Comment est réparée la brèche béante ?
9. Qu'est-ce qu'explique cette légende ?

■ 2. Texte en écho

Nous étions arrivés à un des endroits les plus curieux de la route du Saint-Gothard à Altorf : c'est un défilé formé par le Galenstok et le Crispalt, rempli entièrement par les eaux de la Reuss, que j'avais vue naître la veille au sommet de la Furca, et qui, cinq lieues plus loin, mérite déjà, par l'accroissement qu'elle a pris, le nom de Géante, qu'on lui a donné. La route, arrivée à cet endroit, s'est donc heurtée contre la base granitique du Crispalt, et il a fallu creuser le roc pour qu'elle pût passer d'une vallée à l'autre. Cette galerie souterraine, longue de cent quatre-vingts pieds, et éclairée par des ouvertures qui donnent sur la Reuss, est vulgairement appelée le trou d'Un.

Après avoir fait quelques pas de l'autre côté de la galerie, je me trouvai en face du pont du Diable : je devrais dire des ponts du Diable ; car il y en a effectivement deux : il est vrai qu'un seul est pratiqué, le nouveau ayant fait abandonner l'ancien.

Je laissai ma voiture prendre le pont neuf, et je me mis en devoir de gagner, en m'aidant des pieds et des mains, le véritable pont du Diable, auquel le nouveau favori est venu voler non seulement ses passagers, mais encore son nom.

Les ponts sont tous deux jetés hardiment d'une rive à l'autre de la Reuss, qu'ils franchissent d'une seule enjambée, et qui coule sous une seule arche : celle du pont moderne a soixante pieds de haut et vingt-cinq de large ; celle du vieux pont n'en a que quarante-cinq sur vingt-deux. Ce n'en est pas moins le

plus effrayant à traverser, vu l'absence des parapets. La tradition à laquelle il doit son nom est peut-être une des plus curieuses de toute la Suisse : la voici dans toute sa pureté.

La Reuss, qui coule dans un lit creusé à soixante pieds de profondeur entre des rochers coupés à pic, interceptait toute communication entre les habitants du val Cornera et ceux de la vallée de Goschenen, c'est-à-dire entre les Grisons et les gens d'Un. Cette solution de continuité causait un tel dommage aux deux cantons limitrophes, qu'ils rassemblèrent leurs plus habiles architectes, qu'à frais communs plusieurs ponts furent bâtis d'une rive à l'autre, mais jamais assez solides pour qu'ils résistassent plus d'un an à la tempête, à la crue des eaux ou à la chute des avalanches. Une dernière tentative de ce genre avait été faite vers la fin du XIV^e siècle, et l'hiver, presque fini, donnait l'espoir que, cette fois, le pont résisterait à toutes ces attaques, lorsqu'un matin on vint dire au bailli de Goschenen que le passage était de nouveau intercepté.

– Il n'y a que le diable, s'écria le bailli, qui puisse nous en bâtir un.

Il n'avait pas achevé ces paroles qu'un domestique annonça messire Satan.

– Faites entrer, fit le bailli.

Le domestique se retira et fit place à un homme de trente-cinq à trente-six ans, vêtu à la manière allemande, portant un pantalon collant de couleur rouge, un justaucorps noir fendu aux articulations des bras, dont les crevés laissaient voir une double couleur de feu. Sa tête était couverte d'une toque noire, coiffure à laquelle une grande plume rouge donnait par ses ondulations une grâce toute particulière. Quant à ses souliers, anticipant sur la mode, ils étaient arrondis du bout, comme ils le furent cent ans plus tard, vers le milieu du règne de Louis XII, et un grand ergot, pareil à celui d'un coq, et qui adhérait visiblement à sa jambe, paraissait destiné à lui servir d'éperon lorsque son bon plaisir était de voyager à cheval.

Après les compliments d'usage, le bailli s'assit dans un fauteuil, et le diable dans un autre ; le bailli mit ses pieds sur les chenets, le diable posa tout bonnement les siens sur la braise.

– Eh bien, mon brave ami, dit Satan, vous avez

donc besoin de moi ?

– J'avoue, monseigneur, répondit le bailli, que votre aide ne nous serait pas inutile.

– Pour ce maudit pont, n'est-ce pas ?

– Eh bien ?

– Il vous est donc bien nécessaire ?

– Nous ne pouvons nous en passer.

– Ah ! ah ! fit Satan.

– Tenez, soyez bon diable, reprit le bailli après un moment de silence, faites-nous-en un.

– Je venais vous le proposer.

– Eh bien, il ne s'agit donc que de s'entendre... sur...

Le bailli hésita.

– Sur le prix, continua Satan en regardant son interlocuteur avec une singulière expression de malice.

– Oui, répondit le bailli, sentant que c'était là que l'affaire allait s'embrouiller.

– Oh ! d'abord, continua Satan en se balançant sur les pieds de derrière de sa chaise et en affilant ses griffes avec le canif du bailli, je serai de bonne composition sur ce point.

– Eh bien, cela me rassure, dit le bailli ; le dernier nous a coûté soixante marcs d'or ; nous doublerons cette somme pour le nouveau, mais c'est tout ce que nous pouvons faire.

– Eh ! quel besoin ai-je de votre or ? reprit Satan ; j'en fais quand je veux. Tenez.

Il prit un charbon tout rouge au milieu du feu, comme il eût pris une praline dans une bonbonnière.

– Tendez la main, dit-il au bailli.

Le bailli hésitait.

– N'ayez pas peur, continua Satan.

Et il lui mit entre les doigts un lingot d'or le plus pur, et aussi froid que s'il fut sorti de la mine.

Le bailli le tourna et le retourna en tous sens ; puis il voulut le lui rendre.

– Non, non, gardez, reprit Satan en passant d'un air suffisant une de ses jambes sur l'autre ; c'est un cadeau que je vous fais.

– Je comprends, dit le bailli en mettant le lingot dans son escarcelle, que, si l'or ne vous coûte pas plus de peine à faire, vous aimiez autant qu'on vous paye avec une autre monnaie ; mais, comme je ne sais pas celle qui peut vous être agréable, je vous prierai de faire vos conditions vous-même.

Satan réfléchit un instant.

– Je désire que l'âme du premier individu qui passera sur ce pont m'appartienne, répondit-il.

– Soit, dit le bailli.

– Rédigeons l'acte, continua Satan.

– Dicter vous-même.

Le bailli prit une plume, de l'encre et du papier, et se prépara à écrire.

Cinq minutes après, un sous-seing en bonne forme, fait double et de bonne foi, était signé par Satan en son propre nom, et par le bailli au nom et comme fondé de pouvoir de ses paroissiens. Le diable s'engageait formellement, par cet acte, à bâtir dans la nuit un pont assez solide pour durer cinq cents ans ; et le magistrat, de son côté, concédait, en paiement de ce pont, l'âme du premier individu que le hasard ou la nécessité forcerait de traverser la Reuss sur le passage diabolique que Satan devait improviser. Le lendemain, au point du jour, le pont était bâti.

Bientôt le bailli parut sur le chemin de Goschenen ; il venait vérifier si le diable avait accompli sa promesse. Il vit le pont, qu'il trouva fort convenable, et, à l'extrémité opposée à celle par laquelle il s'avavançait, il aperçut Satan, assis sur une borne et attendant le prix de son travail nocturne.

– Vous voyez que je suis homme de parole, dit Satan.

– Et moi aussi, répondit le bailli.

– Comment, mon cher Curtius, reprit le diable stupéfait, vous dévoueriez-vous pour le salut de vos administrés ?

– Pas précisément, continua le bailli en déposant à l'entrée du pont un sac qu'il avait apporté sur son épaule, et dont il se mit incontinent à dénouer les cordons.

– Qu'est-ce ? dit Satan, essayant de deviner ce qui allait se passer.

– Prrrrroooooou ! dit le bailli.

Et un chien, traînant une poêle à sa queue, sortit tout épouvanté du sac, et, traversant le pont, alla passer en hurlant aux pieds de Satan.

– Eh ! dit le bailli, voilà votre âme qui se sauve ; courez donc après, monseigneur.

Satan était furieux ; il avait compté sur l'âme d'un homme, et il était forcé de se contenter de celle d'un chien. Il y aurait eu de quoi se damner, si la

chose n'eût pas été faite. Cependant, comme il était de bonne compagnie, il eut l'air de trouver le tour très drôle, et fit semblant de rire tant que le bailli fut là ; mais à peine le magistrat eut-il le dos tourné que Satan commença à s'escrimer des pieds et des mains pour démolir le pont qu'il avait bâti ; il avait fait la chose tellement en conscience qu'il se retourna les ongles et se déchaussa les dents avant d'en avoir pu arracher le plus petit caillou.

– J'étais un bien grand sot, dit Satan.

Puis, cette réflexion faite, il mit les mains dans ses poches et descendit les rives de la Reuss, regardant à droite et à gauche, comment aurait pu le faire un amant de la belle nature. Cependant, il n'avait pas renoncé à son projet de vengeance. Ce qu'il cherchait des yeux, c'était un rocher d'une forme et d'un poids convenables, afin de le transporter sur la montagne qui domine la vallée, et de le laisser tomber de cinq cents pieds de haut sur le pont que lui avait escamoté le bailli de Goschenen.

Il n'avait pas fait trois lieues qu'il avait trouvé son affaire. C'était un joli rocher, gros comme une des tours de Notre-Dame : Satan l'arracha de terre avec autant de facilité qu'un enfant aurait fait d'une rave, le chargea sur son épaule, et, prenant le sentier qui conduisait au haut de la montagne, il se mit en route, tirant la langue en signe de joie et jouissant d'avance de la désolation du bailli quand il trouverait le lendemain son pont effondré.

Lorsqu'il eut fait une lieue, Satan crut distinguer sur le pont un grand concours de populace ; il posa son rocher par terre, grimpa dessus, et, arrivé au sommet, aperçut distinctement le clergé de Goschenen, croix en tête et bannière déployée, qui venait de bénir l'œuvre satanique et de consacrer à Dieu le pont

du Diable. Satan vit bien qu'il n'y avait rien de bon à faire pour lui ; il descendit tristement, et, rencontrant une pauvre vache qui n'en pouvait mais, il la tira par la queue et la fit tomber dans un précipice. Quant au bailli de Goschenen, il n'entendit jamais reparler de l'architecte infernal ; seulement, la première fois qu'il fouilla à son escarcelle, il se brûla vigoureusement les doigts c'était le lingot qui était redevenu charbon.

Le pont subsista cinq cents ans, comme l'avait promis le diable.

ALEXANDRE DUMAS,
Impressions de voyage, 1834.

■ 3. Recherche

Quels autres lieux en Vallée d'Aoste renvoient à des légendes pour en expliquer le nom ?

■ 4. Actualisation

Le nom de pont du diable revient très fréquemment, allez à la recherche de ces ponts sur google.fr

■ 5. Sujet de réflexion

La légende propose l'éternelle lutte entre le bien et le mal, qui est à la base aussi des fables : pourquoi les hommes font toujours recours à cette lutte ?

■ 6. Écriture d'invention

Choisissez un lieu, une montagne, un lac, un torrent, un rocher et écrivez une légende pour en illustrer la présence, la forme, le nom.

6.4 | Sœur Scholastique (Flaminie Porté) (1865-1941)



> Sœur Scholastique

Sœur Scholastique est née à Pont-Saint-Martin, en 1865. Entrée dans les ordres à l'âge de seize ans, elle a enseigné d'abord à l'école Prince Amédée d'Aoste et a assuré par la suite la direction du Pensionnat, des écoles de Challant-St-Anselme et de la Maison de la Providence à Châtillon. À côté de sa production de textes pour l'éducation de la jeunesse, dont le célèbre *Chez nous*, elle a publié, en 1937, un recueil de poèmes *Gerbe de poésies glanées sur les sentiers de la vie*. Elle est morte à Aoste en 1941.

TEXTE A > La cloche du Couvent

Dans la calme douceur de l'ombre de l'église,
Tu t'élèves, clocher, ainsi qu'un monument
De profonds souvenirs ; et, dans la pierre grise,
Tu nous parles au cœur, oh, combien tendrement ! ...

Sur les sables brûlants de nos sphères mortelles,
Cloche, nous entendrons battre ton cœur d'airain ;
C'est un peu de bonheur en nous, que tu martèles,
Et c'est un peu d'amour pour le long du chemin.

Fais, au-dessus de nous, comme un pieux murmure,
O cloche, garde-nous, penche-toi sur nos fronts,
Reste le souvenir et la parole sûre,
Le concert le plus doux de la plaine et des monts.

Appelle-nous souvent à tes murailles closes,
Où s'abritent les lis, d'une exquise blancheur,
Où le soleil fleurit les lis et les roses
Et remplit de parfums leurs coupes de fraîcheur.

Nous semons dans les champs que flambent les orages,
Dans la fureur des vents qui dispersent les bruits,
Nous creusons nos sillons sous les plus lourds nuages ...
À vous, les éclairs purs, qui sillonnent les nuits.

Fidèle ! apporte-nous, mais sans joie éphémère,
Dans ta voix de cristal, les voix de la Maison
Et les accents si chers de notre digne Mère,
Quand nous viendrons des blés, au soir de la saison.



> Clocher du couvent de Sainte-Catherine

O cloche du Couvent ! tinte nos belles heures
 De prière, d'amour, de radieuse foi...
 Ici, dans cet enclos, aux lointaines demeures,
 O cloche du Couvent, souviens-toi ! souviens-toi !...

SŒUR SCHOLASTIQUE, *Gerbe de poésies glanées sur les sentiers de la vie*, 1937

TEXTE B > **Au Mont-Blanc (22 août 1911)**

O fier Mont Blanc, roi des sommets,
 Salut à ta puissance !
 Ta flèche au-dessus des guérets,
 Des pavillons, de nos forêts,
 Et des glaciers aux bleus reflets,
 Dans le grand ciel s'élance.

Quand le soleil, d'un clair matin,
 Fait resplendir ta cime,
 Le monde entier s'éveille enfin,
 Et recommence son chemin
 Marquant le pas, jusqu'au déclin,
 À ton signal sublime.

Des pics neigeux, dominateur,
 De ta voix solennelle
 Tu dis à tous : « En haut les cœurs,
 Plus haut que la gloire et l'honneur »,
 Toi, qui pressens dans ta grandeur
 La sagesse éternelle.

Lorsque l'été, victorieux,
 Allume ses orages,
 Soudain, ton front mystérieux
 Flambe et se voile sous les cieus,
 Et l'on entend d'amers adieux
 Dans l'ombre des nuages.

Quand l'homme monte audacieux,
 Tes beaux piliers d'ivoire,
 Tu bénis l'effort glorieux,
 Et puis rêveur, silencieux,
 Tu suis les flots harmonieux
 Du Rhône et de la Doire.
 Le soir, à l'heure où tout s'endort
 En une apothéose,
 Tu nages dans la pourpre et l'or.

Le Mont Cervin et le Rhutor,
 Ravis de ton royal décor,
 Sourient au Mont Rose.
 Dans le désert plein de lueurs
 De la nuit étoilée,
 Ton œil parmi tant de splendeurs,
 Cherche la fleur chère à ton cœur :
 La fleur c'est toi, beau Courmayeur,
 Bijou de ma Vallée.

SŒUR SCHOLASTIQUE, *Gerbe de poésies glanées sur les sentiers de la vie*, 1937

TEXTE C > En pensant à St-Anselme

[...]
 Oui, nous te saluons, splendide apothéose,
 Anselme ! Nom si cher, nom de paix et d'espoir.
 Notre plus belle fleur, dans la Vallée éclore,
 Notre brillant soleil à l'horizon du soir.
 Du soir ? Elle a tardé, c'est vrai, l'heure bénie
 De ce grand jour, mais que sont huit siècles au ciel ?
 Un prélude d'amour à l'extase infinie,
 Moins qu'un soupir de rêve au cantique éternel.
 Regarde-le, ce peuple, il t'apporte son âme,
 Son âme frémissante, en un cri triomphal.
 O bon Saint, viens à lui, viens raviver sa flamme :
 Nous avons encore soif d'azur et d'idéal !
 Aujourd'hui la science est dans l'accès de fièvre ;
 Le savant veut tout voir, plus rien ne le confond ; ...
 Inspire le poète et garde son étoile,
 Dis-lui de nous laisser des parfums de bonheur...

SŒUR SCHOLASTIQUE, *Gerbe de poésies glanées sur les sentiers de la vie*, 1937

TEXTE D > L'enfant et l'oiseau

L'enfant.- Petit oiseau, viens avec moi ;
 Vois la cage si bien posée,
 Les fruits que j'ai cueillis pour toi ?
 Les fleurs humides de rosée.
 L'oiseau.- Petit enfant, je vis heureux ;
 Rester libre est ma seule envie ;
 Mon humble nid me plaît mieux
 Que la cage la plus jolie.

SŒUR SCHOLASTIQUE, *Gerbe de poésies glanées sur les sentiers de la vie*, 1937

■ 1. Lecture du texte

TEXTE A et B

1. Comment s'adresse l'auteur à son interlocuteur dans les deux poésies A et B ?
2. Quelles fonctions doit remplir la cloche du couvent ?
3. Et quelles sont les fonctions du Mont-Blanc ?
4. Analysez le choix des adjectifs pour décrire la cloche.
5. Analysez le choix des adjectifs pour décrire le Mont-Blanc.
6. Quel rôle est réservé à la présence humaine dans ces poésies ?

TEXTE C

1. Comment est défini Saint Anselme ?
2. Quel est le rôle du Saint à l'égard du peuple ?
3. Quel est le rôle du Saint à l'égard du poète ?

TEXTE D

1. À travers quoi l'enfant cherche à attirer l'oiseau ?
2. Quelles sont les valeurs cachées dans les deux adjectifs utilisés par l'oiseau ?

■ 2. Textes en écho

Sœur Scolastique lance son cri vers l'azur et l'idéal, comme Stéphane Mallarmé (1842-1898) :

L'AZUR

De l'éternel Azur la sereine ironie
Accable, belle indolemment comme les fleurs,
Le poète impuissant qui maudit son génie
À travers un désert stérile de Douleurs.

Fuyant, les yeux fermés, je le sens qui regarde
Avec l'intensité d'un remords atterrant,
Mon âme vide. Où fuir ? Et quelle nuit hagarde
Jeter, lambeaux, jeter sur ce mépris navrant ?

Brouillards, montez ! versez vos cendres monotones
Avec de longs haillons de brume dans les cieux
Que noiera le marais livide des automnes,
Et bâtissez un grand plafond silencieux !

Et toi, sors des étangs léthéens et ramasse

En t'en venant la vase et les pâles roseaux,
Cher Ennui, pour boucher d'une main jamais lasse
Les grands trous bleus que font méchamment les oiseaux.

Encor ! que sans répit les tristes cheminées
Fument, et que de suie une errante prison
Éteigne dans l'horreur de ses noires traînées
Le soleil se mourant jaunâtre à l'horizon !

- Le Ciel est mort. - Vers toi, j'accours ! Donne, ô matière,
L'oubli de l'Idéal cruel et du Péché
À ce martyr qui vient partager la litière
Où le bétail heureux des hommes est couché,

Car j'y veux, puisque enfin ma cervelle, vidée
Comme le pot de fard gisant au pied d'un mur,
N'a plus l'art d'attifer la sanglotante idée,
Lugubrement bâiller vers un trépas obscur...

En vain ! l'Azur triomphe, et je l'entends qui chante
Dans les cloches. Mon âme, il se fait voix pour plus
Nous faire peur avec sa victoire méchante,
Et du métal vivant sort en bleus angélus !

Il roule par la brume, ancien et traverse
Ta native agonie ainsi qu'un glaive sûr ;
Où fuir dans la révolte inutile et perverse ?
Je suis hanté. L'Azur ! l'Azur ! l'Azur ! l'Azur !

STÉPHANE MALLARMÉ, *Poésies*, 1887

Le dialogue entre l'enfant et l'oiseau rappelle le dialogue entre le chien et le loup dans la fable de La Fontaine :

Un Loup n'avait que les os et la peau,
Tant les chiens faisaient bonne garde.
Ce Loup rencontre un Dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire Loup l'eût fait volontiers ;
Mais il fallait livrer bataille,
Et le Mâtin était de taille
A se défendre hardiment.
Le Loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, et lui fait compliment

Sur son embonpoint, qu'il admire.
 «Il ne tiendra qu'à vous beau sire,
 D'être aussi gras que moi, lui repartit le Chien.
 Quittez les bois, vous ferez bien :
 Vos pareils y sont misérables,
 Cancres, haïres, et pauvres diables,
 Dont la condition est de mourir de faim.
 Car quoi ? rien d'assuré : point de franche lippée :
 Tout à la pointe de l'épée.
 Suivez-moi : vous aurez un bien meilleur destin. »
 Le Loup reprit : «Que me faudra-t-il faire ?
 - Presque rien, dit le Chien, donner la chasse aux gens
 Portants bâtons, et mendians ;
 Flatter ceux du logis, à son Maître complaire :
 Moyennant quoi votre salaire
 Sera force reliefs de toutes les façons :
 Os de poulets, os de pigeons,
 Sans parler de mainte caresse. »
 Le Loup déjà se forge une félicité
 Qui le fait pleurer de tendresse.
 Chemin faisant, il vit le col du Chien pelé.
 «Qu'est-ce là ? lui dit-il. - Rien. - Quoi ? rien ? - Peu
 de chose.
 - Mais encor ? - Le collier dont je suis attaché
 De ce que vous voyez est peut-être la cause.
 - Attaché ? dit le Loup : vous ne courez donc pas

Où vous voulez ? - Pas toujours ; mais qu'importe ?
 - Il importe si bien, que de tous vos repas
 Je ne veux en aucune sorte,
 Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor. »
 Cela dit, maître Loup s'enfuit, et court encor.

JEAN DE LA FONTAINE,
Les Fables, Livre I, 1668

■ 3. Actualisation

« Nous avons encore soif d'azur et d'idéal !
 Aujourd'hui la science est dans l'accès de fièvre ;
 Le savant veut tout voir, plus rien ne le confond ; »
 Etudiez le rôle de la poésie et de science dans la
 société actuelle.

■ Sujets de réflexion

► D'après la lecture des poésies A et B choisissez
 un lieu, un objet qui ont représenté pour vous une
 vraie présence dans votre vie et exprimez votre re-
 lation avec lui.

► Nous avons encore soif d'azur et d'idéal !
 Aujourd'hui la science est dans l'accès de fièvre ;
 Le savant veut tout voir, plus rien ne le confond ; ... »
 Approfondissez ces réflexions.

6.5 | Joseph-Marie Henry (1870-1947)

Joseph-Marie Henry naît à Courmayeur le 10 mars 1870. Il devient prêtre et il est curé de Valpelline de 1903 à 1947, année de sa mort. Historien local et promoteur de l'alpinisme, il est connu par le grand public valdôtain et étranger. Auteur de nombreuses monographies d'histoire locale, il doit sa renommée à son *Histoire populaire, religieuse et civile de la Vallée d'Aoste*, publiée à Aoste en 1929. Passionné de sciences naturelles, il a été président de la Société de la Flore de 1901 jusqu'à sa mort et auteur d'une vingtaine d'écrits scientifiques. Ses récits d'alpinisme le classent parmi les représentants de la littérature alpine valdôtaine. Ses contes et ses récits ont été publiés dans le *Messenger Valdôtain*.



> Joseph-Marie Henry

Le clergé valdôtain a été toujours quand même pour l'alpiniste un précieux auxiliaire, soit en lui donnant, avec une modeste hospitalité, de bons conseils et de précieux renseignements sur la région montueuse à explorer, soit en s'exerçant lui-même à ce genre de sport dans lequel est bien loin d'occuper la dernière place.

Trois coefficients, selon moi, contribuent à la réussite de l'ascension d'une montagne : le beau temps, l'argent et l'aptitude corporelle. Les Curés, malheureusement, n'ont pas toujours la facilité de partir quand le temps est propice ; il en est du temps comme de beaucoup d'autres choses : est-il beau, on est lié ; est-on libre et prêt à partir, voilà qu'il tourne au mauvais. L'argent est aussi ce qui fait défaut à la plupart des prêtres ; or, les ascensions coûtent : guides, provisions, hôtels, porteurs... ceux qui voyagent dans les montagnes savent que je dis vrai... la première ascension au Cervin a coûté à Whymper une huitaine d'années de tâtonnements et peut-être plus de 20 000 francs de frais. En troisième lieu, il faut une certaine aptitude corporelle, et c'est celle-ci que possèdent la presque généralité des prêtres valdôtains. Tous nés au milieu des montagnes, ayant en grande partie dans leur jeunesse mené à paître les troupeaux au milieu des rocs, les précipices leur sont familiers, les abîmes n'ont point de frayeur pour eux. La preuve en est que, de toutes les professions, si nous en exceptons naturellement celle du guide, la classe des prêtres est celle qui fournit, dans la Vallée d'Aoste, le plus grand contingent d'ascensions et, par ses travaux et ses écrits sur la matière, la plus large contribution à l'étude des Alpes.

La montagne est toujours la grande sirène, la sirène par excellence. Combien de fois dans les ascensions, on se trouve dans des passages dangereux, des endroits pénibles et on se dit : il faut être vraiment fou que de venir se jeter dans ces abîmes où si un pied vous manque on est perdu sans ressources. Dieu merci, j'ai de quoi manger chez moi et je puis y vivre tranquille. Au diable tous ces plaisirs qu'il faut payer si cher ! Et souvent l'on aperçoit, au fond des vallons, les laboureurs travailler gaiement et en sûreté leurs campagnes, les enfants y prendre leurs joyeux ébats, et soi on est pendu aux cordes et les mains vous gèlent dans les mitaines glacées. Ah ! si je puis retourner sain et sauf là-bas, je vous jure bien que la montagne ne me tentera plus.... Résolutions de paille ! Après deux ou trois jours qu'on est de retour en plaine, tout danger est déjà loin, on a honte de la peur que l'on a eue, la montagne est de nouveau là pour vous attirer avec son air frais, ses vues splendides, ses passages émouvants et on attend justement que les fêtes soient passées pour repartir de nouveau. C'est toujours pour moi un plaisir de relater des ascensions. En avançant dans l'énumération on se sent envahi peu à peu de toutes les impressions qu'a dû éprouver chaque ascensionniste. On revoit et on sent beau soleil et tourmente, glacier et névé, pont de neige

et pont de chèvres, crevasse verte et roche verglacée, arête et cheminée, couloir sans fond, aiguille sans point de prise, retour triomphant, retraite penaude, etc. [...] la fantasmagorie de l'ascension vous passe de nouveau tout entière sous les yeux, vous saisit et vous empoigne. L'Alpinisme fortifie la santé, favorise la bonne harmonie, délasse l'esprit, élève l'âme, remonte le moral, dispose à l'étude, est un agrément de la vie. Le clergé ne fait pas de l'Alpinisme un but : ce n'est pour lui qu'un accessoire, une récréation permise, une diversion à la résidence forcée imposée par le ministère, un moment de repos et de détente qui fait qu'on travaille ensuite plus volontiers. Aussi n'a-t-il point la prétention de faire des pointes vierges, des passages vertigineux : les montagnes plus faciles où l'on monte par les routes ordinaires, sans guides, lui offrent toutes les jouissances qu'il peut désirer et cela lui suffit. Deux petits conseils : Dans une caravane sans guide, il faut toujours suivre ... un guide, c'est-à-dire qu'il faut écouter celui qui est réputé le plus pratique de la compagnie. [...] Il faut marcher toujours tous ensemble, et ne pas faire chacun à sa tête, mais faire plutôt tous à la tête d'un seul. Dans une ascension, chacun a sa technique : qui trouve plus facile tel passage, qui tel autre. Ce n'est pas alors le moment de discuter : il faut suivre sans raisonner celui qui est le premier de la caravane.

Un autre avis que je veux donner, est celui de ne pas nous charger, quand nous partons pour la montagne, de colis encombrants. J'entends par ce nom ces personnes ou familles qui sont charmées de ce que nous leur servions de guide, d'abord parce qu'elles n'ont pas à nous payer et ensuite parce qu'elles ont une certaine garantie d'être ramenées saines et sauvées, mais personnes ou familles qui ne sont pas faites pour des ascensions tant soit peu dangereuses. Elles n'ont même jamais pu aller au Grand-Saint-Bernard sans se donner le luxe d'un mal de montagne. À ces personnes-là, il faut lier les souliers, boucler les sacs, donner la main, porter les paletots, faire le café, les compliments sur leur manière ... détestable de marcher, les tromper à chaque moment pour ne pas les décourager en leur faisant croire que le sommet est derrière ce mamelon. La montagne n'offre plus de jouissances avec de tels compagnons : au contraire on est dans la perplexité continuelle à cause d'eux et on peut même assumer de graves responsabilités. [...] Quand nous allons en montagne pour notre plaisir, il nous faut aviser plutôt à ce que nos compagnons soient tous plus ou moins de la même force et de la même résistance que nous. C'est toujours avec grand plaisir que je prends la plume pour écrire la relation annuelle des courses en montagne du clergé valdôtain. Mais avant de commencer cette fois, je voudrais prier mes chers collègues de tâcher de rendre l'alpinisme non seulement utile pour fortifier les poumons, pour opérer une détente sur l'esprit, pour élever l'âme à Dieu, mais aussi profitable de quelque manière à la science et à la connaissance intime de nos montagnes valdôtaines.

Cela peut se faire sans gêner en aucune manière la promenade, sans faire perdre aucune jouissance même la plus petite du panorama.

Voici comment :

Vous êtes arrivés, je suppose au sommet d'une montagne de 3500 mètres : dans les fissures des derniers rochers, vous voyez des plantes en fleur ; sur des roches proéminentes, vous voyez accrochés des lichens ; même à cette altitude, la vie animale a des représentants nombreux : il y a des insectes qui courent au soleil, des papillons qui voltigent etc. C'est une occasion pour la connaissance de la flore, de la minéralogie ou des insectes. Si vous avez des goûts pour la géographie, faites de même, vérifiez les cartes. La photographie peut de même apporter une grande contribution à l'étude et à la connaissance des montagnes.

Tiré de *L'Alpinisme et le Clergé valdôtain*, 1905

■ 1. Lecture du texte

1. Quel est le rôle du clergé valdôtain pour l'alpiniste ?
2. Qu'est-ce qu'a représenté l'alpinisme pour le clergé ?
3. Quels sont les coefficients nécessaires pour pratiquer l'alpinisme ?
4. Comment est définie la montagne ?
5. Pour justifier cette définition quel raisonnement conduit l'auteur ?
6. Quel est le ton de ce raisonnement ?
7. Quel plaisir offre l'occasion de relater les excursions ?
8. Quelles sont les fonctions de l'alpinisme ?
9. Quels conseils l'auteur donne-t-il pour une bonne réussite de l'excursion ?
10. Qu'est-ce que sont les colis encombrants ?
11. Quelle autre occasion peut offrir l'excursion en montagne ?
12. Quel souci de la part de l'auteur est toujours présent dans ce texte ?
13. Après la lecture du texte récupérez les conseils qui ont des applications universelles au-delà du contexte de l'ascension pour devenir de bons conseils d'organisation.

■ 2. Texte en écho

Jean-Jacques Rousseau, lui aussi, a été très sensible à la nature et à la flore en particulier. Dans la septième de ses *Rêveries du promeneur solitaire*, 1782 il affirme :

Je me rappellerai toute ma vie une herborisation que je fis un jour du côté de la Robaila, montagne du justicier Clerc. J'étais seul, je m'enfonçai dans les anfractuosités de la montagne, et de bois en bois, de roche en roche, je parvins à un réduit si caché que je n'ai vu de ma vie un aspect plus sauvage. De noirs sapins entremêlés de hêtres prodigieux, dont plusieurs tombés de vieillesse et entrelacés les uns dans les autres, fermaient ce réduit de barrières impénétrables ; quelques intervalles que laissait cette sombre enceinte n'offraient au delà que des roches coupées à pic et d'horribles précipices que je n'osais regarder qu'en me couchant sur le ventre. Le duc, la chevêche et l'orfraie faisaient entendre leurs cris dans les fentes de la montagne, quelques petits oiseaux rares mais familiers tempéraient pendant l'horreur de cette solitude. Là je trouvai la dentaire *heptaphyllos*, le cyclamen, le *nidus avis*, le grand *lacerpitium* et quelques autres plantes

qui me charmèrent et m'amuserent longtemps. Mais insensiblement dominé par la forte impression des objets, j'oubliai la botanique et les plantes, je m'assis sur des oreillers de *lycopodium* et de mousses, et je me mis à rêver plus à mon aise en pensant que j'étais là dans un refuge ignoré de tout l'univers où les persécuteurs ne me déterraient pas. Un mouvement d'orgueil se mêla bientôt à cette rêverie. Je me comparais à ces grands voyageurs qui découvrent une île déserte, et je me disais avec complaisance : sans doute je suis le premier mortel qui ait pénétré jusqu'ici ; je me regardais presque comme un autre Colomb.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU,
Rêveries du promeneur solitaire, 1782

■ 3. Recherche

► L'abbé Henry a été alpiniste, mais aussi botaniste ; il collabore à la réalisation du jardin Chanousia au Petit-Saint-Bernard en 1897 et il crée un jardin à lui dans son pays natal, Courmayeur, à Plan Gorret en 1901. Cette année-là, il a été nommé président de la société de la Flore Valdôtaine. Renseignez-vous sur les jardins botaniques en Vallée d'Aoste et sur le rôle de société de la Flore mentionnée.

► L'abbé Henry a aussi collaboré comme journaliste aux revues alpines du C.A.I. et des régions de Lyon et des Alpes valaisannes. Renseignez-vous sur l'importance du Club Alpin Italien.

■ 4. Actualisation

Les trois coefficients mentionnés par l'abbé Henry, le beau temps, l'argent et l'aptitude corporelle, sont encore valables aujourd'hui ou de quelle manière l'évolution technologique a modifié leur conditionnement ?

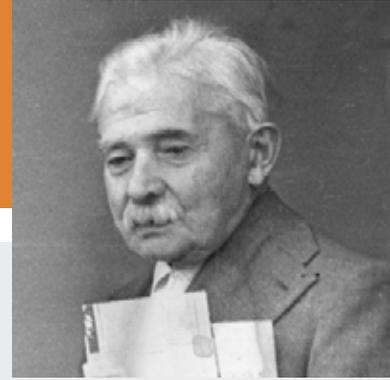
■ 5. Sujets de réflexion

► Partagez-vous la définition de la montagne comme sirène ?

► La montagne, salle d'étude en plein nature : comment pourrait-on profiter de sa présence dans notre milieu pour l'insérer dans le parcours scolaire et permettre à tous d'accéder à sa découverte ?

6.6 | Jules Brocherel (1871-1954)

Jules Brocherel est né à Courmayeur, en 1871. Il s'intéresse aux sciences (climatologie, glaciologie, botanique, hydrographie) et à l'alpinisme. Son premier ouvrage s'intitule *Guide illustré de Courmayeur et de ses environs* (1895). Photographe de renom, il collabore avec les plus importantes revues de son époque. En 1919, il fonde la revue *Augusta Prætoria*, pour la défense de la culture locale et du particularisme linguistique francophone, menacés par le fascisme. En 1950, il est nommé directeur de la Bibliothèque régionale d'Aoste, pour la fondation de laquelle il a longtemps plaidé. Il meurt en 1954.



> Jules Brocherel

Le récit de voyage est un véritable genre littéraire à part qui donne la mesure de l'écart entre les civilisations, les comportements, les valeurs des pays visités, il a toutefois considérablement changé au cours des siècles et des nouvelles possibilités de déplacements.

Toutes les variations du voyage sont déclinées par les écrivains-voyageurs : du Journal raconté au fil des journées et nourri des observations au quotidien de Montaigne, au voyage programmé pour se documenter et aller au plus près de la réalité de Flaubert jusqu'au voyage comme démarche d'un engagement politique plus typique du XX^e siècle. Mais le récit de voyage est également et peut-être avant tout une révélation du paysage intérieur de celui qui écrit.

TEXTE A > Le 30 juin, à cinq heures du matin, nous quittons Tachkent. Les tarentass³ qu'on a loués la veille, nous attendent dans la cour de l'hôtel. Les bagages, plutôt encombrants, sont chargés, et nous prenons place à l'intérieur où nous aménageons une petite couchette sur une brassée de paille.



> Pont tibétain

Nous sommes dirigés sur Prjevalsk, près du lac Issik-Koul, au cœur même des Monts Célestes. La distance qui nous en sépare est d'environ 900 kilomètres, que nous comptons pouvoir franchir en une semaine. Naturellement nous voyagerons jour et nuit, autant que nous permettrons l'état de la route, la solidité de nos équipages et la qualité des chevaux que nous relayerons le long du chemin.

Au moment du départ tout va bien : le yemtchik⁴ fait claquer son fouet, les grelots de la dounga tintent joyeusement, et l'air du matin chasse les derniers vestiges d'un sommeil opiniâtre.

La route, en sortant des faubourgs, débouche dans la rase campagne et remonte lentement un long plateau, d'une triste sauvagerie. La teinte brûlée du gazon, maculée çà et là de flaques saumâtres, s'étend à l'infini et s'estompe dans la ligne

³ Voiture tirée par des chevaux utilisée dans la Russie tsariste

⁴ Cocher

de l'horizon. Le terrain, sur lequel nous roulons à toute allure, s'enchevêtre peu à peu de bosses et de fondrières. Le tarentass se fait alors connaître pour ce qu'il vaut. Nous avons beau nous cramponner au rebord de la capote et appuyer énergiquement les pieds sous le siège du cocher, impossible d'éviter les chocs et les heurts de la course folle. Deux mouvements contraires secouent avec rages nos véhicules : un mouvement d'avant en arrière et d'arrière en avant et un mouvement de gauche à droite et de droite à gauche, le tangage et le roulis ! On saute, on danse, on rebondit, on se cogne contre les ferrures, on est projeté contre son voisin et on retombe d'une hauteur de plusieurs pieds sur les valises qui servent de siège.

Le soleil, qui s'est levé, brûle déjà nos visages. Les chevaux, quand ils ne s'embourbent pas dans la terre molle, soulèvent des nuages de poussière, qui nous recouvrent entièrement, bien que nos équipages se tiennent à une discrète (sic) distance l'un de l'autre, afin d'amoindrir cet ennui. [...] De temps à autre, nous rencontrons d'interminables théories de chariots, trainés par des chevaux ou par des buffles, attachés au véhicule qui les précède. Plus loin ce sont de longues caravanes de chameaux qui s'écartent sur le bord de la route, avec de grotesques balancements de la tête et de lasses courbatures de corps, comme s'ils marchaient sur une surface mouvante. Ces convois, s'avançant d'un pas rythmé, mécanique, hommes, bêtes et choses de la même teinte, ressemblent à des processions de revenants condamnés par la fatalité à errer sans cesse sur la terre.

JULES BROCHEREL,

Voyage du Prince Scipio Borghèse aux Monts Célestes, 1905



> Masques tibétains pour une danse sacrée (1909)

■ 1. Lecture du texte

- 1 Relevez les éléments d'exotisme dans le récit
- 2 Quel est le point de vue de la narration ? Comment le narrateur intervient-il dans son texte ?
- 3 Quel est l'élément qui domine le passage : le paysage, le mouvement ou les personnages ?
- 4 Relevez la place respective des hommes et des animaux
- 5 Quelle impression générale se dégage de la dernière phrase du texte ?
- 6 Quelle expression du texte restitue les cahots des tarentass ?
- 7 À quel moment le ton du récit est-il ironique ? Citez les passages précis.
- 8 Comment est rendu le contraste entre les voyageurs européens et les habitants locaux ?
- 9 Pouvez-vous évaluer le temps qui s'est écoulé entre le début et la fin du passage ?
- 10 Observez les couleurs qui dominent dans les

deux derniers paragraphes.

11 Pourriez-vous mettre en scène un tableau ou une photographie d'après les éléments du récit ? Exposez la manière dont vous l'organiseriez.

■ 2. Textes en écho

Rica à Ibben.
À Smyrne.

Nous sommes à Paris depuis un mois, et nous avons toujours été dans un mouvement continu. Il faut bien des affaires avant qu'on soit logé, qu'on ait trouvé les gens à qui on est adressé, et qu'on se soit pourvu des choses nécessaires, qui manquent toutes à la fois.

Paris est aussi grand qu'Ispahan⁵ les maisons y sont si hautes, qu'on jugerait qu'elles ne sont habitées que par des astrologues. Tu juges bien qu'une

⁵ Ancienne capitale de la Perse

ville bâtie en l'air, qui a six ou sept maisons les unes sur les autres, est extrêmement peuplée ; et que, quand tout le monde est descendu dans la rue, il s'y fait un bel embarras.

Tu ne le croirais pas peut-être, depuis un mois que je suis ici, je n'y ai encore vu marcher personne. Il n'y a pas de gens au monde qui tirent mieux partie de leur machine

que les Français ; ils courent, ils volent : les voitures lentes d'Asie, le pas réglé de nos chameaux, les feraient tomber en syncope. Pour moi, qui ne suis point fait à ce train, et qui vais souvent à pied sans changer d'allure, j'enrage quelquefois comme un chrétien : car encore passe qu'on m'éclabousse depuis les pieds jusqu'à la tête ; mais je ne puis pardonner les coups de coude que je reçois régulièrement et périodiquement.

Un homme qui vient après moi et qui me passe me fait faire un demi-tour ; et un autre qui me croise de l'autre côté me remet soudain où le premier m'avait pris ; et je n'ai pas fait cent pas, que je suis plus brisé que si j'avais fait dix lieues. [...]

De Paris, le 4 de la lune de Rebiab, 1712

MONTESQUIEU,
lettre XXIV, *Lettres persanes*, 1721

C'est à Perm que les voyageurs revendent leurs véhicules, plus ou moins endommagés par une longue traversée au milieu des plaines de la Sibérie. C'est là aussi que ceux qui passent d'Europe en Asie achètent des voitures pendant l'été, des traîneaux pendant l'hiver, avant de se lancer pour plusieurs mois au milieu des steppes.

Michel Strogoff avait déjà arrêté son programme de voyage, et il n'était plus question que de l'exécuter. Il existe un service de malle-poste qui franchit assez rapidement la chaîne des monts Ourals, mais, les circonstances étant données, ce service était désorganisé. Ne l'eût-il pas été, que Michel Strogoff, voulant aller rapidement, sans dépendre de personne, n'aurait pas pris la malle-poste. Il préférerait, avec rai-



> Coucher de soleil sur un paysage d'hiver, A. Arkhipov (1902?), huile sur toile

son, acheter une voiture et courir de relais en relais, en activant par des *na vodkou*⁶ supplémentaires le zèle de ces postillons appelés *iemshchiks* dans le pays.

Malheureusement, par suite des mesures prises contre les étrangers d'origine asiatique, un grand nombre de voyageurs avaient déjà quitté Perm, et, par conséquent, les moyens de transport

étaient extrêmement rares. Michel Strogoff serait donc dans la nécessité de se contenter du rebut des autres. Quant aux chevaux, tant que le courrier du czar ne serait pas en Sibérie, il pourrait sans danger exhiber son *podaroshna*⁷, et les maîtres de poste attelleraient pour lui de préférence. Mais, ensuite, une fois hors de la Russie européenne, il ne pourrait plus compter que sur la puissance des roubles.

Mais à quel genre de véhicule atteler ces chevaux ? A une télègue ou à un *tarantass* ?

La télègue n'est qu'un véritable chariot découvert, à quatre roues, dans la confection duquel il n'entre absolument que du bois. Roues, essieux, chevilles, caisse, brancards, les arbres du voisinage ont tout fourni, et l'ajustement des diverses pièces dont la télègue se compose n'est obtenu qu'au moyen de cordes grossières. Rien de plus primitif, rien de moins confortable, mais aussi rien de plus facile à réparer, si quelque accident se produit en route. Les sapins ne manquent pas sur la frontière russe, et les essieux poussent naturellement dans les forêts. C'est au moyen de la télègue que se fait la poste extraordinaire, connue sous le nom de *perekladnoï*, et pour laquelle toutes routes sont bonnes. Quelquefois, il faut bien l'avouer, les liens qui attachent l'appareil se rompent, et, tandis que le train de derrière reste embourbé dans quelque fondrière, le train de devant arrive au relais sur ses deux roues, -mais ce résultat est considéré déjà comme satisfaisant.

Michel Strogoff aurait bien été forcé d'employer la télègue, s'il n'eût été assez heureux pour découvrir un *tarentass*.

Ce n'est pas que ce dernier véhicule soit le dernier

⁶ Pourboires

⁷ Passeport

mot du progrès de l'industrie carrossière. Les ressorts lui manquent aussi bien qu'à la télègue ; le bois, à défaut du fer, n'y est pas épargné ; mais ses quatre roues, écartées de huit à neuf pieds à l'extrémité de chaque essieu, lui assurent un certain équilibre sur des routes cahoteuses et trop souvent dénivelées. Un garde-crotte protège ses voyageurs contre les boues du chemin, et une forte capote de cuir, pouvant se rabaisser et le fermer presque hermétiquement, en rend l'occupation moins désagréable par les grandes chaleurs et les violentes bourrasques de l'été. Le *tarentass* est d'ailleurs aussi solide, aussi facile à réparer que la télègue, et, d'autre part, il est moins sujet à laisser son train d'arrière en détresse sur les grands chemins.

Du reste, ce ne fut pas sans de minutieuses recherches que Michel Strogoff parvint à découvrir ce *tarentass*, et il était probable qu'on n'en eût pas trouvé un second dans toute la ville de Perm.

JULES VERNE,
Michel Strogoff, 1876.

[...]

À partir d'Irkoutsk le voyage devint beaucoup trop lent
Beaucoup trop long

Nous étions dans le premier train qui contournait
le lac Baïkal

On avait orné la locomotive de drapeaux et de lampions
Et nous avons quitté la gare aux accents tristes de
l'hymne au Tzar.

Si j'étais peintre je déverserais beaucoup de rouge,
beaucoup de jaune sur la fin de ce voyage

Car je crois bien que nous étions tous un peu fous
Et qu'un délire immense ensanglantait les faces
énervées de mes compagnons de voyage.

Comme nous approchions de la Mongolie

Qui ronflait comme un incendie

Le train avait ralenti son allure

Et je percevais dans le grincement perpétuel des
roues

Les accents fous et les sanglots

D'une éternelle liturgie

J'ai vu

J'ai vu les trains silencieux les trains noirs qui revenaient
de l'Extrême-Orient et qui passaient en fantômes

Et mon œil, comme le fanal d'arrière, court encore
derrière ces trains

À Talga 100.000 blessés agonisaient faute de soins

J'ai visité les hôpitaux de Krasnoïarsk

Et à Khilok nous avons croisé un long convoi de soldats fous

J'ai vu, dans les lazarets, des plaies béantes, des
blessures qui saignaient à pleines orgues

Et les membres amputés dansaient autour ou s'en-
volaient dans l'air rauque

L'incendie était sur toutes les faces, dans tous les cœurs

Des doigts idiots tambourinaient sur toutes les vitres

Et sous la pression de la peur, les regards crevaient
comme des abcès

BLAISE CENDRARS,

*La Prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de
France*, 1913

1 Le texte de Brocherel et celui de Montesquieu as-
sument tous les deux les points de vue des voya-
geurs étrangers : relevez les points de rencontre et
ceux de divergence entre les deux textes.

2 Le « tarentass » est décrit aussi bien dans les
textes de Brocherel que dans celui de Jules Verne :
observez les deux descriptions de ce moyen de
transport, les détails que chaque auteur met en re-
lief, les jugements qu'il en donne.

3 Cendrars, Verne, Brocherel évoquent les mêmes
pays : en quoi leurs descriptions diffèrent-elles ?
Quelle place donnent-ils respectivement à la des-
cription, à la narration, aux impressions person-
nelles du narrateur ? Leurs objectifs sont-ils sem-
blables ? Quel texte, selon votre propre sensibilité,
est le plus fidèle à la terre qu'il veut décrire ?

4 Les moyens de transport dans les différents textes :
le pittoresque et le réalisme dans les descriptions.

TEXTE B > Le lendemain, le Gouverneur nous conduit chez un chef kirghize⁸, duquel nous espérons avoir des renseignements et surtout un guide attitré des montagnes. C'était un vieux renard que ce chef, borgne, à la barbe de fleuve, et drapé dans une ample houppelande en soie de couleur. En entrant dans le logis – une mesure en décrépitude, - nous aperçûmes une couvée de marmots, qui jouaient dans la cour avec les oies et les poules qui s'échappèrent en tout sens, par des issues invisibles. Le personnage nous reçoit dans une pièce qui, pour être le home d'un chef, n'en demeure pas moins un trou malpropre, où il y a pour tout meuble un tapis et deux ou trois coffres poussés dans le coin. Nous nous asseyons à la turque autour de lui et nous l'écoutons attentivement afin de déchiffrer quelque chose du charabia qu'il débite avec une volubilité débordante. Notre interprète officieux n'a pas l'air de se déranger trop souvent pour nous traduire en allemand le discours du chef. À force d'attention, nous pénétrons dans le raisonnement de notre hôte, qui n'est autre qu'une violente diatribe contre les nouveaux maîtres du pays, qui l'ont dépossédé de ses privilèges d'antan. Cette franchise est imprudente de sa part. Il ne se gêne pas pour souligner ses phrases, en nous tapant sur l'épaule, et en nous pressant familièrement les genoux. Il nous prend la main, dont il écarte les doigts s'il veut énumérer quelque chose. Il nous promet tout ce que nous voulons avec des da, da, da pleins d'excuse. Il nous offre le tchiaï⁹, que sert une de ses nièces, une superbe jeune file des seize ans, dans un négligé pas trop indiscret. Il faut croire que ce rusé personnage n'était pas très versé dans les us et coutumes des Occidentaux : il cassait le sucre avec une brosse quelconque sur le plancher et jetait négligemment les morceaux en prenant nos tasses pour cibles.

JULES BROCHEREL,

Voyage du Prince Scipio Borghèse aux Monts Célestes, 1905

8 Les Kirghizes sont un peuple de langue turque résidant au Kirghizistan et dans les régions frontalières du Tadjikistan et de l'ouest de la Chine
9 Thé noir

■ 1. Lecture du texte

- 1 Étudiez le portrait du chef : sur quels éléments physiques et vestimentaires s'appuie la description ? Quelle impression cet homme fait-il aux voyageurs ?
- 2 Combien de personnages sont présents dans ce passage ? Quel est le personnage principal ? Quel est le rôle des personnages secondaires ?
- 3 Le logement et l'ameublement sont objet d'attention du narrateur : que remarque-t-il ? À quels détails s'intéresse-t-il ?
- 4 Relevez les deux métaphores qui désignent le chef et les enfants : que révèlent-elles sur ces personnages ?
- 5 Langue et gestualité dans le passage : comment s'exprime le chef ? Est-il compris par ses auditeurs ?
- 6 La manière de servir le sucre est soulignée par l'auteur : y voyez-vous un élément de critique ou un élément comique ?

7 Le narrateur intervient parfois dans son récit : relevez les passages où se révèle sa présence.

■ 2. Entraînement en vue de l'analyse littéraire (Typologie C de la quatrième épreuve)

Compréhension du texte : Présentez synthétiquement la situation et les thèmes principaux du passage.

Interprétation : Le concept d'hospitalité est sujet de grandes variations selon les pays visités ; en vous appuyant sur les éléments du texte, observez les réactions des voyageurs à l'accueil qui leur est réservé et ce que celui-ci révèle sur les coutumes aussi bien des Occidentaux que des Kirghizes. Vous pouvez étoffer vos considérations par des références à des expériences vécues ou à des œuvres qui abordent le sujet.

■ 3. Entraînement à l'analyse-production (typologie B de la quatrième épreuve)

Voyage fictif, voyage intérieur, voyage rêvé ou voyage comme reportage, tracez les possibilités du voyage, les significations qu'il peut assumer, en vous appuyant sur la lecture et l'interprétation de l'image et des textes proposés

L'INVITATION AU VOYAGE

Mon enfant, ma sœur,
 Songe à la douceur
 D'aller là-bas vivre ensemble !
 Aimer à loisir,
 Aimer et mourir
 Au pays qui te ressemble !
 Les soleils mouillés
 De ces ciels brouillés
 Pour mon esprit ont les charmes
 Si mystérieux
 De tes traîtres yeux,
 Brillant à travers leurs larmes.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
 Luxe, calme et volupté.

Des meubles luisants,
 Polis par les ans,
 Décoreraient notre chambre ;
 Les plus rares fleurs
 Mêlant leurs odeurs
 Aux vagues senteurs de l'ambre,
 Les riches plafonds,
 Les miroirs profonds,
 La splendeur orientale,
 Tout y parlerait
 À l'âme en secret
 Sa douce langue natale.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
 Luxe, calme et volupté.

Vois sur ces canaux
 Dormir ces vaisseaux
 Dont l'humeur est vagabonde ;
 C'est pour assouvir
 Ton moindre désir

Qu'ils viennent du bout du monde.

- Les soleils couchants
 Revêtent les champs,
 Les canaux, la ville entière,
 D'hyacinthe et d'or ;
 Le monde s'endort
 Dans une chaude lumière.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
 Luxe, calme et volupté.

CHARLES BAUDELAIRE,
Les Fleurs du Mal, 1861

Ils sont apparus, comme dans un rêve, au sommet de la dune, à demi cachés par la brume de sable que leurs pieds soulevaient. Lentement, ils sont descendus dans la vallée, en suivant la piste presque invisible. En tête de la caravane, il y avait les hommes, enveloppés dans leurs manteaux de laine, leurs visages masqués par le chèche. Les femmes fermaient la marche. C'étaient des silhouettes alourdies, encombrées par les lourds manteaux, et la peau de leurs bras et de leurs fronts semblait encore plus sombre dans les voiles d'indigo.

Le sable fuyait autour d'eux, entre les pattes des chameaux. Ils marchaient, lentement, sans regarder où ils allaient. Le vent soufflait continûment, le vent du désert, chaud le jour, froid la nuit. Le soleil était encore haut dans le ciel nu, le vent emportait les bruits et les odeurs. La sueur coulait lentement sur le visage des voyageurs, et leur peau sombre avait pris le reflet de l'indigo, sur leurs joues, sur leurs bras, le long de leurs jambes.

Il n'y avait rien d'autre sur la terre, rien ni personne. Ils étaient nés du désert, aucun autre chemin ne pouvait les conduire. Ils ne disaient rien. Ils ne voulaient rien. Le vent passait sur eux, à travers eux, comme s'il n'y avait personne sur les dunes. Ils marchaient depuis la première aube, sans s'arrêter, la fatigue et la soif les enveloppaient comme une gangue. Ils étaient devenus, depuis si longtemps, muets comme le désert, pleins de lumière quand le soleil brûle au centre du ciel vide, et glacés de la nuit aux étoiles figées.

Ils continuaient à descendre lentement la pente vers le fond de la vallée, en zigzaguant quand le sable s'éboulait sous leurs pieds. Les hommes chois-

saient sans regarder l'endroit où leurs pieds allaient se poser. C'était comme s'ils cheminaient sur des traces invisibles qui les conduisaient vers l'autre bout de la solitude, vers la nuit.

Ils étaient les hommes et les femmes du sable, du vent, de la lumière, de la nuit. Ils étaient apparus, comme dans un rêve, en haut d'une dune, comme s'ils étaient nés du ciel sans nuages, et qu'ils avaient dans leurs membres la dureté de l'espace

La nuit venait très vite, le ciel immense et froid s'ouvrait au-dessus de la terre éteinte. Alors les étoiles naissaient, les milliers d'étoiles arrêtées dans l'espace. Ils connaissaient toutes les étoiles et leur donnaient parfois des noms étrangers qui étaient comme des commencements d'histoires, ces lumières qui s'allumaient dans le ciel traçaient les chemins que doivent parcourir les hommes de la terre. Il y avait tant d'étoiles ! La nuit du désert était

pleine de ces feux qui palpitaient doucement, tandis que le vent passait et repassait comme un souffle. C'était un pays hors du temps, loin de l'histoire des hommes, peut-être, un pays où plus rien ne pouvait apparaître ou mourir, comme s'il était déjà séparé d'autres pays, au sommet de l'existence terrestre.

JEAN-MARIE GUSTAVE LE CLÉZIO,
Désert, 1980.

■ 4. Écriture d'invention

Racontez, à la manière d'un journaliste venant d'ailleurs, le moment d'un thé servi dans une maison occidentale par un personnage considéré comme un « chef » (un politicien, un manager, un personnage célèbre) ; vous pouvez utiliser l'exagération, la parodie ou la caricature pour souligner les caractéristiques des personnages.

6.7 | Joseph Perron (1874-1940)

Né à Valtournenche en 1874, Joseph Perron fait son service militaire comme *bersagliere* et part combattre en Erythrée. Devenu prêtre, il est nommé vicaire dans plusieurs paroisses. Appelé sous les drapeaux en 1916, il abandonne la cléricature. Il meurt à Chambave en 1940. Il publie des recueils de poèmes en 1912, *Poésies*, et en 1916, *Chants d'amour et de haine*.

Que suis-je ?

J'allais ruminant dans ma tête
 Mes jours passés, mon jour présent,
 Et je voyais à tout instant
 Hélas ! hélas ! que je suis bête !

Bête pour ceci, pour cela,
 Bête quand s'éveille l'aurore
 À midi, le soir bête encore,
 Bête ! en veux-tu ? bête ! en voilà.

Ah ! comme mon âme s'affaïsse,
 Comme mon cœur s'en va saignant
 Devant cet état répugnant
 D'un être qui croupit sans cesse !

S'élever vers le ciel, grandir,
 La plante le fait à toute heure,
 Et quand le rayon doré l'effleure,
 Elle sait pour son Dieu, verdir.

Il sait l'oiseau dans le feuillage,
 Sur les sommets, près du ciel bleu,
 Chanter les gloires de son Dieu
 En son délicieux ramage.

Le torrent en parle à ses bords
 Le ruisseau le chante à sa rive,
 Et la fleur de sa voix naïve
 Lui soupire ses doux transports.

Hélas ! moi je me tais sans cesse !
 Je ne suis que ce roc roulant
 Que bientôt un choc violent
 Abimera de toute pièce.

Sur la pente, sans m'arrêter,
Je vais, je cours par bonds rapides,
Et les sentiers sont tout humides
Du sang qu'il me faut projeter.

Je suis ce mendiant en loques
Sur un chemin, silencieux,
N'osant même lever les yeux
Ni se faire des soliloques,

Tant la honte lui monte au front,
Tant son triste destin l'accable,
Tant il sent son âme coupable
Et son cœur chargé d'affront !

Je suis cet arbre sans feuillage,
Sans fleurs, sans fruits, sans agrément,
Que fait frémir confusément
Le vent glacial de l'orage.

Je suis, ou mieux je ne suis rien
Qu'amas de cendre légère,
Un fantôme, un spectre, un mystère
Plus obscur qu'un nœud gordien !

JOSEPH PERRON,
Poésies, section Mélanges, 1912

■ 1. Lecture du texte

1. Les deux premières strophes affirment la « bêtise » du poète : pourquoi se juge-t-il tel ?
2. Quelle action font « la plante – l'oiseau – le torrent » des strophes 4-5-6- dont le poète est incapable ?
3. Relevez le rôle des répétitions et des exclamations
4. Étudiez la succession des métaphores à partir de la strophe 7 : à quels objets naturels et personnages le poète s'identifie-t-il ? Quels sont leurs points communs ?
5. Relevez le lexique de la négativité dans l'ensemble du poème et opposez lui le lexique de l'élévation aux strophes 4-5- et 6.
6. Commentez le sens du vers « Hélas ! moi je me tais sans cesse ! ». Que se reproche le poète ?
7. Douleur, froideur, obscurité parcourent le poème ; à quels vers les relevez-vous ?
8. Relevez l'organisation du poème en trois parties

- principales : introduction – problème – conclusion.
9. La dernière strophe accumule une série de termes proches au néant : commentez l'effet qu'ils produisent.
 10. Le poème est-il en progression, en decrescendo ou circulaire ?
 11. Le poète est-il à votre avis passif, souffrant, coupable ? Justifiez votre réponse à travers des citations.

■ 2. Texte en écho

Le sentiment profond d'inadéquation de l'être humain à la divinité, exprimé en premier lieu par Blaise Pascal dans ses Pensées, résonne également dans la poésie d'inspiration mystique ; chez Verlaine, entre autres, imprégné du sentiment d'indignité, de culpabilité, de fragilité.

La question « que suis-je ? » posée par Joseph Perron dans le poème qui porte ce titre peut avoir des ré-

ponses désespérées ou légères et insouciantes, comme celles de Charles Cros ou de Jacques Prévert.

– Seigneur, j’ai peur. Mon âme en moi tressaille toute. Je vois, je sens qu’il faut vous aimer. Mais comment Moi, ceci, me ferais-je, ô Vous, Dieu, votre amant, Ô Justice que la vertu des bons redoute ?

Oui, comment ? Car voici que s’ébranle la voûte
Où mon cœur creusait son ensevelissement
Et que je sens fluer à moi le firmament,
Et je vous dis : de vous à moi quelle est la route ?

Tendez-moi votre main, que je puisse lever
Cette chair accroupie et cet esprit malade.
Mais recevoir jamais la céleste accolade,

Est-ce possible ? Un jour, pouvoir la retrouver
Dans votre sein, sur votre cœur qui fut le nôtre,
La place où reposa la tête de l’apôtre ?

PAUL VERLAINE,
Sagesse, Section IV, Strophe VI, 1880

1. Mettez en parallèle les deux poèmes : sur quels points convergent-ils ; sur quels autres divergent-ils ?
2. Étudiez dans les deux poèmes le vocabulaire de l’indignité, de la culpabilité, de la recherche.
3. Relevez la présence et la fonction des nombreuses questions dans le poème.
4. Lequel des deux poèmes vous paraît le plus désespéré ? Pourquoi ?
5. Lequel des deux est le plus proche d’une prière ?
6. Indignité – Culpabilité – Impuissance - Sentiment de petitesse – Demande – Souffrance – Espoir – Désespoir - attribuez à chacun des deux poèmes les termes qui conviennent le mieux.

■ 3. Textes en contre-pied

SONNET

Moi, je vis la vie à côté,
Pleurant alors que c’est la fête.
Les gens disent : Comme il est bête !
En somme, je suis mal coté.

J’allume du feu dans l’été,
Dans l’usine je suis poète ;
Pour les pitres je fais la quête.
Qu’importe ! J’aime la beauté.

Beauté des pays et des femmes,
Beauté des vers, beauté des flammes,
Beauté du bien, beauté du mal.

J’ai trop étudié les choses ;
Le temps marche d’un pas normal ;
Des roses, des roses, des roses !

CHARLES CROS,
Le collier de griffes, 1908 (publié posthume)

JE SUIS COMME JE SUIS

Je suis comme je suis
Je suis faite comme ça
Quand j’ai envie de rire
Oui je ris aux éclats
J’aime celui qui m’aime
Est-ce ma faute à moi
Si ce n’est pas le même
Que j’aime à chaque fois
Je suis comme je suis
Je suis faite comme ça
Que voulez-vous de plus
Que voulez-vous de moi

Je suis faite pour plaire
Et n’y puis rien changer
Mes talons sont trop hauts
Ma taille trop cambrée
Mes seins beaucoup trop durs
Et mes yeux trop cernés
Et puis après
Qu’est-ce que ça peut vous faire
Je suis comme je suis
Je plais à qui je plais
Qu’est-ce que ça peut vous faire
Ce qui m’est arrivé
Oui j’ai aimé quelqu’un
Oui quelqu’un m’a aimée
Comme les enfants qui s’aiment
Simplement savent aimer
Aimer aimer...

Pourquoi me questionner
Je suis là pour vous plaire
Et n'y puis rien changer.

JACQUES PRÉVERT,
Paroles, 1946

■ 4. Sujet de débat

Laquelle des attitudes des personnages décrits dans les quatre poèmes est-elle la plus proche de votre caractère : « Je suis comme je suis », « Hélas ! Hélas ! que je suis bête » ou « Moi, je vis la vie à côté » ? Laquelle préféreriez-vous assumer ? Confrontez votre point de vue avec celui de vos camarades de classe et justifiez vos positions.

■ 5. Élargissement : à propos de la bêtise

► Recherche lexicale : la qualification de bête signifie-t-elle la même chose dans le deuxième et troisième poème ?

► Le mot « bête » désigne aussi bien un animal qu'un défaut ; cherchez l'étymologie du mot et l'histoire de son évolution : du bestiaire au bêtisier

► Les « bêtises » - florilège de citations – choisissez de commenter l'une d'entre elles :

Les bêtises sont le contraire des femmes. Les plus vieilles sont les plus adorées. VICTOR HUGO

Il n'existe que deux choses infinies, l'univers et la bêtise humaine... mais pour l'univers, je n'ai pas de certitude absolue. ALBERT EINSTEIN

On n'a rien inventé de mieux que la bêtise pour se croire intelligent. AMÉLIE NOTHOMB

La bêtise insiste toujours. ALBERT CAMUS

Bêtise humaine. «Humaine» est de trop : il n'y a que les hommes qui soient bêtes. JULES RENARD

6.8 | Antoine Chanoux (1877-1962)

Antoine Chanoux est né à Champorcher, le 1^{er} avril 1877. Il fait des études de droit, mais à partir de 1900 il travaille comme enseignant de français dans différents établissements scolaires. De 1929 à 1939, il part enseigner à l'étranger, en Egypte et en France (Universités de Dijon et de Besançon). De 1940 à 1959 il enseigne le français à la faculté d'économie de l'Université de Turin. Auteur de manuels scolaires aujourd'hui introuvables, il publie en 1924 *Contes de ma Vallée*. Il est mort en 1962, à Turin.



> Antoine Chanoux

L'Avalanche

Je laisse parler un bon vieillard qui a été témoin de cet affreux désastre. Son récit était si touchant que je puis l'écrire de mémoire, après bien des années.

« C'était le 15 janvier, le jour de Saint-Maurice. Il neigeait depuis trois jours sans interruption. Ce fut d'abord de la neige sèche, poudreuse, froide, que le vent soulevait de tout part, et faisait tourbillonner dans l'air obscur comme dans un brouillard épais. Des rafales s'abattaient, au milieu des gémissements du vent, contre les portes et les fenêtres et les petits flocons pénétraient à travers toutes les fissures, ou s'entassaient dans les recoins moins exposés à la bise. Nulle cheminée ne fonctionnait, car de temps à autre un coup de vent furieux s'y engouffrait, repoussait au milieu de la chambre les flammes et la fumée, et des cristaux de neige, pareils à des grains de riz, s'établissaient en maîtres sur la pierre du foyer. Puis le vent s'étant calmé un peu, la neige commença à tomber par flocons larges, aux branches ramifiées, étoilées, qui semblaient se jouer, se poursuivre dans l'air, avant de se poser légèrement comme des flocons de laine. Jamais nul peintre d'effet de neige, pas même par les artistes hollandais si nombreux, ne réussira à vous reproduire au vrai, à vous rendre les principales beautés des chutes de neige, dans la nature. »

Antoine Chanoux,
Contes de ma vallée, 1924

■ 1. Lecture du texte et de l'image

Observez les tableaux (http://fr.wikipedia.org/wiki/Paysage_d'hiver) qui reproduisent de grands artistes flamands et néerlandais cités dans le texte et posez-vous les questions suivantes :

1. La neige joue-t-elle le même rôle dans les deux descriptions (tableau et texte) ?
2. Sur quels détails l'attention est-elle focalisée dans les deux cas ?
3. Relevez les bruits, sensations, lumières et odeurs présentes dans le texte ; quels éléments de la toile peuvent concourir à des impressions sensorielles ? Faites-en le relevé.
4. Par quels procédés Antoine Chanoux essaie-t-il de restituer la chute de neige (relevez les comparaisons dans le texte)
5. Quelle est la place des personnages ? Observateurs ou acteurs ?
6. Partagez-vous l'affirmation de l'auteur selon la-

quelle nul peintre ne peut rivaliser avec la nature pour rendre la beauté de la neige ?

7. Un phénomène naturel est-il pour vous plus facile à imaginer à la lecture d'un texte ou à la vision d'une image ? Pourquoi ?

■ 2. Textes en écho

LA NEIGE

Qu'il est doux, qu'il est doux
d'écouter des histoires,
Des histoires du temps passé,
Quand les branches d'arbres sont noires,
Quand la neige est épaisse et charge un sol glacé !
Quand seul dans un ciel pâle un peuplier s'élançe,
Quand sous le manteau blanc qui vient de le cacher
L'immobile corbeau sur l'arbre se balance,
Comme la girouette au bout du long clocher !

ALFRED DE VIGNY,
Poèmes antiques et modernes, 1826

LA NEIGE

Oh la neige !
Regarde la neige qui tombe...

Cimetière enchanté fait de légères tombes
Elle tombe la neige, silencieusement
De toute sa blancheur d'un noir éblouissant
La neige...
Les yeux les mieux ouverts sont encor des paupières,
Et Dieu pour le prouver fait pleuvoir sa lumière
Sa lumière glacée, ardente cependant,
Cœur de braise tendu dans une main d'argent
La neige...

Elle vient de si haut, la chaste damoiselle,
Que sa forme voilée d'étoiles se constelle,
Elle vient de si haut, cette sœur des sapins,
Cette bombe lactée que lancent les gamins,
Elle vient de si haut, la liquide étincelle,
Qu'au sommet de la terre elle brille éternelle,
Brandissant son flambeau sur le pic et le roc
Comme la liberté dans le port de New York



> Alpinistes au sommet des Pyramides Calcaires (1920)

La neige...
Meneuse de revue aux Folies Stalingrad
Descendant l'escalier des degrés centigrades,
Empanachée de plumes, négresse en négatif,
Elle dansait un ballet angélique, explosif
Pour le soldat givré, agrippé à son arme,
Œuf de sang congelé dans un

cristal de larmes,
Elle danse la neige, dans la nuit de Noël,
Autour d'un tank brûlé qu'elle a pris pour chapelle,
La neige...

Tout de suite moisson, tout de suite hécatombe,
Oh la neige ! Regarde la neige qui tombe...

CLAUDE NOUGARO, *La Neige*
<http://youtu.be/1pnkvv6jRog>

NEIGE

Elle est blanche. C'est donc une poésie. Une poésie d'une grande pureté.
Elle fige la nature et la protège. C'est donc une peinture. La plus délicate peinture de l'hiver.
Elle est une surface glissante. C'est donc une danse. Sur la neige tout homme peut se croire funambule.
Elle se transforme continuellement. C'est donc une calligraphie. Il y a dix mille manières d'écrire le mot neige.
Elle se change en eau. C'est donc une musique. Au printemps, elle change les rivières et les torrents en symphonies de notes blanches.

Neige limpide
Passerelle du silence
Et de la beauté

C'était cela, un haïku.

Quelque chose de limpide. De spontané. De familial. Et d'une subtile ou prosaïque beauté.

Cela n'évoquait pas grand chose pour le commun des mortels. Mais pour une âme poétique, c'était comme une passerelle vers la lumière divine. Une passerelle vers la lumière blanche des anges.

MAXENCE FERMINE,
Neige, Ed. Points, 2000.

1. Quelles sont les associations de couleurs, de sentiments, de pensées et d'actions dominantes dans ces descriptions autour de la neige ?
2. Parcourez les documents proposés et appuyez-vous sur les qualifications, les images, les comparaisons et les états d'âme soulignés par les différents auteurs pour recenser les différents visages de la neige (amicale, dangereuse, obscure ou éblouissante, angélique ou maléfique...).

■ 3. Écriture d'invention

- ▶ Sur le modèle de Maxence Fermine, créez votre propre haïku sur la neige en trois courtes phrases qui respectent, si possible, le rythme 5-7-5
- Conseils pour l'écriture du haïku
- phrases courtes, elliptiques, nominales...
 - choisir un lieu
 - focaliser sur un détail, un événement minuscule
 - alterner perceptions et pensées
 - essayer de transmettre sa sensation
- ▶ « Il y a dix mille manières d'écrire le mot neige » (M. Fermine). Proposez la vôtre...
 - ▶ Si la neige était une musique, ce serait. Cherchez la musique qui s'adapte le mieux, selon vous, à l'atmosphère de la neige.

■ 4. Entraînement à l'analyse production (typologie B)

En circulant à travers les textes et images proposés sur la neige, proposez votre propre parcours en ayant soin de :

- citer chaque texte au moins une fois
- confronter les documents entre eux sur la base de leurs ressemblances ou, au contraire, de leurs différences
- organiser votre lecture selon un itinéraire que vous avez choisi (du particulier au général, du visuel à l'écrit, de la douceur à la cruauté de la neige ou vice versa...) et qui ne reproduit en aucun cas l'ordre dans lequel les textes sont présentés
- fournir votre vision de la neige (cela peut avoir lieu indifféremment dans l'introduction ou dans la conclusion).

■ 5. À contrario

Quel document élimineriez-vous volontiers du corpus ? Pourquoi ? Par quoi le remplaceriez-vous ? Faites vos propositions.

■ 6. Sujet de débat

La neige est-elle dangereuse en soi ? Quels rapports les êtres humains ont-ils établi avec elle ? Et les animaux ? Pouvons-nous cohabiter avec elle ?

■ 7. À lire et à voir

Neige en noir.

La Classe de Neige d'Emmanuel Carrère (1995 et film de Claude Miller 1998), *La neige était sale* de Simenon (1948) ou *La neige en deuil* d'Henry Troyat (1952) qui jouent sur la blancheur de la neige pour faire ressortir des actions noires ; prenez le contrepied de l'association entre neige et blancheur, pureté, candeur et montrez les aspects les moins idéalisés de la neige dans la vie quotidienne, dans la littérature ou dans vos propres expériences.

6.9 | Auguste Petigat (1885-1958)

Né à Villeneuve en 1885, prêtre en 1908, en 1912 Auguste Petigat va à Paris, où il se consacre à l'assistance matérielle et spirituelle des émigrés valdôtains. Écrivain et journaliste, il fonde en 1913 « L'Écho de la Vallée d'Aoste », qui devient un important organe de liaison entre l'émigration et les Valdôtains restés au Pays. Il publie un roman partiellement autobiographique *Le jeune vicaire d'Aoste* (1934), primé par l'Académie Française, un recueil de poèmes *Les saisons* (1935), un traité de théologie *L'agonie et la résurrection de Jésus* (1946) et des essais de critique littéraire. Il est mort à Villeneuve en 1958.

L'expérience du séminaire, la condition des jeunes gens qui se consacrent à la prêtrise, la foi et les profondes crises qu'elle implique, la sincérité ou l'hypocrisie du milieu clérical parcourent la littérature des XIX^e et XX^e siècles en posant la question de la vocation, de la place de l'homme d'église dans la société et du sens qui est attribué à ces destinées particulières.

Antoine Petigat, avec son œuvre Le Jeune vicaire d'Aoste traite un sujet qui est déjà apparu chez Amé Gorret et qui fera l'objet de réflexions semblables, plus tard, dans l'œuvre de Georges Bernanos.

Il devenait nerveux, sensible, il avait des crises de larmes qu'il refoulait, dans un orgueil âpre et farouche. Jamais, au grand jamais, il n'arriverait à son but, à son idéal, conquérir les âmes, puisque les âmes étaient muettes et occupées ailleurs.

[...]

Un soir, il revint plus triste que les autres jours et, lorsqu'il voulut commencer de relater sa journée sur son journal intime, sa main trembla fort, et il ne put écrire. Ses doigts se crispaient et, ne pouvant plus tenir la plume, il se promena quelques instants dans la petite cellule.

Il reconnaissait avoir aussi peu de qualités sociales : la solitude du Séminaire et l'ascétisme un peu irréel auquel il s'était voué, avaient amorti peu à peu les préoccupations purement humaines, celles qui font l'objet des pensées habituelles des hommes, comme de leurs conversations. Il se trouvait ainsi, à l'égard de ses paroissiens, sans amorce, et ceux-ci commençaient à l'oublier. Il en souffrait. Et, ce soir-là, dans sa cellule pauvre, tandis que les gens de la paroisse vauquaient chacun à leurs affaires, il se trouva que le jeune prêtre, pensant à leur indifférence, frémissait tout seul, obscurément et sans espoir.

Puis, il s'était aperçu qu'on se moquait de lui, de son prénom. Oui, certainement, il s'appelait bien Ours, comme un des saints patrons du diocèse, l'archidiacre saint Ours, de la Collégiale d'Aoste. Mais qu'est-ce que le prénom ou le nom a de commun avec la personne ? [...]



> Cloître de la Collégiale de Saint-Ours

Et voilà comment la tristesse de son âme s'augmentait de tous ses malheurs, de tous ses mécomptes, de tous les glaives enfin qui venaient à la fois percer son jeune cœur qui n'avait senti jusqu'alors que l'espoir. Il était sorti du Séminaire avec une âme débordante, un cœur fou d'espérance, un esprit surchauffé d'études, un être affiné par la solitude, et, maintenant, après trois mois, ses rêves, la plupart, étaient morts ou blessés, meurtri, trainant au fond de son âme leurs restes sanglants.

[...]

L'abbé Ours se demanda s'il n'y avait pas, après le Séminaire, une éducation nouvelle nécessaire pour continuer la première, la compléter et la faire réussir. Le mal, son mal et son malheur n'avaient-ils pas été de se croire instruit totalement, outillé à point par le Séminaire ? Ne fallait-il pas penser qu'une autre expérience était indispensable au dehors pour faire quelque chose de bien, de pratique, en un mot, pour agir.

[...]

Les quelques mois de ministère avaient eu pour effet d'accumuler en lui d'autres impressions, une autre expérience, et il se trouvait que ces impressions étaient, ce soir-là, en ordre de bataille vis-à-vis des impressions du Séminaire, comme pour se disputer le champ et le ciel de son âme. Une transformation, un choc s'opérait en lui, et cela dans le mystère de son cœur, loin de tout regard, pendant que ses paroissiens dormaient, pendant que son Curé dormait aussi, pendant que ses Supérieurs et son Évêque ne pensaient plus à lui. La lutte n'existait qu'en lui, comme l'orage ne se débattait peut-être que dans la vallée. [...]

Il était là depuis quelques moments, suivant des yeux la tempête, lorsqu'il éprouva en lui-même un frison et un tremblement étrange. Son cœur se fondait, son âme se dédoublait ; quelques gros soupirs montèrent, sans qu'il en sût le pourquoi, et avec le dernier qui était un sanglot, une partie de son âme semblait monter aussi, comme pour aller se perdre dans des ténèbres chargées de mystère.

Ses yeux devenaient humides, il tremblait. Il sentit son cœur se gonfler. Il sentit tout tourner autour de lui et, n'en pouvant plus, il s'assit. Tout était nuit dehors, le tonnerre avait cessé, les éclairs aussi, il n'y avait plus que la petite lampe, à la lueur égale, qui blanchissait les murs de la pauvre chambre. La pluie tombait maintenant serrée, à fils drus, et l'on sentait que le vent chassait dans la nuit ces masses informes de nuages et de pluie.

[...] Après de longs instants, qu'il ne pensa pas même de calculer, Ours remarqua que le vent soufflait vers l'Est, la tempête ne devait plus être longue. Et alors, vaguement, comme à travers un voile – le voile de ses dernières larmes – il vit disparaître au loin, comme une chose étrangère, le souvenir et les rêves du Séminaire, et monter à l'horizon opposé, la lueur de sa vie future.

AUGUSTE PETIGAT,
Le Jeune Vicaire d'Aoste, 1934

■ 1. Lecture du texte

1. Quels sont les symptômes physiques qui révèlent le malaise du jeune vicaire ?
2. À quoi est due la tristesse qu'il éprouve ?
3. De quelle manière la nature accompagne les états d'âme du personnage ?
4. Relevez l'opposition entre espoirs et désillusions.
5. La période passée au Séminaire a-t-elle préparé le prêtre à son ministère ?
6. Quel est « l'orage » dont parle le vicaire ?
7. Le final du texte est-il pessimiste ou optimiste sur le futur d'Ours ?
8. Comment se comportent les paroissiens ?
9. Quelle est l'attitude des supérieurs d'Ours ?
10. Quelle est la transformation dont parle le personnage ?

■ 2. Textes en écho

Je n'avais jamais été jeune, parce que je n'avais pas osé. Autour de moi, probablement, la vie poursuivait son cours, mes camarades connaissaient, savouraient cet acide printemps, alors que je m'efforçais de n'y pas penser, que je m'hébetais de travail. Les sympathies ne me manquaient pas, certes ! Mais les meilleurs de mes amis devaient redouter, à leur insu, le signe dont m'avait marqué ma première enfance, mon expérience enfantine de la misère, de son opprobre. Il eût fallu que je leur ouvrisse mon cœur, et ce que j'aurais souhaité dire était cela justement que je voulais à tout prix tenir caché... Mon Dieu, cela me paraît si simple maintenant ! Je n'ai jamais été jeune parce que personne n'a voulu l'être avec moi.

Oui, les choses m'ont paru simples tout à coup. Le souvenir n'en sortira plus de moi. Ce ciel clair, la fauve brume criblée d'or, les pentes encore blanches de gel, et cette machine éblouissante qui haletait doucement dans le soleil... J'ai compris que la jeunesse est bénie – qu'elle est un risque à courir – mais ce risque même est béni. Et par un pressentiment que je n'explique pas, je comprenais aussi, je savais que Dieu ne voulait pas que je mourusse sans connaître quelque chose de ce risque – juste assez, peut-être, pour que mon sacrifice fût total, le moment venu... J'ai connu cette pauvre petite minute de gloire.

GEORGES BERNANOS,
Journal d'un curé de campagne, 1936

Mon enfant, n'attendez de moi ni des discours savants ni de profonds raisonnements, Je ne suis pas un grand philosophe, et je me soucie peu de l'être. Mais j'ai quelquefois du bon sens, et j'aime toujours la vérité. Je ne veux pas argumenter avec vous, ni même tenter de vous convaincre ; il me suffit de vous exposer ce que je pense dans la simplicité de mon cœur. Consultez le vôtre durant mon discours ; c'est tout ce que je vous demande. Si je me trompe, c'est de bonne foi ; cela suffit pour que mon erreur ne me soit point imputée à crime : quand vous vous tromperiez de même, il y aurait peu de mal à cela. Si je pense bien, la raison nous est commune, et nous avons le même intérêt à l'écouter ; pourquoi ne penseriez-vous pas comme moi ?

Je suis né pauvre et paysan, destiné par mon état à cultiver la terre ; mais on crut plus beau que j'apprisse à gagner mon pain dans le métier de prêtre, et l'on trouva le moyen de me faire étudier. Assurément ni mes parents ni moi ne songions guère à chercher en cela ce qui était bon, véritable, utile, mais ce qu'il fallait savoir pour être ordonné. J'appris ce qu'on voulait que j'apprisse, je dis ce qu'on voulait que je disse, je m'engageai comme on voulut, et je fus fait prêtre. Mais je ne tardai pas à sentir qu'en m'obligeant de n'être pas homme j'avais promis plus que je ne pouvais tenir.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU, La profession de Foi d'un vicaire savoyard dans *Émile ou de l'Éducation*, 1762

À la vérité, les actions importantes de sa vie étaient savamment conduites ; mais il ne soignait pas les détails, et les habiles au séminaire ne regardent qu'aux détails. Aussi passait-il déjà parmi ses camarades pour un esprit fort. Il avait été trahi par une foule de petites actions. À leurs yeux, il était convaincu de ce vice énorme, il pensait, il jugeait par lui-même, au lieu de suivre aveuglément l'autorité et l'exemple. L'abbé Pirard ne lui avait été d'aucun secours ; il ne lui avait pas adressé une seule fois la parole hors du tribunal de la pénitence, où encore il écoutait plus qu'il ne parlait. Il en eût été bien autrement s'il eût choisi l'abbé Castanède. Du moment que Julien se fut aperçu de sa folie, il ne s'ennuya plus. Il voulut connaître toute l'étendue du mal, et, à cet effet, sortit un peu de ce silence hau-

tain et obstiné avec lequel il repoussait ses camarades. Ce fut alors qu'on se vengea de lui. Ses avances furent accueillies par un mépris qui alla jusqu'à la dérision. Il reconnut que, depuis son entrée au séminaire, il n'y avait pas eu une heure, surtout pendant les récréations, qui n'eût porté conséquence pour ou contre lui, qui n'eût augmenté le nombre de ses ennemis, ou ne lui eût concilié la bienveillance de quelque séminariste sincèrement vertueux ou un peu moins grossier que les autres. Le mal à réparer était immense, la tâche fort difficile. Désormais l'attention de Julien fut sans cesse sur ses gardes ; il s'agissait de se dessiner un caractère tout nouveau. Les mouvements de ses yeux, par exemple, lui donnèrent beaucoup de peine. Ce n'est pas sans raison qu'en ces lieux-là on les porte baissés. [...] Du moment que Julien fut détrompé, les longs exercices de piété ascétique, tels que le chapelet cinq fois la semaine, les cantiques au Sacré-Cœur, etc., etc., qui lui semblaient si mortellement ennuyeux, devinrent ses moments d'action les plus intéressants. En réfléchissant sévèrement sur lui-même, et cherchant surtout à ne pas s'exagérer ses moyens, Julien n'aspirait pas d'emblée, comme les séminaristes qui servaient de modèle aux autres, à faire à chaque instant des actions significatives, c'est-à-dire prouvant un genre de perfection chrétienne. Au séminaire, il est une façon de manger un œuf à la coque qui annonce les progrès faits dans la vie dévote.

STENDHAL,
Le Rouge et le Noir, 1830

1. Dans tous les textes présentés, le thème des espoirs, des illusions, des déceptions est également présent ; relevez les différentes causes qui provoquent la « crise » chez ces jeunes séminaristes.
2. Étudiez le point de vue du narrateur dans les différents passages.
3. Images du clergé, de l'Église et du Séminaire dans les différents textes : relevez les jugements portés implicitement par les auteurs et explicitement par leurs personnages.
4. Opposez la « solitude du Séminaire » du texte de Petigat à « l'hypocrisie de chaque minute » évoquée par Stendhal ; étudiez la différence des caractères présentés.
5. Images de la jeunesse dans les autres textes : comment est-elle chaque fois caractérisée ?

■ 3. Sujets d'écriture

► Bernanos écrit « Je n'ai jamais été jeune parce que personne n'a voulu l'être avec moi » commentez librement ce que vous inspire cette réflexion.

► Descartes pose comme une règle ferme de sa morale provisoire le fait de ne rien promettre : « Et particulièrement je mettais entre les excès toutes les promesses par lesquelles on retranche quelque chose de sa liberté; non que je désapprouvassé les lois, qui, pour remédier à l'inconstance des esprits faibles, permettent, lorsqu'on a quelque bon dessein, ou même, pour la sûreté du commerce, quelque dessein qui n'est qu'indifférent, qu'on fasse des vœux ou des contrats qui obligent à y persévérer mais à cause que je ne voyais au monde aucune chose qui demeurât toujours en même état, et que, pour mon particulier, je me promettais de perfectionner de plus en plus mes jugements, et non point de les rendre pires, j'eusse pensé commettre une grande faute contre le bon sens, si, pour ce que j'approuvais alors quelque chose, je me fusse obligé de la prendre pour bonne encore après, lorsqu'elle aurait peut-être cessé de l'être, ou que j'aurais cessé de l'estimer telle. »

Partagez-vous cette position ?

■ 4. Sujet de débat

Rousseau écrit « je ne tardai pas à sentir qu'en m'obligeant de n'être pas homme j'avais promis plus que je ne pouvais tenir. » Pensez-vous que l'on puisse revenir sur une promesse faite ?

Organisez votre discussion entre ceux qui soutiennent et ceux qui contestent la possibilité de briser un engagement promis, qu'il s'agisse de prise de vœux, de mariage ou de secrets à garder. Dans quels cas pensez-vous que la promesse puisse ne plus être respectée ?

■ 5. À voir

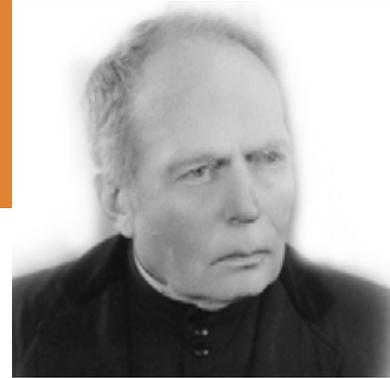
Les difficultés de la vie des hommes consacrés à Dieu a également été traité dans la filmographie : Agostini, *Le dialogue des Carmélites*, 1959, d'après l'œuvre de Bernanos

Beauvois, *Des dieux et des hommes*, 2010

Moretti, *Habemus Papam*, 2011.

6.10 | Maxime Durand (1885-1966)

Né à Signayes, le 29 mai 1885, il devient prêtre en 1910. Il a participé comme aumônier militaire à la Première guerre mondiale. En 1934, il est devenu curé de Saint-Etienne et chanoine de Saint-Ours en 1942. Membre de l'Académie Saint-Anselme il en devient le Président en 1955. Orateur doué, il déploie la même verve polémique dans ses articles de presse. En plus des articles de critique littéraire, il a publié un nombre importants de textes en défense de la langue et de la culture valdôtaine. La majorité de ses écrits ont été réunis dans un volume publié en 1961 : *Causeries littéraires et historiques*. Il est mort à Aoste, le 16 avril 1966.



> Maxime Durand

La presse est sans contredit la plus gigantesque puissance de l'époque, le plus vaste levier du monde économique et politique, la vraie dominatrice des intelligences du XX^e siècle. Toutes les géniales conceptions de la pensée moderne, tous les rêves les plus utopiques de l'imagination humaine, tous les enthousiasmes du cœur, tous les acharnements des partis aux prises dans les forums, tous les conflits d'intérêts, que dis-je ? tous les soulèvements populaires, toutes les plus graves solutions des problèmes sociaux, trouvent leur instrument de diffusion, leurs moyens d'action, leur engin de restauration ou de destruction dans la presse, dans le journalisme en particulier.

La parole humaine est localisée dans une sphère trop restreinte pour soulever les masses et faire retentir partout les grands plaidoyers du droit et de la justice. La radiophonie ne peut obvier complètement à cette lacune. La presse seule peut et doit remplir le rôle de porte-voix des légitimes aspirations populaires. À cet effet, il faudrait sans doute que le journalisme se tint fidèlement à l'écart de ces routes tortueuses, au-dessus de ces basses plaines coupées de pièges, barrées de mauvaises broussailles, assombris par des taillis noueux aux mille bras enlacés et perfides, où glissent onduleux les serpents des passions humaines, des animosités politiques. Puisque déjà trop de malentendus et de querelles écartent la blanche colombe aux rameaux d'olivier et enveniment les plaies saignantes, il est bon qu'à des heures données, la presse soit sagement muselée.

Les Valdôtains ont senti dès 1810, l'impérieuse nécessité de précipiter par le journal le mouvement de leurs idées, d'universaliser, de perpétuer toujours par le même moyen, la revendication de leurs droits économiques, ethniques et religieux. Ils n'ont pas eu à cette fin qu'une plume, qu'une voix, mais vingt, cent. « Naïve hyperbole ! clamera quelqu'un. Comment un petit pays de 80 000 ou 86 000 habitants, et perdu dans ce coin reculé des Alpes, a-t-il pu disposer pour l'accomplissement de ses desseins et le triomphe de ses aspirations d'un si grand nombre de pionniers de la civilisation, de tant de publicistes et de tant de journaux ? »

Pourtant depuis l'an 1841, pas moins de 42 journaux ont paru en Vallée d'Aoste ou pour la Vallée d'Aoste. Combien en compte le Canavais ? À peine 17 ... Le Valais est plus pauvre encore ! depuis 1839 jusqu'en 50, il n'en a eu que dix. Et la Savoie ? ... Très probablement avant cette date, 1860, la Savoie n'avait pas eu d'organes. ...

À mon sens, c'est dans le journalisme que nos écrivains ont vraiment révélé toute leur virtuosité littéraire et donné leurs meilleurs chefs-d'œuvre, qui disons-le, sans mettre trop de modestie à part, ne font pas trop mauvaise figure même à côté des plus brillantes productions similaires de la France et de Suisse. À cela quoi d'étonnant ? Les luttes, les tiraillements de l'amour propre, des différents intérêts ainsi que les visées politiques aiguissent la verve, puis nos professionnels de la presse valdôtains étaient si fervents et si gourmets du langage attique ! »

Maxime Durand,
Causeries littéraires et historiques, 1961



› Marque typographique
de la Feuille d'Annonces d'Aoste

■ 1. Lecture du texte

1. Comment est définie la presse ?
2. Analysez attentivement le premier paragraphe dans l'optique : qui trouve quoi dans la presse.
3. Soulignez l'actualité du langage utilisé par M. Durand.
4. Apportez un exemple concret pour expliquer chacune de ces affirmations.
5. Pourquoi la parole humaine et la radiophonie ne peuvent pas jouer le rôle de la presse ?
6. Quel est le devoir du journalisme pour bien jouer son rôle ?
7. Pour chacune de ces affirmations mentionnez des exemples concrets.
8. À partir de quelle date les Valdôtains ont ressenti le besoin de confier à la presse leurs pensées ?
9. Pourquoi cette date est si importante ?
10. Qu'est-ce qu'ils voulaient faire avec la diffusion des journaux ?
11. Qu'est-ce qu'a permis le journalisme en Vallée d'Aoste ?
12. Quelles observations pleines d'orgueil exprime l'auteur ?

■ 2. Textes en écho

HOMMAGE Albert Camus disparaissait le 4 janvier 1960 dans un accident de voiture.

« Le rôle de l'écrivain ne se sépare pas de devoirs difficiles. Par définition il ne peut se mettre aujourd'hui au service de ceux qui font l'histoire : il est au service de ceux qui la subissent. Le silence d'un

prisonnier inconnu, abandonné aux humiliations à l'autre bout du monde, suffit à retirer l'écrivain de l'exil, chaque fois du moins qu'il parvient, au milieu des privilèges de la liberté, à ne pas oublier ce silence et à le relayer pour le faire retentir par les moyens de l'art. »
Albert Camus, Stockholm 1957. Recevant le prix Nobel de littérature, il se décrit parfaitement.

Camus vient au journalisme par hasard : tuberculeux, il est écarté de l'enseignement dans son Algérie natale. Le jeune écrivain fera de ce métier une passion. Exigeante, sa pratique du journalisme incarnera son seul credo : l'humanisme. Sans concession. À force de prendre position pour les opprimés de l'Algérie française, il agace. Le journal « Alger républicain » de Pascal Pia est « coulé » et Camus part à Paris. Court passage à « Paris Soir » mais surtout, dès 1943, la reprise en main de « Combat ». Là, Camus va amplifier sa conception du journalisme. À l'enquête pratiquée en Algérie, loin des schémas, succède l'éditorial. À Alger, Camus s'était rendu compte qu'il pouvait influencer l'opinion publique. Tel Voltaire, il transforme un déni de justice en « affaire ». Il en appelle à l'opinion publique. Il est entendu.

Éditorialiste, il se considère comme un historien au jour le jour, tenu de proposer des idées. Pour Jeanyves Guérin, qui a dirigé la publication du Dictionnaire Camus, « Camus, s'il ne la forge pas, donne ses lettres de noblesse à l'idée d'un 'journalisme critique' qui se situe entre le journalisme de combat et le journa-

lisme d'opinion». À « Combat », l'éditorialiste sait qu'il est très lu. Il a une haute idée de sa position. Il entend «redonner au pays sa voix profonde. Si nous faisons que cette voix demeure celle de l'énergie plutôt que de la haine, de la fière objectivité et non de la rhétorique, de l'humanité plutôt que de la médiocrité, alors beaucoup de choses seront sauvées et nous n'aurons pas démerité.»



> L'Imprimerie Valdôtaine au début du XX^e siècle

LE PARLER VRAI

Pas d'emphase mais du style. Pas de rhétorique mais le parler vrai. Répondre, dit Camus, à la question « qu'est-ce que vous voulez ? », voilà la méthode. Les informations doivent être vérifiées. Voilà pourquoi, aussi, Camus ne signe pas de pétitions à tour de bras. S'il s'engage pour une cause, c'est qu'il en a vérifié les fondements. C'est son exigence morale, poussée jusqu'à l'obsession pour répondre à la question de saint Augustin: « d'où vient le mal ? » Cette morale s'exprime particulièrement clairement dans ses éditoriaux. Il y a de la clairvoyance chez Camus. A propos de la décolonisation, de la laïcité, de l'Algérie. Il est le seul à alerter l'opinion sur le virage de civilisation qu'implique en 1945 la bombe d'Hiroshima.

Mais sa morale agace. Surtout quand, en plein triomphe du Parti communiste français, il se met à vitupérer contre le régime soviétique. On l'accuse, rappelle Maurice Weyembergh dans le même Dictionnaire Camus, d'être une belle âme réfugiée dans ses principes moraux, sans prise avec les nécessités de la politique qui n'a cure du langage moral. Or c'est un peu court puisque Camus lui-même a évoqué les limites de la morale dans ses *Carnets*. Mais l'homme ne lâche pas facilement un combat. Et pour lui, la morale pose surtout la question d'une rénovation de la politique.

« Chaque fois que j'entends un discours politique ou que je lis ceux qui nous dirigent, je suis effrayé depuis des années de n'entendre rien qui rende un son humain. Ce sont toujours les mêmes mots qui disent les mêmes mensonges. » Dès 1944, Camus

demande que tous ceux qui ont voté les pleins pouvoirs à Pétain soient écartés. Plus tard, il ne veut pas du PC et caresse l'idée d'un PS débarrassé de toute idéologie marxiste. Là, l'éditorialiste de « Combat » ne sera pas écouté. Plus tard, après le règne de Mitterrand, bien des intellectuels socialistes français lui donneront raison. À « L'Express », enfin, Camus mènera son dernier combat

journalistique pour Mendès-France. En vain.

http://www.lecourrier.ch/albert_camus_journaliste

En U.R.S.S. il est admis d'avance et une fois pour toutes que, sur tout et n'importe quoi, il ne saurait y avoir plus d'une opinion. Du reste, les gens ont l'esprit ainsi façonné que ce conformisme leur devient facile, naturel, insensible, au point que je ne pense pas qu'il y entre de l'hypocrisie. Sont-ce vraiment ces gens-là qui ont fait la révolution ? Non ; ce sont ceux-là qui en profitent. Chaque matin, la Pravda leur enseigne ce qu'il sied de savoir, de penser, de croire. Et il ne fait pas bon sortir de là ! De sorte que, chaque fois que l'on converse avec un Russe, c'est comme si l'on conversait avec tous. Non point que chacun obéisse précisément à un mot d'ordre ; mais tout est arrangé de manière qu'il ne puisse pas dissembler. Songez que ce façonnement de l'esprit commence dès la plus tendre enfance... De là d'extraordinaires acceptations dont parfois, étranger, tu t'étonnes, et certaines possibilités de bonheur qui te surprennent plus encore.[...] L'important ici, c'est de persuader aux gens qu'on est aussi heureux que, en attendant mieux, on peut l'être ; de persuader aux gens qu'on est moins heureux qu'eux partout ailleurs. L'on n'y peut arriver qu'en empêchant soigneusement toute communication avec le dehors (j'entends le par-delà les frontières). Grâce à quoi, à conditions de vie égales, ou même sensiblement inférieures, l'ouvrier russe s'estime heureux, est plus heureux, beaucoup plus heureux que l'ouvrier de France. Leur bonheur est fait d'espérance, de confiance et d'ignorance."

ANDRÉ GIDE, *Retour d'URSS*, 1936

**CHARTRE D'ÉTHIQUE PROFESSIONNELLE DES JOURNALISTES,
1918-38-2011 SYNDICAT NATIONAL DES JOURNALISTES**

Le droit du public à une information de qualité, complète, libre, indépendante et pluraliste, rappelé dans la Déclaration des droits de l'homme et la Constitution française, guide le journaliste dans l'exercice de sa mission. Cette responsabilité vis-à-vis du citoyen prime sur toute autre. Ces principes et les règles éthiques ci-après engagent chaque journaliste, quelles que soient sa fonction, sa responsabilité au sein de la chaîne éditoriale et la forme de presse dans laquelle il exerce. Cependant, la responsabilité du journaliste ne peut être confondue avec celle de l'éditeur, ni dispenser ce dernier de ses propres obligations.

Le journalisme consiste à rechercher, vérifier, situer dans son contexte, hiérarchiser, mettre en forme, commenter et publier une information de qualité ; il ne peut se confondre avec la communication. Son exercice demande du temps et des moyens, quel que soit le support. Il ne peut y avoir de respect des règles déontologiques sans mise en œuvre des conditions d'exercice qu'elles nécessitent.

La notion d'urgence dans la diffusion d'une information ou d'exclusivité ne doit pas l'emporter sur le sérieux de l'enquête et la vérification des sources. La sécurité matérielle et morale est la base de l'indépendance du journaliste. Elle doit être assurée, quel que soit le contrat de travail qui le lie à l'entreprise. L'exercice du métier à la pige bénéficie des mêmes garanties que celles dont disposent les journalistes mensualisés.

Le journaliste ne peut être contraint à accomplir un acte ou exprimer une opinion contraire à sa conviction ou sa conscience professionnelle, ni aux principes et règles de cette charte.

Le journaliste accomplit tous les actes de sa profession (enquête, investigations, prise d'images et de sons, etc.) librement, a accès à toutes les sources d'information concernant les faits qui conditionnent la vie publique et voit la protection du secret de ses sources garantie.

C'est dans ces conditions qu'un journaliste digne de ce nom :

- Prend la responsabilité de toutes ses productions professionnelles, mêmes anonymes ;
- Respecte la dignité des personnes et la présomption d'innocence ;
- Tient l'esprit critique, la véracité, l'exactitude, l'intégrité, l'équité, l'impartialité, pour les piliers de l'action journalistique ;

- Tient l'accusation sans preuve, l'intention de nuire, l'altération des documents, la déformation des faits, le détournement d'images, le mensonge, la manipulation, la censure et l'autocensure, la non vérification des faits, pour les plus graves dérives professionnelles ;

- Exerce la plus grande vigilance avant de diffuser des informations d'où qu'elles viennent ;

- Dispose d'un droit de suite, qui est aussi un devoir, sur les informations qu'il diffuse et fait en sorte de rectifier rapidement toute information diffusée qui se révélerait inexacte ;

- N'accepte en matière de déontologie et d'honneur professionnel que la juridiction de ses pairs ; répond devant la justice des délits prévus par la loi ;

- Défend la liberté d'expression, d'opinion, de l'information, du commentaire et de la critique ;

- Proscrit tout moyen déloyal et véniel pour obtenir une information. Dans le cas où sa sécurité, celle de ses sources ou la gravité des faits l'obligent à taire sa qualité de journaliste, il prévient sa hiérarchie et en donne dès que possible explication au public ;

- Ne touche pas d'argent dans un service public, une institution ou une entreprise privée où sa qualité de journaliste, ses influences, ses relations seraient susceptibles d'être exploitées ;

- N'use pas de la liberté de la presse dans une intention intéressée ;

- Refuse et combat, comme contraire à son éthique professionnelle, toute confusion entre journalisme et communication ;

- Cite les confrères dont il utilise le travail, ne commet aucun plagiat ;

- Ne sollicite pas la place d'un confrère en offrant de travailler à des conditions inférieures ;

- Garde le secret professionnel et protège les sources de ses informations ;

- Ne confond pas son rôle avec celui du policier ou du juge.

Déclaration des droits de l'homme et du citoyen (article XI) : « La libre communication des pensées et des opinions est un des droits les plus précieux de l'Homme : tout Citoyen peut donc parler, écrire, imprimer librement, sauf à répondre de l'abus de cette liberté, dans les cas déterminés par la Loi. »

Constitution de la France (article 34) : « La loi fixe les règles concernant les droits civiques et les garanties fondamentales accordées aux citoyens pour l'exercice des libertés publiques ; la liberté, le pluralisme et l'indépendance des médias. »

Déclaration des devoirs et des droits des journalistes (Munich, 1971) : le SNJ, qui fut à l'initiative de la création de la Fédération Internationale des Journalistes, en 1926 à Paris, est également l'un des inspirateurs de cette Déclaration qui réunit l'ensemble des syndicats de journalistes au niveau européen.

<http://www.snj.fr/spip.php?rubrique1>

■ 3. Recherche

► Quels sont les journaux actuellement diffusés au niveau régional ? Quel rôle jouent-ils ?

► Le journalisme et la liberté d'expression dans l'histoire.

■ 4. Actualisation

► Réfléchissez sur l'évolution de la presse avec la concurrence de la télé et ensuite des journaux en ligne.

► Analysez la structure d'un journal télévisé et comparez-la ensuite à une éventuelle transcription sur la page.

■ 5. Sujets d'écriture

► François Mauriac (1885-1970) écrit dans son journal intime : « J'ai pris le journalisme au sérieux. C'est pour moi le seul genre auquel convienne l'expression de littérature engagée. » Partagez-vous cette conviction du romancier ou, d'après vous, la « littérature engagée » peut-elle revêtir d'autres formes ?

► Le journalisme entraîne à son tour une réflexion sur le rôle du journaliste. Quels devoirs a-t-il face à son public ?

■ 6. Sujets de réflexion

► « J'appelle journalisme tout ce qui aura moins de valeur demain qu'aujourd'hui. » ANDRÉ GIDE

« Le journalisme est le règne de l'éphémère et du volatil. » BERNARD PIVOT

Analysez et discutez ces deux affirmations.

► Le journaliste se trouve continuellement confronté avec la vérité, mais quelle vérité, totale ou partielle ?

■ 7. Expression orale

Les différents moyens de communication, leur diffusion parmi les jeunes et leur évolution.

6.11 | Frédéric Chabod (1901-1960)

Né à Aoste le 22 février 1901, Frédéric Chabod fait des études d'histoire à l'Université de Turin et complète sa formation à Florence et Berlin. Professeur de lycée au début de sa carrière, il a enseigné ensuite l'histoire moderne dans les Universités de Milan et de Rome. Historien de renom européen, il nous a laissé une production scientifique abondante en langue italienne : *Lo Stato di Milano nell'Impero di Carlo V*, (1934), *La storia della politica estera italiana dal 1870 al 1896* (1951) et *L'idea di nazione, La storia dell'idea d'Europa, Lezioni di metodo storico*, publiés posthumes par ses disciples. Il rédige en français l'article *Sur la Dent d'Hérins* qui témoigne de sa passion pour la montagne.

De 1943 à 1946, il rentre à Degioz, dans le Valsavarenche, où il devient l'un des chefs de la résistance. En 1944, il expose ses idées politiques sur l'autonomie de la Vallée d'Aoste dans le mémorial *La Valle d'Aosta, l'Italia e la Francia*. Au printemps 1945, il est l'un des protagonistes de la politique locale et le premier président du Conseil Régional de la Vallée d'Aoste (1946). A l'automne 1946, il abandonne la vie politique pour se consacrer aux études historiques. Il meurt le 14 juillet 1960.

Sur la Dent d'Hérins

Voici bientôt une heure que nous marchons sur le glacier des Grandes Murailles. Le refuge, doux nid de paix et de sérénité, est déjà bien loin de nous ; les regrets de celui qui renonce de bonne heure à la tiédeur du lit, pour s'acheminer dans la froide obscurité de la nuit, ne forment plus qu'un vague souvenir dans notre mémoire. Notre attention est désormais absorbée par d'immenses crevasses, qui nous serrent de près et semblent lancer les premières notes de la symphonie alpine. ...

Par instants, de la surface plate du glacier, surgissent comme des fantômes menaçants, des tourelles élancées, de frêles et vacillantes coupoles, perfides construction dont on entrevoit la beauté éphémère ; dans les contorsions du glacier, qui décèlent la vie intense dont cette solitude est animée, un faible reflet de lumière pénètre jusque dans les replis les plus reculés de cette dentelle merveilleuse. Puis, le glacier reprend sa forme aplatie et uniforme ; de loin en loin, un pont de neige équilibré à travers une crevasse rappelle à la mémoire le bouleversement fantastique dont nous venons de pénétrer le secret.

Nous allons de l'avant sans jamais nous arrêter. Les yeux et les cœurs se tournent là-haut, vers cette mince flèche de neige, qui semble se noyer dans l'azur foncé du ciel et se confondre avec les légions d'étoiles, piquées comme des points d'or sur du velours de soie. Que de fervents désirs, que d'impétueuses passions, entourent ce but lointain et ignoré et, partant, si convoité, entre une étape et l'autre d'une course épuisante, entre les veillées de l'hiver à côté du feu pétillant et les instants mémorables de ces journées de juillet, où, assis sur de formidables rochers, l'on aime à mesurer d'un regard long et passionné la chaîne glorieuse des Alpes.

Et aujourd'hui, plus que jamais, nos pensées les plus intimes, nos sentiments les plus forts, nos désirs les plus nobles sont fixés sur ce point éloigné, que l'on distingue à peine dans la clarté lunaire, qui semble en gazer la ténuité aérienne. ...

Pendant longtemps, j'ai désiré te voir, ô douce et superbe montagne ; pendant longtemps j'ai été pris de tes pentes abruptes damassées de glace, et j'ai réuni dans une seule et grande pensée les sentiments profonds que les monts du pays natal avaient éveillés dans mon cœur jeune et fort. Et voici qu'aujourd'hui, dame souveraine de la troublante Valpelline, je puis

enfin déposer sur ta cime l'hommage de ma passion, pure comme les glaciers qui t'entourent, comme la beauté dont tu es revêtue.

Vraiment, c'est un jour de joie et d'exultation. Nulle pointe n'a, jusqu'à présent, suscité de si profonds sentiments et une si grande affection dans mon esprit, épris par la beauté des Alpes. Aujourd'hui, je suis avec toi et je me sens bien digne de ta grandeur, car en moi frémit une joie intense et une espèce de nouvelle énergie, qui envahit mon cœur tout entier et fortifie mon hardiesse. C'est peut-être là le désir inquiet de la lutte prochaine, ou bien encore se sont les souvenirs de la lutte de naguère, qui reviennent à mon esprit comme pour augmenter ma passion. Mais ce que j'avertis en moi-même, c'est surtout la foi ardente de mon cœur, puisant sa force au fond de la vie même. [...]

J'entends au loin les derniers cliquetis de la glace projetée sur la roche immobile ; puis tout rentre dans le silence. Mais la vie frémit maintenant avec intensité au sein de la montagne ; on est averti par les sourds craquements du glacier rouvrant ses fentes les plus menues, au fur et à mesure que sa surface s'enfle sous la pression interne qui l'anime. Ce phénomène nous est révélé par cette première traînée d'une teinte pâlisante, nuance délicate sur la sombre roche, qui finit sur le dernier pinacle des Jumeaux et de la Pointe des Cors.

Nous laissons à présente la froide crevasse qui nous avait servi d'abri pendant une heure et nous marchons vers la Dame. Cette fois-ci, c'est moi qui suis à la tête de la cordée. [...]

Devant nous, se détachent comme en se poursuivant les cimes de Zermatt. [...] Je ne me rappelle pas distinctement aujourd'hui les différents points de l'ascension, comme aussi je ne me souviens pas des passages particuliers. Ce sont comme les petites notes perdues dans la grande symphonie ; je ressens seulement avec volupté la tumultueuse ivresse de mon cœur. Les élégants passages acrobatiques, les prudentes traversées sur les fragiles corniches de neige, l'escalade difficile d'une paroi verticale, sont les nombreux épisodes confondus dans une plus large vision, et se reflétant en eux-mêmes, comme dans les difficiles moments d'une vie glorieuse. [...]

Perdus sur cette paroi immense toute écaillée d'aspérités, nous luttons contre le danger continu qui nous guette, cherchant toujours le but vers lequel tendent nos efforts. [...]

Nous avançons sur cette arête effilée, les yeux inondés de la vision incomparable ; nous avançons lentement en franchissant les derniers « Gendarmes », dernières notes de la puissante symphonie qui se perd dans le souvenir incertain. Nous voici finalement au sommet de la Dent, sur cette blanche calotte suspendue entre deux abîmes épouvantables. Nous nous arrêtons à côté d'une petite pyramide de pierres, qui reste, au milieu des hurlements des tempêtes, à symboliser la force de l'homme.

Mais l'âme se perd peu à peu en des songes vagues et lointains, en des pensées obscures, auxquelles succèdent bientôt d'autres pensées plus distinctes. On dirait que l'ardeur qui nous a conduits jusqu'au sommet se soit brusquement évanouie. C'est l'heure du souvenir et du recueillement, c'est pour moi le moment le plus triste de ces journées glorieuses. La fierté de la victoire, alors même qu'on soit parvenu par les dangers les plus terribles, ne se révèle jamais par une joie bruyante. Elle semble, au contraire, se bercer dans une mélancolie inconcevable, dans un trouble profond rendant muet l'homme qui arrive au terme convoité. C'est peut-être l'assouvissement de la passion satisfaite qui ne se rappelle presque plus de l'anxiété de tout à l'heure ; c'est peut-être la vision des nombreuses autres cimes rappelant à l'homme sa petitesse et la force brute, mais grande de la nature. Ou c'est-ce plutôt la lassitude du corps qui nous mène à celle de l'esprit ?

FRÉDÉRIC CHABOD,

Sur la Dent d'Hérens, «Augusta Praetoria», III, nn. 5-6, 1921

■ 1. Lecture du texte

1. Par quoi est absorbée l'attention des alpinistes ?
2. Par quelles images est décrit le glacier ?
3. Comment est la solitude du glacier ?
4. Vers quoi se tournent les yeux et le cœur ?
5. Quels adjectifs qualifient le but à rejoindre ?
6. Comment Chabod s'adresse-t-il à la montagne ?
7. Quels sentiments frémissent dans son cœur ?
8. Comment est définie la montagne ?
9. Quel langage rappelle le ton utilisé par l'auteur ?
10. Que rappelle la relation entre l'alpiniste et la montagne à escalader ?
11. Comment définit-il le jour de l'ascension ?
12. Où l'alpiniste va puiser sa force ?
13. Qu'est-ce qu'il entend ?
14. Quel rôle a Chabod dans la cordée ?
15. Contre qui doivent-ils toujours lutter ?
16. Comment est défini le sommet de la Dent ?
17. Quels sentiments envahissent le cœur de Chabod après la conquête du sommet ?
18. Comment est défini ce moment ?
19. Qu'est-ce que rappelle la vision du panorama ?
20. Qu'est-ce que deviennent les événements et les lieux dans le souvenir ?
21. Quel/le est le doute/la question à la fin ?

■ 2. Recherche

Reconstruire géographiquement l'expérience de Chabod, la Vallée de Valpelline et ses sommets.

■ 3. Actualisation

Les nouveaux défis que l'homme moderne lance à la montagne.

■ 4. Sujets de réflexion

► La montagne exerce encore aujourd'hui ce charme de conquête sur les jeunes ?

► Les nouveaux moyens technologiques permettent de réduire les dangers que la nature cache continuellement ?

► Grandeur de la nature, petitesse de l'homme : approfondissez cette opposition.

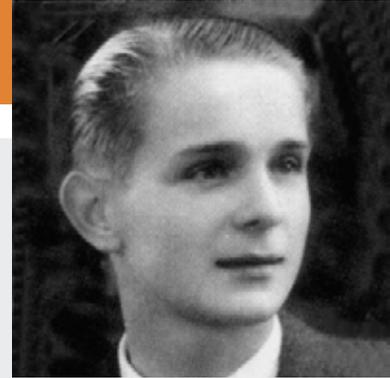
► D'après les réflexions de Chabod analysez cette pensée de Pascal (347-348) :

« L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature ; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser : une vapeur, une goutte d'eau, suffit pour le tuer. Mais, quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, puisqu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. Toute notre dignité consiste donc en la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever et non de l'espace et de la durée, que nous ne saurions remplir. Travaillons donc à bien penser : voilà le principe de la morale. Ce n'est point de l'espace que je dois chercher ma dignité, mais c'est du règlement de ma pensée. Je n'aurai pas davantage en possédant des terres : par l'espace, l'univers me comprend et m'engloutit comme un point ; par la pensée, je le comprends. »

BLAISE PASCAL,
Les Pensées, 1669-1670

6.12 | Léon-Marius Manzetti (1903-1936)

Né à Aoste le 14 juin 1903, il a fait ses études à Turin, chez les Salésiens, suite au décès de son père, sa mère étant morte quelques années auparavant. À l'âge adulte, il part pour la Syrie où il travaille comme professeur de français. En 1936, il gagne un concours pour entrer à l'Université américaine de Beyrouth, mais il meurt tragiquement la même année des suites d'un accident de moto. Poète et dramaturge, il publie un recueil de poèmes *Première moisson*, en 1923, sous le pseudonyme de Marius Léman.



> Léon-Marius Manzetti

Autour du tabac, de véritables atmosphères littéraires se sont créées : Baudelaire en a célébré le parfum, Mallarmé la capacité à l'inspirer et les volutes de la fumée ont souvent été associées aux rêveries des poètes aussi bien qu'aux réflexions pointilleuses de l'inspecteur Maigret créé par Simenon. La pipe peut-être un signe de bonhomie, comme celle du chanteur Georges Brassens, ou de provocation comme ce fut le cas pour George Sand ; elle est, sous les formes les plus variées, célébrée par les poètes qui y projettent leurs humeurs changeantes ; ainsi Léon-Marius Manzetti donne un exemple de familiarité et exotisme dans son poème La pipe en merisier.

TEXTE A > La pipe en merisier

Mieux que le houka d'or ou le narghilé riche,
Et la pipe en bois rare et la pipe en rosier,
La branche verte encore d'un jeune merisier
Pour ma pipe à jamais s'exila de sa niche.

J'y reviens quelquefois à la paisible friche
Qui nourrit l'arbre ardent, père du cher brasier,
Où grille tout le jour, sans me rassasier,
L'exotique tabac aussi brun qu'un fétiche.

J'aime à voir sa fumée évoluer dans l'air
Et tracer les horreurs d'un grand mode illusoire ;
Ma pipe néanmoins a très bonne mémoire,

Car parmi ces dragons et ces monstres d'enfer
J'ai vu se dessiner, un jour, entr'autres choses,
Un grand merisier bleu, chargé de rubis roses.

LÉON-MARIUS MANZETTI,
Première Moisson, Section Intimités et Voix intérieures, 1923

■ 1. Lecture du texte

1. Relevez les couleurs qui défilent dans le poème ; lesquelles dominent ? Sont-elles en rapport avec la fumée ?
2. Comment la nature est-elle présente dans le poème ?
3. Éléments de rêve et de réalité ; comment le poète les mêle-t-il dans ses vers ?
4. À quoi sert la branche verte du merisier ?
5. Quel est le geste typique des fumeurs de pipe évoqué par les mots « la paisible friche qui nourrit l'arbre ardent » ?
6. Quels éléments fantastiques sont dessinés à partir de la fumée dans la dernière strophe du poème ?
7. Commentez le vers « Ma pipe néanmoins a très bonne mémoire » ; comment est-il justifié dans le contexte ?

■ 2. Textes en écho

LA PIPE

Je suis la pipe d'un auteur ;
On voit, à contempler ma mine
D'Abyssinienne ou de Cafrine,
Que mon maître est un grand fumeur.

Quand il est comblé de douleur,
Je fume comme la chaumine
Où se prépare la cuisine
Pour le retour du laboureur.

J'enlace et je berce son âme
Dans le réseau mobile et bleu
Qui monte de ma bouche en feu,

Et je roule un puissant dictame
Qui charme son cœur et guérit
De ses fatigues son esprit.

CHARLES BAUDELAIRE,
Les Fleurs du Mal, 1861

LA PIPE AU POÈTE.

Je suis la Pipe d'un poète,
Sa nourrice, et : j'endors sa Bête.

Quand ses chimères éborgnées
Viennent se heurter à son front,

Je fume... Et lui, dans son plafond,
Ne peut plus voir les araignées.

... Je lui fais un ciel, des nuages,
La mer, le désert, des mirages ;
– Il laisse errer là son œil mort...

Et, quand lourde devient la nue,
Il croit voir une ombre connue,
– Et je sens mon tuyau qu'il mord...

– Un autre tourbillon délie
Son âme, son carcan, sa vie !
... Et je me sens m'éteindre. – Il dort –

.....

– Dors encor : la Bête est calmée,
File ton rêve jusqu'au bout...
Mon Pauvre !... la fumée est tout.
– S'il est vrai que tout est fumée...

Paris. – Janvier.
TRISTAN CORBIÈRE,
Les Amours jaunes, 1873

LE FUMEUR

Assis sur un fagot, une pipe à la main,
Tristement accoudé contre une cheminée,
Les yeux figés vers terre, et l'âme mutinée,
Je songe aux cruautés de mon sort inhumain.

L'espoir qui me remet du jour au lendemain,
Essaie à gagner temps sur ma peine obstinée,
Et, me venant promettre une autre destinée,
Me fait monter plus haut qu'un empereur romain.

Mais à peine cette herbe est-elle mise en cendre,
Qu'en mon premier état il me convient descendre
Et passer mes ennuis à redire souvent :

Non, je ne trouve point beaucoup de différence
De prendre du tabac à vivre d'espérance,
Car l'un n'est que fumée, et l'autre n'est que vent.

MARC-ANTOINE GIRARD DE SAINT-AMANT, *Poésies*, 1629



› René Magritte, La Trahison des images, 1929

1. Quels poèmes mettent au premier plan la présence de la pipe ? Lesquels emploient sa personnification ? En vue de quel effet ?

2. Relevez les différences, les oppositions et les contrastes dans les senti-

ments, les idées et les attitudes des fumeurs du premier et du dernier poème.

3. Étudiez les nuances des rôles attribués à la pipe dans les textes de Manzetti, de Baudelaire et de Corbière.

4. Lesquelles parmi ces poésies sont-elles des sonnets ?

5. Commentez le dernier vers des textes de Corbière et de Saint-Amant : à quelle idée est associée la fumée ?

6. Les fumeurs des textes de Corbière et de Saint-Amant sont évoqués dans leurs attitudes physiques : que font-ils, où se trouvent-ils ? Quels éléments vous permettent de les situer ?

7. Illusions - rêveries – espoir - oisiveté – ennui – plaisir- douleur : attribuez à chaque poème les états d'âme qui s'y rapportent.

■ 3. Entraînement à l'analyse production (typologie B)

Sur la base des trois documents, proposez vos réflexions sur le rapport entre les fumeurs et le tabac, la manière dont le geste de fumer a évolué au cours du temps et les liens affectifs, sociaux et culturels qui sont soulignés à travers l'éloge de Sganarelle, le tableau paradoxal de Magritte et la chanson de Brassens.

SGANARELLE. *tenant une Tabatière* - Quoi que puisse dire Aristote, et toute la Philosophie, il n'est rien d'égal au Tabac, c'est la passion des honnêtes gens ; et qui vit sans Tabac, n'est pas digne de vivre ; non seulement il réjouit, et purge les cerveaux humains ; mais encore il instruit les âmes à la vertu, et l'on apprend avec lui à devenir honnête homme. Ne voyez-vous pas bien dès qu'on en prend, de quelle manière obligeante on en use avec tout le monde, et comme on est ravi d'en donner, à droit et à gauche, par tout où l'on se trouve ? On n'attend pas même qu'on en demande, et l'on court au-devant du souhait des gens : tant il est vrai, que le Tabac inspire des sentiments d'honneur, et de vertu, à tous ceux

qui en prennent. Mais c'est assez de cette matière, reprenons un peu notre discours.

MOLIÈRE,
Dom Juan, Acte I - Scène première, 1682

Je suis un pauvre type
J'aurai plus de joie
J'ai jeté ma pipe
Ma vieille pipe en bois
Qu'avait fumé sans s'fâcher
Sans jamais m'brûler la lippe
L'tabac d'la vache enragée
Dans sa bonne vieille tête de pipe
J'ai des pipes d'écume
Ornées de fleurons
De ces pipes qu'on fume
En levant le front
Mais j'retrouv'rai plus ma foi
Dans mon cœur ni sur ma lippe
Le goût d'ma vieille pipe en bois
Sacré nom d'une pipe.

Extrait de la chanson de Georges Brassens,
Auprès de mon arbre, 1955

■ 4. Expression orale

► Tolérée et même encouragée par la publicité autrefois, aujourd'hui censurée et vendue avec des avertissements de danger, la fumée continue de faire des adeptes, et des discussions. Organisez une table ouverte où les différents avis sur le tabagisme seront soutenus par des argumentations et illustrés par des exemples.

► Recherche d'anciennes publicités de cigarettes : sur quels aspects psychologiques insistaient les vendeurs de tabac ? Quelle image du fumeur est-elle donnée ? À quelles qualités la fumée est-elle associée ? Les arguments de persuasion étaient-ils les mêmes pour les hommes et les femmes ? Quelles différences remarquez-vous ? La publicité pour les cigarettes a-t-elle totalement disparu ? Sous quelles formes peut-elle encore apparaître ?

TEXTE B > Mieux qu'aucun autre humain le montagnard est le fils de sa terre. Il y a une sorte d'imprégnation qui s'opère dans l'âme du fils des alpes, une assimilation du caractère même de la montagne par son propre caractère. Le paysan absorbe en quelque sorte l'air ambiant et c'est pourquoi il est si dépaysé ailleurs et sent, avec plus d'intensité que les autres, une nostalgie causée par ce que l'on a si justement appelé un déracinement.

La vie de berger qu'il menait depuis l'âge de dix ans avait fait de Firmin un être taciturne et qu'on eût pu croire borné. Que pouvait bien penser un enfant ou un jeune homme occupé du matin au soir à garder des bêtes, dans une sorte de paresse contemplative, loin des conversations qui renseignent, des choses curieuses qui ouvrent l'intelligence, des déplacements qui développent l'imagination, des incidents de la vie qui stimulent l'esprit d'initiative et celui d'industrie ? [...]

L'aspect physique de Firmin était assez avantageux. Mais le développement de son corps ne s'était nullement opéré au détriment de son esprit. Il avait l'œil vif, l'attitude fière, un peu nonchalante, la taille robuste et solide, des formes agréables. Son mutisme ... n'était que la réserve, jointe à un peu de timidité naturelle.

Un grand amour s'était de bonne heure réveillé dans son cœur, un grand amour qui était le résultat d'une prédestination. Car les lieux où nous avons ouvert les yeux et fait nos premiers pas laissent en nous une empreinte profonde et forgent notre être à leur image. C'est une sorte d'instinct qui nous guide toute la vie, à notre insu presque et, fatalement, nous lui obéissons. Plus que la famille, plus que l'éducation, plus que les accointances d'amis et de voisins, ce sont les choses dont nous sommes entourés qui nous communiquent leur cachet. Nous sommes davantage les fils de ces choses que de ceux-là mêmes qui nous ont mis au monde.

Firmin avait été profondément influencé par le spectacle quotidien des cimes natales. Et ce grand amour qui le brûlait leur était complètement consacré. Il maudissait tout bas cette vie ralentie et creuse qui le rivait en hiver à la maison bloqué par la neige et qui, en été, le condamnait à garder du matin au soir un troupeau de bêtes dont la seule préoccupation est de brouter, brouter sans arrêt, comme s'il n'y avait que cela au monde. Sa passion, son rêve, son désir était de monter, là-haut, dans l'air pur, de s'accrocher aux roches brûlantes ou glacées, de les éteindre follement, de rejoindre le ciel dans les audacieuses et sublimes ascensions.

Cela c'était la vie ; cela c'était le bonheur. Mais, telle une montagne vierge, de bonheur lui paraissait pour le moment inaccessible. La volonté de son père était plus forte que la sienne. La maison avait besoin de son concours, faute de quoi elle lui refuserait sa part de relatif bien-être. Son devoir était nettement tracé par les circonstances et la nécessité : conduire les bêtes en pâture. Il n'y avait rien à dire à cela. Celui qui eût osé soulever des doutes sur une pareille vérité, immuable comme la succession des heures et des jours, eût mérité les pires malédictions. C'est pourquoi Firmin attendait depuis des années une occasion qui lui permettrait de rompre brusquement cette vie pour lui sans intérêt. Il ferait cela avec éclat, dans un terrible élan de volonté, comme font d'ordinaire les âmes fortes qui ont conçu longtemps d'avance le plan de l'avenir.

Et l'occasion ne saurait manquer. Ce qui manque généralement aux hommes, c'est la volonté. Mais lorsqu'elle est forte et que les projets sont mûrs, le moment favorable se présente tôt ou tard et alors il n'y a plus qu'à le saisir et à agir. Cela Firmin le sentait vaguement mais avec force. Ni tout à fait ignorant, ni tout à fait instruit, il appartenait à cette catégorie d'hommes en qui la saine raison et le bon sens remplacent avantageusement les meilleures notions acquises. Il avait fait quelques rares et bonnes lectures qui traînaient à la maison et quelques autres que lui avait prêtées le Curé. Cela lui suffisait.

Le reste il l'avait appris de la nature et de la vie. Il était donc prêt moralement et physiquement à entreprendre la noble carrière à laquelle il se sentait prédestiné. Y renoncer eût été la plus grande lâcheté, la plus grossière erreur !

À tout prix, même si cela devait momentanément l'éloigner des siens, le brouiller avec le village, avec le monde entier. Coûte que coûte, avec toute l'énergie de ses vingt ans, Firmin voulait être guide ! »

LÉON-MARIUS MANZETTI,

Le Guide, roman des Alpes valdôtaines, chap.III.



› Ascension avec le guide Matteo Giglio

■ 1. Lecture du texte

1. Comment est défini le montagnard ?
2. Qu'est-ce qui s'opère dans son âme ?
3. Comment la vie de berger avait conditionné le caractère de Firmin ?
4. Comment est-il décrit physiquement ?
5. Qu'est-ce que cache son mutisme ?
6. Pourquoi le mot amour est lié au mot prédestination ?
7. Par quoi avait été conditionné Firmin ?
8. Qu'est-ce qu'il maudissait ? Pourquoi ?
9. Quel était son rêve ?
10. Quels conditionnements subit-il ?
11. Qu'est-ce qu'il attendait depuis longtemps ?
12. Quelle est la faculté nécessaire pour accomplir des choix ?
13. Qui avaient été les sources d'apprentissage pour ce jeune ?
14. Comment est définie la carrière qu'il veut entreprendre ?
15. Quels sacrifices est-il disposé à accepter pour rejoindre son but

■ 2. Recherche

- ▶ La tradition des guides valdôtains
- ▶ Le Musée de Courmayeur.

■ 3. Actualisation

Le conditionnement de la famille dans les choix personnels existe encore aujourd'hui ?

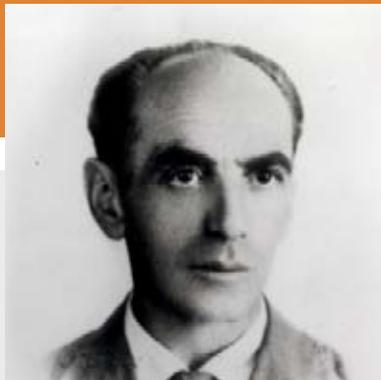
Quels conditionnements subit un jeune aujourd'hui dans le choix de son avenir ?

■ 4. Sujets de réflexion

- ▶ « C'est une grande chance d'avoir pour métier sa propre passion », affirmait Stendhal. Réfléchissez à ce sujet.
- ▶ L'expérience de Firmin insiste sur la voix intérieure, sur la perception profonde de nos désirs ; comment peut-on selon vous enseigner à un jeune à s'écouter ?
- ▶ Le lien homme-lieu est-il encore valable aujourd'hui, dans un monde où l'on se déplace si facilement ?

6.13 | André Ferré (1905-1954)

André Ferré est né à Saint-Vincent, en 1905. Instituteur puis professeur, il enseigne en Orient, à Aoste et à Turin. Il est mort en 1954, à Saint-Vincent. Poète mélancolique et écrivain profondément lié à son terroir, il publie *Poèmes : Chants du regret et de l'espoir* (1950) et un recueil de contes et légendes *Contes, légendes et paysages du Val d'Aoste* (1953).



› André Ferré

Le conte, né tout d'abord de la tradition orale - et donc genre populaire au départ - est devenu un genre littéraire grâce à l'œuvre de Charles Perrault et aux travaux des frères Grimm ; s'il a toujours gardé ses principales règles d'écriture (personnage protagoniste et antagoniste – série d'épreuves à surmonter – transformation finale de la situation initiale) il a remarquablement varié quant aux messages délivrés : d'abord moral, existentiel, puis philosophique, satirique.

À travers toutes ses transformations toutefois, il a conservé au cours des siècles la caractéristique de dessiner un tableau précis des réalités géographiques et sociales où se déroule l'action, comme dans ce conte d'André Ferré construit autour d'éléments concrets de la Vallée, tel un muret de pierres.

La murgère

Je vous préviens, puisque vous insistez que je vous la conte, que cette histoire est vraie. Il y a bientôt vingt ans de cela l'horloger Léonard Crétier de Montjovet habitait cette maisonnette, qu'il y a toujours, à côté du Pont-Romain, à votre main droite, sur le chemin vicinal de Tissières, à St-Vincent.

C'était un fameux horloger. À bâtons rompus, il s'occupait de spiritisme, d'hypnotisme, et ce n'était pas rare de voir tourner ses expériences en joyeuses plaisanteries, lorsque le hasard lui permettait de donner libre essor à son esprit badin. Il y avait dans les pays un type fort débonnaire ou plutôt un simple à qui l'on pouvait raconter les histoires les plus cocasses et les plus saugrenues. Il croyait tout et, par-dessus le marché, il avait la manie des mines, des mines d'or surtout. Notre horloger l'invita donc à passer une soirée chez lui : « On fera, lui dit-il, une expérience de magie noire pour transformer les pierres d'une murgère en un bel or jaune et sonnante. »

Notre homme, le dénommé P.J. que je ne peux pas nommer entièrement pour des raisons évidentes, parce qu'il est toujours vivant, fut enchanté de l'invitation de M. Crétier et, au jour dit, à l'heure battante, il se trouva chez lui dans la maisonnette du Pont-Romain.

[...]

ANDRÉ FERRÉ,
Contes, Légendes et Paysages, (réédition 1992)

■ 1. Écriture d'invention

Rédigez une suite à cette histoire, en gardant les caractéristiques du récit, à savoir :

- Narrateur omniscient, qui intervient à l'intérieur de son texte et interpelle son lecteur.
- Caractérisation des deux personnages présents au début de la scène (le plaisantin et le simple d'esprit)
- Précision sur le lieu et le temps où se déroule l'action.
- Continuation du thème principal : la transformation de matériau sans valeur en or.
- Présence de dialogues au présent et de descriptions dans le passé.

■ 2. Travaux de groupe sur le genre littéraire du conte.

Cherchez les définitions des différents types de conte :

- Conte de fées
- Conte philosophique
- Conte fantastique
- Conte noir
- Conte satirique
- Conte merveilleux
- Conte oriental

Précisez dans quelle catégorie entre « La Murgère » d'après son incipit.

Rassemblez plusieurs contes classiques (Perrault, Grimm, Balzac, Maupassant...) et observez-en les formules d'ouverture et de clôture ; quelles variations remarquez-vous entre conte merveilleux et contes réalistes ?

Réécrivez le début du conte d'André Ferré en variant le ton de manière à en faire : un conte merveilleux – un conte fantastique – un conte noir...

Repérez la présence de « simples d'esprit » dans quelques contes : quel est généralement leur fonction dans le récit ?

Étude du personnage de Candide, précisez de qui s'agit-il ? protagoniste « simple d'esprit » ? dans quelle mesure peut-il entrer dans le genre du conte ?

Exposé oral de chacun des cinq groupes qui illustreront le résultat de leurs recherches.

Pour un vaste aperçu sur le conte, en textes et images, visitez le site de la Bibliothèque Nationale française <http://expositions.bnf.fr/contes/>.

6.14 | Émile Chanoux (1906-1944)

Émile Chanoux est né à Rovenaud, Valsavarenche, en 1906. En 1922, il devient membre de la « Ligue Valdôtaine pour la protection de la langue française dans la Vallée d'Aoste », qu'il quittera deux ans plus tard en désaccord avec son président. Peu de temps après, il participe à la création du groupe d'action régionaliste « Jeune Vallée d'Aoste », présidé par l'abbé Trèves. Le 8 septembre 1943 il quitte Chambéry et regagne Aoste, où il s'engage dans la préparation de la résistance armée au nazi-fascisme. Il devient tout de suite le chef reconnu de la lutte valdôtaine de libération. Le 19 décembre 1943, accompagné par l'avocat Ernest Page, il représente la Vallée d'Aoste à la rencontre de Chivasso qui se conclut par la rédaction d'un manifeste illustrant les revendications d'autonomie des populations des vallées alpines. Émile Chanoux développera les conclusions de cette rencontre dans son essai *Federalismo e autonomie*, publié posthume en 1944. Le 18 mai 1944, il est arrêté à Aoste avec Lino Binet, un autre des protagonistes de la Résistance valdôtaine, et meurt au cours de la nuit.



> Émile Chanoux

TEXTE A > J'avais donc 13 ans et j'avais l'occasion de marcher beaucoup. Je faisais de longues courses à pied non pour me distraire mais pour faire mes petites « affaires » de jeune adolescent qui fait l'étudiant. Et dans ces courses je rêvais.

J'ai toujours été rêveur. Je ne sais pas si c'est un bien ou un mal. Mais je suis ainsi. Je crois aussi que pendant que le corps marche, l'imagination marche aussi, car j'ai toujours entendu parler des promenades solitaires où se réunissent les grandes ou petites pensées. Donc tout le monde rêve quelquefois. Mais pour rêver à mon aise, moi, je dois marcher et non me promener. Donc je rêvais : « Tiens, me dis-je, je marche et à chaque pas que je fais je m'approche de mon but. Et je veux y arriver le plus vite possible. Chaque pas m'éloigne de mon point de départ, et je veux m'en éloigner. Pourtant dans chaque pas je vieillis un peu, c'est-à-dire chaque pas m'éloigne du moment de ma naissance et m'approche du moment de la mort. Je suis jeune, elle est bien loin, je le sais. Pourtant chaque pas me fait approcher d'elle. Quand j'ai terminé ma course qui dure presque deux heures, de combien de pas suis-je vieilli ? Et quand je suis arrivé pourquoi suis-je content ? Ne serait-il pas mieux d'être encore au moment du départ, et d'avoir encore deux heures de vie de plus à vivre, et quelques dizaines de milliers de pas à faire en plus ? Évidemment, oui. Je serais de deux heures plus jeunes, Mais je ne puis l'être. Décidément à force de penser que j'étais plus jeune que maintenant, je dois conclure que je suis déjà vieux. Pourtant je n'ai pas vingt ans ».

Voilà une des pensées qui revient toujours dans cette toile cinématographique qu'est ma tête, comme le mot « Fin » arrive toujours au beau milieu de ces actions si intéressantes, de ces romans balourds, qui pourtant captivent l'attention des enfants et de bien de personnes âgées qui au fond sont des enfants quoique ils ne veuillent pas l'être.

Mais voilà, je continue, ou plutôt je commence à vous raconter l'histoire de ma vie.

Donc, je suis né, dans un village escarpé de la Vallée d'Aoste, peu importe son nom, par une journée d'hiver, qui m'a-t-on dit était froide et neigeuse, peu importe l'heure, le jour du mois et l'année. Comme tous les autres j'ai passé mes premières années. Je ne me rappelle plus rien. Certes, j'étais heureux puisque tout souvenir est effacé de ma mémoire. C'est en effet une chose prouvée qu'on ne se rappelle que des douleurs. Et cela est vrai.

En toute vérité je ne puis rappeler un seul moment de bonheur complet, entier, non mêlé à aucune douleur et à aucun souvenir de douleur passée, ce bonheur auquel, cependant, j'aspire toujours, toujours, dans les plus grands comme dans les plus petits actes de ma vie et que je sais pourtant, avec certitude, insaisissable.

Oh ! heureux les enfants, eux au moins ne souffrent que les petites souffrances de leurs corps et n'ont pas cette soif, ardente, inassouissable, de bonheur qui fait le tourment de l'homme qui est arrivé à l'âge de pouvoir et devoir penser. Heureux qui ne pensent pas. Pourtant n'est-ce pas la pensée qui nous distingue des animaux, n'est-ce pas elle qui nous fait sentir notre supériorité sur eux, et qui leur fait sentir leur infériorité à notre égard ? Et alors pourquoi souffrons-nous de cette supériorité sur tous les êtres du monde ? Pourquoi cette supériorité est-elle notre tourment et notre malheur ?

Certainement il y a quelque chose de caché là-dessous. Quelle est, cette chose ? Quelle est-elle ? Elle doit être bien grande et bien importante, puisqu'elle nous sépare du bonheur. Qu'est-elle ? Et ici encore un point interrogatif. Mais alors qu'est-ce mon intelligence, si elle n'est pas capable de connaître une chose qui est dans moi, qui me harcèle et me tourmente ? Voilà une demande que je me fais souvent, voilà la conclusion à laquelle je dois forcément arriver : je ne sais pas. Mais alors il y a quelque chose en moi que je ne connais pas. Mais alors j'ai quelque chose en moi qui est hors de moi puisqu'elle m'empêche d'être ce que je voudrais être.

Tiré des premières pages manuscrites d'un Petit livre autobiographique, sans date.

■ 1. Lecture du texte

1. L'auteur décide de focaliser son attention sur deux actions qu'il accomplit à l'âge de 13 ans : lesquelles ?
2. Quel est l'avantage des promenades solitaires ?
3. Pour réussir à rêver qu'est-ce qu'il doit faire ?
4. Retracer les passages logiques du raisonnement rapporté.
5. Sur quelle catégorie insiste le raisonnement ?
6. Quelles sont les deux oppositions dans ce discours ?
7. À quoi est comparée la tête ?
8. Expliquez la signification de cette comparaison.
9. Pourquoi l'auteur ne donne pas d'importance aux références temporelles de sa naissance ?
10. Quelle est la condition qui assure la perte des souvenirs ?
11. Par contre qu'est-ce qui détermine la force des souvenirs ?
12. Pourquoi les enfants sont définis heureux ?
13. Quel est le tourment de l'homme ?
14. Quels adjectifs utilise l'auteur pour décrire la soif qui tourmente l'homme ?
15. La supériorité de l'homme constitue un avantage ?
16. Soulignez la fréquence d'une certaine ponctuation dans la dernière phrase : quelle est la conclusion de l'auteur ?

17. Cherchez dans le dictionnaire l'origine étymologique du verbe rêver et expliquez de quelle façon il se relie à l'idée de promenade.

18. Comment pourriez-vous définir le style utilisé par l'auteur ?

■ 2. Textes en écho

Jean-Jacques Rousseau a lui aussi insisté sur les merveilles des promenades et des rêveries dans les *Rêveries du promeneur solitaire*, 1776-1778, rédigé à l'âge adulte.

André Gide (1869-1951) dans son livre autobiographique Si le grain ne meurt, 1926, raconte et avoue la perception du mystère dans son enfance :

Ma bonne va me remmener ; mais à ce moment une des belles dames qui se tenait debout, appuyée près de la porte et s'éventait, m'aperçoit ; elle vient à moi, m'embrasse et rit parce que je ne la reconnais pas. C'est évidemment cette amie de ma mère que j'ai vue précisément ce matin ; mais tout de même je ne suis pas bien sûr que ce soit tout à fait elle, elle réellement. Et quand je me retrouve dans mon lit, j'ai les

idées toutes brouillées et je pense, avant de sombrer dans le sommeil, confusément : il y a la réalité et il y a les rêves ; et puis il y a une seconde réalité.

La croyance indistincte, indéfinissable, à je ne sais quoi d'autre, à côté du réel, du quotidien, de l'avoué, m'habita durant nombre d'années ; et je ne suis pas sûr de n'en pas retrouver en moi, encore aujourd'hui, quelques restes. Rien de commun avec les contes de fées, de goules ou de sorcières ; ni même avec ceux d'Hoffmann ou d'Andersen que, du reste, je ne connaissais pas encore. Non, je crois bien qu'il y avait plutôt là un maladroit besoin d'épaissir la vie – besoin que la religion, plus tard, serait habile à contenter ; et une certaine propension, aussi, à supposer le clandestin. C'est ainsi qu'après la mort de mon père, si grand garçon que je fusse déjà, n'allai-je pas m'imaginer qu'il n'était pas mort pour de vrai ! ou du moins – comment exprimer cette sorte d'appréhension ? – qu'il n'était mort qu'à notre vie ouverte et diurne, mais que, de nuit, secrètement, alors que je dormais, il venait retrouver ma mère. Durant le jour mes soupçons se maintenaient incertains, mais je les sentais se préciser et s'affirmer le soir, immédiatement avant de m'endormir. Je ne cherchais pas à percer le mystère ; je sentais que j'eusse empêché tout net ce que j'eusse essayé de surprendre ; assurément j'étais trop jeune encore, et ma mère me répétait trop souvent, et à propos de trop de choses : « Tu comprendras plus tard » – mais certains soirs, en m'abandonnant au sommeil, il me semblait vraiment que je cétais la place.

ANDRÉ GIDE,
Si le grain ne meurt, 1926

Les questions qu'Émile Chanoux adolescent se pose renvoie à l'exigence universelle de se connaître ; Jean-Paul Sartre (1905-1980) a approfondi la recherche de la connaissance de soi dans plusieurs ouvrages : La transcendance de l'Ego (1936), L'Être et le Néant (1943) et Conscience et connaissance de soi (1948).

La conscience et le monde sont donnés d'un même coup : extérieur par essence à la conscience, le monde est, par essence, contraire à elle. [...] Connaître, c'est « s'éclater vers », s'arracher à la moite intimité gastrique pour filer, là-bas, par-delà soi, vers ce qui n'est

pas soi, là-bas, près de l'arbre et cependant hors de lui, car il m'échappe et me repousse et je ne peux pas plus me perdre en lui qu'il ne se peut diluer en moi : hors de lui, hors de moi. Est-ce que vous ne reconnaissez pas dans cette description vos exigences et vos pressentiments ? Vous saviez bien que l'arbre n'était pas vous, que vous ne pouviez pas le faire entrer dans vos estomacs sombres, et que la connaissance ne pouvait pas, sans malhonnêteté, se comparer à la possession. Du même coup, la conscience s'est purifiée, elle est claire comme un grand vent, il n'y a plus rien en elle, sauf un mouvement pour se fuir, un glissement hors de soi ; si, par impossible, vous entriez « dans » une conscience, vous seriez saisi par un tourbillon et rejeté au dehors, près de l'arbre, en pleine poussière, car la conscience n'a pas de « dedans » ; elle n'est rien que le dehors d'elle-même et c'est cette fuite absolue, ce refus d'être substance qui la constituent comme une conscience. Imaginez à présent une suite liée d'éclatements qui nous arrachent à nous-mêmes, qui ne laissent même pas à un « nous-mêmes » le loisir de se former derrière eux, mais qui nous jettent au contraire au-delà d'eux, dans la poussière sèche du monde, sur la terre rude, parmi les choses ; imaginez que nous sommes ainsi rejetés, délaissés par notre nature même dans un monde indifférent, hostile et rétif ; vous aurez saisi le sens profond de la découverte que Husserl exprime dans cette fameuse phrase : « Toute conscience est conscience de quelque chose. » Il n'en faut pas plus pour mettre un terme à la philosophie douillette de l'immanence, où tout se fait par compromis, échanges protoplasmiques, par une tiède chimie cellulaire. La philosophie de la transcendance nous jette sur la grande route, au milieu des menaces, sous une aveuglante lumière. Être, dit Heidegger, c'est être-dans-le-monde. Comprenez cet être dans au sens du mouvement. Être, c'est éclater dans le monde, c'est partir d'un néant de monde et de conscience pour soudain s'éclater-conscience-dans-le-monde. Que la conscience essaye de se reprendre, de coïncider enfin avec elle-même, tout au chaud, volets clos, elle s'anéantit. Cette nécessité pour la conscience d'exister comme conscience d'autre chose que soi, Husserl la nomme intentionnalité.

JEAN-PAUL SARTRE, *La transcendance de l'Ego*, 1936

■ 3. Recherche

Émile Chanoux s'interroge sur la connaissance de soi, sur le mystère que le moi représente pour chaque homme ; il s'insère parfaitement dans la recherche intérieure qui caractérisera tout le parcours psychanalytique et littéraire du XX^e siècle.

■ 4. Actualisation

De nos jours les jeunes ont plus ou moins de possibilités de rester dans leur solitude et surtout de profiter du silence pour leurs réflexions intérieures ? Faut-il enseigner aux jeunes à rester seuls avec leurs pensées ? Qui doit accomplir cette tâche ?

■ 5. Sujets de réflexion/d'écriture

- ▶ Partagez-vous les réflexions d'Émile Chanoux sur le temps ? Est-ce que l'idée du temps qui passe, de la mort appartient à l'adolescence ?
- ▶ Qu'est-ce que signifie pour vous rêver ? Définissez d'abord les conditions qui permettent de

garantir ce voyage dans l'esprit et ensuite approfondissez les avantages et les inconvénients de ces réflexions solitaires.

- ▶ Réfléchissez sur la solitude volontaire, thérapie de l'âme, et l'isolement, condition subie.
- ▶ Qu'est-ce que signifie pour vous « cette soif, ardente, inassouissable, de bonheur qui fait le tourment de l'homme » ?
- ▶ Écrivez un hypothétique dialogue avec votre « moi » sur les questions existentielles qui vous intéressent le plus.
- ▶ Réfléchissez sur l'importance du dialogue comme moyen d'introspection intérieure, comme moyen fondamental pour faire jaillir les pensées, instrument base de la maïeutique, méthode utilisée par Socrate qui, en tant que fils d'une sage-femme, se flattait d'accoucher les esprits des pensées qu'ils contiennent sans le savoir.

TEXTE B > L'homme social

Je vis dans le vaste monde, je suis une parcelle de l'humanité. Je suis mieux que cela. Pour moi, je suis le centre du monde.

Chacun d'entre nous voit l'humanité à travers soi-même. Qui niera l'individu ? Qui niera que l'humanité est la somme des individus hommes ?

Et voilà l'homme.

Qu'est-il ? Tous ceux qui ont pensé à travers les siècles, tous ceux qui penseront à travers les siècles, l'ont demandé à leur conscience.

Et chaque conscience a répondu de manière différente l'une de l'autre, mais elle a répondu.

Et qu'elle qu'ait été la réponse, toute conscience a reconnu que l'homme était dans le monde avec une fonction, avec un but, avec une destinée, selon une loi.

Et chaque homme, comme chaque être de la création, a eu une fonction dans le nombre, ne fût-ce que pour former ce nombre, il a eu un but ou il a été porté vers un but, il a été soumis à une loi qu'il l'a fait naître tel qu'il est, qui l'a fait vivre comme il est, qui l'a fait mourir selon la règle éternelle de l'humanité.

Mais chaque homme est différent des autres hommes, quoique les différences soient tellement coordonnées entre elles qu'elles forment un tout organique, qui permet à chaque individu de vivre en communion avec les autres, de se reproduire en communion avec d'autres, de penser et d'agir en communion avec d'autres.

Il est différent, et voilà l'attribut de la personnalité.

Si les hommes sont faits différents entre eux, cela prouve qu'ils doivent être différents, que la loi première, normale de l'humanité est la diversité entre les hommes.

Et voilà un premier élément. L'homme doit rester personne, c'est-à-dire garder les différences qui le distinguent des autres hommes.

Le corps social a-t-il le droit de s'imposer sur l'individu ?

Il s'impose, mais seulement dans les limites de la nécessité de la cohabitation entre eux des individus dans les buts que chaque collectivité poursuit et qui se réunissent en un seul : le développement des individus.

Il est des doctrines qui assignent à la collectivité, qu'elles croient représentée uniquement par l'État, des buts en dehors des individus, des buts transcendants.

Je n'ai jamais pu me rendre compte de ce fait : que des hommes ont pu croire dans ces choses et les enseigner.

Qu'est-ce que l'État ? C'est un ensemble d'hommes. De tout temps l'État a été cela. Ces mêmes États sont tombés quand les motifs d'intérêt commun ont diminué et quand d'autres intérêts se sont créés. [...]

Or, qu'est-ce l'individu ?

À son tour il est la résultante d'un fait social. Physiologiquement il est né d'un père et d'une mère portant tous les deux, à leur tour, dans leur « moi » moral et physique les traces de leurs devanciers.

Il a vécu sous un certain climat, sur un terrain ayant des caractères particuliers, il a reçu là où il a vécu des idées particulières conformes à son genre de vie, une langue qui désormais le distinguera des autres hommes, une foi religieuse ou des idées que d'autres ont eues avant lui.

Et cependant, malgré toutes ces forces convergentes, il garde sa personnalité, il est différent des autres hommes qui l'entourent, il est encore un « moi ».

Pourquoi n'y-a-t-il pas deux hommes identiques ? C'est parce que l'humanité est faite d'autant de « moi ».

Pourquoi les hommes ont-ils des ressemblances ? C'est parce que les facteurs sociaux ont influé sur chacun d'entre nous d'une certaine manière qui a fait que nous sommes aussi peu semblables à nos proches, moins semblables à ceux qui sont plus éloignés de nous, très dissemblables de ceux qui habitent un autre continent.

La patrie

La formation des patries est la résultante d'un nombre immense de facteurs, bien souvent impondérables, bien souvent inconnus, quelquefois examinés et étudiés par les historiens, mais sous certains aspects seulement.

La patrie d'aujourd'hui n'est pas toujours la patrie de demain.

Les patries changent à travers les siècles de nom et de forme. Elles se forment et puis disparaissent, elles s'étendent et se rétrécissent, par des phénomènes et peut-être même des lois, que l'individu, dont la vie est trop courte et dont les moyens d'examen des problèmes sociaux trop restreints, n'est presque jamais en mesure de connaître exactement...

Les patries meurent, comme est morte l'ancienne Grèce et l'ancienne Rome, elles naissent, comme sont nés et la nouvelle Italie et les nouveaux peuples d'Amérique.

Tous les impondérables de l'histoire contribuent à cette éternelle modification.

L'État

La vraie loi (qui est la base d'un État) doit être comme le commandement du Sinaï, comme les tables de Rome, comme la déclaration des droits de l'homme ; quelque chose de général, quelques principes que localement les autorités constituées doivent appliquer selon les besoins contingents du peuple et de chaque partie du peuple. Voilà la « loi ». Tout le reste ne devrait être que « règlement ».

■ 1. Lecture du texte

1. Qu'est-ce que l'humanité ?
2. Est-il possible de définir l'homme ?
3. Pourquoi l'homme est dans ce monde ?
4. Qu'est-ce qui caractérise les hommes ?
5. Remarquez un mot utilisé trois fois pour insister sur le tout organique.
6. Quelle est la valeur, la signification profonde de ce mot ?
7. Quel est l'attribut de l'individu ?
8. Quelle est la première loi de l'humanité ?
9. Quel doit être le but du corps social ?
10. Qu'est-ce que l'État ?
11. Qu'est-ce que l'individu ?
12. Quels sont les facteurs qui déterminent l'individu ?
13. Qu'est-ce qui explique la diversité entre les hommes ?
14. Quel est le dernier concept du texte, L'homme social ?
15. Quelle est la caractéristique de la patrie ?
16. Quels sont les facteurs qui empêchent la durée de la patrie dans le temps ?
17. Quelle est la conception de la vraie loi ?
18. Quelles sources sont mentionnées ?
19. Analysez la méthode suivie par l'auteur pour son raisonnement.
20. Analysez stylistiquement le texte dans ses trois parties.

■ 2. Texte en écho

Albert Camus (1913-1960) confie à l'individu le choix de se révolter et la révolte devient en même temps une action individuelle et collective parce qu'elle peut changer les comportements dans la société :

Qu'est-ce qu'un homme révolté ? Un homme qui dit non. Mais s'il refuse, il ne renonce pas : c'est aussi un homme qui dit oui, dès son premier mouvement. Un esclave, qui a reçu des ordres toute sa vie, juge soudain inacceptable un nouveau commandement. Quel est le contenu de ce « non » ?

Il signifie, par exemple, « les choses ont trop duré », « jusque-là oui, au-delà non », « vous allez trop loin », et encore, « il y a une limite que vous ne dépasserez pas ». En somme, ce non affirme l'existence d'une frontière. On retrouve la même idée de limite dans

ce sentiment du révolté que l'autre « exagère », qu'il étend son droit au-delà d'une frontière à partir de laquelle un autre droit lui fait face et le limite. Ainsi, le mouvement de révolte s'appuie, en même temps, sur le refus catégorique d'une intrusion jugée intolérable et sur la certitude confuse d'un bon droit, plus exactement l'impression, chez le révolté, qu'il est « en droit de... ». La révolte ne va pas sans le sentiment d'avoir soi-même, en quelque façon, et quelque part, raison. C'est en cela que l'esclave révolté dit à la fois oui et non. Il affirme, en même temps que la frontière, tout ce qu'il soupçonne et veut préserver en deçà de la frontière. Il démontre, avec entêtement, qu'il y a en lui quelque chose qui « vaut la peine de... », qui demande qu'on y prenne garde. D'une certaine manière, il oppose à l'ordre qui l'opprime une sorte de droit à ne pas être opprimé au-delà de ce qu'il peut admettre.

En même temps que la répulsion à l'égard de l'intrus, il y a dans toute révolte une adhésion entière et instantanée de l'homme à une certaine part de lui-même. Il fait donc intervenir implicitement un jugement de valeur, et si peu gratuit, qu'il le maintient au milieu des périls. Jusque-là, il se taisait au moins, abandonné à ce désespoir où une condition, même si on la juge injuste, est acceptée. Se taire, c'est laisser croire qu'on ne juge et ne désire rien et, dans certains cas, c'est ne désirer rien en effet. Le désespoir, comme l'absurde, juge et désire tout, en général, et rien, en particulier. Le silence le traduit bien. Mais à partir du moment où il parle, même en disant non, il désire et juge. Le révolté, au sens étymologique, fait volte-face. Il marchait sous le fouet du maître. Le voilà qui fait face. Il oppose ce qui est préférable à ce qui ne l'est pas. Toute valeur n'entraîne pas la révolte, mais tout mouvement de révolte invoque tacitement une valeur. S'agit-il au moins d'une valeur ?

Si confusément que ce soit, une prise de conscience naît du mouvement de révolte : la perception, soudain éclatante, qu'il y a dans l'homme quelque chose à quoi l'homme peut s'identifier, fût-ce pour un temps. Cette identification jusqu'ici n'était pas sentie réellement. Toutes les exactions antérieures au mouvement d'insurrection, l'esclave les souffrait. Souvent même, il avait reçu sans réagir des ordres plus révoltants que celui qui déclenche son refus. Il y apportait de la patience, les rejetant peut-

être en lui-même, mais, puisqu'il se taisait, plus soucieux de son intérêt immédiat que conscient encore de son droit. Avec la perte de la patience, avec l'impatience, commence au contraire un mouvement qui peut s'étendre à tout ce qui, auparavant, était accepté. Cet élan est presque toujours rétroactif. L'esclave, à l'instant où il rejette l'ordre humiliant de son supérieur, rejette en même temps l'état d'esclave lui-même. Le mouvement de révolte le porte plus loin qu'il n'était dans le simple refus. Il dépasse même la limite qu'il fixait à son adversaire, demandant maintenant à être traité en égal. Ce qui était d'abord une résistance irréductible de l'homme devient l'homme tout entier qui s'identifie à elle et s'y résume. Cette part de lui-même qu'il voulait faire respecter, il la met alors au-dessus du reste, et la proclame préférable à tout, même à la vie. Elle devient pour lui le bien suprême. Installé auparavant dans un compromis, l'esclave se jette d'un coup (« puisque c'est ainsi... ») dans le Tout ou Rien. La conscience vient au jour avec la révolte.

ALBERT CAMUS,
L'homme révolté, 1951

■ 3. Recherche

Recherchez la présence d'Émile Chanoux dans la ville d'Aoste.

■ 4. Actualisation

Réfléchir sur l'idée de patrie, de changement de patrie, provoqué par des phénomènes comme l'immigration et l'émigration.

■ 5. Sujets de réflexion/d'écriture

▶ « L'homme doit rester personne, c'est-à-dire garder les différences qui le distinguent des autres hommes. » affirme Émile Chanoux ; s'agit-il d'une vision utopique ou les sociétés sont en train de réaliser cette vision ?

▶ L'individu est aussi un homme social, un animal politique, un *zoon politikon*, comme l'affirmait Aristote : comment est-il possible de concilier l'individualité et la collectivité ? Analysez cette apparente opposition à partir de vos expériences directes dans les différentes collectivités, famille, classe, groupe d'amis, équipe sportive...

▶ La diversité, la différence source d'enrichissement non de contraste : préparez votre intervention dans un débat à ce sujet.

▶ Le respect de l'individu implique aussi l'engagement de l'individu dans la société ; la jeunesse est-elle encore sensible à la politique, comme responsabilité collective ? Analysez les comportements des jeunes à ce sujet et cherchez à expliquer les motivations de leurs comportements.

■ 6. Débat en classe

À partir des suggestions proposées par les textes discutez sur l'idée de loi.

■ 7. À lire

Jean-Paul Sartre, *Les mains sales*, 1948

Albert Camus, *Les Justes*, 1949

6.15 | Séverin Caveri (1908-1977)

Né à Ivry en 1908, Séverin Caveri passe son enfance et son adolescence dans les différentes villes d'Italie où son père exerce les fonctions de préfet, avant de s'établir à Aoste en 1926. Il fait des études de droit à l'Université de Turin et il fréquente des milieux antifascistes. Après le 8 septembre 1943, il s'expatrie en Suisse où il garde le contact avec d'autres réfugiés italiens. Après la Libération, il est parmi les fondateurs de l'Union Valdôtaine et en janvier 1946 il est nommé membre du Conseil de la Vallée. Sa carrière politique se poursuit jusqu'à sa mort, survenue en 1977, et se double d'une activité d'essayiste, *La fête valdôtaine du travail* (1954), *Sous les arbres toujours en fleurs* (1961), *Christianisme et socialisme* (1961), *Histoire de l'Eglise d'Aoste* (1966), de romancier, *René de Lostan* (1971) et de poète, *Chants de la Doire*, publié posthume (1992).

TEXTE A > René se sentait emporté comme une feuille morte dans une tempête de doutes et de contradictions. Il était oppressé par une profonde tristesse et par la solitude de son cœur. Il se sentait jeté par une puissance invisible et méchante dans un monde froid et hostile. Adieu rêves de l'enfance, adieu êtres chéris, qui m'avez aidé et consolé, adieu musiques célestes, adieu rêves d'amour et de gloire, adieu vaines palabres présomptueuses de la philosophie et de la métaphysique, orgueilleuses chimères !

La science est une recherche vaine. L'homme ne sait rien et ne saura jamais rien. Il ne saura jamais s'il y a de grandes certitudes, des vérités éternelles, une autre vie au-delà de la mort, des mondes invisibles à côté du monde visible [...] René se lève d'un bond, il fait un tour autour de sa chambre. Il pense à la maladie, à la folie, au crime, à la misère, à la faim, à la haine, à la guerre, cette tuerie collective et stupide.

C'est Dieu qui a voulu, qui a pu concevoir et vouloir tout cela, puisque c'est Lui qui a voulu et créé tout ce qui existe ?

René réfléchit que si sa mère pouvait entendre ces pensées, elle les considérerait comme des blasphèmes.

Terrassé par son obsession métaphysique, il s'écroule sur son lit et se précipite aussitôt dans un lourd sommeil, comme une pierre, après avoir erré et culbuté le long des pentes, tombe dans un pré marécageux et s'y enfonce par un choc qui soulève l'écho de la montagne.

SÉVERIN CAVERI,

René de Lostan, 2^e édition, 1987

TEXTE B > Monsieur Eleuthère Aymonier, dans son petit observatoire, examine avec attention le thermomètre, le baromètre et d'autres instruments.

Il prend ensuite des notes sur un carnet. Il avait l'habitude de faire cette opération trois fois par jour, à 7 heures du matin, à midi, à 5 heures de l'après-midi.

Il prend sa canne de bambou, surmontée d'une boule d'ivoire et il sort de sa maison.

Il se pose une question : pourquoi l'humidité de l'atmosphère a augmenté depuis l'an 1807 jusqu'à l'an 1810 ?

Il fait le tour de la ville, toujours le même, avec un pas toujours égal.

Dans sa vie, tout était prévu et réglé d'une façon précise. Monsieur Eleuthère approuvait la répartition de l'état en départements de superficie presque égale.

Ancien royaliste, il était favorable au nouveau régime, puisqu'il aimait l'ordre et la conti-

nuité. Seul le mérite devait distinguer un citoyen de l'autre.

Le style qu'il préférait en architecture était symétrique, classique et froid.

Il considérait les sentiments comme une faiblesse du cœur. D'une voix claire et sans émotion, il enseignait les mathématiques et les sciences naturelles au Collège.

Monsieur Eleuthère ne se posait pas de problèmes métaphysiques. L'Univers lui semblait exact comme une horloge. Les phénomènes naturels, selon sa conception, étaient réglés par des lois immuables qui s'exprimaient par des chiffres.

Il y avait donc un Législateur qui, pareil aux dieux des anciens « intermundia » ne se souciait pas du sort des hommes. Le Dieu de Monsieur Eleuthère n'était pas une Providence.

SÉVERIN CAVERI,

René de Lostan, 2^e édition, 1987

■ 1. Lecture des textes

1. Quelle différente position ont les deux personnages sur la science ?
2. Quel est leur rapport avec la religion ? Quel Dieu conçoivent-ils ?
3. Relevez les sentiments éprouvés par René et comparez-les à ceux d'Eleuthère
4. Quelles questions se pose René ? Et Eleuthère ? À quelles conclusions parviennent-ils ?
5. Relevez les actions d'Eleuthère et celles de René ; quels traits de caractère s'y révèlent ?
6. Quel est le rôle de la nature dans le texte A ?
7. Deux portraits diamétralement opposés de passion et de raison sont ici décrits ; à votre avis lequel des deux personnages va davantage la sympathie de l'auteur ? À quoi le voyez-vous ?

■ 2. Texte en écho

Mais comment exprimer cette foule de sensations fugitives que j'éprouvais dans mes promenades ? Les sons que rendent les passions dans le vide d'un cœur solitaire ressemblent au murmure que les vents et les eaux font entendre dans le silence d'un désert : on en jouit, mais on ne peut les peindre.

L'automne me surprit au milieu de ces incertitudes : j'entraî avec ravissement dans les mois des tempêtes. Tantôt j'aurais voulu être un de ces guerriers errant au milieu des vents, des nuages et des fantômes ; tantôt j'enviais jusqu'au sort du pâtre que je voyais réchauffer ses mains à l'humble feu de broussailles qu'il avait allumé au coin d'un bois. J'écoutais ses chants mélancoliques, qui me

rappelaient que dans tout pays le chant naturel de l'homme est triste, lors même qu'il exprime le bonheur. Notre cœur est un instrument incomplet, une lyre où il manque des cordes et où nous sommes forcés de rendre les accents de la joie sur le ton consacré aux soupirs.

Le jour, je m'égarais sur de grandes bruyères terminées par des forêts. Qu'il fallait peu de chose à ma rêverie ! une feuille séchée que le vent chassait devant moi, une cabane dont la fumée s'élevait dans la cime dépouillée des arbres, la mousse qui tremblait au souffle du nord sur le tronc d'un chêne, une roche écartée, un étang désert où le jonc flétri murmurait ! Le clocher solitaire s'élevant au loin dans la vallée a souvent attiré mes regards ; souvent j'ai suivi des yeux les oiseaux de passage qui volaient au-dessus de ma tête. Je me figurais les bords ignorés, les climats lointains où ils se rendent ; j'aurais voulu être sur leurs ailes. Un secret instinct me tourmentait ; je sentais que je n'étais moi-même qu'un voyageur, mais une voix du ciel semblait me dire : Homme, la saison de ta migration n'est pas encore venue ; attends que le vent de la mort se lève, alors tu déploieras ton vol vers ces régions inconnues que ton cœur demande.

Levez-vous vite, orages désirés qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie ! Ainsi disant, je marchais à grands pas, le visage enflammé, le vent sifflant dans ma chevelure, ne sentant ni pluie, ni frimas, enchanté, tourmenté et comme possédé par le démon de mon cœur.

La nuit, lorsque l'aquilon ébranlait ma chaumière, que les pluies tombaient en torrent sur mon toit, qu'à travers ma fenêtre je voyais la lune sillonner les nuages amoncelés, comme un pâle vaisseau qui laboure les vagues, il me semblait que la vie redoublait au fond de mon cœur, que j'aurais la puissance de créer des mondes.

FRANÇOIS-RENÉ DE CHATEAUBRIAND ,
René, 1802

Confrontations

1. Relevez les points communs entre les deux « René »
2. Quel sentiment domine le premier texte ? Est-il présent également dans le second ?
3. Quels procédés sont utilisés par les deux auteurs ? Relevez, en particulier, le rôle de la ponctuation
4. Étudiez le rôle des comparaisons dans les deux textes.
5. Le finale des deux textes diffère totalement : l'un des personnages tombe dans « un lourd sommeil » alors que l'autre se sent « la puissance de créer des mondes » ; quelles étapes traversent-ils avant cet état final ?
6. Observez le décor des trois textes présentés ; influence-t-il l'état d'âme des personnages ?

■ 3. Entraînement à l'interprétation en vue de l'analyse littéraire (typologie C)

Après avoir répondu aux questions sur les textes, proposez votre lecture de l'un des textes, à votre choix, en suivant les pistes proposées :

Pour le texte A :

Montrez quelles réactions l'incertitude cause dans le personnage et, à la lumière du texte et de vos propres connaissances, exposez le rapport entre foi, doute, questions, recherche et absence de réponses.

Pour le texte B :

Quels renseignements l'auteur nous donne sur le caractère du personnage à travers ce portrait ? Que savons-nous d'un « Eleuthère » à travers ses seuls gestes, habitudes, comportements ?

Fournissez-en votre lecture ; vous pouvez élargir vos réflexions par des citations d'auteurs qui ont utilisé le portrait dans leurs œuvres.

Pour le texte « en écho » de Chateaubriand :

Comment décririez-vous le personnage de René : un jeune homme en proie à l'agitation de la jeunesse, une âme destinée au tourment, un esprit contradictoire, un inconstant ou, au contraire un homme plein d'aspirations et destiné à la grandeur ? En vous appuyant sur des citations du texte, éclairez votre point de vue sur le personnage et sa manière de vivre la jeunesse.

■ 4. Écriture d'invention

Les portraits sont un impératif de la littérature critique et réaliste ; à la manière d'un La Bruyère ou d'un Balzac, rédigez un portrait qui fasse nettement apparaître un type humain à travers une description attentive de l'apparence physique du personnage, tel le vieillard de Balzac ou à travers une série de comportements dans la société, tel le Gnathon de La Bruyère.

Gnathon ne vit que pour soi, et tous les hommes ensemble sont à son égard comme s'ils n'étaient point. Non content de remplir à une table la première place, il occupe lui seul celle de deux autres ; il oublie que le repas est pour lui et pour toute la compagnie ; il se rend maître du plat, et fait son propre de chaque service : il ne s'attache à aucun des mets, qu'il n'ait achevé d'essayer de tous ; il voudrait pouvoir les savourer tous, tout à la fois. Il ne se sert à table que de ses mains ; il manie les viandes, les remanie, démembré, déchire, et en use de manière qu'il faut que les conviés, s'ils veulent manger, mangent ses restes. Il ne leur épargne aucune de ces malpropretés dégoûtantes, capables d'ôter l'appétit aux plus affamés ; le jus et les sauces lui dégouttent du menton et de la barbe ; s'il enlève un ragoût de dessus un plat, il le répand en chemin dans un autre plat et sur la nappe ; on le suit à trace. Il mange haut et avec grand bruit ; il roule les yeux en mangeant ; la table est pour lui un râtelier ; il écurve ses dents, et il continue à manger. Il se fait, quelque part où il se trouve, une manière d'établissement¹⁰, et ne souffre pas d'être plus pressé au sermon ou au théâtre que dans sa chambre. Il n'y a dans un carrosse que les places du fond qui lui conviennent ; dans toute autre, si on veut l'en croire, il pâlit et

¹⁰ Une manière d'établissement : il fait comme s'il était chez lui.

tombe en faiblesse. S'il fait un voyage avec plusieurs, il les prévient¹¹ dans les hôtelleries, et il sait toujours se conserver dans la meilleure chambre le meilleur lit. Il tourne tout à son usage ; ses valets, ceux d'autrui, courent dans le même temps pour son service. Tout ce qu'il trouve sous sa main lui est propre, hardes, équipages. Il embarrasse tout le monde, ne se contraint pour personne, ne plaint personne, ne connaît de maux que les siens, que sa réplétion¹² et sa bile, ne pleure point la mort des autres, n'appréhende que la sienne, qu'il rachèterait volontiers de l'extinction du genre humain.

JEAN DE LA BRUYÈRE,
Les Caractères, 1688, « De l'homme »

Un vieillard vint à monter l'escalier. À la bizarrerie de son costume, à la magnificence de son rabat¹³ de dentelle, à la prépondérante sécurité de la démarche, le jeune homme devina dans ce personnage¹⁴ ou le protecteur ou l'ami du peintre ; il se recula sur le palier pour lui faire place, et l'examina curieusement, espérant trouver en lui la bonne nature d'un artiste ou le caractère serviable des gens qui aiment les arts ; mais il aperçut quelque chose de diabolique dans cette figure, et surtout ce je ne sais quoi qui affriande¹⁵ les artistes. Imaginez un front chauve, bombé, proéminent, retombant en saillie

¹¹ Prévenir, devancer.

¹² Réplétion : surcharge d'aliments dans l'appareil digestif.

¹³ Rabat : grand col rabattu porté autrefois par les hommes.

¹⁴ Ce vieillard s'appelle Frenhofer.

¹⁵ Affriande : attire par sa délicatesse.

sur un petit nez écrasé, retroussé du bout comme celui de Rabelais ou de Socrate ; une bouche rieuse et ridée, un menton court, fièrement relevé, garni d'une barbe grise taillée en pointe, des yeux vert de mer ternis en apparence par l'âge, mais qui par le contraste du blanc nacré dans lequel flottait la prunelle devaient parfois jeter des regards magnétiques au fort de la colère ou de l'enthousiasme. Le visage était d'ailleurs singulièrement flétri par les fatigues de l'âge, et plus encore par ces pensées qui creusent également l'âme et le corps. Les yeux n'avaient plus de cils, et à peine voyait-on quelques traces de sourcils au-dessus de leurs arcades saillantes. Mettez cette tête sur un corps fluet et débile, entourez-la d'une dentelle étincelante de blancheur et travaillée comme une truelle à poisson¹⁶, jetez sur le pourpoint¹⁷ noir du vieillard une lourde chaîne d'or, et vous aurez une image imparfaite de ce personnage auquel le jour faible de l'escalier prêtait encore une couleur fantastique.

Vous eussiez dit d'une toile de Rembrandt marchant silencieusement et sans cadre dans la noire atmosphère que s'est appropriée ce grand peintre.

HONORÉ DE BALZAC,
Le Chef-d'œuvre inconnu, 1832.

¹⁶ Truelle à poisson : spatule coupante servant à découper et à servir le poisson.

¹⁷ Pourpoint : partie du vêtement qui couvrait le torse jusqu'au-dessous de la ceinture.

6.16 | Joseph Bréan (1910-1953)

Joseph Bréan est né le 13 octobre 1910 à Aubervilliers (Paris) d'une famille d'émigrés originaires de Brusson.. À l'âge d'un an, il revient à Brusson, où de 1917 jusqu'à 1923 il fréquente les cours populaires de l'école primaire mixte. Après le « ginnasio », décidé à suivre la volonté de ses parents, il poursuit ses études au Grand Séminaire d'Aoste pour embrasser l'état sacerdotal. En 1939, malgré son jeune âge, il est nommé chanoine de la collégiale Saint-Ours. Il est lié aux mouvements antifascistes et pour ne pas être arrêté, en mai 1944, il s'exile en Suisse où il écrit son œuvre *En Suisse*. Après la guerre, il écrit des articles aux thèmes les plus variés : religion, morale, histoire, politique, philosophie, langue... Il meurt le 14 juin 1953.

De la célèbre apostrophe de Baudelaire à son lecteur : « – Hypocrite lecteur, – mon semblable, – mon frère ! » au paradoxal conseil de Montaigne de ne pas prendre la peine de lire son livre, les préambules et avis aux lecteurs donnent non seulement la mesure du ton qui suivra mais aussi l'ouverture sur le jeu de complicité avec le lecteur, la confiance qui lui est demandée ou accordée. Dans l'avis au lecteur de Joseph Bréan apparaît le désir de spontanéité qui prime sur tout autre exigence.

TEXTE A > Le préambule

L'idée m'était venue de refondre mon manuscrit, pour lui donner une allure moins décousue, mais j'ai pensé que l'opuscule aurait perdu de spontanéité.

J'ai le culte de ce qui est simple et spontané.

C'est pourquoi je laisse à mes pages la tournure, que je leur ai donnée, au fur et à mesure que je les ai écrites.

JOSEPH BRÉAN,

En Suisse, *Souvenirs d'un réfugié*, Imprimerie valdotaine, Aoste, 1946.

■ 1. Textes en écho

Amis lecteurs, qui ce livre lisez,
 Despouillez vous de toute affection ;
 Et, le lisant, ne vous scandalisez :
 Il ne contient mal ne infection ;
 Vray est qu'icy peu de perfection
 Vous apprendrez, si non en cas de rire ;
 Aultre argument ne peut mon cueur elire,
 Voyant le dueil qui vous mine et consomme
 Mieux est de ris que de larmes escripre,
 Pour ce que rire est le propre de l'homme.

FRANÇOIS RABELAIS,

Gargantua (1534), éd. Garnier frères, 1962.

Version en français moderne :

Amis lecteurs qui lisez ce livre,
 Dépouillez-vous de tout tourment ;
 Et, le lisant, ne soyez pas scandalisés ;
 Il ne contient ni mal ni infection.
 Il est vrai qu'ici vous apprendrez
 Peu de perfection, sinon en matière de rire ;
 Mon cœur ne peut élire d'autre sujet,
 Voyant la douleur qui vous mine et vous consume.
 Mieux vaut traiter du rire que des larmes,
 Parce que rire est le propre de l'homme.

C'est ici un livre de bonne foi, lecteur. Il t'avertit, dès l'entrée, que je ne m'y suis proposé aucune fin, que domestique et privée. Je n'y ai eu nulle considération de ton service, ni de ma gloire. Mes forces ne sont pas capables d'un tel dessein. Je l'ai voué à la commodité particulière de mes parents et amis : à ce que m'ayant perdu (ce qu'ils ont à faire bientôt) ils y puissent retrouver aucuns traits de mes conditions et humeurs, et que par ce moyen ils nourrissent, plus entière et plus vive, la connaissance qu'ils ont eue de moi. Si c'eût été pour rechercher la faveur du monde, je me fusse mieux paré et me présenterais en une marche étudiée. Je veux qu'on m'y voie en ma façon simple, naturelle et ordinaire, sans contention et artifice : car c'est moi que je peins. Mes défauts s'y liront au vif, et ma forme naïve, autant que la révérence publique me l'a permis. Que si j'eusse été entre ces nations qu'on dit vivre encore sous la douce liberté des premières lois de nature, je t'assure que je m'y fusse très volontiers peint tout entier, et tout nu. Ainsi, lecteur, je suis moi-même la matière de mon livre : ce n'est pas raison que tu emploies ton loisir en un sujet si frivole et si vain. Adieu donc.
De Montaigne, ce 12 de juin 1580.

MICHEL DE MONTAIGNE,
Essais, La Pléiade N.R.F. (édition 2007).

Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple et dont l'exécution n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature ; et cet homme, ce sera moi. Moi seul. Je sens mon cœur, et je connais les hommes. Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus ; j'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent. Si je ne vauds pas mieux, au moins je suis autre. Si la nature a bien ou mal fait de briser le moule dans lequel elle m'a jeté, c'est ce dont on ne peut juger qu'après m'avoir lu. Que la trompette du jugement dernier sonne quand elle voudra ; je viendrai, ce livre à la main, me présenter devant le souverain juge. Je dirai hautement : Voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, ce que je fus. J'ai dit le bien et le mal avec la même franchise. Je n'ai rien tu de mauvais, je n'ai rien ajouté de bon ; et même s'il m'est arrivé d'em-

ployer quelque ornement indifférent, ce n'a jamais été que pour remplir un vide occasionné par mon défaut de mémoire. J'ai pu supposer vrai ce que je savais avoir pu l'être, jamais ce que je savais être faux. Je me suis montré tel que je fus ; méprisable et vil quand je l'ai été, bon, généreux, sublime, quand je l'ai été : j'ai dévoilé mon intérieur tel que tu l'as vu toi-même, Être éternel. Rassemble autour de moi l'innombrable foule de mes semblables ; qu'ils écoutent mes confessions, qu'ils gémissent de mes indignités, qu'ils rougissent de mes misères. Que chacun d'eux découvre à son tour son cœur au pied de ton trône avec la même sincérité ; et puis qu'un seul te dise, s'il l'ose : Je fus meilleur que cet homme-là.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU,
Les Confessions (1765-1770) - LIVRE PREMIER

Je me suis souvent dit : « Je n'écrirai point les mémoires de ma vie ; je ne veux point imiter ces hommes qui, conduits par la vanité et le plaisir qu'on trouve naturellement à parler de soi, révèlent au monde des secrets inutiles, des faiblesses qui ne sont pas les leurs et compromettent la paix des familles ». Après ces belles réflexions, me voilà écrivant les premières lignes de mes mémoires. Pour ne pas rougir à mes propres yeux, et pour me faire illusion, voici comment je pallie mon inconséquence.

D'abord, je n'entreprends ces mémoires qu'avec le dessein formel de ne disposer d'aucun nom que du mien propre dans tout ce qui concernera ma vie privée ; j'écris principalement pour rendre compte de moi à moi-même. Je n'ai jamais été heureux ; je n'ai jamais atteint le bonheur que j'ai poursuivi avec une persévérance qui tient à l'ardeur naturelle de mon âme. Personne ne sait quel était le bonheur que je cherchais ; personne n'a connu entièrement le fond de mon cœur. La plupart des sentiments y sont restés ensevelis, ou ne se sont montrés dans mes ouvrages que comme appliqués à des êtres imaginaires. Aujourd'hui que je regrette encore mes chimères sans les poursuivre, que parvenu au sommet de la vie je descends vers la tombe, je veux avant de mourir remonter vers mes belles années, expli-

quer mon inexplicable cœur, voir enfin ce que je pourrai dire lorsque ma plume, sans contrainte s'abandonnera à tous mes souvenirs.

FRANÇOIS-RENÉ DE CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'Outre-tombe*, Préface (première édition, 1848)

Nathanaël, à présent, jette mon livre. Émancipe-t'en. Quitte-moi ; maintenant tu m'importunes ; tu me retiens ; l'amour que je me suis surfait pour toi m'occupe trop. Je suis las de feindre d'éduquer quelqu'un. Quand ai-je dit que je te voulais pareil à moi ? C'est parce que tu diffères de moi que je t'aime ; je n'aime en toi que ce qui diffère de moi. Éduquer ! Qui donc éduquerais-je, que moi-même ? Nathanaël, te le dirai-je ? Je me suis interminablement éduqué. Je continue. Je ne m'estime jamais que dans ce que je pourrais faire.

Nathanaël, jette mon livre ; ne t'y satisfais point. Ne crois pas que ta vérité puisse être trouvée par quelque autre ; plus que de tout, aie honte de cela. Si je cherchais tes aliments, tu n'aurais pas de faim pour les manger ; si je te préparais ton lit, tu n'aurais pas sommeil pour y dormir.

Jette mon livre ; dis-toi bien que ce n'est là qu'une des mille postures possible en face de la vie. Cherche la tienne. Ce qu'un autre aurait aussi bien fait que toi, ne le fais pas. Ce qu'un autre aurait aussi bien dit que toi, ne le dis pas, aussi bien écrit que toi, ne l'écris pas. Ne t'attache en toi qu'à ce que tu sens qui n'est nulle part ailleurs qu'en toi-même, et crée de toi, impatientement ou patiemment, ah ! le plus irremplaçable des êtres.

ANDRÉ GIDE,
Nourritures terrestres, 1897, Gallimard, éd 1988

Confrontations

1. Relevez les préambules qui visent à obtenir l'indulgence

du lecteur et ceux qui visent avant tout à la sincérité.

2. Recensez les différents objectifs déclarés par les auteurs.
3. Quel avertissement au lecteur se rapproche le plus de celui de J. Bréan ?
4. Lequel de ces préambules vous donne davantage envie de continuer la lecture ? Pourquoi ?
5. Quels conseils sont donnés au lecteur dans ces avertissements ?
6. Étudiez les « déclarations de sincérité » dans les préambules et classez-les selon le degré de vérité que vous y ressentez.
7. Aide à la lecture ? Manipulation ? Prétextes ? Mensonges ? Bonne foi ? Modestie ou fausse modestie ? Attribuez aux textes proposés le terme qui, selon vous, s'y adapte le mieux.

■ 2. Écriture d'invention

► Dressez le portrait imaginaire de chacun de ces auteurs sur la base de leur préambule, des éléments personnels qu'ils y donnent, du caractère qui s'y révèle.

► Écrivez, sur le modèle de l'un des textes précédents, votre propre préambule, tel que vous le choisiriez pour une œuvre autobiographique.

■ 3. Sujets d'écriture

► Quel est le rôle du lecteur dans la lecture d'un livre ; est-il un observateur passif, un véritable interlocuteur, un créateur de sa propre lecture ? Illustrez vos propos par des exemples de lecture.

► Le compte-rendu d'un moment d'existence, la rédaction d'un journal personnel comporte une part de recul, une distance nécessaire au récit qui pourrait en modifier la vérocité ; demandez-vous si une autobiographie peut être totalement sincère en vous appuyant, le cas échéant, sur vos connaissances littéraires.

L'exil peut donner lieu à l'expression lyrique de la nostalgie ou de l'indignation et s'exprimer dans la poésie qui a alors le rôle d'exprimer le mal du pays, les regrets, la colère même pour les raisons politiques de l'éloignement ou bien, au contraire, se déclarer sous la forme du journal personnel, compte-rendu fidèle des journées passées loin de chez soi, qui, parfois, est le seul lien du réfugié avec sa patrie. Dans ses « souvenirs d'un réfugié » c'est la voix du voyageur, Joseph Bréan qui restitue les moments passés lors de la deuxième guerre mondiale en Suisse, en exil.

TEXTE B > En Suisse

La Magdelaine, 23 mai 1944

Monseigneur Stévenin est de retour d'Aoste. Il m'attend à Antey.

Je descends immédiatement.

« Les agents de la police, m'annonce Monseigneur, entourent ta maison, depuis trois jours. Nous avons conseillé à ton père de partir pour Brusson.

Chaque soir, les agents viennent chez toi une auto pour t'emporter ».

« Que dois-je faire ? »

« Si tu peux, va en Suisse »,

« Tout de même... »

« Tu es jeune, tu as le devoir de te sauver. D'ailleurs, en Vallée d'Aoste tu es trop connu. Tu ne pourras plus exercer ton ministère, pendant qu'elle n'est pas délivrée. C'est inutile que tu restes. Peut-être même sera-t-on déjà sur tes traces ».

« En effet, hier j'ai vu arriver à Valtournanche deux espions d'Aoste. Le premier a continué sa route pour le Breuil. Le second s'est arrêté à Valtrouanche et jusque tard dans la nuit, on l'a vu roder autour de la cure. Mais peut-être ce n'était nullement pour moi ».

« Quoi qu'il en soit, tu dois partir. Tu es jeune. Moi je suis vieux. Je reste pour surveiller l'imprimerie ; je ferai moi-même le journal. Toi, va tranquille ».

Brigue, 28 mai, fête de la Pentecôte 1944

Ce matin, je me suis réveillé avec un violent serrement de cœur, car je ne pourrais, aujourd'hui, célébrer la Sainte Messe.

Il est dix heures. On nous accompagne à l'Église, où nous assisterons à « la Messe des italiens ». En route, nous rejoignons le R.D. Florida, missionnaire italien du Valais.

Il semble nourrir une certaine défiance à notre égard. Doutera-il de notre identité ? pensera-t-il que nous ne sommes pas prêtres ? C'est probable.

D'ailleurs, nous sommes si drôlement accoutrés, que nous n'arrivons guère l'aspect de prêtres. Nous assistons à la Messe.

Berthod est genouillé près de moi. Je devinais son émotion secrète.

Bougeat récite son Bréviaire.

Sans nous le dire, nous pensons tous à la Vallée d'Aoste.

Nous attendons « l'interrogatoire ».

Nous partirons ensuite vers une nouvelle destination, pour y passer notre « quarantaine ».

Les personnes, qui nous entourent, sont d'une bonté émouvante.

Nous voudrions trouver le moyen de ne pas nous séparer.
 Cette séparation serait pour nous un cruel déchirement de cœur.
 Si on nous laissait ensemble, nous formerions une petite colonie valdotaine.

Genève, 23 juin 1944

Les journées s'écoulent pleines de monotonie.
 Monotonie rendue plus accablante par le souvenir du pays, des parents, des amis, par l'appréhension de trouver des deuils, des destructions, lorsque nous rentrerons chez nous.

Huttwil, 15 septembre 1944

Les jours se succèdent.
 C'est en vain que je cherche dans les journaux des nouvelles capables de nous faire entrevoir, d'une manière un peu positive, la fin de la guerre.
 Faudra-t-il passer l'hiver loin de la Vallée d'Aoste ?

Huttwil, 23 octobre 1944.

L'automne touche bientôt à son terme.
 Les probabilités de rentrer au Pays avant l'hiver deviennent chaque jour plus faibles.
 Il faudra que je prolonge mon séjour en Suisse jusqu'au printemps.
 Je sens tout le poids de ce sacrifice. [...]
 Il faut aussi, il faut surtout approcher un à un tous les internés. Il faut passer de longues heures au milieu d'eux, surtout lorsqu'ils sont obligés de rester, la plus grande partie de la journée, enfermés dans les locaux des campements.
 Tous ces hommes, même ceux qui n'ont pas trop de tendresse pour les prêtres, lorsqu'ils voient l'aumônier se mêler à leur vie, partager leurs espoirs, leurs déceptions, leurs peines, lorsqu'ils sentent que l'aumônier les aime, que lui aussi a un cœur souvent abreuvé, comme le leur, de peines et de souffrances lorsqu'ils touchent du doigt que l'aumônier est et se sent leur ami véritable, lorsqu'ils trouvent en lui un profond esprit de foi, une conduite irréprochable, un grand esprit de compréhension et une simplicité sincère ; lorsqu'ils sentent en lui, un cœur, un cœur qui palpète très fort, tous ces hommes, dis-je, finissent par aimer le prêtre [...].

Huttwil, 12 novembre 1944.

Il neige.
 C'est l'hiver.
 C'est la saison où, jadis, chaque famille se réunissait près de l'âtre ancestral.
 Jadis.
 Aujourd'hui ?
 Beaucoup de familles n'ont plus de maison.
 C'étaient des maisons très belles et d'autres moins belles, c'étaient des palais et c'étaient des chaumières ; elles s'élevaient dans les villes, elles souriaient net au milieu des prairies, elles se blottissaient parmi les montagnes.
 La guerre a passé par là.
 Elles ont été incendiées, détruites ; elles n'existent plus.

Il neige.
 Il fait froid.
 Beaucoup de gens n'ont plus d'habit, beaucoup n'ont plus de pain, beaucoup n'ont plus rien.
 La guerre a passé par là.
 Elle a jeté les foules dans la misère et le désespoir.
 Il neige.
 Dans les maisons, que la rafale a épargnées, il n'y a pas de feu au foyer.
 Il s'est éteint. Souvent on ne l'a pas rallumé.
 À quoi bon ?
 La guerre a passé par là.
 Le foyer est désert.
 Souvent, les enfants ont dû être confiés à quelque institut de charité. Chez eux, ils manquaient de tout.
 Les hommes et les garçons ont été déportés en Allemagne, ou bien ils sont dans le maquis, ou bien encore leur a-t-il fallu prendre le chemin de l'exil. Les mères pleurent en silence et dans la solitude.
 Il fait froid.
 Les mères ne le sentent même pas, ou plutôt elles ne le sentent que parce qu'elles pensent à leur mari et à leurs fils dispersés sur les montagnes, cachés dans les forêts. [...]
 La neige tombe toujours.
 Ceux qui sont en exil pensent à ceux qu'ils ont quittés au pays.
 Il fait froid.
 Comme il ferait bon de vivre sous le toit paternel !
 Mais ce toit existe-t-il encore ? Et s'il existe le feu sera-t-il allumé au foyer ?
 L'exilé n'ose pas toujours répondre à ces questions.
 Il sait que la guerre a passé ou pourrait passer par là.
 Il fait froid.
 L'exilé regarde la neige qui tombe...

Joseph Bréan, *En Suisse (Souvenirs d'un réfugié)*, 1946

■ 1. Lecture du texte

1. Relevez la variété des thèmes présents et recensez-les en donnant un titre à chaque extrait.
2. L'auteur a déclaré, dans son préambule, avoir le culte « de ce qui est simple et spontané ». Son journal répond-il à ces critères ? Répondez à la question en citant quelques passages.
3. Mettez en relief le rôle du chanoine à l'intérieur de la communauté de réfugiés.
4. Peut-on définir la description comme un récit choral ? Justifiez votre réponse.
5. Le journal conserve un ton de compte-rendu objectif ; à quels moments un certain lyrisme intervient dans l'écriture ? Quels sont les sujets qui tiennent le plus à cœur à l'auteur ?
6. Qui sont les différents personnages évoqués dans le journal ? lesquels sont mis au premier plan ?
7. Relevez le rôle de la répétition dans le dernier extrait. Quel effet produit-elle ?
8. Observez la présence et l'importance du climat et des saisons dans tout le texte ; sur quelles sensations l'auteur insiste-t-il ?
9. Relevez le contraste entre le lieu d'exil et l'évocation de la maison.
10. L'inquiétude parcourt le journal : quels sont les principaux soucis de l'auteur ?

■ 2. Recherche

« La guerre a passé par là ». Cette phrase de l'auteur pourrait être appliquée à bien d'autres lieux, paysages, circonstances ; recherchez parmi textes, images, tableaux et films différentes situations qui pourraient être illustrées par cette légende « la guerre a passé par là » et exposez-les en classe sous forme d'exposés ou de projections.

■ 3. Textes en écho

PUISQUE LE JUSTE EST DANS L'ABÎME

Puisque le juste est dans l'abîme,
Puisqu'on donne le sceptre au crime,
Puisque tous les droits sont trahis,
Puisque les plus fiers restent mornes,
Puisqu'on affiche au coin des bornes
Le déshonneur de mon pays ;

Ô République de nos pères,
Grand Panthéon plein de lumières,
Dôme d'or dans le libre azur,
Temple des ombres immortelles,
Puisqu'on vient avec des échelles
Coller l'empire sur ton mur ;

Puisque toute âme est affaiblie,
Puisqu'on rampe, puisqu'on oublie
Le vrai, le pur, le grand, le beau,
Les yeux indignés de l'histoire,
L'honneur, la loi, le droit, la gloire,
Et ceux qui sont dans le tombeau ;

Je t'aime, exil ! douleur, je t'aime !
Tristesse, sois mon diadème !
Je t'aime, altière pauvreté !
J'aime ma porte aux vents battue.
J'aime le deuil, grave statue
Qui vient s'asseoir à mon côté.

J'aime le malheur qui m'éprouve,
Et cette ombre où je vous retrouve,
Ô vous à qui mon cœur sourit,
Dignité, foi, vertu voilée,
Toi, liberté, fière exilée,
Et toi, dévouement, grand proscrit !

J'aime cette île solitaire,
Jersey, que la libre Angleterre

Couvre de son vieux pavillon,
L'eau noire, par moments accrue,
Le navire, errante charrue,
Le flot, mystérieux sillon.

J'aime ta mouette, ô mer profonde,
Qui secoue en perles ton onde
Sur son aile aux fauves couleurs,
Plonge dans les lames géantes,
Et sort de ces gueules béantes
Comme l'âme sort des douleurs.

J'aime la roche solennelle
D'où j'entends la plainte éternelle,
Sans trêve comme le remords,
Toujours renaissant dans les ombres,
Des vagues sur les écueils sombres,
Des mères sur leurs enfants morts.
Jersey, décembre 1852

VICTOR HUGO, *Les Châtiments*, 1853

Cher Ami,
Dans votre dernière, il y avait, je crois, des mots comme « espoir », « joie ». Si j'essayais de les prononcer, ils me resteraient dans la gorge. Trop de choses à dire et je suis fatiguée (« fatiguée » non plus n'est pas le mot) et cela ne fait que commencer... Il se peut que de tout ce brassage sorte une meilleure Europe. Cela aura coûté trop cher pour que je trouve en moi de quoi m'en réjouir. Sous l'horrible, il y a dans l'événement une logique d'acier qui écrase. Impossible de rien prévoir : tous les revirements et tous les coups de théâtre peuvent encore se produire. Cette logique ne se révèle qu'après coup, dans le carnage et le sang. [...] Après tout, et au fond du cœur, je me fiche bien de l'Europe. C'est la France qui m'importe. Je ne supporte pas l'idée de l'énormité du sacrifice qui va lui être demandé. C'est maintenant que je sens combien ce pays m'est cher et combien je lui appartiens... Je ne souhaiterais même pas être ailleurs.

19 septembre (1939) Domaine de Beaulieu Solliès-Pont (Var)

RACHEL BESPALOFF, Lettre VII, *Lettres à Jean Wahl*, 1937 - 1947, « Sur le fond le plus déchiqueté de l'histoire ». Éd. Claire Paulhan, 2003.

Éboulez-vous montagnes,
 Qui des miens m'avez séparé
 Laissez à mes yeux la voie libre
 Vers le pays de mon père bien-aimé.
 Je m'acharne en vain à l'ouvrage
 Mon cœur là-bas est prisonnier.
 Paix et salut, ô mon pays !
 Mes yeux ont parcouru des mondes
 Ma vue est un orage de printemps
 Dans les tumultes des neiges fondantes.
 Mère, ô mère bien-aimée
 Ah ! l'exil est un long calvaire !»

JEAN AMROUCHE,
Chants berbères de Kabylie, 1939.

Confrontations

1. Étudiez les différentes réactions à l'exil dans les textes proposés et attribuez à chaque extrait les termes qui s'y adaptent le mieux : colère – tristesse – nostalgie – espoir – résignation – souffrance – indignation – amour de la patrie – compassion en choisissant, pour chacun, une citation qui étaye votre choix.
2. Lequel des extraits se rapproche davantage du texte de Bréan ? Quels sont les points communs ?

3. Recensez les différentes causes d'exil évoquées ? Sont-elles comparables ?
4. Quels sont les sentiments éprouvés envers le pays d'accueil de l'exilé ?
5. « Ah ! l'exil est un long calvaire ! » s'exclame J. Amrouche alors que V. Hugo déclare « Je t'aime, exil ! douleur, je t'aime ! » : ces deux vers se répondent-ils ou sont-ils en totale opposition ?

■ 4. Recherche

Tracez un itinéraire de l'exil qui parte de la Renaissance et du poème de Joachim Du Bellay « Heureux qui comme Ulysse », et arrive au XX^e siècle avec les nouvelles d'Albert Camus « L'exil et le royaume ». Choisissez vos étapes intermédiaires.

■ 5. Actualisation

La notion de réfugié a changé de signification depuis la situation évoquée par Joseph Bréan dans son *En Suisse* ; qui sont les réfugiés aujourd'hui en Europe ? Leurs conditions de vie sont-elles comparables à celles de 1944 ?



> Partigiani (1962), Giuseppe Tarantino, bronze

6.17 | Albert Deffeyes (1913-1953)

Né à Aoste, le 25 janvier 1913, Albert Deffeyes fait des études de lettres et de philosophie. En 1945 il s'engage en politique et devient l'un des principaux représentants de l'*Union Valdôtaine*. En 1947, il est nommé Surintendant aux écoles et en 1949 il devient Assesseur au tourisme. Il se distingue principalement comme journaliste. Sa pensée politique est condensée dans *Tradition et Progrès*, publié posthume. Il meurt le 23 mars 1953.

Invitation à l'école

Il pourra paraître un peu curieux que quelqu'un se donne la peine d'attirer l'attention sur l'école juste au moment où l'année scolaire touche à sa fin.

Mais le sujet est si vaste et son importance est telle qu'il vaut la peine d'en parler à tout moment. Certains parents pourront bien réfléchir pendant l'été sur ces suggestions et il y aura lieu, osons-nous espérer, que l'automne prochain les jeunes gens s'adonnent à Minerve en nombre plus grand que ces dernières années.

Bon gré, mal gré, nous sommes à l'époque de la spécialisation, de la technique, c'est-à-dire de l'école. L'école joue un rôle partout. Même l'agriculture, qui semblait échapper à la technique et rester dans le domaine de la liberté et de la poésie, ne peut plus se passer des données scientifiques et par conséquent de l'école.

L'époque de l'économie fermée est passée. Nous sommes à celle des spécialités où chaque région produit ce qui lui est propre, les communications rapides se chargeant de transporter les marchandises d'un pays à l'autre. [...] Bon gré, mal gré, le paysan doit faire un stage technique, le paysan ne peut plus se passer de l'école.

Ainsi faudra-t-il que dans chaque famille de paysans un enfant au moins (d'autant plus si la famille est nombreuse) aille à l'école d'agriculture. C'est là qu'il apprendra les notions techniques indispensables qui font de l'agriculture elle-même une forme d'industrie.

On nous dira à ce point qu'il n'y a pas d'école d'agriculture chez nous et qu'il faut en créer une au plus tôt. Cela est bien vrai. Mais nous pensons qu'il n'y a pas de temps à perdre et qu'en attendant il convient d'envoyer nos jeunes dans les écoles renommées de la Suisse, de l'Italie et de la France.

Pour l'industrie hôtelière c'est la même chose. L'époque de l'à-peu-près, des choses « à la bonne », est bien révolue. Il ne suffit pas d'avoir un hôtel moderne, il faut savoir le faire marcher. ... Nous n'avons pas encore d'école hôtelière. Qu'on envoie nos enfants là où il en a. ...

L'ouvrier aussi se forme dans l'école. Nous avons vu avec joie s'ouvrir l'école technique salésienne de Châtillon, où tant de gens provenant de la campagne deviennent des ouvriers qualifiés. Il y a encore malheureusement trop de manœuvres, trop de gens qui ne connaissent pas de métier. La Vallée s'industrialise de plus en plus. Les Valdôtains, qui sont agriculteurs et bergers par nature, doivent devenir de bons ouvriers.

L'école des femmes, elle aussi est nécessaire... une école ménagère tout à fait indispensable pour un bon ménage.

L'école valdôtaine autonome demande des instituteurs et des professeurs. Il y a suffisamment d'instituteurs (il faut dire plus exactement d'institutrices) qui constituent un corps de tout premier ordre, bien préparé, animé d'une haute conception de ses responsabilités.

Il nous manque des professeurs. Il en manque beaucoup. Voilà des carrières qui s'ouvrent. ... Je ne m'efforcerai jamais suffisamment d'encourager les jeunes gens à l'étude des sciences. La Vallée d'Aoste est un musée vivant. M. Manzetti, le chanoine Vescoz, l'abbé Henry attendent leurs descendants....

Dans l'administration publique, dans l'industrie, il y a aussi beaucoup de places. On sent un grand défaut de fonctionnaires sérieux et préparés. La vie politique, le barreau demandent une grande quantité d'avocats, de rhéteurs, d'orateurs. La petite propriété demande des notaires. L'industrie demande des ingénieurs, des techniciens.

Voilà donc que l'invitation à l'école est à l'ordre du jour. Il faut que le paysan aille à l'école, si l'on veut que la Vallée d'Aoste maintienne son esprit, son caractère.

Article paru le 24 juin 1949

À l'école de la montagne

À côté de l'école officielle – nécessaire, bien entendu, malgré tous ses défauts – une autre école doit agir, une école destinée à rattraper tout ce que la logique enlève au sentiment et à la vie. Cette école est l'école de la montagne.

La montagne rattache l'étudiant à son milieu, la montagne est une école de sacrifices, d'endurance, de dévouement, d'altruisme. Elle fortifie l'esprit d'équipe, fait naître dans le cœur de l'homme le sentiment de la beauté, enseigne la prudence et l'audace, le calme et le courage, la décision poussée jusqu'au bout, les résolutions nettes, le calcul froid du danger.

Il est bien vrai que la montagne est pleine de dangers, qu'elle nous a demandé des sacrifices énormes. [...] La montagne reste toujours une grande école. Elle donne l'occasion à celui qui la pratique de connaître toute notre vallée qui semble si petite mais qui est si grande, si pleine de recoins, de hameaux séparés du monde, d'alpages à côté des étoiles.

Il faut connaître tout cela si on veut un jour diriger le pays, il faut savoir comment on vit à la montagne, comment on y pense, comment on y prie, comment on y pleure, on y souffre, on sourit.

[...] Il faut donc retrouver le pays par la pratique de la montagne. Notre jeunesse trouvera dans cette montagne des motifs nouveaux, l'interprétation même des notions apprises sur les livres.

Le pays sera en quelque sorte retrouvé, interprété sous une forme nouvelle, plus riche. [...] Arrivé à sa pleine maturité, l'homme qui a étudié et qui a médité sur la vie, sur les doctrines, sur tout ce qu'il a appris sur les livres, ou il devient un vendeur de fumée, ou il saura examiner tout ce qu'il y a de vrai dans tout cela, ce qu'il y a de durable.

Article paru le 15 décembre 1951

■ 1. Lecture du texte

1. Comment l'auteur définit le sujet de l'école ?
2. Quelle image utilise-t-il pour indiquer le chemin des études ?
3. Comment définit-il son époque ?
4. Quel rôle joue l'école à cette époque ?
5. Pourquoi est-elle indispensable ?
6. Quels secteurs mentionne l'auteur ?
7. Quels projets envisage-t-il ?
8. Quels conseils donne-t-il entretemps ?
9. Quelles professions futures considère-t-il nécessaires ?
10. Quel est le but de son invitation à envoyer le paysan à l'école ?
11. De toutes les écoles mentionnées quelle est la seule qui reflète le passé et non l'avenir ?
12. Comment est définie la Vallée d'Aoste du point de vue des sciences ?
13. Quels savants mentionne l'auteur ?

14. Quelle autre école doit accompagner l'école officielle ?
15. Qu'est-ce qu'elle doit enseigner ?
16. Comment pourriez-vous définir ces enseignements ?
17. La connaissance du milieu permet de renverser la catégorie de l'espace, comment ?
18. Pourquoi la connaissance du territoire est considérée comme indispensable ?
19. Quel est toujours l'apport de la jeunesse ?
20. Et quelle doit être la méditation de l'homme adulte ?

■ 2. Recherche

- ▶ Quels lieux dans la ville d'Aoste ont été dédiés à Albert Deffeyes ? Et dans la région ?
- ▶ Quelles informations de sa biographie expliquent son intérêt pour l'école ?
- ▶ Quelles institutions scolaires souhaitées par Deffeyes ont été réalisées ?

■ 3. Actualisation

La liaison indispensable entre connaissance théorique et connaissance du territoire est importante pour n'importe quel lieu ; comment conjuguer cette

nécessité dans une société multiethnique ? Quel rôle joue l'école pour atteindre ce but ?

■ 4. Sujets d'écriture

- ▶ Écrivez un article qui doit motiver un jeune à poursuivre ses études et convaincre sa famille à le soutenir.
- ▶ Albert Deffeyes invite l'étudiant à chercher la formation de qualité là où elle se trouve, à l'étranger, si c'est nécessaire : comment cette possibilité est actuellement présente dans la formation des jeunes ?
- ▶ Albert Deffeyes affirme que la jeunesse trouvera dans la montagne des motifs nouveaux : quel a été l'apport des jeunes dans la réinterprétation par exemple des disciplines sportives liées à la montagne et à la neige ?
- ▶ Albert Deffeyes invite à unir l'école traditionnelle à l'école de la montagne ; serait-ce un bon projet selon vous de créer dans notre vallée une institution scolaire qui conjugue en même temps la formation et l'interaction avec le territoire ?

ANNEXES

A



Chansonnier valdôtain

Le *Chansonnier valdôtain*, réalisé par la *Ligue valdôtaine pour la protection de la langue française* en 1912, a été le premier recueil de ce genre imprimé dans notre région. Sa parution représente une étape importante dans la tradition du chant populaire en Vallée d'Aoste car il recueille l'héritage des cahiers à chanson manuscrits et sert de modèle pour les publications successives : *Valdôtains chantons !* de l'abbé Trèves, publié en 1932, repris et complété par Aimé Berthet en 1948, *Nouveau chansonnier valdôtain*.

Définition de la chanson populaire

Pour tâcher d'éviter la confusion, presque inévitable, entre des termes tels que « populaire », « folklorique », etc. je me rapporte à la définition qui me paraît la plus correcte : celle que Béla Bartók a donnée, partageant le chant populaire en deux genres : la musique « cultivée » d'inspiration populaire d'une part, et la *musique propre aux paysans*. Le premier genre comprend toutes les mélodies ayant une structure plutôt simple, composées par des auteurs appartenant à un milieu citadin - ce qui ne veut pas dire qu'elles ne soient pas connues des paysans, au contraire. Le second rassemble toutes les mélodies qui représentent l'expression instinctive de la sensibilité musicale et littéraire des paysans, se basant surtout sur la tradition orale, et n'ayant pas d'auteur connu.

EMANUELA LAGNIER,

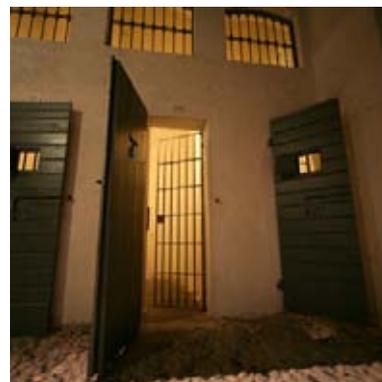
Enquête sur le chant populaire en Vallée d'Aoste, Musumeci Editeur, 1984

Le prisonnier

Au travers du grillage
Je vois, de ma prison,
Reverdir le feuillage,
Fleurir l'épais gazon.
Je vois, de ma fenêtre,
L'hirondelle courir.
Le printemps va renaître,
Et moi je vais mourir !

Violette craitive,
Est-ce toi que je sens ?
Hirondelle plaintive,
Est-ce toi que j'entends ?
La rose aussi, peut-être,
Déjà songe à s'ouvrir.
Le printemps va renaître,
Et moi je vais mourir !

Malgré ces doubles portes,
Pour moi closes à jamais,
L'écho lointain m'apporte
Les refrains que j'aimais.
Les chalumeaux champêtres



> Prisons, Fort de Bard

Commencent à gémir.
Le printemps va renaître,
Et moi je vais mourir !

Cette mère chérie,
Ce père au tendre cœur,
Le soin de la patrie,
Témoin de mon malheur,
Devais-je les connaître
Pour ne plus en jouir ?
Le printemps va renaître,
Et moi je vais mourir !

Ruisseaux au doux murmure,
Je vous fais mes adieux.
L'éclat de la nature
Disparaît à mes yeux.
Déjà la main du prêtre
Est là pour me bénir.
Le printemps va renaître,
Et moi je vais mourir !

■ 1. Lecture du texte

1. Qu'est-ce que voit le prisonnier au travers du grillage ?
2. À qui s'adresse-t-il dans la deuxième strophe ?
3. À travers quels sens perçoit-il le monde extérieur ?
4. Qu'est-ce qu'apporte l'écho lointain ?
5. Expliquez la signification du verbe « gémir ».
6. Qui mentionne-t-il dans la quatrième strophe ?
7. À qui s'adresse-t-il pour ses adieux ?
8. Relevez l'opposition présente dans le refrain.
9. Pourriez-vous affirmer que la chanson présente une structure circulaire ?
10. Est-il possible de définir la raison de l'emprisonnement ?

■ 2. Texte en écho

Comme nous l'avons dit, le jour de son emprisonnement Fabrice fut conduit d'abord au palais du gouverneur. C'est un joli petit bâtiment construit dans le siècle dernier sur les dessins de Vanvitelli, qui le plaça à cent quatre-vingts pieds de haut, sur la plate-forme de l'immense tour ronde. Des fenêtres de ce petit palais, isolé sur le dos de l'énorme tour comme la bosse d'un chameau, Fabrice découvrait la campagne

et les Alpes fort au loin ; il suivait de l'œil, au pied de la citadelle, le cours de la Parma, sorte de torrent, qui, tournant à droite à quatre lieues de la ville, va se jeter dans le Pô. Par-delà la rive gauche de ce fleuve, qui formait comme une suite d'immenses taches blanches au milieu des campagnes verdoyantes, son œil ravi apercevait distinctement chacun des sommets de l'immense mur que les Alpes forment au nord de l'Italie. Ces sommets, toujours couverts de neige, même au mois d'août où l'on était alors, donnent comme une sorte de fraîcheur par souvenir au milieu de ces campagnes brûlantes ; l'œil en peut suivre les moindres détails, et pourtant ils sont à plus de trente lieues de la citadelle de Parme. La vue si étendue du joli palais du gouverneur est interceptée vers un angle au midi par la tour Farnèse, dans laquelle on préparait à la hâte une chambre pour Fabrice. [...] Cette tour Farnèse où, après trois quarts d'heure, l'on fit monter Fabrice, fort laide à l'extérieur, est élevée d'une cinquantaine de pieds au-dessus de la plate-forme de la grosse tour et garnie d'une quantité de paratonnerres. [...] Par cet escalier tremblant sous le poids des géôliers qui l'escortaient, Fabrice

arriva à de vastes pièces de plus de vingt pieds de haut, formant un magnifique premier étage.

Un escalier en fer et en filigrane fort léger, également disposé autour d'une colonne, donne accès au second étage de cette prison, barreaux énormes et s'élevant jusqu'à la voûte. [...]

Ce fut dans l'une de ces chambres construites depuis un an, et chef-d'œuvre du général Fabio Conti, laquelle avait reçu le beau nom d'Obéissance passive, que Fabrice fut introduit. Il courut aux fenêtres ; la vue qu'on avait de ces fenêtres grillées était sublime : un seul petit coin de l'horizon était caché, vers le nord-est, par le toit en galerie du joli palais du gouverneur, qui n'avait que deux étages ; le rez-de-chaussée était occupé par les bureaux de l'état-major ; et d'abord les yeux de Fabrice furent attirés vers une des fenêtres du second étage, où se trouvaient, dans de jolies cages, une grande quantité d'oiseaux de toute sorte. Fabrice s'amusait à les entendre chanter, et à les voir saluer les derniers rayons du crépuscule du soir, tandis que les geôliers s'agitaient autour de lui. Cette fenêtre de la volière n'était pas à plus de vingt-cinq pieds de l'une des siennes, et se trouvait à cinq ou six pieds en contrebas, de façon qu'il plongeait sur les oiseaux.

Il y avait lune ce jour-là, et au moment où Fabrice entrait dans sa prison, elle se levait majestueusement à l'horizon à droite, au-dessus de la chaîne des Alpes, vers Trévise. Il n'était que huit heures et demie du soir, et à l'autre extrémité de l'horizon, au couchant, un brillant crépuscule rouge orangé dessinait parfaitement les contours du mont Viso et des autres pics des Alpes qui remontent de Nice vers le mont Cenis et Turin ; sans songer autrement à son malheur, Fabrice fut ému et ravi par ce spectacle sublime. C'est donc dans ce monde ravissant que vit Clélia Conti ! avec son âme pensive et

sérieuse, elle doit jouir de cette vue plus qu'un autre ; on est ici comme dans des montagnes solitaires à cent lieues de Parme. Ce ne fut qu'après avoir passé plus de deux heures à la fenêtre, admirant cet horizon qui parlait à son âme, et souvent aussi arrêtant sa vue sur le joli palais du gouverneur que Fabrice s'écria tout à coup : Mais ceci est-il une prison ? est-ce là ce que j'ai tant redouté ? Au lieu d'apercevoir à chaque pas des désagréments et des motifs d'aigreur, notre héros se laissait charmer par les douceurs de la prison.

STENDHAL,

La Chartreuse de Parme, livre Second, chap. XVIII, 1838

■ 3. Recherche

La réalité de la guerre et de la prison pour les jeunes dans les siècles passés et l'importance de leurs témoignages (lettres des condamnés à mort ...).

■ 4. Actualisation

► La prison, dans notre société, est une réalité non plus liée à la guerre, mais à d'autres phénomènes de la société : lesquels ?

► Les problèmes liés aux prisons paraissent régulièrement dans les journaux : surpeuplement, conditions défavorables à récupérer les individus, etc.

► Débats liées à la remise de peine = indulto et à l'amnistie.

■ 5. Sujets de réflexion

La prison peut être un lieu, mais aussi une condition qui dicte des contraintes : réfléchissez sur toutes les prisons figurées possibles.

Les vacances

L'heure a sonné, volons
 Vers la terre natale,
 Vers ces charmants vallons,
 D'où le parfum s'exhale.
 Déjà le jour qui luit bis
 Comble nos espérances,
 Déjà la nuit s'enfuit :
 C'est le temps des vacances.

Tranquillement assis
 Sur le bord des fontaines,
 Déposons, chers amis,
 Le fardeau de nos peines ; bis
 Donnons quelque repos
 À nos intelligences,
 Racontons aux échos
 Les plaisirs des vacances.

Avare, qui gémis
 Sous le poids de la vie,
 Les biens dont tu jouis
 Ne nous font point envie ;
 Garde pour toi ton or, bis
 Tes domaines immenses ;
 Notre plus grand trésor
 C'est le temps des vacances.

■ 1. Lecture du texte

1. Quel est le lieu des vacances désiré ?
2. Qu'est-ce que permettent les vacances ?
3. À qui s'adresse la troisième strophe ?
4. Quelle opposition suggère-t-elle ?
5. Dans la troisième strophe or est synonyme de et trésor de

■ 2. Textes en échos

Comparez le contenu de la chanson avec celui de cette poésie de Jacques Prévert :

Exilé des vacances
 dans sa zone perdue
 il découvre la mer
 que jamais il n'a vue

La caravane vers l'ouest
 la caravane vers l'est et vers la Croix du Sud et vers
 l'Étoile du Nord ont laissé là pour lui
 de vieux wagons couverts de rêves et de poussière
 Voyageur clandestin enfantin ébloui
 il a poussé la porte du Palais des Mirages
 et dans les décombres familiers de son paysage
 d'ombres inhospitalières
 il poursuit en souriant son prodigieux voyage
 et traverse en chantant un grand désert ardent
 Algues du terrain vague
 caressez-le doucement.

JACQUES PRÉVERT,
Grand bal du printemps, 1951

Dorothée - Vive les vacances
www.youtube.com/watch?v=KiozpwH5aH4

Gérard Lenorman - Vive les vacances
www.youtube.com/watch?v=DPj1NVIPiHk

■ 3. Recherche

► Recherchez dans les chansons populaires les thèmes qui sont généralement préférés.

► La chanson et la poésie ont des origines communes : les poésies étaient accompagnées par la musique, voir le mot lyrique et son origine étymologique.

■ 4. Actualisation

L'importance du repos, des vacances dans l'équilibre de la vie des personnes est depuis toujours recon- nue, mais les vacances, les congés payés, pour les travailleurs ont été une conquête du droit du travail ; encore aujourd'hui leur durée change d'un pays à l'autre et contribue à l'économie nationale.

■ 5. Sujet d'écriture

► Les chansons prévoient des paroles, mais aussi la musique ; lequel des deux aspects, textes et sons, est plus important pour vous dans leur diffusion ?

► Paul Verlaine avait affirmé dans le premiers vers de son poème, L'art poétique : « De la musique avant toute chose... » ; interprétez cette affirmation.

■ 6. Sujet de réflexion

Les chansons populaires jouent un rôle important dans une communauté ; analysez cet aspect, s'il est encore valable aujourd'hui.

■ 7. Écriture d'invention

Pour les étudiants les vacances sont synonyme de li- berté : décrivez votre vacance idéale.

La blanchisseuse

Il y avait une blanchisseuse
 qui blanchissait ses blancs jupons,
 ses blancs jupons.
 Et tout le jour au bord de la rivière
 devant un jeune et beau garçon,
 et beau garçon.

L'amour ce n'est qu'une folie,
 l'amour ce n'est qu'un vrai tourment.
 Pour être heureux dans cette vie
 il faut s'aimer fidèlement.

Et vive les fleurs printanières,
 et vive les fleurs printanières,
 violettes, violettes, violettes,
 tulipes, lilas, lilas.

Dans cette vie
 où tout varie,
 où chaque instant
 porte au tombeau,



> Blanchisseuse

porte au tombeau,
marchons gaîment,
marchons gaîment
haut le flambeau !
Marchons gaîment
haut le flambeau !

Et vive les pommes de terre (bis)
carottes, carottes, carottes, épinards et porreaux
(porreaux... porreaux... porreaux...) (chœur).
Dans cette vie, où tout varie
où chaque instant porte au tombeau
marchons gaîment (bis)
le sac au dos (bis)
marchons gaîment le sac au dos.

■ 1. Lecture du texte

1. Qui sont les protagonistes de la chanson ?
2. Qui joue un rôle actif ?
3. Et quelle action accomplit-elle ?
4. L'action de la fille est strictement liée à un élément naturel : lequel ?
5. Dans quel contexte se déroule la scène ?
6. Quels éléments permettent de définir la saison ?
7. Cette saison représente le symbole de quel âge de la vie ?
8. Comment est défini l'amour ?
9. Comment est défini le cours de la vie ?
10. « Dans cette vie où tout varie » : cette expression comment peut-elle être liée à l'élément naturel, objet de la question 4 ?
11. Quel conseil garantit le bonheur ?
12. Quels éléments du milieu campagnard sont mentionnés dans la dernière strophe ?
13. Quelle interprétation donneriez-vous à « haut le flambeau ! » ?

■ 2. Texte en écho

Chap. XIX Je parle ici du commun des mortels, dont aucun ne naît sans défauts et dont le meilleur est celui qui a les moins grands. Mais, parmi ces sortes de dieux qui sont les sages, nulle amitié ne peut se former à moins d'être morose et sans grâce, et encore très peu d'entre eux se lient, pour ne pas dire aucun. Enfin, qui se ressemble, s'assemble, et nous

savons que la plupart des hommes sont éloignés de la sagesse et que tous, sans exception, extravaguent de quelque façon. Si parfois une sympathie mutuelle réunit ces esprits austères, elle reste instable, éphémère, entre gens sévères, clairvoyants à l'excès, qui discernent les défauts de leurs amis d'un œil aussi perçant que celui de l'aigle ou du serpent d'Épidaure. Pour leurs propres imperfections, il est vrai, ils ont la vue bien obscurcie, ils ignorent la besace qui leur pend sur le dos. Ainsi, puisque aucun homme n'est exempt de grands défauts, puisqu'il faut compter avec les immenses différences d'âge et d'éducation, avec les chutes, les erreurs, les accidents de la vie mortelle, demandez-vous comment les sages, ces argus perspicaces, pourraient jouir même une heure de l'amitié, si n'intervenait dans leurs cas ce que les Grecs appellent *Eutheia*, ce que nous pourrions traduire soit par folie, soit par indulgente facilité. Mais, quoi ! Cupidon, qui crée et resserre tous les liens, n'est-il pas entièrement aveugle ? De même que ce qui n'est pas beau lui semble l'être, n'obtient-il pas que chacun de vous trouve beau ce qui lui appartient, et que le vieux raffole de sa vieille comme l'enfant de sa poupée ? Ces ridicules-là sont courants, et l'on s'en moque ; c'est eux pourtant qui rendent la vie agréable et font le lien de la société.

Chap. XX Ce que je dis de l'amitié s'applique mieux encore au mariage, union contractée pour la vie.

Dieux immortels ! que de divorces et d'aventures pires que le divorce ne multiplierait pas la vie domestique de l'homme et de la femme, si elle n'avait pour aliments et pour soutiens : la complaisance, le badinage, la faiblesse, l'illusion, la dissimulation, enfin tous mes satellites ! [...] Tout cela s'attribue à la Folie ; c'est par elle que la femme plaît à son mari, le mari à sa femme, que la maison est tranquille et que le lien conjugal ne se dénoue pas.

ÉRASME DE ROTTERDAM,
Éloge de la folie, 1509

■ 3. Recherche

► Le lavoir, lieu de travail et de rencontres dans les villages et dans les villes dans le passé : où se trouvait-il dans la ville d'Aoste ?

► La blanchisseuse renvoie aux anciens métiers ; quels musées dans notre région offrent une documentation à ce sujet ?

► Les blanchisseuses, présences d'autrefois, voir : Dossier Cousettes et lingères - Musée Carnavalet carnavalet.paris.fr/.../1-_dossier_cousettes_et_li... - Format: PDF/Adobe Acrobat - chansons populaires (dossier d'accompagnement culturel). Bibliographie et liens. Blanchisseuses, la veuse, repasseuse, La femme, le linge et l'eau ...

■ 4. Sujet de réflexion

Affirmer que « L'amour est une folie » signifie donner à l'amour la force révolutionnaire que Érasme de Rotterdam donnait à la folie dans son célèbre *Éloge de la folie*, 1509 : approfondissez cette réflexion en apportant des exemples célèbres d'amours au-delà de la loi et de la raison.

■ 5. Sujets d'écriture

► On affirme fréquemment que l'amour est aveugle : c'est la sagesse populaire et l'expérience qui ont dicté cette réflexion pour justifier la folie des choix amoureux ?

► « L'amour est un vrai tourment » : partagez-vous cette affirmation ? Quels facteurs déterminent le tourment ? Selon vous les adolescents sont-ils plus vulnérables ou l'amour frappe à tout âge avec ses tourments ? Est-il possible de se défendre contre cette souffrance ? Comment ?

► La chanson invite à la fidélité comme unique possibilité d'anéantir le tourment de l'amour et l'inéluctable cours de la vie : est-ce que la fidélité est encore une valeur aujourd'hui ?

■ 6. À lire

Émile Zola, *L'Assommoir*, 1877

■ 7. À écouter

► BB Brunes, *Britty Boy*, <http://www.youtube.com/watch?v=aVm1Y1Qdqt8>

Exploitation pédagogique : TV5 Monde – Paroles de clip (niveau A2) http://www.tv5.org/TV5Site/enseigner-apprendre-francais/fiche-2733-Britty_Boy.htm ?

► Francis Cabrel, *Bonne nouvelle*, <http://www.youtube.com/watch?v=3DBNetWUcWo>

Exploitation pédagogique : TV5 Monde – Paroles de clip (niveaux B1-B2) http://www.tv5.org/TV5Site/enseigner-apprendre-francais/fiche-231-Bonne_nouvelle.htm ?

► Orly Chap, *L'amour avec un gros tas*, http://www.youtube.com/watch?v=_4n6bfa_lss

Exploitation pédagogique : TV5 Monde – Paroles de clip (niveaux A2 - B1-B2) http://www.tv5.org/TV5Site/enseigner-apprendre-francais/fiche-1353-L_amour_avec_un_gros_tas.htm ?

► Milène Farmer, *Pardonne-moi*, <http://www.youtube.com/watch?v=NO17iO7uTBQ>

Exploitation pédagogique : TV5 Monde – Paroles de clip (niveau B2) http://www.tv5.org/TV5Site/enseigner-apprendre-francais/fiche-276-Pardonne_moi.htm ?

i



Index thématique

Thème	Textes	page	Croisement de thèmes
Activités humaines, économie	César-Emmanuel Grappein, Mémoires et écrits inédits	94	
	Léon-Marius Manzetti, Le Guide, roman des Alpes valdôtaines	205	
Alpinisme, excursions et montagne	Abbé Henry, L'Alpinisme et le Clergé valdôtain	176	Nature et paysage - Héroïsme
	Antoine Chanoux, Contes de ma vallée	190	
	Frédéric Chabod, Sur la Dent d'Hérens	202	
	Émile Chanoux	212	
Amour courtois	Châtelaine de Vergy	28	Dames et Chevaliers
Amour heureux, amour tragique	Châtelaine de Vergy	28	
	Chansonnier valdôtain	237	
Argent et avarice	Albert-Philibert Bailly, Sermon sur l'avarice	59	
Argumentation et rhétorique	Ferdinand Bochet, La verve d'un malade a besoin d'indulgence	102	Publicité
	Père Laurent, Éloge funèbre du Comte Edouard Crotti de Costigliole	106	
	Édouard Bérard, La langue française dans la Vallée d'Aoste	120	
	Joseph Bréan, En Suisse, Souvenirs d'un réfugié	223	
Autobiographie, journal intime	Jean-Baptiste Gal, Voyage en Orient	109	
	Amé Gorret, Autobiographie	128	
Biographie, portrait	Jean-Claude Mochet, Profil historial	63	
	Amé Gorret, Recueil des écrits autobiographiques	128	
	Père Laurent, Éloge funèbre du Comte Edouard Crotti de Costigliole	106	
	Joséphine-Duc Teppex, Légendes et nouvelles	163	
	Séverin Caveri, René de Lostan	219	
Carnaval	Mystère de saint Bernard	31	Fêtes, danses, musique
	Candide Réan, Une voix des Alpes	140	
Chronique et histoire	Jean-Claude Mochet, Profil historial	63	
Connaissance de soi	Joseph Perron, Poésies	186	
	Auguste Petigat, Le Jeune Vicaire d'Aoste	193	
	Émile Chanoux	212	
Contes et légendes	Joseph-Siméon Favre, Légendes	143	
	Joséphine-Duc Teppex, Légendes et nouvelles	163	
	Jean-Jacques Christillin, Légendes et récits recueillis au bord du Lys	167	
	André Ferré, Contes, Légendes et Paysages	210	
Coquetterie	Proverbes du château de Féris	21	
Dames et chevaliers	Châtelaine de Vergy	28	Amour courtois
	Pierre Du Bois, Chronique de la Maison de Challant	38	
Diable	Mystère de saint Bernard	31	
	Jean-Jacques Christillin, Légendes et récits recueillis au bord du Lys	167	

Thème	Textes	page	Croisement de thèmes
Droits de l'homme et de l'enfant	Jean-Baptiste De Tillier, Historique de la Vallée d'Aoste	70	Torture, Fanatisme, intégrisme
	César-Emmanuel Grappein, Mémoires et écrits inédits	94	
	Jean-Baptiste Gal, L'homme individuel et social	109	
	Édouard Bérard, La langue française dans la Vallée d'Aoste	120	
	Maxime Durand	197	
Écriture	Amé Gorret, Autobiographie	128	
Éducation	Jean-Claude Mochet, Profil historial	63	
	Amé Gorret, Autobiographie	128	
	Léon-Marius Manzetti, Le Guide, roman des Alpes valdôtaines	205	
	Albert Deffeyes, Invitation à l'école	231	
Engagement politique et social	Émile Chanoux	212	
Épopée humaine	Amé Gorret, Ascension du Mont Cervin	128	
État social	Jean Christillin, Origine, progrès, révolution et finale paralysie du Conseil des commis	74	Liberté
	Émile Chanoux	212	
Exclusion, isolement, solitude	Xavier de Maistre, Le lépreux de la cité d'Aoste	77	Identité et rencontre de cultures - Fanatisme, intégrisme - Prison, enfermement
	Émile Chanoux	212	
Exotisme et voyage	Jean-Baptiste Gal, Voyage en Orient	109	Identité et rencontre de cultures
	Jules Brocherel, Voyage du Prince Scipio Borghèse aux Monts Célestes	179	
Fanatisme, intégrisme	Jean-Baptiste De Tillier, Historique de la Vallée d'Aoste	70	
	Jean-Baptiste Gal, L'homme individuel et social	109	
Fêtes, danses, musique, temps libre	César-Emmanuel Grappein, Mémoires et écrits inédits	94	Carnaval
	Tancredi Tibaldi, Ours Thibaut	157	
	Chansonnier valdôtain	237	
Fidélité	Père Laurent, Éloge funèbre du Comte Edouard Crotti de Costigliole	106	
	Chansonnier valdôtain	237	
Foi et savoir	Proverbes du château de Féris	21	Spiritualité, Vocation religieuse
Guerre, exil et emprisonnement	Joseph Bréan , En Suisse, Souvenirs d'un réfugié	223	
	Chansonnier valdôtain	237	
Honneur	Châtelaine de Vergy	28	
	Pierre du Bois, Chronique de la Maison de Challant	38	
Humorisme et ironie	Ferdinand Bochet, La verve d'un malade a besoin d'indulgence	102	
	Édouard Bérard, La langue française dans la Vallée d'Aoste	120	
Hypocrisie et mensonges	Jean-Baptiste Gal, L'homme individuel et social	109	
Idee de bonheur	Albert-Philibert Bailly, Sermon sur l'avarice	59	
Identité et rencontre de cultures	Pierre du Bois, Chronique de la Maison de Challant	38	Exclusion et isolement
	Jules Brocherel, Voyage du Prince Scipio Borghèse aux Monts Célestes	179	
	Émile Chanoux	212	

Thème	Textes	page	Croisement de thèmes
Identité linguistique et culturelle	La question de la langue	86	Plurilinguisme – Langues et sociétés
	Édouard Bérard, La langue française dans la Vallée d'Aoste	120	
Journalisme	Maxime Durand	197	
Laïcité de l'État	Pierre du Bois, Chronique de la Maison de Challant	38	
Langues et sociétés	Édouard Bérard, La langue française dans la Vallée d'Aoste	120	Identité linguistique et culturelle – Plurilinguisme
Liberté	Jean Christillin, Origine, progrès, révolution et finale paralysie du Conseil des commis	74	État social
	Jean-Baptiste Gal, L'homme individuel et social	109	
	Sœur Scholastique, Gerbe de poésies glanées sur les sentiers de la vie	171	
Lutte entre le bien et le mal	Mystère de saint Bernard	31	
Maladie, fléaux	Xavier de Maistre, Le lépreux de la cité d'Aoste	77	Santé, bien-être, médecine et pharmacopée - Superstitions et croyances
	Ferdinand Bochet, La verve d'un malade a besoin d'indulgence	102	
	Pierre-Joseph Alliod, L'épidémie de 1867 dans la Vallée d'Aoste	124	
Mœurs et populations	Le Coutumier	50	Identité et rencontre de cultures - Stéréotypes
	Tancredi Tibaldi, Ours Thibaut	157	
	Léon-Marius Manzetti, La pipe en merisier	205	
Nature, paysage	Xavier de Maistre, Le lépreux de la cité d'Aoste	77	
	Léon-Clément Gérard, Pré-Saint-Didier	117	
	Ferdinand Fenoil, Le Roi chasseur et les bouquetins de la Vallée d'Aoste	135	
	Joseph-Siméon Favre, Légendes	143	
	Anselme Perret, Au bouquetin	145	
	Tancredi Tibaldi, Nos arbres	157	
	Joséphine-Duc Teppex, Légendes et nouvelle	163	
	Sœur Scholastique, Gerbe de poésies glanées sur les sentiers de la vie	171	
	Jules Brocherel, Voyage du Prince Scipio Borghèse aux Monts Célestes	179	
	Antoine Chanoux, Contes de ma vallée	190	
Frédéric Chabod, Sur la Dent d'Hérens	202		
Nourriture, gastronomie, art de vivre à table	Proverbes du château de Fénis	21	Santé, bien-être, médecine et pharmacopée
	Ferdinand Bochet, La verve d'un malade a besoin d'indulgence	102	
Pèlerinage	Mystère de saint Bernard	31	
Plurilinguisme	La question de la langue	86	Identité linguistique et culturelle - Langues et sociétés
Protection de la nature	Fenoil, Chasses royales	135	
Publicité	Proverbes du château de Fénis	21	Argumentation
	Albert-Philibert Bailly, Sermon sur l'avarice	59	
	Léon-Marius Manzetti, La pipe en merisier	205	

Thème	Textes	page	Croisement de thèmes
Rapport homme/femme	Proverbes du château de Fénis	21	Coquetterie – Fidélité
	Châtelaine de Vergy	28	
	Pierre du Bois, Chronique de la Maison de Challant	38	
Sacrifice, héroïsme et inconscience	Georges Carrel, Un accident	99	
	Joséphine-Duc Teppex, Légendes et nouvelles	163	
Santé, bien-être, médecine et pharmacopée	Albert-Philibert Bailly, Sermon sur l'avarice	59	Maladie, fléaux - Superstitions et croyances - Nourriture, gastronomie, art de vivre à table
	Ferdinand Bochet, La verve d'un malade a besoin d'indulgence	102	
	Léon-Clément Gérard, Pré-Saint-Didier	117	
Science et poésie	Sœur Scholastique, Gerbe de poésies glanées sur les sentiers de la vie	171	
Spiritualité	Sœur Scholastique, Gerbe de poésies glanées sur les sentiers de la vie	171	Vocation religieuse, Foi et savoir
	Séverin Caveri, René de Lostan	219	
Stéréotypes	Le Coutumier	50	Identité et rencontre de cultures
Symboles	Léon-Marius Manzetti, La pipe en merisier	205	
Superstitions et croyances	Pierre-Joseph Alliod, L'épidémie de 1867 dans la Vallée d'Aoste	124	Santé, médecine et pharmacopée - Maladie, fléaux
Temps	Xavier de Maistre, Le lépreux de la cité d'Aoste	77	
	Emile Chanoux	212	
Torture	Jean-Baptiste De Tillier, Historique de la Vallée d'Aoste	70	Droits de l'homme et de l'enfant - Fanatisme, intégrisme
Vie monacale	Jean-Baptiste Gal, L'homme individuel et social	109	Vocation religieuse
	Auguste Petigat, Le Jeune Vicaire d'Aoste	193	
Vocation religieuse	Mystère de saint Bernard	31	Vie monacale - Spiritualité - Foi et savoir
	Jean-Baptiste Gal, L'homme individuel et social	109	
	Auguste Petigat, Le Jeune Vicaire d'Aoste	193	

Index des auteurs

Auteur	page	
Alliod	124	
Bailly	59	
Bérard	120	
Bochet	102	
Brocherel	179	
Carrel	99	
Caveri	219	
Chabod	202	
Chanoux	190	
Christillin	74	

Auteur	page	
De Maistre	77	
De Tillier	70	
Deffeyes	231	
Du Bois	38	
Duc-Teppex	163	
Durand	197	
Favre	143	
Fenoil	135	
Ferre	210	
Gal	109	
Gerard	117	
Gorret	128	
Grappein	94	
Henry	176	
Manzetti	205	
Mochet	63	
Pere Laurent	106	
Perret	145	
Perron	186	
Petigat	193	
Réan	140	
Sœur Scholastique	171	
Tibaldi	157	

Index des textes

Texte	page	
Alpinisme et le Clergé valdôtain (L')	176	
Ascension du Mont Cervin	132	
Au bouquetin	145	
Autobiographie	128	
Causeries littéraires et historiques	197	
Chansonnier valdôtain	237	
Chasses royales	135	
Châtelaine de Vergy	28	
Chronique de la Maison de Challant	38	
Contes de ma vallée	190	
Coutumier (Le)	50	
Éloge funèbre du Comte Edouard Crotti de Costigliole	106	
En Suisse, Souvenirs d'un réfugié	223	

Texte	page	
Épidémie de 1867 dans la Vallée d'Aoste (L')	124	
Gerbe de poésies glanées sur les sentiers de la vie	171	
Guide, roman des Alpes valdôtaines (Le)	208	
Historique de la Vallée d'Aoste	70	
Homme individuel et social (L')	110	
Invitation à l'école	231	
Jeune Vicaire d'Aoste (Le)	194	
Langue française dans la Vallée d'Aoste (La)	120	
Légendes	143	
Légendes et nouvelles	163	
Légendes et Paysages	210	
Légendes et récits recueillis au bord du Lys	167	
Lépreux de la cité d'Aoste (Le)	77	
Mémoires et écrits inédits	94	
Mystère de saint Bernard de Menton (Le)	31	
Nos arbres.	157	
Origine, progrès, révolution et finale paralysie du Conseil des commis	74	
Ours Thibaut	160	
Pipe en merisier (La)	205	
Poésies	186	
Pré-Saint-Didier	117	
Profil historial	63	
Proverbes du château de Fénis	21	
Recueil des écrits autobiographiques.	215	
René de Lostan	219	
Roi chasseur et les bouquetins de la Vallée d'Aoste (Le)	136	
Sermon sur l'avarice	59	
Sur la Dent d'Hérens	202	
Terreur sur les Alpes	137	
Un accident	99	
Une voix des Alpes	140	
Verve d'un malade a besoin d'indulgence (La)	102	
Voyage du Prince Scipio Borghèse aux Monts Célestes	180	
Voyage en Orient	114	

Crédits Photographiques

Nous remercions les artistes et les photographes qui ont autorisé la reproduction de leurs œuvres et de leurs photos à titre gratuit.

Associazione Forte di Bard (138, 237) - Omar Boretta (20, 31, 36, 65) - Edoardo Grolli (65, 79, 80, 111) - LACMA <http://www.lacma.org/> (207) - L'Orage (87) - Andrea Pieretti (87) - Région autonome de la Vallée d'Aoste, Assessorat de l'agriculture et des ressources naturelles, Département des ressources naturelles et du corps forestier, Flore, faune, chasse et pêche, Archive photographique du bureau des espaces verts, des pépinières et des arbres monumentaux (157, 159) - Région autonome de la Vallée d'Aoste, Archives de l'Assessorat de l'éducation et de la culture - Fonds Bérard (100, 132, 133, 142, 160, 191, 241) - Région autonome de la Vallée d'Aoste, Archives de l'Assessorat de l'éducation et de la culture - Fonds Brocherel-Broggi (136, 179, 180) - Région autonome de la Vallée d'Aoste, Assessorat de l'éducation et de la culture, Département Surintendance des Biens culturels (13, 15, 19, 21, 22, 23, 30, 38, 41, 47, 50, 57, 58, 59, 61, 62, 63, 64, 65, 70, 74, 77, 78, 85, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 96, 98, 99, 106, 109, 117, 120, 122, 124, 127, 128, 130, 135, 137, 140, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 163, 171, 176, 179, 190, 193, 197, 198, 199, 205, 210, 212) - Région autonome de la Vallée d'Aoste, Assessorat de l'éducation et de la culture/ De Souza F.A./2009 (230) - Région autonome de la Vallée d'Aoste, ImageVallée - Archivio digitale di fotografie della Regione Autonoma Valle d'Aosta / Gianfranco Vanzetti (19) - RMN-Musée du Louvre / Daniel Arnaudet (139) - RMN-Musée du Louvre / Martine Beck-Coppola (29) - RMN-Grand Palais / René-Gabriel Ojéda (26) - RMN-Musée d'Orsay / Hervé Lewandowski (181) - Marco Spataro (209) - Giovanni Thoux (48, 140)

Malgré nos recherches, nous n'avons pu joindre certains auteurs ou ayants droit des documents, illustrations, photos ou textes reproduits dans ce manuel. Nous sommes à la disposition des auteurs ou ayants droit qui se déclareraient pour publier un rectificatif en précisant les droits correspondants.

Bibliographie

Ouvrages sur l'histoire linguistique de la Vallée d'Aoste

- E. BERARD, *La langue française dans la Vallée d'Aoste : réponse à M. le chevalier Vegezzi-Ruscalla*, Aoste, 1962.
 F.-G. FRUTAZ, *Les origines de la langue française dans la Vallée d'Aoste*, Aoste, 1913.
 J.-A. DUC, *La langue française dans la Vallée d'Aoste*, Saint-Maurice, 1915.
 A. REAN, *La phase initiale de la guerre contre la langue française dans la Vallée d'Aoste*, Ivrea, 1923.
 E. PAGE, *Autonomie et langue française*, Aoste, 1949.
 J. BROCHEREL, *Le patois et la langue française en Vallée d'Aoste*, Neuchâtel, 1953.
 M. DURAND, « La langue française nous appartient de droit naturel et de droit historique », dans *Bulletin de l'Académie Saint-Anselme*, 35 (1958), pp. 9-52.
 A. BETEMPS, *Les Valdôtains et leur langue*, Aoste 1979.
 J.-P. MARTIN, *Aperçu historique de la langue française en Vallée d'Aoste*, s. l. [Aoste] 1982.
 T. OMEZZOLI, *Alcune postille sulle lingue dei Valdostani*, Aosta 1995.

Ouvrages sur la culture valdotaine et anthologies

- A. PETIGAT, *La littérature française dans la Vallée d'Aoste*, Paris, 1913.
 F. NERI, *La cultura letteraria valdostana*, Milano, 1928.
 J. LALE DEMOZ, *Coup d'œil rapide sur la production historique et scientifique du Pays d'Aoste*, Aoste, 1937.
 J. BREAN, *Anthologie littéraire valdotaine*, Aoste, 1948.
 L. COLLIARD, *La culture valdotaine au cours des siècles*, Aoste, 1976.
Petite anthologie valdotaine, rassemblée par A. CHENAL, C. ARTAZ et J.-C. PERRIN, Aoste, 1964.
Recueil de textes valdôtains, 4 voll., Aoste, 1967-1968.
La littérature valdotaine au fil de l'histoire, par R. GORRIS, Aoste, 1993.
 R. GORRIS, « Romans et romanciers valdôtains », dans *Réalités et perspectives francophones dans une Europe plurilingue*, Aoste, 1994, pp. 127-153.
 J.-G. RIVOLIN, *Écrivains d'histoire au Val d'Aoste*, ibidem, pp. 117-126.
Morceaux choisis de la littérature valdotaine contemporaine, rassemblés par M. JANS, Aoste, 1996.

Achevé d'imprimer
en mai 2013
sur les presses de « Tipografia Duc »
Saint-Christophe
Aoste